SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE

XXV

EDITURA
ACADEMIEI
REPUBLICII
SOCIALISTE
ROMÂNIA

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE

XXV

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
1988

Publicația apare sub îngrijirea

acad. AL. GRAUR
D. M. PIPPIDI, membru corespondent al Academiei R. S. România
I. FISCHER
ZOE PETRE

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
R—79717 București, Calea Victoriei 125

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
R—70738 București, Str. Spiru Haret 12

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE

XXV 1987

SUMAR

COMUNICĂRI ŞI STUDII

NOTE ŞI DISCUŢII

RECENZII

STUDIILE CLASICE ÎN ROMÂNIA

IN MEMORIAM

L'APPRENTISSAGE DU GREC EN ÉGYPTE OU LE CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ

C'est grâce aux très nombreux documents qui ont été découverts en Égypte que nous pouvons nous faire une idée assez précise de la façon dont le grec a été enseigné dans l'Antiquité. En effet, sur l'époque classique, qui, évidemment, nous intéresse au premier chef, nous n'avons que fort peu de renseignements et, pratiquement, aucun document.

Nous allons néanmoins partir de ces fondations si fragiles pour tenter, à l'aide des documents d'époque ptolémaïque [1], de suivre, pas à pas, les petits Grecs dans l'apprentissage de leur langue. Dans une seconde partie, nous étudierons avec précision les documents datant des époques romaine [2] et byzantine afin de déceler les caractères essentiels de l'évolution qui s'est produite, au cours de cette période, dans la façon d'enseigner le grec.

I. L'enseignement du grec avant l'ère chrétienne

1. Les grands principes : l'éducation grecque [3] apparaît avant tout comme une éducation libérale, de caractère éthique, fondée sur la tradition, conçue comme un véritable dressage à partir d'une formation lente et progressive.

L i b é r a l e, l'éducation grecque s'est toujours vantée de l'être. Son but, tel que le définit Platon [4], consiste à produire chez l'enfant un développement harmonieux du corps et de l'âme, un authentique équilibre. Si l'enfant, si l'adolescent font des études, ce n'est pas, surtout pas, en vue d'acquérir un métier, mais c'est pour devenir pleinement homme [5]. Cette παιδεία, dont l'acquisition constitue la finalité première de l'éducation, est devenue, à l'époque hellénistique, le bien suprême aux yeux des Grecs, qu'ils fussent demeurés en Grèce même, devenue province macédonienne, puis romaine, ou vécussent dans les comptoirs ou les colonies disséminés à travers le monde. Dans le premier cas, cette παιδεία était une fin en soi, dans le second, elle constituait pour les Grecs l'unique moyen de se différencier des barbares[6] et l'héritage le plus important qu'un père pût léguer à ses enfants. Selon la célèbre formule de Ménandre, reprise par Platon, l'éducation apparaît comme « le bien le plus précieux

[1] L'époque ptolémaïque s'étend de la conquête de l'Egypte par Alexandre à 30 av. J.C.

[2] L'époque romaine s'étend de 30 av. J.C. à 284. L'époque qui lui succède porte le nom d'époque byzantine et se termine, en ce qui concerne l'Egypte, au début du VII[e] s.

[3] Nous ne nous intéresserons dans cet article qu'à la partie intellectuelle de l'éducation et, plus précisément, à l'apprentissage de la langue.

[4] *Lois* VII 788c, *Clitophon* 407c, *Protagoras* 326b.

[5] *Ibidem*, 312b.

[6] Isocrate, *Panégyrique*, L.

StCl XXV, 1987, Bucureşti, p. 7—21

qui soit donné aux mortels ». Ce caractère libéral de l'éducation est spécifique de l'éducation grecque. Si nous nous référons aux deux grands types d'éducation qui ont précédé l'éducation grecque, l'éducation orientale d'origine sumérienne, et l'éducation égyptienne, nous constatons que, dans les deux cas, les enfants allaient en classe pour se préparer à leur futur métier, celui de scribe [7]. Il s'agissait donc d'une finalité strictement utilitaire. C'est un but moral que les Grecs, à toutes les époques, ont assigné à l'éducation. L'idéal visé par l'éducation archaïque et classique est d'ordre exclusivement éthique, c'est la καλοκάγαθία. Les citharistes, auprès desquels les enfants, à l'origine, apprenaient à lire et écrire, se transmettaient religieusement les chants traditionnels propres à élever leur âme et les inciter à la vertu [8]. Ce sont les poèmes de Tyrtée, de Solon, de Phocylide, de Théognis que chantaient les enfants et qu'ils apprenaient par cœur. Platon souligne bien que les parents attachaient à la formation morale de leurs enfants une importance beaucoup plus grande qu'à leurs progrès scolaires. Pour la mener à bien, tous collaboraient : parents, nourrice, pédagogue, maîtres; en un mot, tous ceux qui avaient des contacts avec les enfants [9]. Les noms des auteurs que nous avons cités prouvent que l'éducation était fondée sur la tradition. C'est à l'aide des poèmes épiques et lyriques que les maîtres apprenaient à lire et à écrire aux enfants[10]. Le poète le plus couramment cité est Homère, dont l'œuvre apparaissait aux Anciens comme éminemment morale et constituait une véritable somme [11]. L'omniprésence d'Homère dans l'éducation est parfaitement soulignée dans un texte imagé d'Héraclite, qui montre que, depuis la toute première enfance jusqu'à l'âge adulte, les Grecs ne quittaient pas Homère [12]. Ne trouvons-nous pas sur un ostrakon du III^e^ s. la formule significative

θεὸς οὐκ ἄνθρω-
πος ''Ομηρος[13] ?

L'extraordinaire faveur dont jouissait Homère n'a pas disparu avec le triomphe du christianisme. Il n'est que de feuilleter les ouvrages des auteurs chrétiens pour constater que les citations homériques fleurissent sous leur plume et point ne leur était besoin de recourir au texte : leur mémoire était ornée de toutes les citations homériques qu'ils avaient apprises par cœur sur les bancs de l'école [14]. En effet, ce sont les vers d'Homère, et ce jusqu'au VII^e^ s., que les enfants recopiaient pour apprendre à écrire; plus tard, ils traduisaient le texte homérique dans la langue de leur temps, s'exerçaient à résumer les différents chants, à en faire des paraphrases. Les épopées homériques constituaient également le caté-

[7] Cf., pour l'Égypte, le *Livre de Kémyt* et la fin de la *Satire des Métiers*.

[8] Cf. Aristophane, *Les Nuées*, 963—968.

[9] *Protagoras*, 325c, 326a.

[10] *Protagoras*, 325c—326a et *Lysis* 213e.

[11] Cf. Xénophon, *Banquet* III.

[12] *Allégories homériques* I 5 (6).

[13] *Ostr. Mich.* 1100.

[14] Cf. Théodoret, *Thérapeutique*... I 8.

chisme où les enfants apprenaient à connaître les dieux [15]. Ils étudiaient aussi des passages d'Hésiode [16].

L'éducation était conçue comme un véritable d r e s s a g e du fait du rôle pratiquement exclusif que jouait la mémoire dans la formation : avant d'apprendere par cœur des passages d'Homère et d'Hésiode, les petits Grecs devaient mémoriser des centaines de mots groupés selon le nombre de leurs syllabes ou par thèmes. Ce caractère est renforcé par l'importance que jouaient les châtiments corporels : Platon est particulièrement explicite à cet égard [17]. Tout aussi révélatrice est la formule que l'on trouve sur quantité d'ostraka : φιλοπόνει, formule dont une tablette de Berlin [18] donne la véritable signification : φιλοπόνει, ὦ παῖ, μὴ δαρῇς. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir Aristophane évoquer les coups qui sanctionnaient tout manquement à la discipline [19] ni d'apprendre que les maîtres ne se séparaient jamais ni de leur fouet ni de la férule dont ils cinglaient les oreilles des écoliers indociles ou inattentifs ou assénaient des coups secs sur leurs doigts [20].

Il n'est pas sans intérêt de constater que tous les traits que nous venons de citer étaient déjà caractéristiques de l'éducation sumérienne et de l'éducation égyptienne : la littérature sapientielle, très ancienne et très importante à Sumer, servait de base à l'éducation [21]. En Égypte, c'étaient des *Sagesses* ou « collections de sentences et de textes édifiants conçus pour la formation générale » [22] qui étaient enseignées dans les écoles. Ces textes étaient traditionnels : ils étaient tous écrits en Moyen-Égyptien, c'est-à-dire au XXe s. av. J.C. L'éducation était conçue comme un dressage : les petits Sumériens apprenaient des centaines de monosyllabes, des centaines de polysyllabes, des centaines de mots groupés par thèmes sémantiques [23]. La base de l'enseignement en Égypte était constituée par les *Onomastica* [24]. Les châtiments corporels y étaient chose courante : l'hiéroglyphe pictographique générique qui accompagnait le mot *s'b'yt* (enseignement) n'est autre qu'un homme tenant un bâton ! Les proverbes sont aussi révélateurs à cet égard : « L'enfant a un dos et il écoute quand on le frappe » [25]. Un écolier écrivant à son ancien maître lui rappelle que « ses os ont été brisés comme ceux des ânes » [26]. On formait les écoliers en Égypte « comme on apprend aux singes à danser »

[15] *P.S.I.* I 19. Homère était déjà « classique » au VIIe s. av.J.C. comme en témoigne le fr. 10 de Xénophane.

[16] Cf. Eschine, *Contre Ctésiphon* 135.

[17] *Protagoras* 325d.

[18] Tablette nº 13234 (A. Erman F. Krebs, *Aus den Papyri der Königlichen Museen*, Berlin, 1899, p. 233).

[19] *Les Nuées* 963, 969 971.

[20] *Anthologie Palatine* VI 294.

[21] Cf. H. Schmökel, *Sumer et la vie sumérienne*, traduction de L. Jospin, Paris, 1964, p. 123.

[22] E. Drioton, *Histoire des Religions*, Paris, 1955, III p. 26.

[23] Cf. S.N. Kramer, *The Sumerians, their history, culture and character*. Chicago, 1964 (2e éd.), ch. VI, pp. 229- 248.

[24] Les plus utilisés semblent avoir été les *Onomastica* d'Aménopé. Il en existe un excellent exemple dans le *papyrus Hood* qui figure au British Museum.

[25] *Pap. Anastasi* III 9, cité par Ch. Maystre, *Un exercice d'écolier sur un ostrakon du Musée d'Art et d'Histoire*, Genava, XVI, 1938, pp. 66—75.

[26] F. Buisson, *Nouveau Dictionnaire de Pédagogie*, Paris, 1911, p. 537

et comme « on dompte les chevaux » [27]. Quant à Sumer, toutes les activités scolaires y étaient ponctuées par le fouet [28].

2. La formation intellectuelle proprement dite, ou, plus précisément, l'acquisition des rudiments, se caractérisait par sa l e n t e u r et son c a r a c t è r e p r o g r e s s i f. Les petits Grecs se rendaient en classe avec leur matériel scolaire [29] et écrivaient sur des tablettes rectangulaires, faites généralement en bois de sapin et enduites d'une mince couche de cire, avec un stylet, ou, plus souvent encore, sur des ostraka, ces fragments de poterie que leur donnaient leurs parents pour qu'ils pussent s'y exercer. Ils apprenaient en même temps à lire et à écrire et cet apprentissage durait longtemps, quatre ans selon Platon. Leur première tâche consistait évidemment à apprendre l' a l p h a b e t. Selon Denys d'Halicarnasse, leurs maîtres leur enseignaient d'abord les noms des lettres, puis, lorsqu'ils les connaissaient parfaitement, leurs formes [30]. Il semble que l'alphabet versifié mis en musique par Kallias, un contemporain de Périclès, ait eu le plus grand succès : il constituait le prologue d'une comédie dont le chœur était constitué par les vingt-quatre lettres de l'alphabet; en voici une reconstitution conjecturale :

ἔστ' ἄλφα, βῆτα, γάμμα, δέλτα τ', εἶ τε, καί
ζῆτ', ἦτα, θῆτ', ἰῶτα, κάππα, λάμβδα, μῦ,
νῦ, ξεῖ, τὸ οὖ, πεῖ, ῥῶ, τὸ σίγμα, ταῦ, τὸ ὖ,
παρόντα φεῖ τε χεῖ τε τῷ ψεῖ εἰς τὸ ὦ [31].

Fort nombreux sont les documents illustrant la façon dont les petits Grecs apprenaient l'alphabet; ils s'efforçaient de reproduire le plus fidèlement possible les caractères inscrits légèrement comme modèles [32]. La vérité oblige à reconnaître que le résultat est parfois décevant et s'apparente à la caricature [33]. Les documents nous ont conservé des alphabets tronqués, des alphabets complets présentés horizontalement [34], en lettres minuscules et en onciales, ou verticalement [35]. Mais les maîtres ne se satisfaisaient pas d'une récitation et d'une reproduction correctes de l'alphabet. Ils estimaient plus prudent de vérifier la solidité de cette acquisition

[27] *Papyrus Anastasi*, III 8.

[28] Très révélateur à cet égard est un fragment d'essai consacré à l'éducation des scribes et composé au troisième millénaire par un maître d'école sumérien (S.N. Kramer, *Schooldays: A Sumerian Composition relative to the education of a scribe*, Journal of American Oriental Society, LXIX, 1949, pp. 199–205). Il y raconte ses souvenirs d'enfance et relate une journée particulièrement noire. Qu'on en juge : Il fut fouetté pour n'avoir pas terminé sa tablette, pour avoir parlé lorsque le surveillant avait le dos tourné, pour s'être levé sans permission, pour être sorti dans la rue en l'absence du surveillant, pour avoir mal appris sa leçon de sumérien! Devant son désespoir, son père invita à dîner le directeur de l'école, lui offrit un bon repas, le combla de cadeaux, moyennant quoi, le maître fit de l'enfant le plus vif éloge et lui prédit un brillant avenir!

[29] Ce matériel est abondamment décrit dans l'*Anthologie Palatine*, VI, 62, 63, 64, 67, 68.

[30] *De Compositione uerborum*, XXV, 41.

[31] J. K. Freeman, *Schools of Hellas*, Londres, 1907, pp. 88–89.

[32] *Protagoras*, 326d.

[33] *E.g.* un ostrakon du I[er] s. av.J.C. publié par D. Hagedorn, *Zwei Spielverse*, ZPE II 1968, p. 68.

[34] Citons un document d'époque ptolémaïque : *Ostr. Mich.* 1099.

[35] H.J.W. Tillyard, *Laconian Excavations at Sparte*, Annual British School of Athens, XII, 1906, th. 28.

toute fraîche en obligeant les bambins à réciter l'alphabet à rebours [36], puis à associer la première et la dernière lettres, la seconde et l'avant-dernière, la troisième et l'antepénultième et ainsi de suite[37]. Ce n'est qu'à ce moment qu'ils jugeaient opportun de passer à la seconde étape de l'acquisition des rudiments, celle de l'apprentissage du syllabaire.

La comédie dont nous avons cité le prologue nous renseigne sur la façon dont l'apprenaient les enfants :

Βῆτα	Ἄλφα	BA
Βῆτα	Εἶ	BE
Βῆτα	Ἦτα	BH
Βῆτα	Ἰῶτα	BI
Βῆτα	Οὖ	BO
Βῆτα	Ὗ	BY
Βῆτα	Ὦ	BΩ

Les maîtres allaient tout naturellement des groupes simples aux groupes complexes [38], suivant le principe pédagogique fondamental qui consiste à diviser toujours les difficultés en allant toujours du connu à l'inconnu. En ce qui concerne les syllabes élémentaires, l'exercice le plus couramment pratiqué consistait à faire suivre successivement toutes les consonnes des sept voyelles [39]. Pour les syllabes de trois lettres, nous possédons — chose rarissime — un document contemporain de Démosthène : c'est un fragment d'amphore peint en noir sur lequel un petit Grec a écrit à la pointe des groupements de syllabes : la première colonne contient les sept voyelles suivies de *rhô*, les autres sont constituées par des syllabes trilittères comprenant les sept voyelles suivies de *rhô* et précédées des consonnes suivant l'ordre alphabétique [40]. Un second type est celui dans lequel c'est la première consonne qui est fixe [41]. Les syllabes quadrilittères sont peu représentées [42]. Ces syllabes contiennent deux consonnes : la seconde, *rhô*, la dernière, *sigma*. Le *rhô* est précédé successivement de toutes les consonnes et suivi, chaque fois, des sept voyelles. Soucieux de ne pas faire écrire à leurs élèves des séquences imprononçables, les maîtres ont parfois substitué le *nu* au *rhô*, après *mu* par exemple, et ont simplement supprimé la seconde consonne après *nu* et *xi*. Ce souci permanent des réalités linguistiques caractérise les maîtres de l'époque ptolémaïque et du début de l'époque romaine. L'abondance des exercices destinés à faire acquérir aux enfants le syllabaire témoigne de l'extrême lenteur de la

[36] A.E.R. Boak, *Greek and Coptic School Tablets at the University of Michigan*, Classical Philology, XVI, 1921, p. 190.

[37] J.G. Milne, *Relics of Greco-Egyptian Schools*, JHS XXVIII, 1908, p. 122.

[38] Platon, *Politique*, 278b.

[39] L'un des exemples les plus intéressants de ce type d'exercice se trouve sur la paroi d'un hypogée situé à Beni-Hassan el Gadim, en Moyenne Égypte (J.F. Champollion, *Les Monuments d'Égypte et de Nubie*, Paris, II, 1872, p. 460). Cf. O. Guéraud et P. Jouguet, *Un livre d'écolier du III^e s. av. J.C.*, Publications de la Société royale égyptienne de papyrologie, Textes et Documents II, 1938, pl. 1, et U. Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, I Berlin, 1912, n° 139 (II^e s. av. J.C.).

[40] *I. G. Euclidis aetate posteriores*, 2784. Cf. Guéraud—Jouguet, pl. 1 (consonne fixe, *nu*).

[41] J. F. Champollion, *ibidem*.

[42] U. Wilcken (U.P.Z. p. 147, II^e s. av.J.C.) et K. Wessely (St. Pal. II, 1902, pl. XLII, n° 4, I^er s.).

progression pédagogique, trait qui caractérisait également la pédagogie sumérienne [43] et égyptienne [44].

Ensuite, les maîtres faisaient apprendre aux enfants des listes de mots groupés selon le nombre de leurs syllabes, conformément s la loi de progression lente et minutieuse que nous avons vu observer dany l'apprentissage du syllabaire. Cette étude présente un double intérêt : elle constitue une étape importante dans l'apprentissage de la lecture avec le passage de la syllabe au mot et joue un rôle pédagogique essentiel en raison du contenu des listes. De cette période, nous n'avons qu'une liste de monosyllabes [45] qui contient des mots rares difficiles à prononcer et destinée à perfectionner l'élocution des enfants : πύξ, λάξ, στράγξ, κνάξ, κλάγξ, des mots désignant les parties du corps : κήρ, ῥίν, πούς, χείρ, des noms d'animaux : χήν, αἴξ, ὗς, λύγξ, et des mots désignant des éléments familiers aux enfants : πῦρ, φλοῦς, θίν. Le *Manuel* contient une liste de noms de dieux et une liste de fleuves après la liste de monosyllabes. Contrairement à ce qui se produit pour les dissyllabes, ces noms n'étaient pas séparés en syllabes ; ils ne constituaient donc pas un exercice de lecture ; le maître devait les faire apprendre par cœur à ses élèves afin de leur donner une initiation religieuse et historique : les fleuves contenus dans la liste sont ceux qui jalonnent les campagnes, toutes récentes, d'Alexandre — avant même qu'ils sussent lire couramment. Les disyllabes sont au nombre de dix huit, comme les monosyllabes. Sur le plan morphologique, ces substantifs appartiennent à toutes les déclinaisons. Ils sont groupés soit par assonances, soit par thèmes et sont tous des noms propres : cinq divinités, dont Nérée, Phoibos, le Nil ; neuf héros dont quatre, Ajax, Teucros, Hector et Cloneus, se sont illustrés à la Guerre de Troie, et dont trois, Zéthos, Nélée et Castor, ont des frères jumeaux ; trois noms d'hommes dont Théron, le tyran d'Agrigente ; et celui d'un type de fanfaron dans la Comédie Nouvelle, Thrason. L'utilisation que faisaient les maîtres de ces listes reste, hélas, conjecturale. Aucun document ne nous éclaire sur ce point. Néanmoins, si nous nous référons aux passages du *Protagoras* que nous avons évoqués, on peut supposer qu'ils profitaient de tous ces noms de héros pour faire naître dans le cœur de leurs élèves le culte de l'honneur, du courage, la recherche de la prouesse, le respect des lois divines, l'horreur de l'*hybris*, l'amour des vraies valeurs auxquelles il convient de tout sacrifier, même la vie. La liste de trisyllabes ne contient que sept noms de héros mythologiques, dont Ulysse et Alkinoos, Pélias et Jason, Achille et Télèphe. A l'évidence, les épopées homériques tiennent une place prépondérante dans ce *Manuel*, ce qui n'est nullement étonnant si l'on songe qu'Homère était considéré comme l'éducateur par excellence. La liste de tétrasyllabes compte neuf noms propres et voit apparaître les Labdacides avec Etéocle et Polynice, auprès desquels figure l'un des Sept, Hippomédon. Les autres héros sont des combattants de la Guerre

[43] Après avoir appris les signes, les enfants s'exerçaient à faire des exercices syllabiques élémentaires.

[44] Les petits Égyptiens étaient initiés d'abord aux principaux signes de l'écriture hiéroglyphique, puis étudiaient, par paliers, l'écriture hiératique et, enfin, la cursive (G. Reisner, *A Scribe's Tablet found by the Hearst expedition at Gaza*, Zeitschrift für Aegyptische Sprache, XLVIII, 1911, pp. 113—114 ; B. van de Walle, *Problèmes relatifs aux méthodes d'enseignement dans l'Égypte ancienne, Actes du Congrès de Strasbourg*, 1963, p. 191—207.

[45] Guéraud—Jouguet, pl. 2.

de Troie. Pour la première fois, nous voyons figurer dans ces listes le nom d'un auteur littéraire, Callimaque. Dix noms de pentasyllabes terminent cette étape de l'acquisition : huit noms de personnages mythologiques ou historiques assez obscurs, exception faite d'Anaxagore, et pour la première fois, deux noms communs désignant des métiers. Si l'on excepte ces deux noms et ceux de Callimaque et d'Anaxagore, l'on constate qu'à l'époque ptolémaïque — et il devait en aller de même à l'époque classique — la première éducation se faisait à peu près exclusivement par la mythologie.

L'apprentissage de l'écriture allait de pair avec celui de la lecture et il est très probable que les enfants copiaient ces listes de mots avant de les apprendre [46], puis s'essayaient à copier de petits textes [47]. L'importance jouée par les listes de mots dans l'acquisition des rudiments n'est nullement spécifique de l'éducation greque [48].

Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, alors que nous venons de constater dans les premières étapes une progression très lente, il n'existait aucun intermédiaire entre les pentasyllabes et les t e x t e s. Les élèves qui étudiaient le *Manuel* d'époque ptolémaïque passaient immédiatement à la lecture d'un extrait des *Phéniciennes* [49] dont les mots étaient séparés en syllabes : c'était là leur premier exercice de lecture suivie. Cela prouve qu'à cette époque on ne se souciait guère de faciliter la tâche aux enfants. Les textes qui figurent dans la seconde partie du *Manuel* semblent destinés à illustrer les différents genres et les différents mètres : extrait de *l'Odyssée* [50], épigramme [51], poème en distiques, fragments comiques [52].

II. L'enseignement du grec après l'ère chrétienne

Nous allons rencontrer les mêmes types d'exercices, conçus parfois différemment et une progression nouvelle après les listes de mots. En ce qui concerne l' a l p h a b e t, nous retrouvons les mêmes exercices qu'à la période précédente, mais aussi un exercice qui exige une attention soutenue : il s'agit d'écrire l'alphabet en sautant systématiquement trois lettres[53]. Un autre document associe les alphabets grec et latin [54].

Pour l'acquisition du s y l l a b a i r e, les maîtres de l'époque byzantine faisaient précéder les voyelles non seulement de toutes les consonnes, mais encore de toutes les voyelles [55]. Ils créaient ainsi des séquences impro-

[46] Cf. d'autres listes contenues dans *Ostr. Edfu* 305 et dans un Ostrakon grec du Musée du Caire (N. Lewis, *Et. Pap.* III nº 23, noms d'élèves).

[47] Texte sur le lieu de naissance d'Homère (U. Wilcken, *Greek Ostraka* II 1148 (IIe s. av.J.C.) et *Il.* VI 147–149 (*P. Oxy.* IV 761, Ier s. av.J.C.) : il s'agit des vers fréquemment cités où Homère compare la destinée des hommes à celle des feuilles.

[48] Cf. *supra*, pp. 4 et 5.

[49] V. 529–534 (condamnation faite par Jocaste de l'ambition).

[50] V. 116–124. Le texte n'est plus découpé en syllabes. Il s'agit, un peu curieusement, du passage où Calypso revendique pour les déesses le droit de s'unir au mortel de leur choix.

[51] Épigramme sur une fontaine, caractéristique de l'alexandrinisme.

[53] Monologues de deux cuisiniers, le second est extrait du *Phonikidès* de Straton.

[25] *P. G. Vindob.* 29274, s. 11, fol. VI5.

[54] *P. Oxy.* X 1315 (Ve –VIe s.).

[55] J. G. Milne, *loc. cit.*, p. 123.

nonçables qui n'existent pas dans la langue, vraisemblablement dans le but d'innover et de se démarquer, par leur ingéniosité, de leurs prédécesseurs. La même tendance se retrouve dans les syllabes trilittères.Comme consonne finale fixe, nous rencontrons à plusieurs reprises des occlusives [56]. Or, ces groupes sont fort rares dans la langue. Nouvelle combinaison : les sept voyelles entre deux consonnes identiques présentées dans l'ordre alphabétique [57]. Or, ces séquences ne se rencontrent pratiquement jamais. Ces raffinements, aussi ingénieux qu'artificiels, inventés dans une indifférence totale aux réalités linguistiques, sont tout à fait révélateurs de la sclérose qui frappe les civilisations finissantes.

Les listes de mots sont fort nombreuses. Un document tardif (IV s.) fait en quelque sorte pendant au *Manuel* d'époque ptolémaïque, il s'agit du *Papyrus Bouriant* : c'est un cahier formé de onze feuillets réunis par un cordonnet. Ces feuillets sont tous opisthographes ; ils sont écrits dans une onciale malhabile et irrégulière ; les fautes, fort nombreuses, indiquent qu'il s'agit d'un recueil de leçons à apprendre, dicté par le maître. Le cahier s'ouvre sur les listes de mots. Dès la liste des monosyllabes, nous notons une transformation fort importante : ils sont au nombre de vingt-quatre, présentés par ordre alphabétique. Dès l'époque romaine, cet ordre s'est imposé et on le retrouve partout : dans les listes de mots, dans les recueils de sentences, dans les rédactions, comme dans des épigrammes, des hymnes. Il est bien évident que son emploi systématique facilite la tâche aux enfants, et cela est tout à fait nouveau. Nous retrouvons ici des mots difficilement prononçables, des noms désignant les parties du corps, des noms d'animaux, mais aussi des noms de dieux, dont Zeus, deux noms communs : φῶς et δρῦς, un adjectif homérique, ἐύς, un pronom τίς et un mot invariable, ὡς. La présence de cet adjectif homérique et d'autres noms poétiques, comme ψάρ et ἴς, prouve que le maître a eu recours à un *corpus* poétique, sans chercher à apprendre aux enfants des noms d'êtres ou de choses qui leur fussent familiers. Cela confirme la tendance que nous avons dégagée à propos du syllabaire. Les documents contenant des listes de dissyllabes sont nombreux. Citons d'abord deux documents du Ier s. : le premier [58], très mutilé, contient deux colonnes de mots ; seule, la seconde est lisible ; on y déchiffre aisément quatre mots commençant par *kappa*. L'ordre alphabétique est ici doublement respecté en quelque sorte, puisque non seulement les quatre dissyllabes ont la même initiale, mais elle est suivie successivement des sept voyelles ; les deux premiers mots et le dernier manquant, ne subsistent que deux noms communs et deux noms propres, Céphée, roi de Tégée, qui trouva la mort avec ses vingt fils lors de la guerre que mena Héraklès contre Sparte, et Codros, le roi légendaire d'Athènes. Le second document, beaucoup plus important, contient une série complète de tétra-

[56] H.R. Hall, *Coptic and Greek Inscriptions of the Christian Period*, Londres, 1905, pl. XXVIII, p. 35 (cons. fixes *théta* et *kappa*) ; B. Boyaval, *Tablettes du Louvre en provenance d'Égypte* (Louvre inv. MND 562c verso) Revue Archéologique, N.S. I, 1971, pp. 60—61 (cons. fixe, *delta*). Ajoutons à ces documents une planchette du Caire, non datée, signalée par P. Jouguet (*op. cit.*) dans son commentaire sur les groupements de syllabes (cons. fixe *bêta*.)

[57] K. Wessely, *op. cit.*, pl. LV et A.E.R. Boak, *op. cit.*, p. 189, tabl. 1 recto.

[58] *Ostr. Edfu* II 307.

des alphabétiques de dissyllabes [59]. Plus d'un tiers d'entre eux sont des noms propres : six figurent dans le *Manuel*, nous en retrouverons quatorze dans le *Papyrus Bouriant*. Cela indique que les maîtres, pour composer leurs listes, puisaient dans des recueils de mots vraisemblablement groupés selon le nombre de leurs syllabes. Les noms de dieux sont peu nombreux, citons seulement Éros et Hermès ; en revanche, les héros sont bien représentés avec Ajax, Hector et Dolon. Mais, contrairement à ce que nous avons observé dans le *Manuel*, ces deux catégories ne sont pas les seules ; nous trouvons en effet des noms d'hommes de lettres, Bion et Zoïle, celui d'un physicien de l'époque alexandrine, Héron, des noms de personnages de comédie et des termes géographiques : Pylos, l'Indus, l'Oxos ; ces deux fleuves se rattachent aux campagnes menées par Alexandre en 329 et 327. Les noms communs, fort nombreux, concernent les parties du corps, les métiers, l'habitat ; nous y trouvons des noms d'animaux, de plantes, des termes ayant trait à l'architecture, des adjectifs qualificatifs et pronominaux. Reste un nombre impressionnant de mots fabriqués par le maître pour favoriser l'apprentissage du groupe -ξος et des suffixes -(ο)υλος,-υχος, -υξος et -υλος. Malgré tous ces mots inventés, cette liste présente un intérêt certain surtout en raison de l'abondance des mots concrets qu'elle contient. Ce qui fait d'un ostrakon de Karnak du II^e^ siècle [60] un document important, c'est que la liste alphabétique incomplète dont il est le support contient d'une part les noms de Xerxès et de Cléon, permettant une initiation à l'Histoire par l'évocation des Guerres Médiques et de la Guerre du Péloponnèse, et d'autre part des noms de philosophes : Dion Zénon, Philon, Théon. Ajoutons à ces noms les transcriptions de deux prénoms romains. Cette liste prouve, beaucoup mieux que celle du *Manuel*, qu'elle était destinée à dispenser aux enfants qui apprenaient à lire une certaine culture générale. C'est un livre du maître que contient un papyrus du III^e^ —IV^e^ siècle [61]. Il se présente sous la forme de colonnes de dissyllabes, de trisyllabes et de tétrasyllabes. La première série est incomplète car ne subsistent des dissyllabes que ceux qui commencent par les quatre dernières lettres de l'alphabet. Parmi eux, peu de noms propres, parmi lesquels il convient de citer Chiron, Chrysès, Otos, l'un des Aloades célèbres pour avoir enfermé Arès pendant treize mois dans une jarre de bronze, parce qu'il avait été à l'origine de la mort d'Adonis. Ajoutons-y un nom de personnage-type du théâtre de Ménandre et un nom égyptien. Les autres mots sont des noms communs appartenant notamment au vocabulaire de la musique et deux adjectifs qualificatifs. Quant au *Papyrus Bouriant*, il contient une série complète de tétrades se succédant dans l'ordre alphabétique. Dans l'état actuel du document, seuls, soixante-dix-neuf mots sont déchiffrables, les tétrades commençant par *gamma*, *omicron* et *rhô* étant réduites, dans les meilleur des cas, à la lettre initiale. La liste contient à peine un quart de noms communs, appartenant au vocabulaire courant, d'adjectifs poétiques, auxquels il faut ajouter une fausse

[59] PUG II 53 : cf. J. Bingen, *L'exercice scolaire PUG II 53*, Chronique d'Egypte, CXII, 1982, p. 107—110.

[60] J.C. Milne, *op. cit.*, p. 122.

[61] W. Clarysse and A. Wouters, *A schoolboy's exercise in the Chester Beatty Library*, Ancient Society, I, 1970, pp. 201—235.

préposition. Deux noms communs figurent dans les documents précédents, ainsi que quatorze noms propres. Cela ne peut être dû au hasard et prouve l'identité de sources. Peu de noms de dieux — mais notons la présence de deux divinités égyptiennes, Ammon et Horus —, en revanche, de très nombreux héros. Un grand nombre appartiennent à la descendance d'Io : Cadmos, Ino, Penthée, Créon, Lyncée, Persée ; d'autres se rattachent à la légende d'Héraklès : Oineus, Tydée, Nessos, Lichas, Hyllos et Syleus. C'est l'expédition des Argonautes qu'évoquent les noms de Phrixos, Argo, Tiphys, Zétès et Pélée ; pour les épopées homériques, Calchas, Nestor et Memnon voisinent avec Mentor ; l'*Iliade* est également représentée par nombre de personnages épisodiques. L'initiation à l'Histoire est centrée sur la Guerre du Péloponnèse avec Lachès, Phéax et Chairon. Ce sont des moralistes qui représentent l'histoire littéraire, les Sages Solon, Bias et Thalès. N'omettons pas un athlète sicilien chanté par Pindare, dont la présence ici prouve que les poètes ont le pouvoir d'immortaliser ceux qu'ils célèbrent. Habilement composée et aisée à retenir, car l'auteur a groupé les mots par identité de désinence, cette liste permettait au maître qui l'utilisait d'enseigner à ses élèves les plus belles légendes, de leur inculquer les vertus pratiquées par les héros, de leur apprendre les grandes périodes de l'histoire grecque, aussi bien que les noms des Sages, en un mot, de commencer à leur dispenser cette culture générale dont les sophistes avaient souligné l'importance... neuf siècles plus tôt. Deux documents à peu près contemporains contiennent l'un [62], le début d'une liste de mots, avec deux noms propres Ammon et Flavius Valens, des substantifs appartenant au vocabulaire courant et des adjectifs homériques, l'autre, une tablette de bois [63], ne contient que six mots commençant par *alpha*, écrits sous forme syllabique, dont Ammon, l'archonte et l'*aulos*, mots sémantiquement fort riches. D'époque romaine date un fragment de papyrus [64] contenant cinq trisyllabes commençant par *phi* et *khi*, et douze commençant par *gamma*, *delta* et *iota*. Parmi eux, un seul héros mythologique, Danaos, mais un général d'Alexandre nommé Philotas, un historien, Phanias, le célèbre romancier Chariton de Lampsaque, la transcription grecque d'un prénom romain, des noms communs courants et des adjectifs. Dès cette première liste de trisyllabes, nous pouvons dégager les caractéristiques des listes datant des époques romaine et byzantine : la mythologie cède le pas à l'Histoire et à l'histoire littéraire, la proportion des noms propres diminue considérablement ; en outre, c'est au vocabulaire courant et non au *corpus* homérique que sont empruntés noms communs et adjectifs. Une tablette de 212 [65] ne contient que sept mots décomposés en syllabes et commençant par *nu* : une seule divinité, Némésis, deux rois, l'un d'Egypte, Nekho, qui fit ouvrir le canal conduisant à la Mer Rouge et mourut en 594, l'autre de Salamine de Chypre, Nicoclès, le disciple d'Isocrate, un anthroponyme, un nom commun et des adjectifs. En revanche, le papyrus de la Chester Beatty Library contient

[62] *Ostr. Tait* II 2193.

[63] G. Plaumann, *loc. cit.*

[64] *P. Palau Rib.* inv. 121, édité par O'Callaghan, *Vocabulario escolar*, St. Pap. VI, 1967, pp. 103—104.

[65] E. Boswinkel, *Schulübungen auf fünf Leidener Wachstafeln*, *Actes du XIV^e Congrès International de Papyrologie*, Oxford, 1974, pp. 25—28.

une liste presque complète de cent vingt noms, dont cent huit noms propres. Le nombre des trisyllabes varie beaucoup suivant les initiales : de deux à douze. La mythologie occupe dans cette liste une place importante — avec de nombreuses divinités marines, des dieux-fleuves, des monstres : Chrysaor, Géryon, Cerbère, la Chimère, les Sirènes, les Centaures ; beaucoup de héros, Sisyphe, Sarpédon, Alcmène et Héraklès, Tantale, Électre, Oreste, des Argonautes, des personnages figurant dans les épopées homériques — mais non exclusive, puisqu'elle contient des termes géographiques : noms de peuples, de villes, d'îles, de fleuves, ainsi que l'Olympe ; des noms de personnages littéraires comiques ; mais surtout des noms d'auteurs littéraires : Chérémon, le poète tragique, Gorgias le sophiste, Xénophon, Zosime, des mythographes et le peintre Zeuxippe. Parmi les quelques noms communs qui figurent dans cette liste dominent les noms de métiers. Ce souci de la culture générale est plus net encore avec le *Papyrus Bouriant*. Les tétrades alphabétiques sont presque complètes et comprennent quatre-vingt-neuf mots dont seulement six noms communs. À l'aide mnémotechnique précieuse que constitue l'ordre alphabétique s'ajoutent les nombreuses assonances. Vingt-cinq des trisyllabes contenus dans cette liste figurent dans celles que nous avons précédemment citées. Les noms de dieux sont fort peu nombreux : Sarapis, Typhée, le géant monstrueux, fils de Gaia, Marsyas, le Silène, les Néréides. Pour la première fois apparaît la guerre des Sept contre Thèbes avec Œdipe et Capanée. À la légende d'Héraklès se rattachent Busiris et Athamas. La Guerre de Troie est représentée par Priam et Anténor, le pacifiste ; autour d'Achille, plus particulièrement, nous pouvons regrouper Éaque, Télamon, Patrocle et Thersite, l'anti-héros, le bossu ridicule et vénimeux ; aux origines d'Athènes se rattachent Démophon et Ménesthée et c'est aux origines de Rome que nous invite à songer la présence de Romulus. Quant à Xisouthros, le héros sumérien du Déluge, c'est à un passé beaucoup plus lointain qu'il nous reporte, l'époque terrible à laquelle les dieux recouvrirent d'eau la terre entière, confiant à Xisouthros la tâche de sauver les êtres vivants en construisant un bateau résistant qui pût contenir sa famille et ses biens, mais aussi des maîtres artisans, le bétail de la plaine et les animaux sauvages. La présence de ce nom dans une liste aussi tardive tendrait à montrer que non seulement les traditions pédagogiques du Proche-Orient s'étaient perpétuées à travers les siècles, mais aussi avaient permis la survivance de certains mythes. Des termes géographiques, notamment Naucratis, les noms de personnages ayant joué un rôle dans la Guerre du Péloponnèse : Callias, l'un des quatre commandants du corps expéditionnaire athénien envoyé en Chalcidique de Thrace en 432 lors de la défection des Potidéens, le stratège Phormion qui assiégea Potidée, le stratège Lamachos, ridiculisé par Aristophane dans *Les Acharniens*, Chariclès, l'un des Trente, l'une de leurs victimes, Chéréphon, l'ami d'enfance de Socrate, les noms d'auteurs littéraires de premier plan : Homère, Pindare, Lysias, Hérode Atticus et Ménandre complètent cette liste. C'est dire la place qu'y tient la culture générale [66]. C'est une liste très incomplète de tétrasyllabes que

[66] Ajoutons à ces documents un ostrakon d'époque byzantine qui ne compte que neuf mots dont quatre sont indéchiffrables (W.E. Crum, *Coptic ostraka*, Londres, 1902, n° 435).

contient le papyrus de la Chester Beatty Library, celle des mots commençant par *phi, khi, psi* : un seul nom de divinité, Perséphone ; parmi les trois héros figurant dans la liste, seul Philoctète est important ; Phocylide, le moraliste du VII^{e}—VI^{e} s., Phérécyde, mythographe du début du V^{e} s., pour l'histoire littéraire ; Charidème, le stratège athénien envoyé en Thrace contre Philippe en 350 avec dix vaisseaux vides de troupes, pour l'Histoire ; six noms de métiers, quelques autres substantifs et adjectifs complètent cette liste. Dans son ensemble, elle fournit une excellente transition entre le *Manuel* et les listes postérieures : en effet, si la mythologie a cessé d'être omniprésente, elle joue cependant un rôle encore fort important ; néanmoins, le souci d'assurer aux enfants une certaine culture générale est évident. On peut faire une remarque analogue en ce qui concerne le vocabulaire : les substantifs appartiennent au vocabulaire courant ; en revanche, les adjectifs sont presque tous des épithètes de nature et sont empruntés à Homère, Hésiode, Apollonios de Rhodes ou Callimaque. L'emploi systématique de l'ordre alphabétique, comme celui de moyens mnémotechniques — succession de mots commençant par deux, trois ou quatre lettres identiques, ou ayant comme premier terme le même composant, ou des désinences identiques, prouvent que la liste, dictée par le maître — ce qui constituait un bon exercise d'écriture — était apprise par cœur par les enfants dont la tâche était ainsi facilitée. Le *Papyrus Bouriant* ne compte que six tétrasyllabes lisibles, commençant par *alpha* et *bêta*, qui, presque tous, se rattachent à Homère : qu'il s'agisse d'Agamemnon, d'Agapénor qui commandait les vaisseaux arcadiens et du fils de Memnon, Antiloque, pour la mythologie, ou de Basilidès, auteur d'un traité sur le style d'Homère, et d'Aristarque pour l'histoire littéraire. La seule exception est constituée par Bacchylide, ce qui, après la mention de Pindare dans la liste des trisyllabes, prouve l'intérêt de son auteur pour la poésie lyrique. De tous les documents que nous avons examinés, c'est le *Papyrus Bouriant* qui accorde la place la plus importante à la culture générale et ce, dès la liste des dissyllabes. La mythologie n'a pas disparu, tant s'en faut, mais, avec la forte proportion de divinités secondaires mentionnées, elle révèle un déclin de la religion traditionnelle, une expansion du synchrétisme religieux, un intérêt certain pour le pittoresque et l'anecdotique ; la liste accorde une place nettement plus importante aux héros, qu'il s'agisse des descendants d'Io, de la légende d'Héraklès, de la Guerre de Troie ou de l'expédition des Argonautes. Mais, à l'évidence, ce n'est plus la mythologie qui assure à elle seule la formation des enfants. L'Histoire, la géographie et surtout l'histoire littéraire sont amplement représentées. Et cela aussi est révélateur d'une epoque. Saint-Augustin, qui vivait, lui aussi au IV^{e} s., ne préconisait-il pas l'acquisition d'une vaste culture générale à partir de répertoires, de résumés et d'aide-mémoire ?

Les seules listes thématiques que nous ayons trouvées à la période précédente avaient pour thèmes les dieux et les fleuves et figuraient dans le *Manuel*. À partir de l'ère chrétienne et surtout à l'époque byzantine, elles sont fort nombreuses. Parmi les listes mythologiques,

citons une liste de dieux égyptiens du III^e s. [67], un fragment de généalogie mythologique du I^er s. [68], deux ostraka d'époque byzantine, fort intéressants, qui classent les dieux selon les options qu'ils ont prises pendant la Guerre de Troie [69], et une liste de divinités et d'abstractions personnifiées du IV^e s. [70]. Des listes géographiques contiennent l'une des noms de villes et de fêtes grecques traditionnelles [71], les autres, des noms de peuples et de villes [72]. Le calendrier est représenté par une liste des noms de mois égyptiens [73], une liste des jours de la semaine avec leurs équivalents hébreux [74], une liste des noms de mois romains et égyptiens [75]. Autres thèmes : des noms d'oiseaux [76] et des noms de métiers [77]. Ces listes thématiques, dont nous avons souligné qu'elles constituaient le fondement de la formation à Sumer et en Egypte, se retrouvent, très abondantes, dans les *Hermeneumata Pseudodositheana*, manuels bilingues vraisemblablement destinés à permettre aux Grecs vivant au III^e s. dans l'Empire romain d'apprendre à p a r l e r latin [78].

De la même époque, datent deux listes a l p h a b é t i q u e s de mots appartenant à toutes les catégories grammaticales [79].

Le stade suivant était constitué par la copie de courtes phrases, notamment de vers d'Homère [80] et de sentences monostiques [81], quand il ne s'agissait pas de punitions [82], et qui terminaient l' a p p r e n t i s s a g e d e l 'é c r i t u r e.

Comme nous l'avons fait remarquer, il n'existait, dans le *Manuel*, aucune transition entre les listes de mots et les textes. En revanche, dans le *Papyrus Bouriant*, après les tétrasyllabes, les enfants avaient à déchiffrer des chries de Diogène, présentées verticalement avec un seul mot par ligne, pour leur permettre de passer insensiblement de la lecture d'une liste de mots à celle d'une phrase. Le temps est révolu où l'enseignement était synonyme de recherche systématique de la difficulté. Ce n'est qu'après

[67] *Ostr. Michigan*, I 656.
[68] *P. Cornell* 55.
[69] J.G. Milne, *op. cit.*, p. 129.
[70] Bulletin de la Société Royale de Lund, 1951—1952, pp. 134—136.
[71] *P. Harris* 49 (III^e—IV^e s.).
[72] B. Boyaval, *loc. cit.*, *Louvre inv.* MND 552g et a (époque byzantine).
[73] *P. Cair. Zen.* IV 59754.
[74] *Mon. Epiphan.* II 618.
[75] *P. Fay.* 135, verso.
[76] *Mon. Epiphan.* II 621.
[77] G. Goetz, *Corpus Glossariorum Latinorum* III, Leipzig, 1892.
[78] *P. Teb.* 278 (I^er s.).
[79] *P. Varsov.* 6^v et *Trenta Testi Greci da Papiri Letterari* a cura di M. Manfredi, Florence, 1983, n° 17.
[80] P. S. I. XII 1293, II^e—III^e s (S. Camelli, *Exercizio calligrafico*, Aeg. XX, 1940, p. 15 et 16); W.E. Crum, *op. cit.* n^os 611, 613, 614 ; U. Wilcken, *Ost.* II 1149, *P.Oxy.* IV 761, *P. Rein.* I (Aeg. XI, 1930, p. 169). On trouve également un vers d'Hésiode (J. van Leuwen, *De tabulis ceratis nuper repertis*, Mnemosyne ,XXII, 1893, p. 224), un extrait de fable (*P. Varsov.* 7 et 8), des vers iambiques (*P. Ross. Georg.* 12 et 13 ; *P. Oxy.* VI 966 verso) et même une devinette (*Ostr. Rein.*, inv. 2188,P Collart. *Ostrakon Reinach inédit: la devinette de la chauve-souris, Mélanges Maspero*, II pp. 213—217).
[81] G. Kenyon, *Two Greek School Tablets*, JHS XXIX, 1909, pp. 39—40, *Ostr. Edfu* 308, *P.S.I.* XIII 1307, *R. Rain.* n.s. III 39).
[82] *P. Med. Milan.* 73, *Ostr. Tait* I 411—413.

la lecture de ces chries qu'on passe à la lecture de phrases écrites normalement. Encore s'agit-il de phrases courtes, puisque ce sont des sentences monostiques, présentées selon l'ordre alphabétique ; elles présentent en outre l'avantage d'avoir généralement un contenu éthique [83]. Le premier texte suivi est constitué par le début du prologue des *Fables* de Babrios. C'est un texte qui ne présente aucune difficulté et a pour thème l'Age d'Or.

De tous les documents que nous avons cités, il ressort que si les maîtres de l'époque byzantine apparaissent comme soucieux avant tout d'originalité au point de sacrifier les réalités linguistiques, en revanche, ils ont accentué une évolution qui s'est dessinée dès le début de l'époque romaine : pour eux, la mythologie n'est qu'une des composantes de la formation et la culture générale devient leur objectif essentiel ; en outre, ils s'efforcent de faciliter la tâche de leurs élèves — et cela constitue un apport spécifiquement grec aux techniques pédagogiques — en adoptant systématiquement l'ordre alphabétique assorti de procédés mnémotechniques et en ménageant des étapes minutieusement graduées entre la lecture des textes de mots et celle des textes suivis.

Sur un plan différent, celui de l'apprentissage de la grammaire, apparaissent toutes sortes d'exercices. Leur date tardive n'est pas pour nous surprendre, puisque la première grammaire, celle de Denys le Thrace, ne fut composée que peu de temps avant l'ère chrétienne. La grande majorité des exercices porte sur la morphologie : exercices de déclinaisons simples [84], de déclinaisons de mots appartenant à des flexions différentes[85], vocabulaire morphologique de base [86] ; exercices concernant les pronoms, démonstratifs [87] et personnels [88] ; déclinaisons de phrases : ο Πυθαγορας φιλοσοφος αποβας και γραμματα διδασκων συνεβουλευεν τοις εαυτου μαθηταις εναιμονων απεχεσθαι[89] ; exercices, très nombreux, portant sur la morphologie verbale, verbe non contractes [90] contractes en -άω [91], en -έω [92], en -άω, -έω, et -όω [93] ; exercices de vocabulaire portant sur

[83] On trouve des sentences monostiques dans une foule de documents ; citons, à titre d'exemples, J.G Milne, *loc. cit.*, p. 156—157 (IIIe s. av.J.C.), *P. Oxy.* XLII 3004 (Ier s.), *P. Iand.* V 77 (Ier — IIIe s) *P. Ryl.* I 41 et *Ostr. Tait* I 405 (VIe s.), et B. Boyaval, *Cahier d'Aurelios Papnouthion*, ZPE XVII, 1975, p. 225—236 (IVe s.).

[84] G. Zalateo, *Frammento Grammaticale*, Aeg. XX 1940, p. 7, sqq.

[85] G. Plaumann, *op. cit.*, p. 217.

[86] *P. Harris* 59.

[87] *P. Rein.* II inv. 2190 (BIFAO XXXIX, 1940, pp. 28—29) ; exercice du IIe — IIIe s.

[88] P.J. Parsons, *A school-boy book from the Sayce Collection*, ZPE VI, 1970, pp. 13—49.

[89] G. Kenyon, *loc. cit.*, p. 29.

[90] διδάσκω, H.R. Hall, *op. cit.*, n° 14222 ; γράφω, G. Zalateo, *loc. cit.*, p. 9 — 11 ; τύπτω *P. Rain.*, III 33.

[91] G. Kenyon, *ibidem*.

[92] P.J. Parsons, *loc. cit.*, *P. Hamb.* 166 (VIe s.), *P. Ryl.* III 533 (IVe s.), *P. Cair. Masp.* 67176 (époque byzantine), *P. Rein.* 2120. Tous ces documents concernent ποιῶ Ajoutons-y *P. Ryl.* III 534 (IVe s., πλέω), A. Oguse, *Deux papyrus grecs de Strasbourg*, Aeg. XXXVII, 1957, p. 77—79, φωνέω.

[93] A. Wouters, *An unedited grammatical and lexicographical papyrus codex in Dublin*, Ancient Society, III, 1972, pp. 259—262 (Ve s.), *P. Rain.* III 34 (Ve —VIe s.) et *P. Cair. Masp.* II 67176 (époque byzantine).

les composés de πίπτω[94] et de τάττω[95]. Là se termine l'acquisition des rudiments.

Sur le plan de la méthode et des techniques pédagogiques, nous avons constaté une identité presque absolue avec la façon dont procédaient les maîtres du Proche-Orient[96], (sans qu'il soit pour autant possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de parler de filiation. Mais, sur un plan plus général, le caractère spécifique de la culture grecque est que justement elle est une culture et non une préparation à la profession, comme à Sumer et surtout en Égypte. Ce ne sont pas des scribes que les maîtres se donnaient comme tâche de former, mais des citoyens et surtout des hommes dignes de ce nom. Et cela est vrai des maîtres de la Grèce classique, comme de ceux de l'époque ptolémaïques, des époques romaine et byzantine. Sur ce point, il n'existe aucune solution de continuité.

Novembre 1984

Université de Paris X
200, Avenue de la République
F-92001 Nanterre

94 B. Boyaval, *loc. cit.*, *Louvre inv.* MND 5552g (V^{e} — VI^{e} s.).

95 A. Wouters, *Three Papyri Fragments with remains of word-lists*, Ancient Society, VI, 1975, pp. 275—278 (époque byzantine).

Un seul document concerne la syntaxe (*Br. Mus. Add. Ms.* 33368, publié par G. Kenyon *loc. cit.*) ; il date du III^{e} s. et contient deux listes, l'une de deux cent sept verbes suivis des cas qu'ils régissent, l'autre, de conjonctions de subordination.

96 On a retrouvé à Sumer de nombreuses tablettes grammaticales.

GABRIELLA BORDENACHE BATTAGLIA

BUCRANI STILIZZATI A TRIANGOLO E ARREDI SACRI SU FREGI VOTIVI DI ETÀ ELLENISTICA

D.M. Pippidi octogenario feliciter

Una occasionale e fortunata „scoperta'' al Louvre, qualche anno fa, di un altare iscritto da Thera, ornato da bucrani stilizzati a triangolo uniti da un festone tubolare continuo, mi aveva riportato a un tema già trattato : il tema cioè di alcuni fregi ellenistici di Histria, ornati dallo stesso motivo, dei quali avevo pubblicato solo i quattro frammenti trasportati a Bucarest, nell' allora Museo Nazionale di Antichità [1]. Altri frammenti dello stesso tipo sono conservati a Histria, nel Museo che sorge presso le rovine dell' antica città ma, non avendo sott' occhio la documentazione fotografica e sapendo, ora, la difficoltà di procurarmela in tempo breve e in pieno inverno, non posso farne una statistica ; so soltanto che sono numerosi ; prova evidente della diffusione del tema, anche con la protome veristica.

Nella descrizione, necessariamente breve, di un catalogo avevo messo l'accento sulla forma irrealmente triangolare del bucranio, con incisioni calligrafiche molto astratte e, in un caso [2], talmente limitate da suggerire che il bucranio fosse „coperto da una lamina metallica di cui si indica la linea mediana e la centinatura del margine'' ; quale riferimento cronologico [3] avevo citato a confronto i bucrani, pure triangolari ma isolati — alternati a grandi rosette o patere — dello Ptolemaion e dell'Arsinoeion di Samotracia (figg. 3, 4) sui quali ritorneremo (cfr. p. 28, nr. 12). Invece, per il grosso festone tubolare, liscio e disadorno, che unisce i bucrani stessi non avevo trovato confronti e avevo postulato, sia pure quale ipotesi di lavoro, che potesse trattarsi di una particolare scelta della cità di Histria ; ma sbagliavo, perché nella κοινή dell'arte greca, specialmente in epoca ellenistica, è impossibile la manifestazione di fenomeni figurativi isolati, e se ciò risulta a un primo esame è sempre un'impressione fallace, consequenza delle nostre conoscenze fatalmente lacunose o del capriccio del caso.

Riprendo dunque il tema per chiarire e puntualizzare quanto accennato ; e ciò mi sembra tanto più necessario in quanto gli eleganti fregi di Histria non sono. entrati in circolazione bibliografica e sono rimasti del tutto estranei all'accesa discussione archeologica sulla forma dei bucrani, su quella dei festoni che li uniscono, sul carattere del motivo, se votivo

[1] SGR I, p. 126 s., Nn. 279—283.
[2] *O.s.c.*, No 280.
[3] È appena necessario ricordare che, nello scavo, anche a Histria — comme in tutte le città distrutte e ricostruite per secoli sullo stesso sito — il materiale epigrafico e scultoreo delle epoche più antiche (V—II sec.a.C.) appare quasi sempre fuori posto, riutilizzato quale materiale da construzione in edifici romani o addirittura romano-bizantini. Per questo, lo scavo vero e proprio ci offre molto raramente indizi cronologici validi.

StCl XXV, 1987, București, p. 23—33

cioè o funerario [4]. Per riaffrontare questo problema non avrei puluto desiderare sede migliore di un volume di Studii Clasice in onore dell'amico di sempre D.M. Pippidi che a Histria ha dedicato tanti anni della sua fertile e preziosa attività di storico e di epigrafista.

Ciò premesso, riassumo brevemente la descrizione dei frammenti già pubblicati, essendo rimasti, ripeto, del tutto sconosciuti : i pezzi appartengono tutti a fregi rettilinei, con cornici aggettanti in alto e in basso, a profili lineari; non hanno traccia di iscrizioni e tre di essi, per le dimensioni appartengono, con ogni probabilità, a fregi di templi. È certamente materiale votivo, con decorazione limitata a bucrani molto stilizzati uniti da un festone tubolare liscio che, appoggiandosi dietro le corna, ricade in onde regolari e continue. Il bucranio ha corte corna lunate, il muso triangolare appuntito, ornato con una certa varietà da incisioni astratte, gli occhi cavi, tondi o di forma irrealmente delineata; sulla fronte, tra le corna, è indicato, a bassissimo rilievo, un ciuffo di pelame, espresso in corte ciocche ondulate, a volte inscritto in una forma geometrica. Del materiale pubblicato, solo in un frammento a piccola scala il bucranio ha la fronte cinta dalla *uitta* annodata a perle — come poi diventarà quasi canonico — che, dopo essersi avvolta alle corna, ricade ai lati dal muso, verticalmente, desinendo in nappine stilizzate a fiore.

Il festone tubolare, liscio e disadorno, che collega i bucrani non si deve leggere, data la finitezza del lavoro, quale una ghirlanda non terminata o semplificata, ma rappresenta una novità nella ricchissima serie dei fregi a bucrani : è certo un altro arredo sacro e proposi allora di identificarlo con l'*infula* che ornava spesso le vittime destinate al sacrificio ed era sempre simbolo di sacralità.

Negli spazi concavi e simmetrici creati dal festone tubolare sono rappresentati altri arredi, quali patere ombelicate semplici o minuziosamente ornate o anche una grossa rosetta. Debbo aggiungere — e insisto su questo dettaglio — che sempre a Histria una base frammentaria iscritta restituita dallo scavo (e questa volta proprio tra le rovine del *naos* di un tempio ellenistico) ci mostra come il festone liscio, che abbiamo proposto di identificare con l'*infula*, sia sostituito dall'abituale ghirlanda di foglie, più ricca, decorativa ed elegante; la base marmorea è dedicata ad Afrodite da Athenagoras, figlio di Theodotos, alla fine del suo sacerdozio [5] e l'iscrizione tracciata sulla fronte è databile nei primi decenni del III sec.a.C.

[4] Su questo discusso problema diamo la bibliografia essenziale, con le abbreviazioni che seguiremo nel nostro articolo :

Napp = A.E.Napp, *Bukranion und Girlande* (Diss. Heidelberg), 1933.
Honroth = M. Honroth, *Stadtrömische Girlande. Ein Versuch Entwicklungsgeschichte römischer Ornamentik* (XVII Sonderschrift OeJh, Wien, 1971).
Börker = Ch. Börker, *Bukranion und Bukephalion*, in AA, 1975, p. 244 s.
Fraser = P.M. Fraser, *Rhodian Funerary Monuments*, Oxford, 1977.
Hesberg von, Ergh. RM, 1980 = H. von Hesberg, *Konsolengeisa des Hellenismus und der frühen Kaiserzeit*, in Ergh. RM 1980.
Hesberg von, RM., 88, 1981 = H. von Hesberg, *Girlandenschmuck der republikanischen Zeit in Mittelitalien*, in RM 88, 1981, p. 201 ss.
Hesberg von, JdI 96, 1981 = H. von Hesberg, *Bemerkungen zu Architekturepigrammendes 3. Jhs. v.Chr.*, in JdI 96, 1981, p. 55 ss
Righetti = P. Righetti, *Altari cilindrici a bucrani e festoni in Grecia, Studio preliminare*, in Xenia 3—4, 1982, p. 49 ss.

[5] SGR I, No. 278; D.M. Pippidi, *Inscr. din Scythia Minor* I, p. 256, No 113 (ivi prec. bibl.)



Fig. 1—2. Altare rotondo con dedica a Dioniso. Da Thera. Foto Louvre.

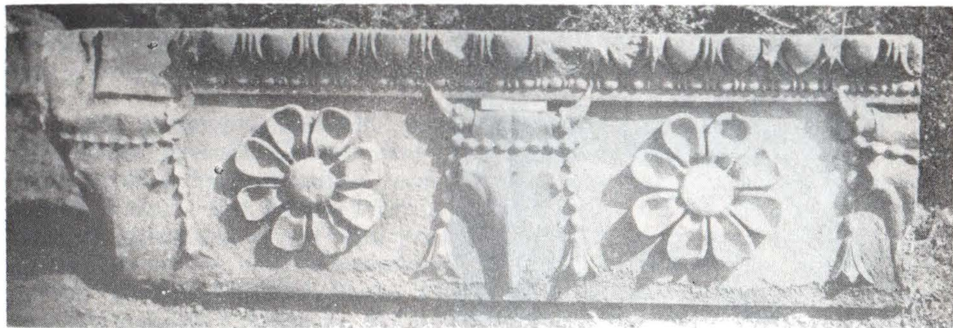


Fig. 3. Un blocco del fregio dello Ptolemaion. Samotracia. Da Conze—Hauser—Benndorf, *Unters.*

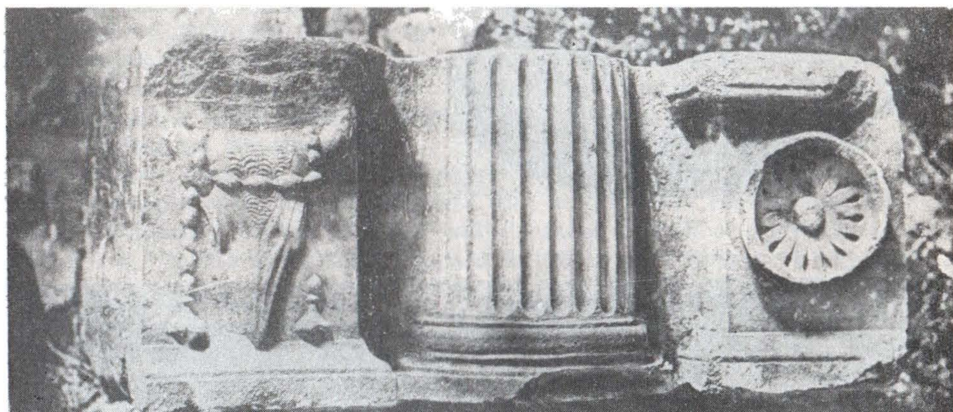


Fig. 4. Un blocco del fregio dell'Arsinoeion. Samotracia. Da Conze—Hauser—Benndorf, *Unters.*

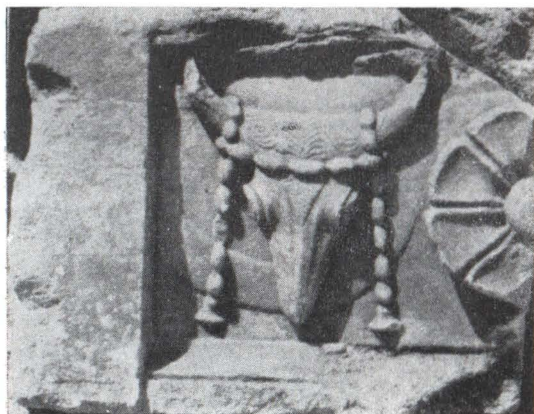


Fig. 5. Blocco del parapetto dell' Arsinoeion. Samotracia. Da K. Lehmann, *Guide.*

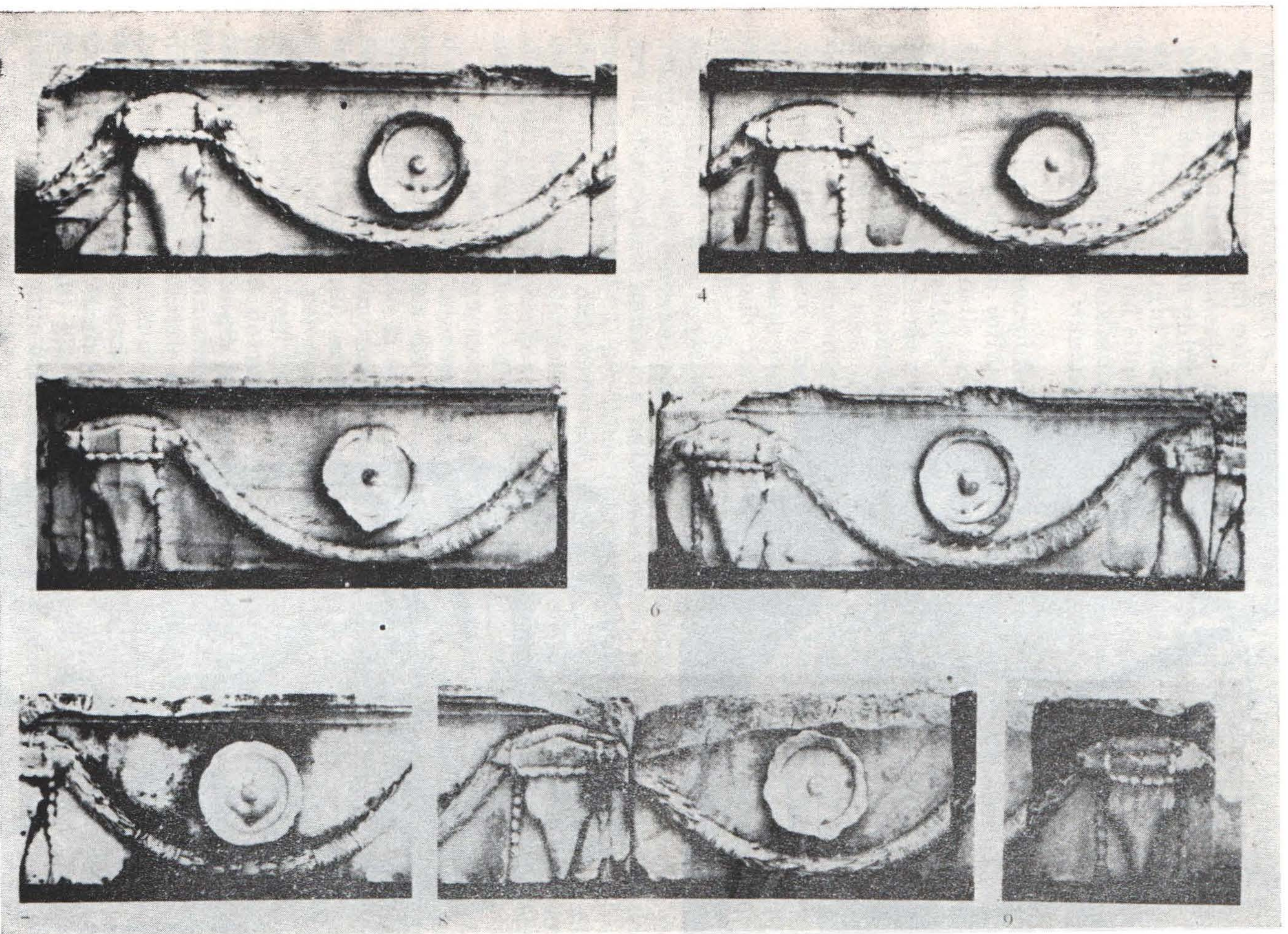


Fig. 6. Blocchi del freglo delemtpio di Demeter, Pergamo. Da C.H. Bötz, *Alt. v. Pergamon* XIII.



Fig. 7. Puteale framm. venuto in luce a Trebula (Ciciliano, presso Tivoli). DAI, Inst. Neg. 76.3033.



Fig. 8. Puteale framm, trovato a Segni. Foto Lisa Lissi.

'identità tra la rete di linee astratte che orna i bucrani di questa base e uella del fregio ci prova, senza possibilità di dubbio, la contemporaneità lei due pezzi. Siamo così certi che la ghirlanda di piccole foglie aguzze ra usata parallelamente al festone liscio e tubolare, all'inizio; ma è aturale che sarà la ghirlanda di foglie, facilmente variabile e arricchita li fiori, frutta e larghi nastri (*taeniae*) ad avere un facile sopravvento sul estone liscio, sino ad eliminarlo e a divenire esclusiva, costituendo il pa- rimonio comune e costante nel mondo greco orientale di età ellenistica e, iù tardi, in quello romano, nell'ambito votivo e funerario.

La limitata esemplificazione histriana ci offre quasi tutti gli elementi ssenziali di questo diffuso motivo decorativo in epoca ellenistica nella Grecia orientale e nelle isole dell'Egeo : manca soltanto un esempio della protome bovina realistica (presente tuttavia tra il materiale rimasto a Histria) che esiste insieme a quella stilizzata a triangolo, come ci dimostra — anto per citare un monumento famoso e ben datato — la stoà di Antigono Delo [6], con la sua serie di protomi di bue veristiche, posanti sui triglifi lel fregio. La documentazione di Histria inoltre è precisa per tutte le omponenti figurative e per il valore culturale : all'origine infatti il tema lel bucranio è soltanto votivo, traduzione plastica e stereotipa di consa- razioni reali, quando nel τέμενος si sospendevano i festoni — lisci e lisadorni o vegetali — e si inchiodavano le teste degli animali sacrificati ll'architrave e ai capitelli dei templi (cfr. Theophr., *Char.* 21). Per il endimento del bucranio poi la stessa documentazione è abbastanza ricca per la decorazione incisa o a bassissimo rilievo, di carattere grafico-orna- mentale ; è poi n u o v a per dimostrare la contemporanea presenza dell'ele- nento „festone" in due forme ben diverse : il grosso cordone, liscio e disa- lorno, a sezione semicircolare o ad arco di cerchio, e la elegante ghirlanda li foglie, piuttosto piccole e raccolte, serrate, nei punti essenziali, da larghi nelli lavorati a rilievo, d'oro o di bronzo dorato.

Lo studio di questo importante tema cultuale è vecchio (cfr. n. 4 oltre, p. 24), ma l'interesse degli archeologi si è concentrato quasi esclu- ivamente sulla forma del bucranio e della ghirlanda vegetale. Nessuno, h'io sappia, ha preso in esame la forma del festone liscio, ben levigato, ubolare, che, pur non essendo esclusivo per Histria, come avevo creduto n un primo momento, sembra piuttosto raro. Anzi l'aggettivo „tubolare" i è usato soltanto per quelle ghirlande con foglie embricate e raccolte, ion infrequenti nei fregi giunti sino a noi, creando inevitabili confusioni; erché tale termine dovrebbe essere riservato esclusivamente ai nostri estoni per i quali ho già proposto l'identificazione con quell'arredo sacro he i Romani denominarono *infula* : il termine è latino, mentre noi pren- liamo in esame materiale di buona epoca ellenistica, ma possiamo accet- are questo „anacronismo" per la continuità cultuale del sacrificio cruento lel toro e per la persistenza di certi ornamenti delle vittime come le *taeniae* nastri più o meno larghi), le *uittae* (sottili cordoni di lana, annodati a erle o ad astragali) che cingevano la testa dell'animale destinato al acrificio e l'*infula*, pure essa collegata al culto, che era una benda di lana, , piuttosto, fili di lana avvolti da una benda [7]. In età romana l'*infula* non

[6] F. Courby, *Le portique d'Antigone* (*Expl. de Délos* V, 1912), figg. 24, 27, 150.
[7] Darembreg-Saglio, III, 1, p. 515, s.u. *infula*.

appare più tra gli arredi sacri, ma sopravvive nell'acconciatura delle Vestali: rimando a un acuto studio di H. Jucker [8] che descrive con precisione questa „breite, dicke Binde die über die Flechtenkranz (dell'acconciatura delle Vestali) liegt" e fa una esauriente citazione delle fonti latine. Anche se i testi antichi non sono sempre chiari e confondono a volte l'*infula* con altri ornamenti della vittima quali le *taeniae* e le *uittae*, la testimonianza concorde che l'*infula* sia stata di lana, ci conforta nella nostra ipotesi; forse in greco, l'espressione corrispondente è στέμμα, una benda egualmente di lana, sempre collegata al sacrificio che, a volte, avvolgeva addirittura un ramo d'olivo.

Qualunque sia il suo nome, è certo che questo grosso festone tondeggiante esiste nella documentazione figurata dei fregi con bucrani nel mondo greco orientale, agli inizi del III sec.a. C. insieme alla ghirlanda. I confronti sono scarsi, ma esistono e cito innanzitutto un blocco di parapetto dell'Arsinoeion di Samotracia, venuto in luce più recentemente e pubblicato dal Lehmann [9] (fig. 5): il bucranio è identico a quello del fregio dello stesso tempio (fig. 4), triangolare, con ciuffo stilizzato di peli, inscritti sempre in un triangolo; la fronte è cinta da *uittae* annodate ad astragali, ma la sintassi decorativa del fregio è diversa: il bucranio cioè, vicinissimo alla grande rosetta a otto petali, è unito ad essa da un festone liscio, più piatto e largo di quello del materiale histriano e per di più disposto in onde molto corte e con ritmo inverso: ossia il festone non posa sulla testa del bucranio ma passa sotto il suo muso appuntito per risalire sopra la rosetta circolare. Ma è innegabile, pur con le differenze notate, che si tratta sempre della stessa benda di lana, sia pure più appiattita, che abbiamo proposto di identificare con l'*infula*.

Un confronto identico invece, per disposizione e volume del festone tubolare, nonché per l'ampiezza degli archi, ci viene dal già citato altare rotondo di Thera (fig. 1, 2), oggi al Louvre, con iscrizione votiva in lingua greca [10], che ha provocato il presente studio. Lo descrivo un pò

[8] H. Jucker, *Bildnisbuste einer Vestalin*, in RM 68, 1969, p. 62 ss., Tavv. 28—29.

[9] K. Lehmann, *A Guide to the Excavations and the Museum* [2], 1960, fig. 12; Fraser, fig. 65 (a), n. 134.

[10] IG. XII, 3, 488. Già Coll. Choiseul. Marmo. Parigi, Louvre, Inv. MA 2329. Il piano superiore, ricostruito per circa tre quarti, è perfettamente liscio. Bibl.: Clarac, *Musée de sculpt. ant. et mod.*, II, p. 899, No 499 (Théra), Tav. LIII (riproduzione dell'iscrizione a lettere maiuscole); vol. II di tavole, Tav. 253 No 499 (schizzo a piccola scala dell'altare, molto sommario e infedele per quanto riguarda le proporzioni); F. Hiller von Gärtringen, *Thera* III (1904) p. 111 (citazione senza riproduzione dell'altare, col solo riferimento alle IG, *l.s.c.* e al fatto che è conservato al Louvre); *Cat. sommaire des marbres antiques du Louvre* [2] 1922, p. 121 No 2339 (brevissima descrizione, senza riproduzione); A.E. Napp, p. 13 (il primo e anche l'unico studioso a stupirsi che un simile altare, che egli tuttavia considera „incompiuto", sia rimasto inedito; P.M. Fraser, p. 33, n. 148/II (semplice menzione per la dedica a Tolomeo e Cleopatra Philometores e al valore „eccezionalmente" votivo dell'altare, in contrasto con la massa degli altari di Rodi, tutti funerari).

A questa scarsa e incompleta attenzione di tanti anni debbo aggiungere, per la cronaca, che anch'io stavo per perderlo: durante la mia ultima e attenta visita al Louvre nella primavera di quest'anno non mi era riuscito di ritrovarlo, perché il Museo sta attuando un totale rinnovamento nella disposizione del suo materiale marmoreo, arricchendo l'esposizione nelle varie sale. Debbo all'efficiente aiuto dell'amica Marie-Françoise Briguet — che mi è grato ringraziare nuovamente anche in questa sede — di averlo scovato nell'angolo di un magazzino, in attesa di una degna esposizione tra il materiale ellenistico della Grecia Orientale.

Il restauro del piano di posa ci impedisce, oggi, di stabilire se si tratti realmente di un altare, come si è sempre detto, o di una base per una statua di Dioniso. Nell'incertezza, continueremo a chiamarlo altare, per restare nell'ormai secolare tradizione.

più dettagliatamente perché l'altare è figurativamente inedito, anche se più volte citato. La decorazione è di una estrema semplicità : tre bucrani triangolari, più avanzati, direi, nella stilizzazione, sono collegati da un festone tubolare liscio che ricade in tre grandi archi equali, privi di arredi sacri : soltanto uno di tali archi, che corrisponde certo alla fronte dell'altare, contiene l'iscrizione greca in dialetto dorico, posta dal popolo di Thera. Le lettere sono abbastanza regolari, con gli apici un pò ingrossati. Al momento della scoperta, quasi un secolo fa, l'altare era di candido marmo, a detta degli editori del *corpus* ; oggi è molto annerito, con la superficie graffiata e scalfitta, come si può facilmente osservare anche nella foto, graziosamente inviata dalla direzione del Louvre.

Ὁ δᾶμος ὁ Θηραίων
ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου
καὶ βασιλίσσας Κλεοπάτρας
θεῶν Φιλοματόρων
καὶ τῶν τέκνων αὐτῶν
Διονύσωι

„Il popolo di Thera (dedica) a Dioniso, a favore del re Tolomeo e della regina Cleopatra, dèi Philometores, e dei loro figli". Dato che Tolomeo VI Philometer e Cleopatra, che hanno regnato dal 181 al 145 a.C., hanno avuto figli solo dopo 19 anni, la dedica, che è anche a favore dei figli, si può datare tra il 164 e il 145 circa.

Stupisce che un simile pezzo sia rimasto sino ad oggi inedito per quanto riguarda la semplice e tipica decorazione (che il Napp — *l.c.* n. 10 — credeva „incompiuta"). L'altare è stato più volte citato, ma soltanto per la storia dei Tolomei che, per la prima volta a Thera, vengono associati a un dio greco, a Dioniso, dal quale Tolomeo VI, come già Alessandro, asseriva di discendere ; anche per l'importanza e lo sviluppo dell'isola sotto il Philometore. Ma nessuno ha collegato l'iscrizione alla decorazione a festoni lisci e tondeggianti che, in quest'unico documento minore, è precisamente datata. Considerando i fregi di Histria più antichi, cioè all'inizio del motivo su marmo (prima metà III secolo), per stringenti affinità con bucrani come quelli della base di Athenagora e dei ben datati templi di Samotracia, potremmo concludere che, allo stadio attuale delle nostre conoscenze, l'altare di Thera chiude la scarsa documentazione del festone liscio, in luogo della più abituale ghirlanda di foglie. Ma, su questa data, dobbiamo essere prudenti. Sempre a Thera, nel volume già citato di Hiller von Gaertringen (*o.c.* n. 10, p. 110) è riprodotto, senza commento, in una foto d'insieme delle rovine del teatro, un altro altare con *infulae* lisce e rigonfie, che posano però su bucrani naturalistici. E non possiamo escludere qualche altra testimonianza, lasciata sullo scavo di santuari greci famosi oppure deposta in qualche angolo oscuro di un grande museo o addirittura in un magazzino, con o senza iscrizione. Sembra certo tuttavia che l'*infula* sia relativamente poco frequente e limitata alla parte orientale della Grecia (sinora Samotracia, Histria, Thera).

Il bucranio invece ha avuto non solo più lunga vita, ma una diffusione enorme. La consuetudine, cui abbiamo già accennato, di appendere agli edifici sacri i crani degli animali sacrificati si riflette già, secondo

un'osservazione del Beazley [11], nella pittura vascolare attica (Kertsch) e magnogreca del IV sec. a.C. : piccoli fregi di protomi a corna lunghe, molto ingentilite (non ancora triangolari), alternate a rosette o patere equidistanti, eguali come dimensione, non unite da festone continuo. La forma del bucranio triangolare, astratta, che vediamo riprodotta sul marmo, sui fregi di templi grandi e piccoli, oppure su altari, è certo più tarda, sia pure di qualche decennio : cioè, come già detto, inizio del III sec. a.C. come ci indicano concordemente i fregi dello Ptolemaion e dell'Arsinoeion di Samotracia (figg. 3, 4), quelli di Histria, nonché il fregio del tempio di Demetra a Pergamo, finalmente pubblicato in maniera analitica in uno degli ultimi volumi delle *Altertümer von Pergamon* (fig. 6) [12].

Lo studio del bucranio è vecchio di oltre mezzo secolo : già il Napp [13], nell'ormai lontano 1933, classificava i bucrani in tre forme principali :

1. La testa veristica del bue, con corna, pelle e pelo ;

2. Lo scheletro di un cranio di bue ricoperto da una pelle, che egli definiva „Hautschädel", con un pò di pelame sulla fronte, senza orecchie e bocca ;

3. Il vero e proprio scheletro del cranio, „il cranio nudo" cioè, che appare, forse per la prima volta, nei rilievi dell'Ara Pacis.

Il Napp metteva in evidenza la singolarità del secondo tipo, cioè del „physiologisch so merkwürdiger Hautschädel", di forma triangolare, e considerava il bucranio dell'Arsinoeion (fig. 4) uno degli esempi più antichi „per la fresca osservazione da parte dell'artista che ci offre, in modo molto evidente, le pieghe della pelle sulle ossa e non si lascia sfuggire l'elemento naturalistico del ciuffo di peli sulla fronte". Il bucranio più nudo e semplificato dello Ptolemaion (fig. 3), per lui, sarebbe posteriore. Vedremo invece che è proprio il contrario.

Le osservazioni del Napp infatti sono innovatrici, giuste e precise per quanto riguarda l'enucleazione formale dei bucrani, ma non sono tutte accettabili : nel secondo tipo lo studioso „ha sentito" la presenza di un corpo estraneo, teso sulle ossa di un cranio bovino, e ha postulato la presenza di una pelle che copre e, nello stesso tempo, „fa sentire" le ossa del cranio scarnificato sottostante ; ma con tale affermazione il Napp si allontanava — e molto — dalla realtà. Sulle sue tracce, nel corso dei decenni successivi, tutti gli archeologi hanno fatto una lettura errata del bucranio triangolare, considerandolo uno scheletro di cranio e conservando la terminologia del Napp. Questo tipo così notevole, sí, ma com-

[11] J.D. Beazley, in JHS 59, 1939, p. 37 ss. La figura a p. 37 riproduce fregi di bucrani e rosette su vasi, a piccolissima scala. Ivi bibl. per una più vasta documentazione sulla diffusione figurativa di tale tema nel corso del IV sec. a.C.

[12] Per il bucranio del fregio dell'Arsinoeion vedi Conze—Hauser—Benndorf. *Arch. Unters. aus Samothrake* I, 1875, Tav. 63 ; per quello dello Ptolemaion, *ib.*, II, 1880 Tav. XL. Invece nel tempio di Demetra a Pergamo, forse un pò più tardo (si discute se appartenga all'epoca di Philetairos ed Eumenes, 283—263 a.C. ; oppure della regina Apollonis e di Attalo, 220—186). si tratta non di bucrani isolati, alternati a patere o grandi rosette, ma di un fregio continuo di bucrani *vittati*, uniti da sottile ghirlanda di foglie embricate che ricade in lunghe onde ; nello spazio concavo della ghirlanda una grande patera ombelicata semplice, come nel rilievo di Histria. Il tempio di Demetra è stato finalmente pubblicato in maniera analitica da C.H. Bohtz, *Das Demeter-Heiligtum* 1981 (Altertümer von Pergamon XIII), p. 40 ss., Tav. 27. Dobbiamo aggiungere pero che le foto del fregio da noi riprodotte a fig. 7 sono pessime, forse per cattiva esposizione del materiale.

[13] Napp, p. 2.

pletamente strappato alla realtà fisiologica, di forma nettamente geometrica, non è né un cranio stilizzato (come nella ceramica attica), né uno scheletro ricoperto da una pelle, ma la creazione di un artista che, a un dato momento, ha voluto suggerire l'immagine dell'animale sacrificato, n a s c o n d e n d o c o m p l e t a m e n t e l'orrore di una testa tagliata, scarnificata o no. Per questo ha composto una raffigurazione astratta, con mezzi semplici: una rigida foglia d'oro applicata all'unico elemento incorruttibile, le corna del toro (forse già dorate prima del sacrificio), ripiegata a triangolo isoscele col vertice in basso, slanciata ed elegante, lontanissima dalla forma tronca e massiccia di un cranio bovino; quale unico accento realistico sono rimaste le grandi cavità orbitali, ridotte a due cerchi o a forme ancor più irreali, dai bordi ben accentuati. Il simbolo del sacrificio era perfetto e suggestivo e per di più di facile esecuzione per il suo estremo geometrismo. Il successo deve essere stato immediato e su vasta scala, e l'unità degli apografi ci obbliga a postulare un archetipo unico. Nella traduzione in marmo dell'originale metallico, i bucrani del fregio dello Ptolemaion (fig. 3) ci sembrano rivelatori per quanto riguarda il processo creativo da noi postulato: è chiaramente visibile in essi infatti la lamina metallica posata tra le corna — dettaglio d'altra parte visibile in molti altri esempi che sarebbe troppo lungo citare — e ripiegata in basso ad angolo acuto, con vibrazioni di superficie minime. Solo in un secondo tempo, secondo me, è stata aggiunta la breve zona di pelame sulla fronte e sono state tracciate sul muso linee parallele ai margini (fig. 4, 5) per aggiungere un certo movimento e una parvenza di realismo a tanta astrazione. Ma l'aspetto di un vero bucranio ormai era perduto per sempre; ed è naturale che i marmorari, ripetendo in serie, alla perfezione, con sole varianti di dimensioni, questa creazione astratta, abbiano perduto qualsiasi contatto con la realtà e si siano sbizzarriti a decorarne la superficie, sempre secondo un gusto astratto.

Siamo nei primi decenni dell'ellenismo, come detto sopra, ma in quale momento, per volere di quale principe è sorta questa speciale forma del bucranio che, in un certo senso, andava contro il carattere fondamentale dell'arte greca, realistica nel vero senso della parola? Per quanto riguarda la cronologia prenderei i due templi più volte citati di Samotracia (inizi III sec. a.C.) quale *terminus post quem*, perché, nei loro fregi, la trasformazione del bucranio appare già compiuta; dunque l'invenzione si potrebbe datare nei decenni dopo la morte di Alessandro, quando trionfava la toreutica che, più di qualsiasi altra forma d'arte, poteva esprimere la ricerca del lusso, la raffinatezza tecnica e l'estremo desiderio di novità dei principi ellenistici. Per l'uso e l'abuso dell'oro in quest'epoca basti ricordare la famosa πομπή di Tolomeo Filadelfo avvenuta, sembra, nel 278 a.C., che Ateneo ci descrive con lusso di particolari [14]: i duemila tori che chiudevano la processione (Ath., *Deipn.* XV, 202 A), tutti dello stesso

[14] Sulla processione solenne di Tolomeo Filadelfo vedi recentemente E.E. Rice, *The Grand Procession of Ptolemy Philadelphus*, Oxford, 1983. Ivi, pp. 8—25, è trascritta e tradotta la lunga descrizione di Ateneo. Il lusso e la qualità della toreutica dei vari dinasti ellenistici appare anche dalle ricche donazioni che essi fecero ai più famosi santuari: in questo senso vedi ad esempio l'iscrizione con la lettera di Seleuco I ai Milesi, del 288—87 a.C. con l'inventario della donazione (C. Gasparri, *La donazione di Seleuco Nikator al Didymaion di Mileto*, in St. Misc., 15, 1970, p. 45 ss.), del più alto interesse per quantità e qualità.

colore, si avvicinavano al sacrificio letteralmente ricoperti d'oro — cioè con corna dorate, con protomi, diademi e pettorali d'oro: ... ταῦροι διῆλθον δισχίλιοι ὁμοιοχρώματοι χρυσόκερῳ, προμετωπίδας χρυσᾶς καὶ ἀνὰ-μέσον στεφάνους ὅρμους τε καὶ αἰγίδας πρὸ τῶν στηθῶν ἔχοντες. ἦν δὲ ἅπαντα ταῦτα χρυσᾶ.

Non è escluso che in occasioni del genere, quale ultima eco di tanta profusione di ricchezza, si siano appesi agli architravi e ai capitelli dei templi sacri non più i sanguinanti trofei degli animali uccisi, ma piccoli bucrani d'oro, a ricordo eterno del sacrificio e dello splendore che lo aveva caratterizzato. Questa potrebbe essere stata l'origine della creazione. Potrebbe, dico. Ma che una personale creazione sia esistita è, secondo me, da non mettersi in dubbio.

D'altra parte non è necessario scendere a epoca così recente per dimostrare il gusto che i Greci hanno sempre avuto per le opere in metallo prezioso, isolatamente o insieme ad altri materiali rari, come l'avorio, le gemme e anche il marmo: si pensi ad esempio alle vestigia di statue crisoelefantine arcaiche scoperte a Delfi [15]; al toro arcaico, sempre di Delfi, d'argento e d'oro (che doveva avere una carcassa lignea) [16]; ai capitelli dell'Eretteo, finemente decorati da perle di pasta vitrea, da fasce di bronzo dorato e da rosette d'oro [17]; ai colosi crisoelefantini di Fidia e di Policleto che, pur totalmente perduti, hanno lasciato nelle fonti letterarie una inestinguibile eco. Un fregio frammentario figurato di un tempio ellenistico di Samotracia, venuto in luce negli scavi più recenti del Lehmann, era rivestito da una lamina d'argento, della quale restano notevoli vestigia [18].

Pur nella dispersione quasi totale di tali preziosità, le tracce di questo gusto sono numerose e aspettano soltanto di essere raccolte, nella loro totalità. E alla luce di quanto or ora accennato l'ipotesi che un toreuta abbia creato la nostra immagine di bucranio — tutta d'oro — mi sembra tutt'altro che azzardata e irreale. Essa fu una creazione felice, per la sua suggestiva immediatezza, lontana com'era sia da una testa realistica, sia dallo scheletro di un cranio bovino e tuttavia riconoscibile simbolo del sacrificio offerto agli dèi.

Il successo di tale creazione, come già detto, fu rapido e di vasta portata, la costruzione geometrica alla sua base assicurandone in certo qual modo l'immutabilità. Nel corso del II secolo, il tema, disceso dai fregi dei templi, passa nella tematica del mondo funerario, specialmente delle isole dell'Egeo — Rodi, Coo — dove lo ritroviamo in centinaia di altari cubici o rotondi, ma anche nella Grecia continentale, insieme alle protomi realistiche di bue, di cervidi o anche umane [19]; lo ritroviamo egual-

[15] Vedine riproduzioni a colori nella bella guida di V. Petrakos, *Delfi*, Ed. Clio 1977, figg. 26, 27, 33.

[16] *O.s.c.*, fig. 28.

[17] G. Gruben, *Die Tempel der Griechen* [2], München, 1976, p. 202.

[18] K. Lehmann, in Hesperia, XXI, 1952, p. 28.

[19] Cfr. Fraser e Righetti, ricca esemplificazione. La ricerca di P. Righetti, che tenta di seguire il vieto motivo, classificandolo in ben quattordici tipi con relative varianti, finisce per essere praticamente inutilizzabile.

mente su qualche stele funerarie [20], su monumenti pubblici (Priene, Delos)[21] e anche nell'arte decorativa, come il brucia-profumi del ,,tesoro'' di Taranto [22], ma resta sempre — e contemporaneamente — il suo uso in monumenti votivi, come ci prova, ad ėsempio, l'altare di Thera. Le sillogi pubblicate (Fraser, Righetti), utilissime, sono sempre parziali e in ognuna di esse si riprendre il problema dall'anno zero, discutendo ancora se il motivo sia votivo o, piuttosto, funerario, usando per i bucrani triangolari una terminologia molto imprecisa [23], ultima conseguenza della teoria del Napp. Ma dobbiamo aggiungere che il predominio dell'uso funerario si deve semplicemente all'ineguale rapporto numerico tra i monumenti dedicati agli dèi e quelli offerti agli uomini. E' impossible, oggi, farne una statistica, sia pure approssimativa — il che d'altra parte esulerebbe totalmente dagli intenti del nostro studio. Possiamo solo dire che, alla fine dell'ellenismo, nel corso del I secolo, il motivo del bucranio triangolare arriva anche nell' Italia centrale, per una delle vie di trasmissione a noi note, quali maestri itineranti, regolare commercio, frutto di conquiste e rapine e anche — forse in primo luogo — insistente richiesta da Roma o da altri centri minori. Rimando a un ottimo articolo di Henner von Hesberg [24] che ha ripreso il problema di bucrani e ghirlande in Italia ed ha raccolto e ordinato cronologicamente tutti gli altari funerari di Roma, Ostia, Napoli, ove la pesante ghirlanda è sostenuta da bucrani; quelli triangolari sono più numerosi di quanto sinora si credesse, ma anche questa raccolta non è esauriente né potrebbe esserlo, per il numero di pezzi mai pubblicati o addirittura inediti di centri minori rimasti fuori dalle ,,rotte'' degli ar-

[20] M.T. Couilloud, *Les monuments funéraires de Rhénée*, No 304, p. 158, Tav. 59; No. 412—9, Tavv. 85—87 (*Expl. de Délos* XXX, 1974); Pfuhl—Möbius, *Die ostgriechischen Grabreliefs* II, 1979, No 1399, Tav. 268.

[21] T. Wiegand—H. Schrader, *Priene*, p. 273, fig. 222 (fregio del ginnasio, forse databile nel II sec. a.C.); Ph. Bruneau— J. Ducat, *Guide de Délos*[3], p. 247, fig. 92 (fregio del proscenio del teatro con bucrani, alternati a tripodi, databile nel III sec. a.C.).

[22] P. Wuilleumier, *Le trésor de Tarente* 1930, p. 49 ss., Tav. VII (brucia-profumi d'argento); cfr. anche il piccolo altare d'argento dorato, tardo ellenistico (alt. cm. 11), di provenienza ignota, pubbl. da D. von Bothmer. *A Greek and Roman Treasury*, in Bull. Metr. Museum, 1984, p. 58, No 102.

[23] Lo stesso Fraser, autore dell'ultimo volume sui monumenti funerari di Rodi (tra i quali sono naturalmente inclusi anche molti pezzi di altre isole dell'Egeo e della Grecia continentale), da noi più volte citato, usa i m p r o p r i a m e n t e l'espressione ,,skeletal'' e,,semi-skeletal'' per il bucranio triangolare dello Ptolemaion (nostra fig. 3) e dell'Arsinoeion (fig. 4—5) con ciuffo di peli sulla fronte a solchi lineari di superficie; e denomina, come altri, ,,tubolare'' la ghirlanda di foglie embricate e raccolte. In questo senso (di denominazioni improprie) citiamo, tra altri esempi, la descrizione aberrante di un rozzo bucranio triangolare vittato, scolpito su un pilastrino funerario oggi a Roma, Museo Nazionale Romano (M.E. Micheli, *Sculture* I, 7/2, p. 229) : secondo l'A. il bucranio sarebbe ,,scarnificato con notazioni realistiche'' e ,,avvolto in *taenia* (?) a grosse perle''.

[24] von Hesberg, in RM, 88, 1981, p. 201 ss. In questo articolo l'A. segue il motivo della ghirlanda, cercando di fissarne cronologicamente le forme. Tuttavia, dato che il bucranio è spesso elemento di sostegno della ghirlanda stessa, egli cita puntualmente tutti i bucrani triangolari dei monumenti funerari trovati in Italia, segno evidente di una relativa diffusione: vedi. in questo senso, tavv. 64,2; 65, 1—2; 69,1; 71,1; 72,2; 76,2. È interessante osservare che, contemporaneamente (seconda metà—fine I sec.a.C.), a volte anche il cranio scarnificato di tipo augusteo assume una insolita forma stretta e allungata, come si può osservare a Tav. 81.

Dello stesso A. raccomandiamo la lettura di un altro notevole studio citato a n. 4 (in JdI, 96, 1981, p. 33 ss.) sul sottile cambiamento avvenuto nell'architettura nel corso del III sec. a.C., quando, sui fregi, gli arredi sacri sostituiscono quasi sempre la rappresentazione narrativa di un mito.

cheologi. Per questo mi piace terminare con due pezzi del Lazio, due puteali, del più alto interesse : il primo, trovato a Trebula (Ciciliano, presso Tivoli), pubblicato qualche anno fa, con foto sbiadite e uno scarno commento [25], l'altro, conservato a Segni, inedito. Debbo la segnalazione e la foto a due gentili e care amiche, Maria Grazia Granino e Lisa Lissi.

Il puteale di Trebula (fig. 7), di marmo pentelico, è certamente importato : spezzato in più pezzi, senza superfici di contatto — sembra — per una restituzione, esso ci offre il bucranio triangolare a corte corna lunate, con la ciocca di pelame sulla fronte, a bassissimo rilievo, fedele alla sua originaria forma ; la fronte è cinta da una *uitta* annodata ad astragali, già nota in Grecia [26], che ricade ai lati del muso in maniera insolita però, intrecciata a catena a larghe maglie. Sarà la stessa Maria Grazia Granino a pubblicare tutti i frammenti in uno studio analitico, a dimostrare che l'iscrizione mutila in lingua latina è aggiunta in Italia, quindi posteriore al puteale stesso ; io mi limito a riprodurre il frammento maggiore, includendolo tra i fregi ornati dal vecchio motivo ellenistico ; forse proviene da una delle numerose officine neo-attiche attive ad Atene alla fine dell'ellenismo, soprattutto per soddisfare la passione dei ricchi romani di ornare le loro ville con originali greci ; e in questo senso basti pensare alle lettere di Cicerone ad Attico, alle sue pressanti richieste del più svariato materiale e, tra l'altro, proprio di due puteali ornati da rilievi (Cic., *ad Att.* I, 10 : *putealia sigillata duo*).

Il puteale di Segni invece (fig. 8), pur esso frammentario, è opera locale ; lavorato in una irregolare pietra calcarea è inedito [27], insieme a un altro ancora più rovinato e quasi identico per la sintassi decorativa : l'ignoto marmorario italico avrà avuto un modello davanti agli occhi, perlomeno un album di disegni, perché è molto fedele a noti prototipi greci [28] : in alto, un fregio dorico di triglifi e metope, ornate da grosse rosette quadripetale e fiori stellati ; a giudicare dal secondo puteale, quasi identico, era forse coronato da pesante cornice aggettante a più profili lineari (lavorata separatamente ?) ; sul corpo cilindrico, bucrani triangolary *uittati*, festoni lisci e piatti e disordinati viluppi di tralci d'edera che riempiono a tappeto tutti gli spazi vuoti. Nella composizione disordinata del puteale il bucranio attira la nostra attenzione : nella riproduzione mec-

[25] L. Berni Brizio, *Ritrovamenti presso Ciciliano*, Atti del Centro Studi e documentazione nell'Italia Romana, II, 1969—70, p. 154, No 23, figg. 23 a, b, c. Le riproduzioni sono sbiadite e di pessima qualità. Il testo è brevissimo. Non so inoltre in base a quali elementi l'A. dati i frammenti del puteale in epoca antonina, quando nel II sec. d.C., in Italia, un bucranio stilizzato del genere, così ,,greco" ancora nella sua struttura, è addirittura impensabile.

[26] Nella sillogc del Fraser gli altari cilindrici nei quali la ghirlanda è sostituita dall'esile cordone annodato della *uitta* sono soltanto tre e provengono rispettivamente da Tebe (fig. 76 (*a*)) ; da Cheronea (fig. 76 (*f*)) e da Nisyros (fig. 89(*b*)). Nel repertorio di P. Righetti lo stesso tipo è rappresentato da due esemplari, l'uno pure da Tebe (*Cat. Tebe*, var. 9, No 2) l'altro da Orchomenos (*Cat. Orchomenos*, var. 10 a, No 1) con la protome sempre triangolare, ma di cervo, dalle alte corna ramificate.

Ho detto, le richerche sono ancora incomplete e parziali, mai non credo si possa pensare a un centro di produzione in Beozia, per la comune provenienza dei nostri altari a *uittae* da Tebe, Cheronea, oppure Orchomenos.

[27] Il puteale è stato visto e fotografato da Lisa Lissi, circa vent'anni fa, insieme ad un altro quasi identico con resti di iscrizione latina, in un deposito improvvisato in un locale pubblico di Segni. Non so se esista ancora. Le misure sono le seguenti : alt. 0,49 ; diam. esterno 0,40.

canica di un motivo notissimo, l'artigiano italico non ha compreso che si trattasse di un bucranio; egli lo riproduce fedelmente ma, restando estraneo al suo significato, non solo conferisce al muso una lunghezza abnorme, ma appende alla sua estremità aguzza due nastri svolazzanti. É questa la fine della vecchia creazione ellenistica che abbiamo attribuita ad un toreuta greco : per l'artigiano italico non è più un chiaro simbolo, ma un qualsiasi segno decorativo : con l'età augustea verrà riprodotto soltanto — per un periodo relativamente breve — il cranio scarnificato dell'Ara Pacis e, in seguito, la protome veristica del bue, in forme più o meno massicce.

Maggio 1985

C.ne Nomentana 484
I—00162 Roma

MARIA ALEXANDRESCU VIANU

PORTRETE ROMANE DIN COLECŢII ROMÂNEŞTI (I)

Începem în acest articol publicarea unor portrete romane aflate în colecţiile muzeelor din România. Am ales pentru studiul de faţă pe cele mai vechi dintre ele, din epoca augustee pînă în cea a Flaviilor. Doar pentru două dintre ele avem locurile de provenienţă (nr. 1 — Tomis; nr. 2. — Cocargea, lîngă Abrittus — Razgrad, Bulgaria), devenind astfel documente ale pătrunderii obiceiurilor şi gusturilor romane în regiune, într-o epocă timpurie, curînd după intrarea teritoriului pontic şi a împrejurimilor sale în zona de influenţă a culturii romane. Aceste portrete, a căror dependenţă de curentele portretisticii romane rezultă din analiza lor, sînt primul indiciu al pătrunderii modei şi gustului roman. Meriwether Stuart [1], într-un studiu asupra distribuţiei portretelor timpurii imperiale, din epoca iulio-claudiană, în cuprinsul imperiului, stabileşte că acestea s-au răspîndit pe calea privată a comerţului artistic. Distribuţia portretelor imperiale era în mîinile negustorilor de artă care lucrau în propriul lor cîştig, care creştea pe măsură ce cererea de portrete era mai mare şi satisfacerea mai rapidă. Centrul comercial de la care plecau portretele era Roma, iar centrele care preluau producţia pentru lumea greacă erau, în primul rînd, Atena, urmată de Aphrodisia în Caria şi poate de Pergam. Din aceste centre producţia era transportată în diverse părţi mai mult sau mai puţin apropiate. Statuile întregi, cu capul şi corpul lucrate din acelaşi bloc de marmură, se răspîndeau pe o arie mai mică în jurul centrului de producţie, în timp ce capetele lucrate separat ajungeau la distanţe mai mari. Analiza lui Meriwether Stuart ajunge la concluzii diferite de cele mai vechi, aparţinînd lui E.H. Swift [2], după care „remarcabila uniformitate în redarea unor detalii iconografice" s-ar datora folosirii unor tipuri standard sau canoane venite de la Roma şi numite *imagines* [3], reproduse apoi în forme monumentale în provincii. Analiza lui Meriwether Stuart se limitează la epoca iulio-claudiană şi autorul presupune că modalităţile de difuzare a portretelor imperiale în provincii s-au modificat cu timpul. O mărturie mai tîrzie, din vremea lui Hadrian, cînd o dată cu domnia lui Traian, propaganda imperială îşi schimbase şi metodele, şi calitatea, ne-o oferă Arrian în epistola sa către împărat, alăturată *Periplului* său în Marea Neagră. El scrie lui Hadrian, de la Trapezunt (1,10) [4]: „Statuia ta este nimerită ca formă — arată marea —, dar, în ceea ce priveşte execuţia, nici nu-ţi seamănă, nici frumoasă nu este. Prin urmare, trimite o statuie demnă de a-ţi purta numele, de acelaşi tip ; locul ales este potrivit pentru un monument nepieritor". Statuia, aşa cum a fost descrisă de Arrian, corespundea ca tip (σχῆμα) cu cele alese de pro-

[1] AJA, 43, 1939, p. 601 urm.
[2] AJA, 1923, p. 286—321.
[3] A. Zadocks-Jitta, *Ancestral Portraits in Rome*, Amsterdam, 1932, p. 109, discută critic înţelesul pe care îl atribuie Swift termenului *imago*.
[4] Arrian, *Periplo del Ponto Eusino*, a cura di Gerardo Marenghi, Napoli, 1958.

StCl XXV, 1987, Bucureşti, p. 35—43

paganda imperială pentru provincii, dar pare să fi fost rezultatul a numeroase imitaţii succesive ale unor modele, pînă la pierderea calităţilor estetice şi de asemănare. Prin aceasta trebuie să înţelegem că la acea dată existau multe ateliere, din ce în ce mai îndepărtate de centrele importante de producţie, care lucrau după modele deja corupte. Puţinele precizări pe care le face Arrian asupra tipului par a fi suficiente pentru a face înţeles la Roma despre ce fel de statuie este vorba, iar practica de a trimite din capitală în provincii statui gata făcute pare a fi un procedeu folosit, de vreme ce autorul scrisorii îl reclamă.

Portretele pe care le publicăm mai jos nu sînt imperiale. Ele urmează însă îndeajuns de aproape moda imperială şi curentele din portretistica vremii lor. Probabil, ca portrete private, ele sînt produsul unor ateliere locale sau din vecinătate. Singurul portret care ar putea fi eventual imperial, concluzie la care nu putem ajunge, dată fiind starea proastă în care ne-a parvenit, este nr. 5, un portret feminin din epoca flaviană.

Colecţia fostului Muzeu Naţional de Antichităţi, astăzi aflată în patrimoniul Institutului de Arheologie şi în colecţia Muzeului de Istorie a R.S.R., a fost compusă prin donaţii şi vînzări succesive de la colecţionari particulari, ca şi din piesele provenite din săpături arheologice şi descoperiri întîmplătoare.

Principalul fond este cel ce provine din colecţia Mihai C. Sutzu, donat de acesta Academiei Române în două loturi, în 1913 şi în 1933. La rîndul ei, Academia le-a donat în 1966 Institutului de Arheologie din Bucureşti. Registrul de inventar al colecţiei cuprinde 10 portrete, alături de cîteva stele funerare şi reliefuri votive [5]. Numismatul Mihail C. Sutzu şi-a adunat colecţia din comerţul de antichităţi de la Roma, din Egipt şi de la Constanţa. Uneori însă el a căzut victima anticarilor, cumpărînd falsuri moderne sau din secolele XVII—XVIII.

O altă colecţie ajunsă direct în patrimoniul Muzeului Naţional de Antichităţi este aceea a lui Cezar Bolliac. Cu mijloace mult mai reduse, acesta a adunat obiecte antice mai ales din călătoriile lui pe Dunăre, ca şi de la cîţiva negustori locali, aşa cum rezultă din relatarea sa asupra excursiei arheologice din 1869, cînd cumpără o statuetă a lui Hermes de la Alexandria şi un relief cu Dionysos de la un negustor din Sviştov [6].

1. Stelă funerară

Marmură. În.; 0,385 m; l.: 0,490 m; gr.: 0,180 m. Provenienţa: Tomis. Piesa se află la Muzeul de istorie a Dobrogei, Constanţa. Inedită (publicată cu permisiunea Muzeului de istorie a Dobrogei, care ne-a încredinţat şi fotografia piesei).

Partea superioară a unei stele rectangulare cu nişă în arc. Doar colţul superior stîng din cadru a rămas intact, restul fiind avariat de nume-

[5] Arhiva Cabinetului Numismatic, registrul obiecte de muzeu 1913/2. Inventar 7. Mulţumesc şi pe această cale desăvîrşitului cunoscător al istoriei Cabinetului Numismatic al Bibliotecii Academiei R.S.R., Octavian Iliescu, pentru sprijinul pe care ni l-a acordat în aflarea acestui inventar, ca şi a amănuntelor privind soarta colecţiei M.C. Sutzu.

[6] Lămuriri preţioase am obţinut în această privinţă de la Petre Diaconu, căruia îi mulţumim şi pe această cale.

roase spărturi. Numeroase ciobituri au atins și portretul, amputînd nasul și o parte din obrazul drept.

O nișă arcuită sprijinită pe pilaștrii laterali adăpostește un portret masculin. În colțurile superioare ale stelei, cîte o rozetă de fiecare parte. Portretul este al unui bărbat matur, cu trăsături puternice, dure. Părul este pieptănat către frunte, în șuvițe scurte *(Flockenhaare)* [7], care au căpătat un pregnant caracter ornamental. Fruntea este dreaptă și brăzdată de două cute orizontale. Sprîncenele sînt arcuite, formate dintr-o intersecție bruscă de planuri și cu o indicare subțire a părului. Între ele, două cute menite să marcheze vîrsta și severitatea chipului. Figura este construită în planuri mari, fără căutarea detaliilor. Ochii, mari, sînt în formă de migdală, cu globul ușor rotunjit, fără pupile, cu pleoapele redate printr-un relief în cordon. Pomeții proeminenți și unghiul drept al maxilarului inferior dau feței o formă rectangulară. Obrajii sînt totuși slăbiți de două cute adînci care îi brăzdează. Gura este mare, cu buza superioară subțire, iar cea inferioară mai lată și ușor proeminentă. Figura formează o unitate coerentă, fără trăsături analitice care să o spargă. Cutele care pornesc de la nas către gură, atît de caracteristice pentru portretele republicane, sînt aici abia schițate.

Tradiția artistică republicană, manifestată prin figura masivă, rectangulară, simetria perfectă, cutele adînci care brăzdează obrajii, impresia de forță și de austeritate pe care o degajă portretul, este încă vie. Urechile mari, dezlipite de cap și redate frontal pe fondul stelei, sînt, de asemenea, un element caracteristic al artizanatului republican. Pierderea gustului pentru detaliu, modul de redare a ochilor și structura ornamentală a părului așază acest portret în epoca augustee. Analogii apropiate ne oferă stelele din zona Padului și de la Sarsina, din nordul Italiei [8]. Situăm stela de la Tomis în orizontul stelei lui C. Oenius de la Bologna și a stelelor de la Sarsina, cărora G.A. Mansuelli le alătură statuia togată de la Maccaretolo din Muzeul Civic de la Bologna [9].

Tradiția stelei cu nișă arcuită, rezultat al unui impuls oriental în Italia de nord, se răspîndește în regiunile germanice și danubiene [10]. Atestată încă de timpuriu prin piesa discutată aici, stela cu portrete bust va cunoaște o receptare favorabilă și va rămîne în repertoriul figurativ al artei funerare din regiune în decursul secolelor următoare [11].

2. **Portret de femeie** (fig. 2—4)

Marmură. În. totală : 0,23 m.; În. feței de la rădăcina părului la bărbie : 0,16 m. Proveniența : Cocargea (Bulgaria), lîngă Razgrad (Abrittus). Piesa a aparținut lui Lazăr Iliescu și a fost achiziționată de Muzeul Național de Antichități în 1961. Se află

[7] Fr. Poulsen, *Probleme der römischen Ikonographie*, Copenhaga, 1937.

[8] G.A. Mansuelli, *Il ritratto romano nell'Italia Settentrionale*, R.M., 65, 1958, p. 89 urm.

[9] G.A. Mansuelli, *ibid.*, p. 90—91, pl. 44,2; 44,1,; 41,4.

[10] G.A. Mansuelli, *Genesi e carattere della stele funeraria padana, Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni*, III, Milano, 1956, p. 365 urm.; idem, *Les monuments commémoratifs romains de la vallée du Pô*, Monuments Piot, 53, 1963, p. 68; Sergio Rinaldi Tufi, *Stele funerarie con ritratti di età romana nel Museo Archeologico di Spalato*, Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Memorie, Seria VIII, vol. XVI, Fasc. 3, Roma, 1971; H. Gabelmann, *Die Frauenstatue von Aachen-Brutscheid*, Bonner Jahrbücher, 79, 1979, p. 225—226.

[11] M. Alexandrescu Vianu, *Les stèles funéraires de a Mésie Inférieure*, Dacia, 29, 1985, p. 69.

în colecţia Institutului de Arheologie, inv. L 1065. M. Gramatopol, *Portretul roman în România*, Bucureşti, 1985, p. 217, no. 44, il. 44 a—c (vezi recenzia noastră din SCIVA, 3, 1986).

Stare proastă de conservare. Partea centrală şi stîngă a capului au fost sparte, antrenînd calota cu părul. Indicaţiile de pieptănătură se păstrează pe partea dreaptă şi din spate a capului. Suprafaţa pielii este destul de corodată, cu numeroase ciobituri la ochi, gură şi bărbie. Nasul este rupt, urechea dreaptă puternic corodată.

Portretul, de mărime uşor sub cea naturală, este al unei tinere femei. Peste fruntea rectangulară se arcuieşte abia vizibil părul, poate într-un breton foarte scurt. Ochii sînt larg deschişi, uşor asimetrici şi foarte puţin adînciţi, rămînînd la suprafaţa feţei. Indicaţia plastică a pupilei lipseşte. Figura rotundă, cu bărbia plină, se încordează în gura mică cu buzele strînse, uşor avansate, cea de sus subţire, mai cărnoasă cea de jos. Suprafaţa pielii este netedă, fără vibraţii de umbre şi lumini prin treceri de la un plan la altul. Trepanul nu este folosit deloc. Pe gît se pot vedea două incizii subţiri şi superficiale pentru a indica „inelul Venerei". Capul este uşor înclinat către dreapta, pe un gît gracil. Tîmplele înguste conferă delicateţe şi graţie chipului. Pieptănătura nu este dintre cele care pot fi uşor încadrate tipologic. Uşoara arcuire a părului deasupra frunţii indică absenţa unei cărări mediane şi, probabil, în acord cu împărţirea tripartită a părului în coafurile augustee, trebuie să fi fost fie un breton scurt, fie o buclă plată, mărginită, aşa cum vedem după ciuful scurt, format din meşe scurte, groase şi uşor ondulate, date către spate. Dar ar putea să fi fost şi ca în portretul capitolin inv. 372 [12], unde ciuful ocupă tot centrul deasupra frunţii, după o modă răspîndită în jurul anilor 40 î.e.n. De la frunte către ceafă, părul este strîns în trese paralele de-a lungul feţei bine răsucite, care se adună într-un coc pe ceafă, ale căror capete sînt înnodate deasupra cocului şi cad în două şuviţe libere la capete. O şuviţă liberă se ondulează deasupra urechii drepte, şi altele, scurte şi subţiri, scăpate din strînsoarea pieptănăturii, cad deasupra ochiului drept. Această pieptănătură îşi găseşte o analogie în portretul de la Palatul Conservatorilor, inv. 1081 [13] din epoca lui Augustus, în jurul anilor 10 î.e.n. [14]. Cu privire la cronologia modei „de tip Octavia", cu care această pieptănătură se înrudeşte, R. Bianchi Bandinelli [15] propune o dată de sfîrşit care nu depăşeşte ultimul sfert

[12] Klaus Fittschen, Paul Zanker, *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen und den anderen kommunalen Sammlungen der Stadt Rom*, vol. III, Mainz, 1983 (abreviat în continuare Fittschen—Zanker), p. 41, no. 46, pl. 59, 60.

[13] Fittschen—Zanker, p. 42, no. 49, pl. 63, 64.

[14] La o datare similară s-a oprit Gabriella Bordenache într-un text despre acest portret redactat înainte de 1969, rămas în manuscris. Autoarea consideră că pieptănătura acestei femei rămîne izolată chiar dacă pentru unele dintre elemente găsim numeroase analogii la sfîrşitul secolului I î.e.n., mai mult sau mai puţin inspirate de prinţesele Egiptului lagid. Analogiile la care se opreşte Gabriella Bordenache sînt portretele de tinereţe ale Octaviei şi Liviei, ca şi cel de pe o stelă funerară din Muzeul din Berlin (C. Blümel, Kat. R.7, pl. 4 = O. Vessberg, *Studien zur Kunstgeschichte der römischen Republik*, Leipzig, 1941, pl. 43, 2) şi al unui alt portret de la Luvru (foto A. Giraudon).

Mihai Gramatopol socoteşte că portretul datează din epoca traianeică, fără a oferi vreo analogie sau argumentare.

[15] R. Bianchi Bandinelli. *Storicità dell'arte classica* [2], Florenţa, 1950, p. 119.

al secolului I î.e.n., după care ea continuă să mai fie folosită îmbogăţită cu cîrlionţi pe frunte, element care devine esenţial în moda următoare [16]. În provincie, stilul şi moda se află într-o oarecare întîrziere.

Stilistic, portretul, caracterizat de lipsa de contraste, de jocuri de lumini şi umbre, păstrează o mare discreţie a formelor şi pare a fi opera unui atelier grecesc din regiunea mai mult sau mai puţin apropiată de locul descoperirii lui. Prezenţa acestei lucrări, aliniată la moda romană şi în concordanţă cu curentele epocii, în plin regat tracic, într-o vreme în care acesta se afla în relaţii clientelare cu Imperiul Roman, este semnificativă şi revelatoare pentru procesele de transformare culturală care au loc în acest teritoriu încă înainte ca el să fi fost cuprins între graniţele imperiului

3. **Portret de tînără fată** (fig. 5—7)

Marmură. În. totală : 0,18 m ; În. feţei de la rădăcina părului pînă la bărbie : 0,10 m. Provenienţă necunoscută. Piesa provine din colecţia Bolliac şi a aparţinut Muzeului Naţional de Antichităţi, inv. L. 730 ; azi se află la MIRSR, inv. 18728. D. Tudor, Dacia IX—X, 1940—1941, p. 422, no. 33, fig. 18 a—b. M. Gramatopol, *Portretul roman în România*, Bucureşti, 1985, p. 217, no. 40, il. 40 a—b.

Ciobitură a vîrfului nasului şi uşoară corodare a buzei superioare. Ştergere a reliefului părului. Ruptură a gîtului. Portretul a fost sculptat într-o lespede cu inscripţie greacă, în aşa fel încît spatele este plat şi mai sînt încă vizibile litere din ultimele cinci rînduri (v. fig. 7)

Forma literelor indică o inscripţie de la sfîrşitul secolului al II-lea — secolul I î.e.n.

Portretul este lucrat pentru a fi văzut doar din faţă. Aceasta explică şi sumara redare laterală a coafurii.

Toate investigaţiile asupra posibilei provenienţe a piesei nu au dus la nici un rezultat. Majoritatea obiectelor din colecţia C. Bolliac provin din Oltenia, zonă des cercetată de către acesta. Excludem însă această provenienţă pentru piesa luată în discuţie, dată fiind inscripţia greacă în care a fost săpat portretul şi care indică un ţinut de cultură grecească. În 1845, Cezar Bolliac a întreprins o călătorie arheologică pe Dunăre, coborînd pînă la Nicopolis, despre care dă o relatare în Curierul românesc, XVII, 1845, nr. 56—61, unde însă nu găsim nici un fel de menţiune despre portret. Călătoriile în străinătate ale lui C. Bolliac, una la Paris, alta la Constantinopol, locuri unde s-ar fi putut întîlni cu comerţul de antichităţi, au avut loc în condiţii materiale precare, deci nu este de presupus a-l fi cumpărat din străinătate. Rămîne mai plauzibilă ipoteza că piesa provine din zona greacă de la Dunărea de Jos, din una dintre cetăţile greceşti de pe litoralul vestic al Pontului Euxin sau din interiorul teritoriului, aşa cum am văzut că este cazul cu portretul de la Cocargea (nr. 2).

Este portretul unei tinere fete. Fruntea rectangulară peste care se arcuieşte părul într-o buclă de felul celei purtate de Octavia, sora lui

[16] Un studiu al coafurilor augustee ne oferă Karin Polaschek în Trierer Zeitschrift, 35, 1972, p. 141 urm. Regăsim coafura portretului de la Cocargea în tipul reprezentat la fig. 6/10, cu trimitere la acelaşi portret de la Palatul Conservatorilor, mai sus citat. Coafura este datată de autoare în plină epocă augustee. Unele detalii ale coafurii sînt diferite totuşi, printre care cel mai important este absenţa ciufului de o parte şi de a cealaltă a *nodusului*. De asemenea, lipseşte din coafura portretului de la Roma şi funda de păr de deasupra cocului.

Augustus, așa cum o vedem în portretul de la Luvru [17] sau în cel de la Berlin [18]. Asemănătoare acestei coafuri sînt și rîndurile de bucle strînse care pornesc de la tîmple către creștetul capului în benzi paralele. O șuviță groasă, scurtă, în formă de virgulă, acoperă urechea și se oprește pe obraz. Ochii foarte mari, alungiți, cu pleoapa de sus bine arcuită depășind pe cea de jos, dreaptă și orizontală. Sprîncenele, ușor arcuite, sînt redate foarte discret printr-o ușoară indicație plastică. Nasul foarte drept se află în prelungirea frunții. Gura mică cu buze pline, întredeschise. Gîtul plin are inelul Venerei. Figura este delicată, de o prospețime juvenilă, cu bărbia rotunjită și proeminentă. După vagi indicații, pieptănătura pare să fi continuat într-un coc sau o coadă lăsată în jos pe ceafă.

Această piesă pare a întruni direcțiile principale ale portretelor de epocă augustee[19] : reîntoarcerea către clasicism în limpezimea, puritatea și liniștea chipului. Unele tendințe arhaizante se surprind în forma ochilor și în gura întredeschisă într-un început de zîmbet [20], fără a ajunge la veselia portretelor arhaizante augustee, la acel „Rokoko-Lächeln".

O oarecare influență egiptizantă, ptolemaică tîrzie, nu este poate de exclus. Ea se resimte la portretele unora dintre atelierele grecești de la sfîrșitul epocii elenistice. Ușoara fixitate a feței, aspectul ei de mască, accentul puternic pus pe ochi și pe gură în contextul figurii ne amintesc de portretele ptolemaice. Așa s-ar explica aerul comun cu așa-zisul „Ptolemaios Apion", descoperit la Derna, în Cirenaica, aflat astăzi într-o colecție particulară din Elveția (produs și el al unui atelier grecesc) [21].

4. **Portret feminin** (fig. 8—10)

Marmură. În. totală : 0,17 m. În. feței de la rădăcina părului pînă la bărbie : 0,11 m. Proveniență necunoscută. A aparținut MNA, L 663. Astăzi se află la MIRSR, inv. 18740.

M. Gramatopol, *Portretul roman în România*, București, 1985, p. 222, 262, nr. 73.

Puternică corodare a marmurei, care a devenit poroasă. Coada de pe ceafă este ruptă. Întreaga parte stîngă a figurii este grav avariată.

Portret de mici dimensiuni al unei femei tinere. Părul, strîns către spate, ușor ondulat spre tîmple, este împărțit simetric de o coadă mediană, care pornește de la ceafă și ajunge pînă la frunte. Pe ceafă, părul este strîns într-un coc sau o coadă astăzi ruptă. Urechile sînt libere, neacoperite de păr. Fruntea este înaltă, rectangulară. Figura este alungită, cu obrajii plați, nasul drept în prelungirea frunții drepte, neboltite. Ochii mici sînt redați printr-un relief în cordon al pleoapei de sus, pleoapa de jos, foarte arcuită, fiind indicată printr-o simplă linie incizată. Cavitatea orbitală nu este adîncită în raport cu obrazul. O linie incizată în semicerc reprezintă irisul, iar ciobitura de daltă în centrul ei marchează pupila.

[17] *Mostra Augustea della Romanità*, Catalog, Roma, 1938, pl. XIX.

[18] C. Blümel, *Römische Bildnisse. Staatliche Museen zu Berlin*, Berlin 1, 1933, R. 22, pl. 15.

[19] G. Bordenache, în manuscrisul citat anterior, nu exclude nici o datare mai tîrzie, în epoca Flaviilor. M. Gramatopol îl datează în epocă augustee.

[20] Portretul de la Gliptoteca Ny Carlsberg din Copenhaga, Helga Herdejürgen, JDAI, 1972, p. 306, fig. 13, 14.

[21] *Gesichter. Griechische und römische Bildnisse aus Schweizer Besitz*. Herausgegeben von Hans Jucker und Dietrich Willers (abreviat *Gesichter*), Berna, 1982, nr. 4, p. 23.



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.



Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.



Fig. 8.

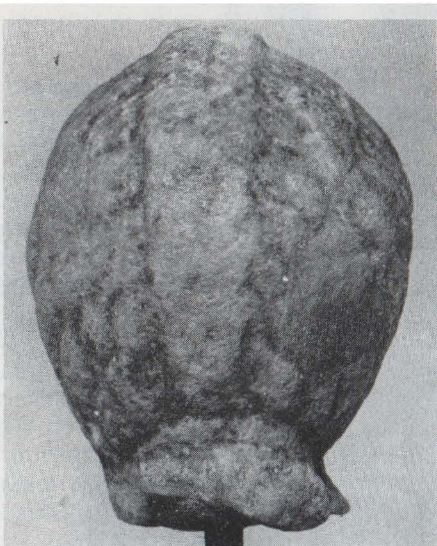


Fig. 9.



Fig. 10.

Fig. 11.





Fig. 12.

Gura este ușor întredeschisă, cu colțurile lăsate, cu buza de jos cărnoasă. Bărbia este scurtă.

Pieptănătura este o variantă a celei purtate de fata de pe friza de nord a augusteicei *Ara Pacis* [22]. Reprezentarea grafică a pupilei, deși rară în această epocă, nu este lipsită de analogii. Putem cita stela lui Saturninus, aflată la Muzeul din Berlin [23], datată în primul sfert al secolului I e.n. Reprezentarea grafică a ochiului o întîlnim pe frumosul portret de la Muzeul civic din Teramo [24]. Th. Dohrn pune această tehnică în legătură cu influența portretelor în teracotă, resimțită în mediul provincial și socotită încă de Wickhoff ca una dintre caracteristicile artei romane. Influența tehnicii plasticii în teracotă asupra celei în marmură este studiată de R. Bianchi Bandinelli, pornind de la frumosul portret de fată de la Berlin, în jurul căruia grupează o serie de alte piese [25]. Dintre acestea, ne oprim, pentru particularitatea redării pupilei printr-o mică gaură de trepan, la capul de copil de la Luvru [26] și la bustul de bronz al unei fetițe de la Muzeul din Parma [27]. În ceea ce privește portretul de la București, avem, probabil, de-a face cu o soluție provincială a redării ochiului, cu mijloace grafice și cu indicarea pupilei, inspirată din tehnica portretelor în teracotă sau bronz. Prin întreaga sa factură, această piesă artizanală, prin realizarea sa mediocră, pledează pentru un modest atelier provincial.

Coafura, inspirată din moda augustee, ca și aspectele stilistice, conduc datarea către începutul primului secol al erei noastre, dacă presupunem o întîrziere față de moda și stilul din capitală [28].

5. **Portret feminin** (fig. 11—12)

Marmură. În. totală : 0,33 m. În. feței de la rădăcina părului la bărbie : 0,185 m. Proveniență necunoscută. Se află la Institutul de Arheologie, inv. L 958.

M. Gramatopol, *Portretul roman în România*, București, 1985, p. 65, no 4, il. 4 a—b.

Stare proastă de conservare. Partea centrală a figurii este distrusă. Lipsesc nasul, gura și bărbia. Coroana de bucle este acoperită cu un strat de calcar închis la culoare, iar în partea ei centrală este corodată. Cocul de la spate este fragmentar. În centrul gîtului este practicat, în epoca modernă, o cavitate pătrată pentru montarea pe un piedestal.

Portretul, de mărime naturală, este al unei femei tinere. O amplă coroană rotundă formată din șase rînduri de bucle dispuse în semicerc încununează capul. Fiecare buclă este perforată cu trepanul. În partea din spate, părul este strîns în patru cozi adunate într-un coc mare, înalt, rotund. Fruntea este de formă triunghiulară rotunjită, înaltă, netedă, ochii sînt mari, ușor asimetrici, proeminenți, mai cu seamă cel drept (*das*

[22] Karin Polaschek, Trierer Zeitschrift, 35, 1972, p. 146, fig. 5.
[23] C. Blümel, *op. cit.*, R. 8, pl. IV.
[24] Th. Dohrn, RM 67, 1960, pl. 28.
[25] R. Bianchi Bandinelli, *Una testa in teracotta nei Musei di Berlin*, în *Storicità dell'arte classica* [2], Florența, 1950, p. 115 urm.
[26] R. Bianchi Bandinelli, *ibid.*, pl. 43, fig. 79.
[27] R. Bianchi Bandinelli, *ibid.*, pl. 44, fig. 80, 81.
[28] M. Gramatopol, *l.c.*, datează această piesă în epoca Severilor.

„*Basedow Augen*”-*Motiv*), larg deschiși, fără pupilă, cu unghiul extern mai jos decît cel intern, conferind o poziție ușor oblică ochilor, cu pleoapele groase și egale. Figura este plină și rotundă. Bărbia scurtă, plină se leagă inabil de gît printr-o schimbare dură a planurilor, formînd un început de „double menton”. Gîtul este umflat ca la portretele Iuliei, fiica lui Titus. Capul este înclinat către umărul drept. Netezimea figurii se află în contrast cu masa de lumini și umbre a părului.

Elementele pe care le avem nu permit identificarea acestui portret. Este imprudent să îl atribuim uneia dintre doamnele de la curtea Flaviilor. Ar putea fi vorba poate de un portret imperial, dar nu este exclusă nici posibilitatea de a avea de-a face cu portretul oficial sau privat al vreunei doamne din aristocrația locală a unei cetăți, poate din Pontul Stîng. Singurele elemente după care îl putem încadra este coafura de tip Iulia, fiica lui Titus, redată schematic în șase șiruri monotone de bucle, după o practică artizanală obișnuită pentru portretele flaviene [29], păstrîndu-se însă forma de semicerc a coroanei de bucle care caracterizează portretele Iuliei; fruntea triunghiulară rotunjită de primul rînd de bucle, ochii foarte mari și ușor proeminenți leagă acest portret de frumosul cap de marmură de la Zürich [30], pomeții destul de plați se deosebesc de cei puternic rotunjiți ai Domitiei Longina [31], apropiindu-se din nou de portretul de la Zürich, socotit de H. Jucker ca fiind un portret al Iuliei, identificare acceptată de U. Hausmann [32], dar pusă la îndoială de P. Zanker [33], care preferă să-l socotească un portret privat. Piesa de la București poate fi apropiată și de portretul de la Vatican [34].

Ne lipsesc în exemplarul de la București cîteva elemente importante pentru identificare: sprîncenele, nasul, gura și bărbia. Aceasta ne împiedică să precizăm de va fi fost un portret imperial, mai degrabă al Iuliei decît al Domitiei Longina, sau al vreunei personalități locale. Dar, prin analogiile pe care le prezintă cu portretul de la Zürich, piesa de la București poate fi datată în jurul anilor 80 e.n.

PORTRAITS ROMAINS DANS LES COLLECTIONS DE ROUMANIE

(I)

(RÉSUMÉ)

L'auteur commence avec cette étude la publication des portraits romains conservés dans les musées de Roumanie : 1. portrait masculin sur une stèle funéraire du musée de Constanța (fig. 1), de l'époque d'Au-

[29] Jale Inan și Elisabeth Alföldi-Rosenbaum, *Römische und Frühbyzantinische Porträtplastik aus der Türkei*, Mainz, 1979, nr. 328, 329, pl. 237–238.

[30] *Gesichter*, nr. 42, pl. 107.

[31] M. Gramatopol, *l.c.*, identifică acest portret cu Domitia Longina, propunînd ca analogii portretul fragmentar din Muzeul Național din Atena (A. Datzuli-Stavridi, Arhaiologikon Deltion, 29, 1, 1974, p. 188, pl. 106–107) și portretul inv. 4219 de la Muzeul Termelor de la Roma (U. Hausmann, R.M. 82, 2, 1975, p. 315). Identificarea unui portret foarte prost conservat, cum este cel de la Atena, este neîntemeiată; cît privește pe cel de la Roma (vezi P. Zanker, în Fittschen—Zanker, p. 50, nota 3).

[32] U. Hausmann, R.M., 82, 2, 1975, p. 315, pl. 111, 1.

[33] P. Zanker, *l.c.* la nota 31.

[34] U. Hausmann, *ibid.*, pl. 111, 2.

guste ; 2. portrait féminin de l'Institut d'Archéologie, inv. L 1065 (fig. 2—4), époque d'Auguste, découvert à Cocargea, près de Razgrad (Bulgarie de Nord-Est) ; 3. portrait de jeune fille du Musée National d'Histoire, inv. 18728 (fig. 5—7), époque d'Auguste ; 4. portrait féminin du Musée National d'Histoire inv. 18740 (fig. 8—10), début du Ier siècle de n.è. ; 5. portrait féminin de l'Institut d'Archéologie, inv. L 958 (fig. 11—12), peut-être Iulia, fille de Titus, daté des années 80 de n.è.

Decembrie 1986

Institutul de Studii Sud-Est Europene
Bul. Republicii 13
70346 București

EMILIA DORUŢIU-BOILĂ

DESPRE INSCRIPŢIA VOTIVĂ A MONUMENTULUI TRIUMFAL DE LA ADAMCLISI

Magistrului D.M. Pippidi,
cu prilejul celei de a 80-a aniversări

Inscripţia trofeului de la Adamclisi a fost reconstituită doar din cîteva fragmente, din care două au fost descoperite în partea superioară a ruinelor [1], restul risipite în cimitirele turceşti din împrejurimi. Numele împăratului Traian şi unele elemente din titulatura imperială, *trib. pot. XIII şi cos. V*, i-au permis lui Tocilescu să dateze monumentul triumfal în anul 108/109. Conform reconstituirii propuse de arhitectul münchenez G. Niemann, inscripţia, lată de 2,60 şi înaltă de cca 4 m, era împărţită orizontal pe două lespezi, amplasate pe două feţe opuse ale bazei hexagonale a trofeului. Soluţia propusă de G. Niemann a fost acceptată ca singura posibilă, în ciuda faptului că împărţirea inscripţiei părea neobişnuită, cu atît mai mult cu cît înălţimea literelor descreşte în fiecare rînd. Reconstituirea lui Niemann era însă în concordanţă cu simetria observată în ornamentarea trofeului propriu-zis şi în aşezarea grupului de prizonieri de la bază.

Reexaminînd piesele inscripţiei şi ale suprastructurii hexagonale, A. Furtwängler a descoperit fragmente ale unui pilastru de colţ a cărui înălţime corespundea cu aceea a inscripţiei [2]. Pilastrul, înalt de 4 m, cu caneluri verticale şi capitelul ornamentat cu frunze de acant, avea locaşuri de îmbinare pentru scoabe de fier identice cu cele ale inscripţiei, ceea ce a constituit un indiciu că acest pilastru încadra inscripţia. În reconstituirea propusă de A. Furtwängler, suprastructura hexagonală era compusă din două etaje, cel inferior, mai scund şi cu baza mai mare, şi cel de deasupra, puţin mai îngust, dar de două ori mai înalt, care purta inscripţia. Lungimea laturii etajului superior al bazei hexagonale era determinată de lungimea cîmpului inscripţiei, calculată între 2,60 şi 2,85 m, iar distanţa dintre unghiurile celor doi pilaştri ce încadrau inscripţia era de 3,55 m, corespunzînd lungimii laturii frizei cu arme. De la reconstituirea propusă de A. Furtwängler în 1903, problema inscripţiei trofeului nu a mai fost reluată în prima jumătate a secolului nostru. Textul era cel stabilit de Gr. Tocilescu : *Ma*[*rti*] *Vltor*[*i*]./*Im*[*p. Cae*]*sar diui*/*Neruae* [*f. N*]*erua*/[*Tra*]*ianu*[*s Aug. Ger.*]/[*Dac*]*i*[*cu*]*s p*[*ont.*]*ma*[*x*]/[*trib. po*]*t. XIII*/[*imp. VI cos*] *V. p.p.*/[*per exerc*]*itu*[*m*]/[*Moesiae infer. s*]*u*[*b*]/. . .*e*

[1] Gr. Tocilescu a publicat inscripţia în mai multe locuri. Principala publicaţie rămîne cea în colaborare cu G. Niemann şi O. Benndorf, *Monumentul de la Adamklissi Tropaeum Traiani*, Viena, 1895, p. 20—25, 53—55 şi 124—128; CIL III, 12467; Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucureşti, 1900.

[2] A. Furtwängler, *Das Tropaion von Adamklissi und provinzialrömische Kunst*, ABAW, XXII, III. Abt., 1905, p. 455—514.

StCl XXV, 1987, Bucureşti, p. 45—56

Inscripţia era în restituirea lui Gr. Tocilescu o dedicaţie către Mars Vltor a împăratului Traian efectuată de armata Moesiei Inferioare sub îngrijirea guvernatorului al cărui nume, căzut în lacună, se încheia la ablativ în *-e*. Dedicaţia era în interpretarea lui G. Ch.- Picard conformă cu tradiţia republicană reînviată de Traian a solidarităţii imperatorului cu armata sa. Spre deosebire de predecesorii săi, cărora le erau consacrate, spunea Plinius (*Paneg.*, 59, 2), trofeele, arcurile şi statuile, Traian şi-a făcut o regulă din a refuza omagiul arcurilor, al trofeelor şi al statuilor. Această politică a lui Traian ar explica ceea ce lui G. Ch.-Picard îi apărea ca o anomalie în inscripţia trofeului de la Adamclisi, şi anume postura modestă a împăratului, de simplu dedicant asociat armatei. Interpretarea lui Picard se baza pe forma de nominativ a numelui atît al împăratului cît şi al armatei, după restituirea propusă de G. Ch.-Picard : *Imp. Caesar Nerua Traianus ...et exercitus Moesiae inferioris sub ...* [3].

O comunicare a lui Paul Nicorescu privind descoperirea la Adamclisi a unui alt fragment din inscripţia monumentului triumfal, fragment ce repeta o parte din textul inscripţiei publicate în 1895 de Gr. Tocilescu, a trecut aproape neobservată şi nu a fost inclusă în discuţiile ulterioare despre trofeu [4].

Cam în aceeaşi vreme, istoricul italian de artă S. Ferri a reexaminat la faţa locului ruinele şi fragmentele sculpturale şi epigrafice păstrate atunci la Bucureşti [5]. Concluzia lui era, contrar opiniilor general acceptate, că trofeul nu este o construcţie unitară, că turnul patrulater din interior nu era contemporan cu rotonda şi cu piesele sculpturale, care ar fi fost adăugate mai tîrziu, şi că inscripţia nu-şi avea locul pe baza hexagonală, acolo unde fusese plasată conform restituirii lui Tocilescu şi Niemann [6]. S. Ferri a propus atunci o reluare a cercetărilor monumentului, atît a structurii sale arhitectonice, cît şi a stilului elementelor decorative şi sculpturale, pe care el le socotea mai tîrzii. Observaţiile lui S. Ferri au rămas şi ele fără urmări.

În cele trei ediţii succesive ale voluminosului său studiu asupra monumentului triumfal, Fl. B. Florescu s-a străduit să dovedească unitatea arhitectonică şi stilistică a monumentului, datînd inscripţia, turnul patrulater şi elementele decorative în vremea lui Traian [7]; iar concluziile sale au fost general acceptate şi luate ca bază de discuţii în cercetările ce au urmat.

[3] G. Ch. Picard, *Les trophées romains. Contribution à l'histoire de la religion et de l'art triomphal de Rome*, Paris, 1957, p. 393—406.

[4] P. Nicorescu, *Neues über Adamklissi*, Bericht über den VI. Internationalen Kongreß für Archäologie, Berlin, 21—26 Aug. 1939, p. 472—473.

[5] S. Ferri, *Arte romana sul Danubio*, Milano, 1933, p. 372 şi urm.; *Nuovi documenti relativi al trofeo di Traiano nella Mesia Inferiore*, ASNP, II, 1933, p. 369—375. S. Ferri pledează pentru reluarea cercetărilor întregului complex de la Adamclisi : cetate, altar funerar militar şi trofeu, în special turnul paralelipipedic; cercetări arheologice au fost întreprinse ulterior, dar în ce priveşte studiul arhitectonic şi al stilului decoraţiei sculpturale abia urmează să fie făcut.

[6] S. Ferri s-a referit la ipoteza de reconstituire a monumentului propusă de Gr. Tocilescu şi Niemann, nu la aceea a lui A. Furtwängler.

[7] F.B. Florescu, *Monumentul de la Adamklissi, Tropaeum Traiani*, ed. 1, Bucureşti 1959; ed. a II-a, Bucureşti, 1961; *Das Siegesdenkmal von Adamklissi Tropaeum Traiani*, Bucureşti—Bonn, 1965.

În 1965, cînd am descoperit în manuscrisele lui Gr. Tocilescu fragmentul comunicat în 1939 de Paul Nicorescu, am considerat, întocmai ca Paul Nicorescu în scurtul rezumat publicat în *Actele* Congresului de Arheologie de la Berlin din 1939, că trofeul avea două inscripţii identice, dispuse simetric pe cele două feţe opuse ale etajului superior al bazei hexagonale [8]. Noutatea pe care o aducea fragmentul — pe care îl vom numi de aici înainte exemplarul B (fig. 1) —, nerelevată în rezu-



Fig. 1

matul lui Paul Nicorescu, era în primul rînd descoperirea sa încă în anul 1909 în cursul cercetărilor arheologice efectuate în cetatea Tropaeum Traiani. Fragmentul a dispărut între timp, dar din raportul săptămînal al săpăturilor, întocmit de arhitectul german H. Brötz, reiese că acesta fusese găsit în 28 august 1909 — deci cu numai o lună înainte de moartea savantului român — încastrat în zid la nivelul de călcare al turnului sudic al porţii de est. Raportul lui H. Brötz este însoţit de un desen al fragmentului, de precizări privind natura pietrei, după părerea arhitectului german asemănătoare cu cea extrasă din cariera de la Enigea, azi Deleni, precum şi dimensiunile, care erau 0,95 × 0,65 m. Iată, după schiţa lui H. Brötz şi desenul lui D. Pecurariu, textul fragmentului :

NT
ĊO[s.V]
CI TV.D
RVM

[8] Em. Doruţiu-Boilă, *Un fragment necunoscut din inscripţia trofeului de la Adamclisi*, StCl, VII, 1965, p. 209—214.

Cum se vede, fragmentul repetă literele din partea finală a inscripţiei monumentului triumfal, cunoscute din fragmentul descoperit de Gr. Tocilescu pe ruinele monumentului :

[trib.po]T. XIII
[... cos] V.P.P.
[... exerc]ITV
... ...V
... ...E

În articolul publicat de mine în Studii clasice VII, 1965, p. 209–214, am dat aceste detalii, precum şi textul reconstituit al inscripţiei. Concluziile mele erau :

(1) Fragmentul făcea parte din replica inscripţiei monumentului triumfal, fiind săpată pe faţa opusă a bazei hexagonale.

(2) În inscripţia exemplarului B textul era pus în pagină în chip diferit de inscripţia exemplarului A.

(3) Literele păstrate ale inscripţiei, care repetă o parte din sfîrşitul inscripţiei publicate de Gr. Tocilescu în 1895, clarifică sensul părţii ei finale, care era deosebit de cel dat de Gr. Tocilescu şi de G. Ch.-Picard : în noul fragment cuvîntul *exercitus* nu apare la acuzativ, cum întregise Gr. Tocilescu (cu sensul ... *per exercitum*), nici la nominativ, cum credea G. Ch.-Picard (cu sensul *Imp. ... et exercitus Moesiae Inferioris*), ci la ablativ : *[exer]citu*, după care urmează un semn despărţitor (o *hedera*) şi litera *D*. Fără a încerca o reconstituire grafică a inscripţiei, în analogie cu texte păstrate pe trofee, arcuri sau alte monumente triumfale, am considerat că schema inscripţiei era : dedicaţia către Mars Vltor, numele împăratului dedicant, adică cel al lui Traian, cu întreaga sa titulatură, motivul ridicării monumentului, o victorie militară cu denumirea neamurilor învinse, aici exprimat printr-o construcţie de ablativ absolut (*deuicto exercitu Dacorum et...*), şi obiectul dedicaţiei sau actul dedicaţiei. Cu rezervele cuvenite, dedicaţia monumentului ar fi avut următorul text : *Ma[rti] Vltor[i],/Im[p. Cae]sar diui/Neruae[f., N]erua/[Tra]ianu [s Aug. Germ.]/ [Dac]i[cu]s. p[ont.]ma[x].*/ *[trib. po]test XIII/[imp. VI, cos.]V, p.p./[?(de)uicto exer]citu D[acorum et e.g. Sarmata]rum [?tropaeum consecrauit].*

(4) Fragmentul fiind descoperit încastrat în zidul turnului sudic al porţii de est (numit turnul nr. 22 în literatura nouă) a cetăţii, se poate presupune că trofeul a început a fi distrus încă în vreme ce viaţa îşi continua cursul în cetate.

Cercetările arheologice efectuate în anii '70 ne permit unele precizări despre data la care fragmentul a fost încastrat în zid. Din raportul lui H. Brötz reiese că între 24 şi 30 august 1909 cercetările au urmărit degajarea turnului sudic al porţii. În 26 august s-a ajuns la nivelul interior de călcare al turnului, despre care se spune că era podit cu plăci de piatră bine lucrate, din care s-au păstrat numai cele din colţul din dreapta al turnului. În 28 august cercetările au continuat în interiorul turnului, descoperindu-se încastrate în zid, la nivelul podelei, o monedă de bronz din timpul lui Antoninus Pius, un obiect din os de formă piramidală orna-

mentat cu cerculețe incizate, și, în aceeași zi, a apărut o piatră cu inscripție, care fusese folosită în construcția zidului turnului[9].

Conform cercetărilor arheologice efectuate la poarta de est în deceniul precedent, turnul nr. 22 aparține fazei a patra de locuire din cetate, datînd de la sfîrșitul secolului III sau începutul secolului IV[10]. Într-un studiu consacrat fortificațiilor de la Tropaeum Traiani, M. Mărgineanu[11] a arătat că la poarta de est au fost constatate două tipuri de construcții : primul, corespunzînd fazei de funcționare anterioare perioadei de reconstrucție de la sfîrșitul secolului III și de la începutul secolului IV, se compunea din două turnuri „exterioare" în formă de U și dintr-un turn interior ; cel de al doilea complex, format din două turnuri în formă de U, a rezultat din demolarea turnului interior și alungirea spre vest a vechilor turnuri „exterioare", ca urmare a reconstruirii zidului de incintă la sfîrșitul secolului III sau la începutul secolului IV. Indiferent pe care din cele două interpretări o adoptăm, socotim că fragmentul din exemplarul B al inscripției a fost încastrat în zidul turnului porții de est cel mai tîrziu în epoca lui Constantin, cînd trofeul traianic era cel puțin parțial distrus. La patru ani de la publicarea fragmentului B, Nicolae Gostar — în colaborare cu D. Ciurea, fost asistent al lui P. Nicorescu — a reluat problema inscripției trofeului[12], încercînd cu ajutorul unei fotografii, găsită în arhiva lui Paul Nicorescu, să reconstituie textul exemplarului B și propunînd o variantă deosebită de aceea propusă de mine pentru rîndurile 5—10. Pornind de la premisa că ambele exemplare au fost gravate pe lespezi de dimensiuni identice, autorii nu au putut rezolva succesiunea diferită a rîndurilor pe cele două exemplare ale inscripției trofeului decît intervertind ordinea cuvintelor. Reconstituirea textelor exemplarelor A și B era în versiunea D. Ciurea—N. Gostar următoarea :

	A	B
1	MARTI VLTORI	MARTI VLTORI
2	IMP CAESAR DIVI	IMP CAESAR DIVI
3	NERVAE F NERVA	NERVAE F NERVA
4	TRAIANVS AVG GERM	TRAIANVS AVG GERM
5	DACICVS PONT MAX	DACICVS TRIB POT

[9] Raportul lui H. Brötz se află depus la Biblioteca Academiei R.S.R., în manuscrisele lui Gr. Tocilescu, 5130, f. 115 și 165. În partea în care descrie condițiile descoperirii fragmentului de inscripție spune : „Es stellt sich heraus, daß der Turmfussboden aus großen, gutgearbeiteten Steinplatten bestand. die bis jetzt nur in der rechten Ecke des Gebäudes wohlerhalten zum Vorschein kommen". În 23 august, „Innerhalb der Turmumfassungsmauern findet sich in Fussbodenhöhe eine Bronzemünze, gut erhalten (Antoninus Pius). Ferner, in derselben Tiefe... ein pyramidenförmig gearbeiteter Knochen mit eingekratzten Ringen. Gegen 10 Uhr Vormittags fördert man einen Stein mit Inschrift zu Tage, vermutlich des Mausoleums, welcher in der Turmumfassungsmauer verarbeitet war. Derselbe ist nur ein Bruchstück einer großen Inschrift, 95 cm lang, 65 cm breit. Die Buchstaben der beiden oberen Zeile 16,50 cm und die der 4. Zeile 15,50 cm. Das Material ist ein weicher Kalkstein bester Qualität aus dem römischen Steinbruch zu Mulceova-Enigea".

[10] Ioana Bogdan Cătăniciu, Gh. Papuc, *Incinta*, în vol. *Tropaeum Traiani*, I, București, 1979, p. 47—77.

[11] *Remarques sur les fortifications de Tropaeum Traiani*, Dacia, N.S., XXV, 1981, p. 271—288.

[12] N. Gostar, Latomus, XXVIII, 1969, 1, fig. 1—3 și p. 120—125 ; D. Ciurea, N. Gostar, ArhMold, VI, 1969, fig. 4—6 și p 114—121, nr. 4.

6 TRIB POTEST XIII	XIII PONT MAX
7 IMP VI COS V P P	IMP VI COS V P P
8 DACORVM EXERCITV	EXERCITV DECEBALI
9 REGIS DECEBALI SV	DACORVM REGIS SV
10 PERATO ....E	PERATO ....

Cum se vede din compararea celor două variante, deosebirea dintre textele celor două inscripții, care, conform opiniei general admise, au fost săpate pe două lespezi de dimensiuni identice și au fost puse pe monument pe două fețe opuse ale bazei hexagonale, începe din rîndul 5, adică de la primul rînd păstrat pe fragmentul exemplarului B și unde ea este evidentă. D. Ciurea și N. Gostar erau de părere că lectura propusă de mine nu încăpea pe spațiul destinat inscripției pe latura etajului superior al bazei hexagonale ; ca urmare, au propus un text diferit și au recurs la inversarea în cele două exemplare a ordinii cuvintelor amintită mai sus. De asemenea, au considerat că în inscripția monumentului triumfal termenii referitori la victoria lui Traian erau mai elogioși decît cei din întregirea propusă de mine. De aceea, au introdus numele regelui Decebal, rege al dacilor. Înscrierea pe inscripția votivă a trofeului a numelui lui Decebal alături de cel al lui Traian este însă puțin probabilă într-un text atît de concis. Noua restituire a inclus și litera *S*, propusă de Gr. Tocilescu înainte de *V* în r. 9 al exemplarului A (pentru a încheia inscripția cu numele guvernatorului sub îngrijirea căruia a fost construit monumentul), dar pe care nici cei ce au citit inscripția înaintea mea (inclusiv Gr. Tocilescu), nici eu nu le-am văzut pe piatră [13].

Făcînd însă abstracție de conținutul ultimelor rînduri ce au căzut în lacună în ambele exemplare și a căror întregire este oricum ipotetică, reconstituirea citată mai sus mi se pare inacceptabilă pentru că inversează în exemplarul B ordinea titulaturii imperiale cu ***tribunicia potestas*** înainte de ***pontifex maximus***, inversare pe care nu am mai întîlnit-o în inscripțiile cunoscute de mine ; de asemenea, pentru că nu satisface ceea ce s-a considerat a fi identitatea celor două inscripții, corespunzătoare organizării simetrice a decorației sculpturale. Și, cum am subliniat mai sus, intervertirea termenilor inscripției celor două exemplare nu este explicabilă dacă ele au fost, așa cum se susține în general și cum am crezut și eu, gravate pe lespezi de dimensiuni identice [14].

Altă ipoteză de întregire a inscripției monumentului triumfal este prezentată de Mihai Sâmpetru. Încercînd să încadreze inscripția în siste-

[13] La fig. 124 din volumul *Monumentul de la Adamklissi Tropaeum Traiani*, Gr. Tocilescu nu a desenat în r. 9 litera S înainte de V, care presupune a fi fost urmat de numele guvernatorului Moesiei Inferioare în timpul căruia a fost consacrat monumentul. La p. 128 a aceluiași volum spune : ,,După o nouă examinare, cred că pe acest fragment . . .se recunoaște . . . înainte de V vîrful și întorsura unui S''. Pe piatră se vede urma unei haste oblice, așa cum a apărut și în desenul din fig. 124. De asemenea, nici litera M la finele r.8 nu e vizibilă (pentru a se întregi [*exerc*]*itu*[*m*]). Într-un studiu în curs de apariție în *Actele* celui de al VIII-lea Congres Internațional de Epigrafie, Athena, 1982, am susținut că inscripția monumentului triumfal nu amintea numele unui guvernator al Moesiei Inferioare, întrucît Traian a consacrat singur monumentul, nu în asociere cu armata și legatul provinciei.

[14] Lectura propusă de N. Gostar a fost acceptată de K. Strobel și chiar inversarea elementelor titulaturii imperiale i s-a părut acceptabilă (*Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans* Antiquitas R. 1, Bd. 33, Bonn, 1984, p. 34—35).

mul modular stabilit de el pentru întregul monument, Mihai Sâmpetru a stabilit că lespedea destinată inscripției avea lățimea de 2,66 și înălțimea de 3,55 m, echivalînd cu 9, respectiv 12 picioare romane. În acest spațiu, inscripția avea 11 rînduri. Proiectul inscripției, al cărei text M. Sâmpetru l-a stabilit cum urmează : *Marti Vltori/Imp. Caesar diui/Neruae f. Nerua/ Traianus Aug. Germ./Dacicus Pont. max./trib. potest. XIII/imp. VI cos. V P.P./deuicto exercitu/Decebali regis Dacorum/tropaeum consacrauit/... ..., leg. Aug. pr. pr.*, a fost realizat de lapicizi cu unele abateri privind punerea în pagină, inclusiv mărimea literelor și așezarea rîndurilor pe cele două exemplare sau, mai clar spus, nici unul din cele două exemplare nu a respectat proiectul, prezentînd de asemenea deosebiri de organizare a spațiului nu numai față de proiect, dar și între ele. Întocmai ca Fl. B. Florescu, M. Sâmpetru este de părere că litera *I* de la *Vltori* nu a mai încăput la marginea lespezii și nici nu a mai fost săpată. Gr. Tocilescu și A. Furtwängler considerau însă că această literă a fost gravată pe cadrul pilastrului, ceea ce este deocamdată unica explicație plauzibilă. Versiunea inscripției pe care Mihai Sâmpetru o prezintă în cartea sa este o combinație între textul întregit de mine și cel propus de N. Gostar [15].

Toate aceste propuneri de întregire a fragmentului B porneau de la premisa că acesta era amplasat pe latura opusă a bazei hexagonale, pe un spațiu identic cu cel pe care fusese gravat exemplarul A. Cum s-a spus mai sus, fragmentul exemplarului B (zis Nicorescu) repetă unele cuvinte din inscripția exemplarului A, dar într-o dispunere diferită a textului pe rînduri, și anume : 1. Fragmentul B este o parte din mijlocul cîmpului scris ; fiind rupt în toate părțile, cuvintele de la începutul și sfîrșitul rîndurilor au căzut în lacună, în timp ce aceleași cuvinte se află pe exemplarul A la marginea din dreapta a lespezii. 2. Partea din titulatura imperială cuprinsă între *PONT MAX* și *COS V*, care în exemplarul A se desfășura pe trei rînduri, pe exemplarul B era dispusă în numai două rînduri. Am dedus de aici că inscripția B avea o formă diferită de inscripția A, și anume, în timp ce cîmpul scris al exemplarului A era îngust și înalt, cel al exemplarului B era lung și scund (cu alte cuvinte, inscripția exemplarului A se desfășura pe verticală, iar cea a exemplarului B pe orizontală). Reconstituirea grafică a inscripției a confirmat această deducție.

Pentru a reconstitui inscripția exemplarului B am pornit de la literele păstrate pe fragment și am întregit elementele titulaturii imperiale cuprinse între *pont. max.* și *cos. V* ținînd seama de dimensiunile fragmentului, de cele ale fiecărei litere în parte existente pe fragment, precum și de raportul dintre înălțimea și lățimea lor ; am ținut, de asemenea, seama de creșterea proporțională a înălțimii literelor de la un rînd la altul. Am considerat distanța dintre rînduri constantă, iar pentru cea dintre litere am luat o medie, ținînd seama că forma literelor implică o oarecare neregularitate. Au fost trasate paralel hastele literelor de același fel (de ex. cele oblice de la A, V și M sau cele verticale de la I, N, T etc.) ; literele O și C sunt circulare, iar E, P, S și altele ce nu s-au păstrat pe fragment au fost scrise luîndu-se ca exemplu forma lor din alte inscripții monumen-

[15] Mihai Sâmpetru, *Tropaeum Traiani. II. Monumentele*, București, 1984, p. 70—72 și fig. 31.

tale. Fiecare rînd a fost construit în ideea unei lungimi totale minimale şi s-a urmărit o punere în pagină relativ simetrică a rîndurilor. Am obţinut astfel următoarea reconstituire a inscripţiei exemplarului B[16]:

MARTI VLTORI
IMP · CAESAR · DIVI · NERVAE · F
NERVA · TRAIANVS · AVGVSTVS
GERM · DACICVS PONT MAX · TRIB
POTEST · XIII · IMP VI COS V · P · P
DEVICTO · EXERCITV DACORVM
SARMATARVMQVE
TROPAEVM CONSECRAVIT



Fig. 2.

În această reconstituire decisivă a fost titulatura imperială, în care fiecare element îşi are locul său, în mod obligatoriu, în toate inscripţiile. Pentru încheierea dedicaţiei pot exista mai multe variante. Cea dată de noi aici este una din cele posibile [17]. Pornind deci de la dimensiunile fragmentului, de 0,95 m × 0,65 m, iar ale literelor între 0,1550 şi 0,18 m, textul reconstituit are 8 rînduri desfăşurate pe o lungime minimă de 4 m şi o înălţime minimă de 2 m, în comparaţie cu exemplarul A, care, conform măsurătorilor efectuate de Gr. Tocilescu, G. Niemann şi A. Furtwängler şi M. Sâmpetru, avea între 2,60 şi 2,85 m lungime şi cca 4 m înălţime. Acest din urmă text, din care au fost găsite pe ruine două fragmente, era amplasat în reconstituirea propusă de A. Furtwängler pe etajul superior al bazei hexagonale, a cărei latură a fost stabilită, în funcţie de lungimea inscripţiei şi a laturii frizei cu arme, la cca 2,85 m. Este evident că exemplarul B nu putea fi amplasat în acest spaţiu. Şi în acest caz este firesc să ne întrebăm unde a fost pus exemplarul B, căci nu putem crede că trofeul avea concomitent două inscripţii cu text identic, dar de dimensiuni şi forme diferite.

[16] Reconstituirea grafică a fost realizată în colaborare cu arhitect Monica Mărgineanu, căreia îi mulţumesc pentru sprijinul entuziast, minuţia şi eleganţa lucrării.

[17] Am preferat termenul *deuicto*, fiind cel mai des întrebuinţat în textele literare şi epigrafice pentru a exprima înfrîngerea duşmanului; cf., de ex., J. Gagé, *Le genre littéraire des* Res gestae Diui Augusti *triomphales et ses thermes*, REL 1939, p. 33. *Exercitus* se întrebuinţa şi pentru a denumi neamuri barbare, de ex. *Teutonorum exercitum deleuit* (CIL XI, 1831); *Sabinorum et Tuscorum exercitum fudit* (CIL XI, 1827); ...*m et Basternarum exer*[*citum*...] (ILS 8965); *Dacorum exercitus* (*Res Gestae*, 30,2).

Fără a putea deocamdată răspunde acestei întrebări, din restituirea propusă de noi rezultă unele concluzii:

(1) Dacă ar fi avut la dispoziţie spaţii identice, cele două inscripţii ar fi trebuit să fie ordonate identic. Inversarea elementelor titulaturii imperiale şi a termenilor dedicaţiei nu-şi găseşte nici o explicaţie plauzibilă.

(2) Reconstituirea exemplarului B arată că el avea dimensiuni şi forme diferite de cele ale inscripţiei exemplarului A. De aceea, amplasarea lor concomitentă pe moment este puţin probabilă.

(3) Textul lor fiind identic, presupunem că ele nu au fost puse pe două monumente cu caracter şi destinaţii diferite.

Aceste constatări, precum şi faptul că fragmente ale exemplarului A au fost descoperite pe ruinele monumentului, în timp ce fragmentul exemplarului B a fost găsit în cetate, încastrat la nivelul bazei turnului 22, construit la sfîrşitul secolului III sau la începutul secolului IV — dată la care monumentul triumfal era cel puţin parţial distrus —, sugerează că cele două exemplare au aparţinut unor faze diferite de construire a monumentului. În numeroasele şi controversatele ipoteze privind monumentul triumfal de la Adamclisi, inscripţiile oferă deocamdată cel mai important element ce tulbură imaginea, devenită în ultima vreme predominantă, despre unitatea construcţiei trofeului.

Ipoteza că trofeul a avut cel puţin două faze de construcţie bazată pe reconstituirea inscripţiei exemplarului B ar putea întîmpina obiecţia că acest fragment nu conţine suficiente date pentru a susţine că el făcea parte din inscripţia monumentului triumfal, el putînd eventual fi parte dintr-o inscripţie de fundare a oraşului sau din inscripţia unui arc de triumf [18].

Dar în fragmentul B, întocmai ca în exemplarul A, sînt amintiţi împăratul şi armata unor neamuri învinse în termeni identici şi într-o construcţie gramaticală identică (*exercitu* la ablativ), fapt ce arată că se referă la acelaşi eveniment, adică la o victorie militară. Din contextul lor identic reiese că împăratul este cel ce a obţinut victoria şi a construit monumentul cu acel prilej. Ar fi greu de susţinut că inscripţia de întemeiere a oraşului ar fi avut un conţinut identic cu inscripţia trofeului. Se cunosc inscripţii ce comemorează întemeierea unor colonii sau municipii şi ele se referă la actul întemeierii [19]. Arcurile de triumf, din care fragmentul exemplarului B ar fi putut face parte, denumeau monumentul ca

[18] Acest text a fost citit într-o comunicare la secţia de arheologie clasică de la Institutul de Arheologie Bucureşti. Principalii oponenţi ai ipotezei prezentate în acest studiu au fost Em. Popescu şi C.C. Petolescu, care au susţinut că fragmentul exemplarului B nu făcea parte din inscripţia trofeului, din cauza deosebirii de formă şi dimensiuni faţă de exemplarul A.

[19] De ex.: *Diuinis Auspiciis/Imp. Caes. diui Neruae/filii, Neruae Traiani Aug. Germanici/Dacici condita colonia Vlpia Traiana/Augusta Dacica Sarmizegetusa per/Decimum Terentium Scaurianum/legatum eius propr.* (CIL III, 1443 = IDR III/2,1); [*Imp. Caes. diui Traiani Part. f.*] *diui Neruae n., Traiano Hadriano Aug. pont. max. trib. pot...., imp...cos..., p.p., conditori municipi d.d.p.p.* (CIL VIII, 1825, 27 775); *Imp. Caes. diui M. Antonini Pii fil. ... L. Septimio Seuero Pio Pertinaci Aug...conditoribus municipii Septimi Aureli... Thugg. respublica fecit d.d.p.p.* (CIL VIII, 2653).

atare (*arcus*) și erau dedicate împăratului de către autoritățile locale, dar ruinele unui arc de triumf nu au fost încă descoperite la Tropaeum Traiani [20].

O altă obiecție s-ar putea referi la însuși conținutul inscripției: dacă exemplarul A ar fi aparținut unei faze de restaurare a monumentului, inscripția ar fi trebuit să menționeze actul și autorul refacerii. Reamintim că documentele epigrafice și literare antice menționează cazuri de refaceri de monumente (temple sau clădiri publice) în ale căror inscripții se păstrau numele primilor fondatori. Inscripții și texte literare antice spun că Augustus și Hadrian au restaurat temple și numeroase alte edificii lăsîndu-le cu numele primilor întemeietori [21]. Se cunosc, de asemenea, inscripții din epoca Republicii regravate în timpul lui Augustus [22].

Am dedus din aceste exemple că refacerea monumentului triumfal de la Adamclisi în urma unei distrugeri provocate de agenți naturali sau de atacurile neamurilor de dincolo de Dunăre nu este exclusă. Ipoteza conform căreia monumentul triumfal de la Adamclisi are mai multe faze de construcție nu este nouă. Ea a fost obiect al unor aprige dezbateri, ale căror argumente au fost cel mai clar sintetizate de C. Cichorius [23]: barbarii, costumul și armele soldaților romani și stilul sculpturilor nu aparțin epocii lui Traian; ele datează din epoca lui Constantin, cînd a fost refăcută din temelii și cetatea Tropaeum Traiani. Reliefurile, refăcute în timpul lui Constantin, spune Cichorius, reprezintă scene din războaiele dacice ale lui Traian. Chiar și reprezentarea lui Traian pe una din metope este mai tîrzie, fiind sculptată o dată cu celelalte reliefuri în locul celor distruse. La argumentul privind modul de reprezentare a decorației sculpturale s-a adăugat cel privind lipsa de unitate arhitectonică a monumentului. Mai întîi W. Jänecke, apoi S. Ferri au susținut că turnul patrulater central reprezintă nucleul traianic, rotonda fiind adăugată cu prilejul restaurării constantiniene [24].

Deși în stadiul actual al studierii monumentului din punct de vedere arhitectonic și stilistic nu putem adăuga nimic nou la ce s-a scris pînă

[20] Inscripțiile pe arcuri de triumf sunt adunate în art. RE VII A/1 col. 403 sqq (Kähler). Dăm aici doar puține exemple: *Imp. Caesaris diui Neruae filio Neruae Traiano, optimo Aug. Germanico Dacico, pontif. max. trib. potest. XVIII, imp VII. cos. VI, p.p., fortissimo principi, senatus p.q. Romanus* (arcul de la Benevent, CIL IX, 1558): *Imp. T. Vespasiano Caesar. Aug. VII cos. Marti Apollini Mineruae arcum uicani Vindonissenses curante T. Vrbanio Mattoni* ...(Vindonissa, CIL XIII, 5195); *Arcus celeberrimo coloniae nostrae loco constituetur ornatus spoleis deuictarum aut in fidem receptarum ab eo gentium, super eum statua pedestris ipsius triumphali ornatu circaque eam duae equestres inauratae Gai et Luci Caesarum statuae ponantur* (Pisa, CIL XI, 1421).

[21] *Capitolium et Pompeium theatrum utrumque opus impensa grandi refeci sine ulla inscriptione nominis mei* (Res Gestae 20, 1), fapt menționat de Suetonius, *Aug.* 31,8: *Itaque et opera cuiusque, manentibus titulis, restituit*, și de Cassius Dio în redarea elogiului funebru al lui Tiberiu la înmormîntarea lui August (LVI. 40): καὶ πάντα μὲν τὰ ἔργα τὰ πεπονηκότα ἐπισκευάσας οὐδενὸς τῶν ποιησάντων αὐτὰ τὴν δόξαν ἀπεστέρησε. *Historia Augusta* spune același lucru despre restaurările întreprinse de Hadrian (*Hadr.* 19, 9): *Romae instaurauit Pantheum, Septa basilicam Neptuni, sacras aedes plurimas, forum Augusti, lauacrum Agrippae: eaque omnia propriis et ueteribus nominibus consecrauit.*

[22] De ex. inscripția coloanei rostrale a lui Duilius, evocînd victorii navale (CIL, I, 2^2, nr. 25).

[23] Cf. *Die Reliefs des Denkmals von Adamklissi*, Leipzig, 1897.

[24] W. Jänecke, *Die ursprüngliche Gestalt des Tropaion von Adamklissi*, SHAW, 1919; S. Ferri, *op. cit.* la nota 5, socoate restaurarea trofeului contemporană sau puțin posterioară reconstruirii constantiniene a cetății, nu în mod necesar legată de o victorie militara.

acum, considerăm că rezultatul cercetării noastre privind inscripţia exemplarului B permite redeschiderea discuţiei asupra apartenenţei traianice şi constantiniene a monumentului triumfal. Un argument important în favoarea restaurării constantiniene îl constituie însă şi descoperirea fragmentului la baza turnului porţii datînd din sec. III/IV, indiciu de necontestat că în momentul construirii zidului de incintă al cetăţii monumentul era distrus. Activitatea constructivă pe limesul Dunării de Jos în timpul lui Diocletian şi al lui Constantin a fost constatată în numeroase cetăţi de-a lungul Dunării, pe litoral şi în interiorul ţinutului. Însă şi inscripţia de fundare a cetăţii Tropaeum în anul 316 arată că aceasta era considerată parte din sistemul defensiv al Dunării [25]. Aceeaşi constatare s-a făcut în privinţa refacerii drumurilor, fapt confirmat de numeroşii miliari datînd din timpul domniei lui Constantin [26].

S-ar mai putea ridica întrebarea de ce a refăcut Constantin trofeul care nu avea un rol strategic şi nici valoarea simbolică din timpul lui Traian. Studii privind ideologia puterii lui Constantin au arătat că ea s-a bazat pe idealizarea politicii lui Traian. Începînd din anul 313 Constantin a adoptat titlul „Optimus princeps" şi şi-a inspirat politica la graniţele Imperiului şi activitatea constructivă din politica lui Traian. S-a remarcat că împăratul a emis monede şi medalii cu portretul său asemănător cu cel al lui Traian [27]. Faptul că împăratul a considerat politica lui Traian un model pentru propria-i politică ar putea explica de ce Constantin a restaurat nu numai cetatea întemeiată de Traian, ci şi trofeul alăturat, punînd să se refacă decoraţia sculpturală şi să se graveze inscripţia cu numele lui Traian, cu textul identic al inscripţiei de pe trofeul traianic.

În acest caz, inscripţia exemplarului B este inscripţia monumentului consacrat de Traian, iar exemplarul A, cel întregit de Gr. Tocilescu, aparţine fazei restaurării constantiniene. Ipoteza noastră urmează să fie confirmată sau infirmată de cercetarea structurii arhitecturale şi a decoraţiei sculpturale a monumentului triumfal.

DIE INSCHRIFT DES SIEGESDENKMALS VON ADAMKLISSI

(ZUSAMMENFASSUNG)

Neuere Veröffentlichungen haben noch zur Beantwortung anstehende Fragen des Tropaeums von Adamklissi wieder aufgeworfen. Einen Beitrag hierzu soll auch vorliegender Versuch einer Ergänzung des einzigen Fragments der zweiten Inschrift des Tropaeums leisten. Bisher wurde

[25] CIL III, 13734=ILS, 8938=IGLR, 170: *Romanae Securitatisq. uindicibus DD nn Fl. Val. Constantino et [Liciniano Licinio] Piis felicibus aeternis Aug. quorum uirtute et prouidentia edomitis/ubique barbararum gentium populis/ad confirmandam limitis tutelam etiam/Tropaeensium ciuitas auspicato a fundamentis/feliciter opere constructa est./Petr(onius) Annianus u.c. et Iul. Iulianus u.em. praef. praetorio numini eorum semper dicatissimi.*

[26] Pentru politica lui Constantin la Dunărea de Jos, vezi Ion Barnea, Octavian Iliescu, *Constantin cel Mare*, Bucureşti, 1982, p. 95 şi urm. şi miliarii reeditaţi în IGLR nr. 6, 108, 109, 161[b], 232[c], 237, 274, 275, 276[b]

[27] Politica lui Traian, acţiunile sale militare şi construcţiile sale au fost luate ca model nu numai de Constantin, ci şi în timpul celorlalţi împăraţi din secolul IV; cf. M. Alföldi, *Die constantinische Goldprägung*, Mainz, 1963, p. 57—69, în special p. 65—68, unde susţine că o dată cu cetatea Constantin a restaurat şi monumentul triumfal.

allgemein angenommen, daß die beiden gleichlautenden Inschriften symmetrisch an zwei entgegengesetzten Flächen der hexagonalen Basis angebracht waren. Doch weisen die erhaltenen Buchstaben auf eine abweichende Zeilensetzung hin. Die Zeilen der zweiten Inschrift sind im Vergleich zur ersten wesentlich länger, wofür sie eine andersförmige Fläche benötigen als jene die auf der Basis zur Verfügung gestanden wäre. Daraus geht hervor, daß die beiden Inschriften offenbar nicht gleichzeitig am Denkmal angebracht waren. Dies läßt wieder an zwei Bauphasen denken, eine ursprüngliche unter Trajan und eine spätere Rekonstruktion etwa unter Konstantin, als auch die Stadt Tropaeum Traiani vom Grunde wiederaufgebaut wurde. Allerdings käme diese Annahme in Widerspruch mit der vorherrschenden Anschauung über die einheitlich Trajanische Gestaltung des Denkmals.

Noiembrie 1986

Institutul de Arheologie
Str. I.C. Frimu 11
71119 Bucureşti

CARMEN MARIA PETOLESCU

ASPECTE ALE ISTORIEI DACIEI OGLINDITE ÎN EMISIUNILE MONETARE DIN TIMPUL LUI FILIP ARABUL

Abia aclamat împărat de armatele din Orient, după dispariția lui Gordian al III-lea, Filip Arabul avea de înfruntat o puternică dezlănțuire a forțelor barbare la Dunăre și Rin.

Fără îndoială, războiul cu parții, început sub Gordian al III-lea, în 242—244, a încurajat neamurile barbare să-și reia incursiunile. Astfel, în 244, alamanii trec Rinul și incendiază fortul Saletio (Selts, în Alsacia); invadatorii au ajuns, se pare, pînă în Raetia [1]. Cam în aceeași vreme, frontul din Pannonia, pînă atunci calm, este teatrul unor violente înfruntări între trupele romane și quazi [2].

Dar presiunea barbară s-a manifestat cu deosebită tărie la Dunărea de Jos. Marea uniune a triburilor carpice se năpustește asupra Daciei, afectînd și Moesia Inferioară [3]. De aceea, însuși împăratul, așa cum rezultă din relatările lui Zosimos, vine la Dunăre pentru a conduce luptele contra carpilor [4]; un rescript din 12 noiembrie 245 arată că împăratul a stat un timp într-o localitate numită Aquae, desigur în apropierea teatrului de operații militare [5].

Carpii au fost înfrînți și siliți să ceară pace. Monedele anunță această victorie prin emisiunile din 247 cu legenda *Victoria Carpica* [6], iar împăratul își ia titlul triumfal de *Carpicus Maximus* [7].

Îngropările masive de tezaure, precum și părăsirea limesului transalutan — consecință directă a războiului cu carpii — atestă pericolul prin care a trecut Dacia [8]. Fără a insista mai mult asupra acestor evenimente,

[1] J.J. Hatt, *Histoire de la Gaule romaine*, Paris, 1959, p. 216; Xavier Loriot, *Chronologie du règne de Philippe l'Arabe (244—249 après J.C.)*, ANRW, II, 2, 1975, p. 792, nota 15.

[2] J. Fitz, *Les Syriens à Intercisa*, Bruxelles, 1972, p. 114—116.

[3] R. Vulpe, *Din istoria Dobrogei*, II, 1968, p. 240—241; M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, București, 1969, p. 439.

[4] *Istorie contemporană*, I, 20 (v. *Fontes historiae Daco-Romanae*, II, București, 1970, p. 301).

[5] Vezi X. Loriot, *op. cit.*, p. 793 și nota 19; acest autor crede că este vorba de localitatea *Aquae* din Dacia Inferioară, pe care D. Tudor, Latomus, 25, 1966, 4, p. 847—854 (v. idem, *Oltenia romană* [4], București, 1978, p. 38), o localiza la Cioroiu Nou (jud. Dolj).

[6] RIC, IV, 66; cf. X. Loriot, *op. cit.*, p. 793.

[7] R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine* [4], Paris, 1914, p. 217; N. Gostar, *Les titres impériaux Dacicus Maximus et Carpicus maximus*, în *Actes de la XII[e] Conférence internationale d'études classiques „Eirene", Cluj-Napoca, 2—7 octobre 1972*, București—Amsterdam, 1975, p. 646—647 și nota 28.

[8] B. Mitrea, *Tezaurul de la Ruși—Sibiu și acțiunea carpilor împotriva stăpînirii romane în Dacia pe timpul lui Filip Arabul*, SCIV, IV, 1953, 3—4, p. 611—640; idem, *Cu privire la tezaurul monetar imperial de la Săpata de Jos și prăbușirea limesului transalutan*, SCN, IV, 1968, p. 197—205; idem, *Observații numismatice și istorice asupra tezaurului de monede romane imperiale descoperit la Ioneștii Govorii*, SCN, IV, 1968, p. 209—221; C. Preda, *Tezaurul monetar de la Bîrca (jud. Dolj) și unele probleme privind atacurile carpilor din anii 242 și 245 în Dacia romană*, SCN, IV, 1968, p. 175—195; vezi și D. Tudor, *La fortificazione delle cità romane della Dacia nel sec. III dell'e.n.*, Historia, XIV, 1965, 3, p. 368—380.

StCl XXV, 1987, București, p. 57—61

ne propunem în cele ce urmează să evidențiem anumite emisiuni monetare ale lui Filip Arabul, care pun într-o lumină nouă unele aspecte militare ale istoriei Daciei în timpul domniei acestui împărat și celei a predecesorului său.

Este vorba de două tipuri de monede emise de *colonia Heliopolis* din Siria[9]:

(1) Av. Αὐτοκ(ράτωρ) Κ(αίσαρ) Μ(άρκος) Ἰούλ(ιος) Φίλιππος Σεβαστός. Cap laureat spre dreapta.
Rv. *Col(onia) Hel(iopolis); leg(iones) V Maced(onica) (et) VIII Aug(usta)*. Bust turelat al unei femei văzut din față, așezat pe un *cippus*, între doi militari în picioare, ținînd fiecare *uexillum* și scut.
Cohen, V, p. 127, nr. 333.

(2) Av. *M(arcus) Iul(ius) Philippus Caes(ar)*. Bustul său laureat și drapat spre dreapta.
Rv. *Leg(iones) V Maced(onica) (et) VIII Aug(usta); col(onia) Hel(iopolis)*. Preot conducînd doi boi; la dreapta, în cîmp, două *labara*.
Cohen, V, p. 176, nr. 130.

Monedele descrise mai sus, pe al căror revers sînt menționate legiunile V Macedonica (din Dacia) și VIII Augusta (din Germania Superior), constituie dovada prezenței unei vexilații din aceste unități la războiul contra parților[10].

Deosebit de interesantă apare reprezentarea de pe reversul monedei lui Filip cel Tînăr[11]. Este posibil ca împăratul Filip Arabul să fi înconjurat colonia Heliopolis cu ziduri, ceea ce credea a-i da dreptul să se considere un nou *conditor* al acestei vechi colonii a lui Augustus[12]; de altfel, pe moneda acestui împărat, colonia Heliopolis, personificată, apare cu turn pe cap. Amintim în acest context că împăratul își arogă aceeași calitate în cazul Romulei (din Dacia Maluensis) din motive asemănătoare: *ob tute-*

[9] H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain, communément appelées médailles impériales*, V, 1885, p. 127 (nr. 333) și p. 176 (nr. 130).

[10] Robert Saxer, *Untersuchungen zu den Vexillationen der römischen Kaiserheeres von Augustus bis Diokletian* (Epigraphische Studien, 1), Köln—Graz, 1967, p. 52—53, nr. 95—96. Pentru prezența legiunii VIII Augusta (probabil este vorba numai de detașamente) în Orient — este adevărat, pentru perioade nedeterminate —, vezi IGLS, I, 152 (Cyrrhus), II, 455 (Qâtoûra), III/2, 1160 (Seleucia Pieria) (cf. E. Ritterling, RE, XII, 1925, col. 1660, s.u. *legio*; J.-P. Rey-Coquais, JRS, 68, 1978, p. 68, nr. 324); urme lasă în Orient și o altă legiune, XXII Primigenia (CIL, III, 14402 b, la Sinope, Paphlagonia; inscripție iarăși nedatabilă cu precizie), care trimite detașamente la Romula pe timpul lui Filip Arabul (IDR, II, 325—326).

[11] Această reprezentare ne amintește de o monedă de pe timpul lui Traian, pe care este redată fundarea unui oraș (H. Mattingly — E.A. Sydenham, *The Roman Imperial Coinage*, Londra, 1949 (1968), II, p. 284, nr. 567—568, pl. X/184) — după unii autori, *colonia Dacica* (C. Daicoviciu — H. Daicoviciu, *Ulpia Traiana*[2], 1936, p. 9; M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, p. 32). În legătură cu cele două monede emise la Heliopolis sub Filip Arabul și fiul său, există și părerea că ar comemora retrospectiv fundarea Coloniei Iulia Augusta Heliopolis de către veterani din legiunile V Macedonica și VIII Augusta (J.-P. Rey-Coquais, JRS, 68, 1978, p. 57; vezi și IGLS, VI, p. 34).

[12] Într-un articol publicat de P.A. Février, *Enceinte et colonie (De Nîmes à Vérone, Toulouse et Tipasa)*, în *Omaggio a Fernand Benoit*, III, Bordighera, 1972 (Rivista di Studi Liguri, XXXV), p. 277—286, se afirmă că ridicarea unei cetăți la treapta de *colonia* este legată de construirea zidului înconjurător; această opinie este însă combătută de R. Rebuffat, MEFRA, 86, 1974, 1, p. 506 nota 1 și p. 513 nota 1.

lam ciuit(atis) coloniae suae Romul(ae) circuitum muri manu militari a solo fecerunt[13].

Demn de remarcat este faptul că izvoarele antice nu fac alte mențiuni cu privire la dislocarea unor efective militare din Dacia pe frontul din Orient. Unele aluzii par a face două inscripții : una pe un altar de la Drobeta, dedicat lui *Mars Gradiuus* ('cel care pășește la luptă'), de către *cohors I sagittariorum milliaria Gordiana*[14]; alta, tot pe un altar, de la Ulpia Traiana Sarmizegetusa, închinată lui *Mars Augustus*[15] — amîndouă pe timpul lui Gordian al III-lea. Este posibil ca atunci să fi fost dislocate și alte efective militare din Dacia, ceea ce va fi afectat grav apărarea provinciei; într-o inscripție de la Apulum, un anume *G. Val(erius) Sarapio* închină un altar lui *Iupiter Optimus Maximus*, drept mulțumire că a scăpat din captivitatea carpică (*a Carpis liberatus*)[16].

Atacul a intervenit abia după preluarea puterii de către Filip, așa cum rezultă din analiza tezaurelor monetare; acestea sînt :

a) tezaurul de la Săpata de Jos (jud. Argeș); el a fost utilizat ca argument pentru existența unui atac carpic asupra Daciei în anul 242; dar B. Mitrea a dovedit că tezaurul respectiv nu se încheie în acest an, ci în 244 (în tezaur sînt prezenți nu mai puțin de 4 antoniniani, datați între 243 și 244)[17]. ;

b) tezaurul de la Bălești (jud. Gorj)[18]; cea mai recentă monedă datează din anii 243—244 (RIC, 153);

c) tezaurul descoperit în castrul de la Bumbești (jud. Gorj)[19]; ultimele trei piese sînt de la Filip Arabul și Otacilia Severa;

d) tezaurul de la Geomal (jud. Alba)[20]; unica monedă de la Gordian al III-lea datează între 242 și 244 (RIC, 216);

e) tezaurul de la Ioneștii Govorii (jud. Vîlcea)[21]; din 151 de piese, una aparține lui Filip Arabul.

Tezaurele de la Dobridor și Vîrtopu (jud. Dolj), Jeledinți (jud. Hunedoara), Ațel, Ocna Sibiului și Apoldul Mic (jud. Sibiu) fie că nu au fost recuperate în întregime, fie că nu au fost studiate mai amănunțit și nici încadrate cronologic după cataloage mai recente[22].

[13] IDR, II, 324 (=CIL, III, 8031; ILS, 510).
[14] IDR, II, 23 (=CIL, III, 6279; ILS, 3154).
[15] IDR, III/2, 266 (=CIL, III, 1433; ILS, 7129).
[16] CIL, III, 1054; același personaj dedică un altar zeiței Diana Regina (CIL, III, 1003).
[17] Vezi bibliografia citată la nota 8.
[18] D. Protase, SCN, II, 1958, p. 259, nr. 9; cf. C. Preda, SCN, IV, 1968, p. 192—193 (pentru datarea celei mai recente monede din tezaur).
[19] Otilia Gherghe, Petre Gherghe, Revista Muzeelor și Monumentelor (seria Muzee), XIV, 1977, 2, p. 13.
[20] M. Macrea — D. Protase, SCȘCluj, V, 1954, 3—4, p. 534; cf. C. Preda, SCN, IV, 1968, p. 193.
[21] B. Mitrea, SCN, IV, 1968, p. 209—221.
[22] C. Preda, SCN, IV, 1968, p. 190—191, 193. În legătură cu această problemă nu am avut în vedere nici tezaurul de 1021 de piese de la Bîrca, jud. Dolj (menționat de B. Mitrea, Dacia, N.S., VII, 1963, p. 593; *Fasti archaeologici*, XVII, 1965, nr. 6800), în care ultima monedă este bătută sub Filip Arabul, deoarece în această localitate au mai apărut alte trei tezaure — dintre care unul se încheie sub Gordian al III-lea (C. Preda, SCN, IV, 1968, p. 175 și urm.), alte două sub Decius (Oct. Iliescu, SCN, V, 1971, p. 327—332; celălalt, descoperit în 1963, este menționat de D. Tudor, *Oltenia romană*[4], 1978, p. 117). Ar fi posibil ca și cele două tezaure de la Bîrca, avînd ultimele monede de la Gordian al III-lea și Filip Arabul, să fi fost îngropate mai tîrziu decît data atacului carpic asupra Daciei Malvensis.

Așadar, cele mai de seamă descoperiri monetare, care erau folosite ca dovadă a unui atac carpic asupra Daciei pe timpul lui Gordian al III-lea (în 242), nu mai pot fi luate în considerație[23], data îngropării lor fiind ulterioară sau cu semn de întrebare.

În anul 1979, în cursul cercetărilor din castrul roman de la Cîmpulung (Jidava), s-a descoperit, în stratul de arsură provenit de la incendierea unei construcții interioare, un antoninian de la Filip cel Tînăr[24]:

Av. *M. Iul(ius) Philippus Caes(ar)*. Cap radiat.

Rv. *Principi iuuent(utis)*. Filip cel Tînăr în haine militare, spre stînga, ținînd glob și sceptru transversal.

Cohen, 54; RIC, 216 c, antoninian (pl. 8/5), a. 244—246.

Dacă se are în vedere și timpul scurs pînă la ajungerea acestei monede în Dacia, rezultă că atacul carpic — și implicit distrugerea castrului de la Cîmpulung — nu a putut avea loc înainte de anul 245.

Deși legiunea V Macedonica este menționată pe monedele de la Heliopolis, unitatea și-a avut sediul permanent în Dacia, pînă la retragerea aureliană; la războiul partic al lui Gordian al III-lea, ea a trimis desigur doar o vexilație. De altfel, pe monedele din seria PROVINCIA DACIA, emise începînd din anul 246, reprezentarea figurată a provinciei este însoțită de emblemele celor două legiuni — V Macedonica și XIII Gemina[25].

Se poate deduce, din cele arătate mai sus, că dislocarea unor trupe din Dacia pentru războiul cu parții a slăbit apărarea provinciei, încurajînd atacul carpilor [26].

Martie 1985

Muzeul de Istorie al R.S. România
Calea Victoriei, 12
70011 București

QUELQUES ASPECTS DE L'HISTOIRE DE LA DACIE REFLÉTÉS PAR LES ÉMISSIONS MONÉTAIRES DE L'EMPEREUR PHILIPPE L'ARABE

(RÉSUMÉ)

L'auteur discute deux monnaies en bronze émisses par la ville de Héliopolis de Syrie (Cohen, V, p. 127, n° 333 et p. 176, n° 130; voir *supra*, p. 58).

Les légendes explicatives des revers de ces monnaies nous informent sur la présence dans cette ville d'une vexillation des légions V[e] Macedonica (qui tenait son camp à Potaïssa, en Dacie) et VIII[e] Augusta (de Germanie Supérieure; voir à ce propos R. Saxer, Epigraphische Studien,

[23] C. Preda, SCN, IV, 1968, p. 193—195.

[24] Em. Popescu, C.C. Petolescu, T. Cioflan, *Distrugerea castrului roman de la Cîmpulung (Jidava)*, în Studii și comunicări, Cîmpulung Muscel, 1984, p. 16.

[25] Despre această problemă, I. Winkler, SCN, V, 1971, p. 147—148.

[26] Se știe că prin atacurile anterioare carpii atinseseră numai Moesia Inferioară; R. Vulpe, *op. cit.*, p. 230—232.

1, 1967, pp. 52—53, n[os] 95—96), et non de la commémoration rétrospective de la fondation de la *Colonia Heliopolis* (voir J.-P. Rey-Coquais, JRS, 68, 1978, p. 57).

Selon l'auteur, un détachement de la légion V[e] Macedonica et, éventuellement, aussi d'autres formations militaires de la Dacie, ont participé à l'expédition contre les Parthes de l'empereur Gordien III. La dislocation de ces effectifs a affecté probablement d'une manière assez grave le système défensif de la province ; ce fait a encouragé les Carpes, qui ont déclenché en 245 leur grande invasion de la Dacie. Les envahisseurs ont ravagé spécialement la Dacie Maluensis ; à cette occasion, le *limes transalutanus* a été abandonné et la défense de la province retirée sur l'Olt.

ERICH KETTENHOFEN

AVRELIANVS CARPICVS MAXIMVS

Pacato igitur oriente in Europam [1] *redit uictor atque illic Carporum copias adlflixit.* So berichtet der Autor der *Historia Augusta* in der Aurelian-Vita (A 30, 4f.); der Senat habe dem Kaiser den Siegerbeinamen *Carpicus* [2] verliehen, doch sei ihm dieser 'garstig vorgekommen' [3], da er bereits die Siegestitel *Gothicus*, *Sarmaticus*, *Armenicus*, *Parthicus* und *Adiabenicus* trage [4].

Auch Zosimos läßt den Kaiser nach Europa ziehen (I 59,1). Die mitgeführte Zenobia sei auf dem Weg gestorben, während mehrere vornehme Palmyrener im Bosporus ertrunken seien [5]. Einen Sieg über die Karpen erwähnt Zosimos dagegen nicht, vielmehr läßt er den Kaiser noch während des Marsches (ἐχομένου δὲ Αὐρηλιανοῦ τῆς ἐπὶ τὴν Εὐρώπην ὁδοῦ) auf die Kunde von einer Revolte in Palmyra hin umkehren (I 61,1). Auch die *Historia Augusta* erwähnt den Aufbruch des Kaisers, und zwar vom Rhodopegebirge aus (A 31,1) [6].

Der Sieg über die Karpen wird durchweg von der Forschung in das Jahr 272 datiert, in dem Aurelian der palmyrenischen Herrschaft im Osten ein Ende machte [7]. Dies ist nicht mehr zweifelhaft, seitdem Rea

[1] Wenn die SHA hier unter *Europa* eine der sechs Provinzen der *dioecesis Thraciae* (*Thraciarum*) verstünde (was der Text im 17. Kapitel derselben Vita nahelegt (*plerique* ⟨*Ha*⟩*emimontum Europamque uexant* [17, 2]), entfiele zur Lokalisierung der Schlacht der Hinweis auf CIL III 12456 (früher: AÉ, 1891, 50): . . .*et Carpos inter Ca*]*rsium et Sucid*[*auam deleuit. Duros Aurel* im Text wirft weitere Fragen auf, auf die hier nicht näher eingegangen werden kann. Zweifel äußerte bereits E. Groag, *Domitius* (36), RE V 1(1903), 1388 und die Notiz in SHA, A 31,3 läßt den Kaiser vom Rhodopegebirge wieder in den Osten zurückkehren. Die Lesung *Duros*[*torum*] der Herausgeber von CIL III ist schwerlich richtig. Zur *dioecesis Thraciae* vgl. T. Zawadzki, *Dioecesis Thraciarum. Un indice de falsification dans l'Histoire Auguste*, BHAC 1972/1974. Antiquitas IV 12, Bonn 1976, 323–330.

[2] Den Verfasser der Vita hat dies zum Kalauer vom *Carpisclus* verleitet; vgl. dazu E. Hohl, *Ein politischer Witz auf Caracalla*. SDAW. Kl. f. Ges. Wiss. 1950, 1, Berlin 1950, 3f.

[3] Übersetzung nach: *Historia Augusta. Römische Herrschergestalten*, Bd. 2. Von Maximinus Thrax bis Carinus. Übers. v.E. Hohl, BAW, Zürich und München 1985, 201.

[4] Vgl. zum Quellenwert der Notiz W.H. Fisher, *The Augustan Vita Aureliani*, JRS 19(1929), 143. Zu den Vorstellungen, die der *HA*-Verfasser mit der Fälschung der Akklamation verband, vgl. u.a. W. Hartke, *Römische Kinderkaiser. Eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins*, Berlin 1951 (=ND Darmstadt 1972), 356ff.

[5] Unverständlich ist. daß nach R. Hanslik, *Zenobia*, RE X A (1972) 5 Zos. I. 59 die Ankunft Zenobias in Rom belegt; vgl. dazu F. Paschoud, Zosime. *Histoire Nouvelle.* Tome I (Livres I et II), Paris 1971, 168 Anm. 87.

[6] J. Schwartz, *La place de 'Égypte dans l'Histoire Auguste*, BHAC 1975/1976, Antiquitas IV 13, Bonn 1978, 180 hat die Entsprechungen zwischen Zosimos und der Aurelian-Vita der *Historia Augusta* zusammengetragen. Zur Quellenfrage in A 31,3 vgl. Fisher (hier Anm. 4) 138f.

[7] So schon Groag (hier Anm. 1) 1388 wie auch G. Sotgiu im jüngsten Forschungsbericht: *Aureliano (1960–1972)*, ANRW II 2. Berlin/New York 1975, 1043. Abweichend hingegen A. Alföldi, *Über die Juthungeneinfälle unter Aurelian*, Sbornik G. Kacarov, I, Sofija 1950(=IBAI 16), 23 = *Studien zur Geschichte der Weltkrise des 3. Jahrhunderts nach Christus*, Darmstadt 1967, 429 f. Unpräzise hier Paschoud 169 Anm. 88 („Aurélien eut livré quelques combats contre les Barbares sur la frontière du Danube"). Hier nicht behandelt werden soll die Frage der Ethnogenese der Karpen; vgl. dazu die Beiträge des rumänischen Gelehrten Gh. Bichir:

StCl XXV, 1987, București, p. 63–69

nach Durchsicht der Datierungen nach Kaiserjahren in den Papyri nachweisen konnte, daß am 17.4.272 in Ägypten noch nach Vaballath (Jahr ε) und Aurelian (Jahr β) datiert wird (P. Oxy. XL 2904), am 24.6.272 der palmyrenische Herrscher dagegen nicht mehr erwähnt wird (P. Oxy. XL 2902) [8]. Ist der historische Kontext von der *Historia Augusta* korrekt gezeichnet, scheint ein Zweifel am Datum des Karpensieges nicht mehr möglich. Die Annahme des Siegerbeinamens *Carpicus maximus* durch Aurelian datiert man ebenfalls in das Jahr 272 [9].

Die *Historia Augusta* ist die einzige uns erhaltene Quelle, die von einem Sieg Aurelians über die Karpen weiß. Angesichts des sowohl papyrologisch wie epigraphisch bezeugten Siegestitels [10] dürfte an einem Sieg des Kaisers in der Tat nicht gezweifelt werden.

Ich möchte im Folgenden lediglich einige auffällige Beobachtungen mitteilen : durchmustert man die Papyri, die nach Aurelians Gewinn der Alleinherrschaft in Ägypten datieren und Siegestitel des Kaisers erwähnen, ergibt sich folgendes Bild :

P. Oxy. XL 2902	24.6.272 (Jahr 3,30. Payni) Γουνθικοῦ Μεγίστου
P. Oslo III 96	25.7.—23.8.272 (Jahr 3, Mesorē) [Γουνθικοῦ Μεγίστου]
P. Mich. XIV 676	4.8.272 (Jahr 3, Mesorē) Γουθθικοῦ Μεγίστου
P. Stras. 280	26.8.272 [11] (Jahr 3,3. Epagomene) Γουνθικο[ῦ] Μεγίστου
P.Oxy. VII 1036	10.10.272 [12] (Jahr 4,13. Phaōphi) Γ̣[ο]υ̣[νθ]ι̣κ̣οῦ Μεγίστου
P. Oslo III 85 = Vandoni, Feste, Nr. 94	26.3.273 (Jahr 4 [13], 30. Phamenōth) Γο̣θθικοῦ Μεγ[ί]σ̣τ̣[ου]
P. Ups. Frid. 6	25.7.—23.8.273 (Jahr 4, Mesorē) Γουνθικοῦ Μεγ[ίστου]
P. Lips. I 119, Col. II [14]	

Noi contribuţii la cunoaşterea culturii materiale a carpilor (Neue Beiträge zur Kenntnis der materiellen Kultur der Karpen), SCIV 16 (1965), 657—674; ders., *La civilisation des Carpes (IIe—IIIe siècle de n.e.) à la lumière des fouilles archéologiques de Poiana-Dulceşti, de Butnăreşti et de Pădureni*, Dacia 11 (1967), 177—224.

8 J.R. Rea, *The Oxyrhynchos Papyri*, Vol. 40, London, 1972, 15—30 (Table I : 16). Selbst J. Schwartz, der früher eine abweichende Chronologie vertrat, folgte Rea : *La préfecture d'Egypte et Interim*, ZPE 20 (1976), 106.

9 So etwa PIR ² D 135, S. 42; A. Arnaldi, *La successione dei* cognomina deuictarum gentium *e le loro interazioni nella titolatura dei primi tetrarchi*, RIL 106 (1972), 33.

10 Nicht statthaft ist daher das von Fisher (hier Anm. 4) 138 empfohlene Verfahren, die über Zosimos hinausgehenden Informationen der *Historia Augusta* als unglaubwürdig zu verwerfen. Vgl. allgemein zum Siegestitel : N. Gostar, *Les titres impériaux Dacicus maximus et Carpicus maximus*, Actes de la XIIe Conférence Internationale d'Études Classiques 'EIRENE', Cluj-Napoca 2—7 octobre 1972, Bucureşti/Amsterdam 1975, 643—649. Zum Siegertitel in der Zeit der Tetrarchie : T.D. Barnes, *The New Empire of Diocletian and Constantine*, Cambridge/London, 1982, 17—23.

11 Unrichtig die Datumsangabe (26.8.273 p.C.) im Regest der Papyrusedition (S. 149).

12 Unrichtig die Datumsangabe (A.D.273) im Regest der Papyrusedition (S. 177).

13 Vgl. J.R. Rea, *Notes on Some IIIth and IVth Century Documents*, CE 46(1971), 154 „δ̣ in 1.23 being unverifiable from the photograph").

14 Die im Recto genannten Siegerbeinamen Παρ]θικοῦ Μεγίστου Βρεττανικοῦ Μεγίστου beziehen sich auf Caracalla; vgl. schon U. Wilcken, AfP 3 (1906), 569 sowie BL I (1922), 216, zutreffend unter Caracalla genannt bei P. Bureth, *Les titulatures impériales . . .*, Bruxelle, 1964, 104, übersehen von A. Stein, PIR² D 135, G. Sotgiu, *Studi sull'epigrafia di Aurelianos*

	17.10.273 (Jahr 5 [15], 20. Phaōphi)
	Γουντικοῦ Μεγίστου Καρπικοῦ Μεγίστου
P.S.I. XII 1231	4.10.274 (Jahr 6, 7. Phaōphi)
	Γουθικοῦ Μεγίστου Καρπικοῦ Μεγίστου
P. Oxy. XLIX 3497	27.10.274 (Jahr 6, 30. Phaōphi)
	Γοθθικοῦ Μεγίστου Καρπικοῦ Μεγίστου
B.G.U.IV 1074 = SB 5225	
	27.12.274–25.1.275 (Jahr 6, Tybi [16])
	-----]γίστου Καρπικοῦ Μεγ[ί]σ[τ]ου
P. Oxy. XIII 1633	23.8.275 (Jahr 6, 30. Mesorē)
	Γερμα[ν]ικ[οῦ] ~ Μ[ε[γίσ[του] Περ[σικοῦ Μεγί-
	Γοθθικοῦ Μεγίστου Καρπικο[ῦ] Μεγίσ[του]
P. Oxy.XII 1455	18.10.275 (Jahr 7, 21. Phaōphi)
	Γερμανικοῦ Μεγίστου Περσικο[ῦ] Μεγίστου
	Γοθθικοῦ Μ[ε]γίστου Καρπικοῦ Μεγίστου

In P. Stras. 671 ist von der Siegestitulatur ---][ερ [-------] εγίστου Καρπικοῦ Μεγί[σ]τ[ο]υ sowiedas Tagesdatum ([φ]αρμοῦθι β), nicht jedoch das Jahr erhalten [17].

Fehlt jeglicher Siegestitel in der gemeinsamen Regierung mit Vaballath, so führt Aurelian seit dem 24.6.272 (bisher frühestes bekanntes Zeugnis) den Titel Γουνθικὸς Μέγιστος, dem wir von diesem Zeitpunkt an bis zum Tode des Herrschers begegnen. Im Oktober 273 finden wir ein Zeugnis, das Aurelian zusätzlich nun auch Καρπικὸς Μέγιστος nennt, ein Siegerbeiname, den als erste Philippus Arabs und sein Sohn trugen [18]; er folgt — wie in drei weiteren Papyri (P.S.I. 1231; P. Oxy. 3497;

Univ. di Cagliari .Fac. di Lettere e di Magistero 4, Palermo 1961, 24.26 sowie von I. König, *Eine Beobachtung zum Zerfall des gallischen Sonderreiches und der Titel 'Britannicus Maximus' Kaiser Aurelians*, Latomus 33 (1974), 51–56. Zu der dort genannten Inschrift CIL III 12333 (aus Serdikē) = ILS 8945 vgl. meinen Aufsatz (*Zur Siegestitulatur Kaiser Aurelians*), Tyche 1 (1986), 138–146,.

[15] Entscheidend ist die Korrektur Wilckens' (vgl. Anm. 14) 569, der der Herausgeber Mitteis zustimmte (BL I[1922] 216 Anm. 3). Das Datum des 17. Oktober 274, das BL I— mit Berufung auf F. Preisigke—anführt, ist daher unzutreffend. A Stein, *Gothicus*, RE VII 2 (1912), 1683 ist, soweit ich sehe, der einzige Forscher, der die Korrektur Wilckens' berücksichtigt hat. Für die Anfertigung einer Mikroaufnahme von P. Lips. I 119 (=Inv. nr. 224) danke ich sehr herzlich Herrn Dr. Döring (Karl-Marx-Universität Leipzig, Univ.-Bibl., Handschriftenabteilung). Herrn Prof. Dr. J. Shelton, sowie Herrn Dr. R. Scholl danke ich für die erneute Lesung des Papyrus. In sonstigen Papyri, die das 5. Jahr Aurelians erwähnen, begegnen keine Siegerbeinamen für den Kaiser: SB 12111 (dazu: D. Hagedorn, *Nochmals P. Mich. Inv. 26 a*, ZPE 27[1977], 100), P. Stras. 8, Col. II, Z.9 (unsicher; vgl. dazu: Recherches de Papyrologie 3[1964], 56), B.G.U. 1073 (Mecheir), P. Mert. 26 (8.2.274).

[16] Die Lesung des Datums in Z. 15 ist unsicher, in Z.13 ist das Datum nicht erhalten; dort ergänzt M. Vandoni, *Feste pubbliche e private nei documenti greci*, Milano/Varese 1964, S. 96 ἔτους ε΄.

[17] Das Datum, das die Editoren im Regest vorschlagen (272), steht im Widerspruch zu ihrem Kommentar (« l'année la plus haute possible est 273 et la plus tardive 275 p.C. »). Aufgrund der Erwähnung des Siegestitels Καρπικοῦ Μεγί[σ] το[υ] scheidet der 28.3.273 als Datum von P. Stras. 671 aus, da wir dem Siegerbeinamen im Monat Mesorē des Jahres 4 (P. Ups. Frid. 6) auf Papyri noch nicht begegnen.

[18] Das letzte datierbare Zeugnis, das lediglich Γουνθικὸς Μέγιστος als Siegestitel führt. ist bisher P. Ups. Frid. 6 (Jahr 4, Mesorē). Als frühesten Beleg in Papyri für die Philippi als Καρπικοί finde ich P. Oxy. 1276 (26.5.—24.6.249); vielleicht früher zu datieren ist P. Got. 76 (wo die Datumsangaben verloren sind).

B.G.U. 1074) — auf Γουνθικὸς Μέγιστος [19]. In den letzten Monaten der Regierung verzeichnen die Papyri P. Oxy. 1633 sowie P. Oxy. 1455 schließlich vier Siegestitel, in denen gleichlautend Aurelian nun auch die Titel Γερμανικὸς Μέγιστος und Περσικὸς Μέγιστος beigelegt werden [20].

Wir können festhalten, daß die Papyri, die den Siegerbeinamen Καρπικὸς Μέγιστος erwähnen, der Zeitspanne von Oktober 273 bis zum Tod des Kaisers zuzuweisen sind.

Was verraten die Inschriften? Kneissl hat im Ausblick seiner Untersuchung festgestellt, daß Siegerbeinamen im 3.Jh. n.Chr. weitaus seltener begegnen [21]. Pond hat in seiner 1970 erschienenen Dissertation 162 Aurelian-Inschriften gezählt [22]. Für den Siegerbeinamen Carpicus Maximus habe ich lediglich acht Belege gefunden, in zwei Inschriften ist der Siegestitel zweifelsfrei zu ergänzen:

AÉ 1979, 409 [23] = AÉ 1980, 640
Ger(manicus) M(aximus) Gothicus M(aximus) Parthicus M(aximus) Carpicus Max(imus)

CIL II 4506 = Vives 1195 = König, *Usurpatoren* [24], Nr. 120
Arabicus Max(imus) Gothicus Max(imus) Carpic[us] Max(imus)

CIL III 7586 = ILS 8925
Parti[cus Max]imus Guttic[us Maximu]s Germanicus [Maxim]us Carpicus [Maximus]

CIL VI 1112
Gothicus Max(imus) Germanicus Max(imus) [P]arthicus Max(imus) Carpicus Max(imus)

CIL XII 5548 = ILS 582 = König, *Meilensteine* [25], Nr. 120 = CIL XVII/2, 158
Germ(anicus) Max(imus) Guticus Max(imus) Carp(icus) Max(imus)

CIL XII 5561 = König, *Meilensteine*, Nr. 134 = CIL XVII/2, 172
Ger(manicus) Max(imus) Goth(icus) Max(imus)

[19] Mit Recht wird daher in SB 5225 (=B.G.U. 1074) ergänzt zu: Γωθικοῦ Με]γίστου Καρπικοῦ Μεγ[ί]σ[τ]ου.

[20] Trifft die Lesung Π]ẹρ in P. Stras. 671 (vgl. hier Anm. 17) zu, wären hier d r e i Siegernamen vereint anzutreffen: Γερμανικὸς — oder Περσικὸς — Μέγιστος, Γωθικὸς Μέγιστος, Καρπικὸς Μέγιστος. Eine Entscheidung, welcher der Siegernamen als dritter in das Formular aufgenommen wurde, erlauben die von J. Schwartz gelesenen Buchstaben ẹρ nicht. Ein Vergleich der Zeilenlänge in Z. 21f. (Ergänzung in Z. 21: Γ]ẹρ[μανικοῦ — oder Π]ερ[σικοῦ — Μεγίστου Γωθικοῦ läßt erkennen, daß für einen vierten Siegestitel der Raum nicht ausreicht und Abkürzungen der Siegestitel nicht statthaft sind, da in Z. 22 Μεγίστου jeweils ausgeschrieben ist. Mutmaßen kann man, ob bereits in B.G.U.IV 1073 — wie in P. Stras. 671 — drei Siegestitel begegnen. Die große Textlücke in Z. 13 erlaubt jedoch kein sicheres Urteil.

[21] P. Kneissl, *Die Siegestitulatur der römischen Kaiser.* Untersuchungen zu den Siegerbeinamen des ersten und zweiten Jahrhunderts, Hypomnemata 23, Göttingen, 1969, 174.

[22] E.A. Pond, *The Inscriptional Evidence for the Illyrian Emperors: Claudius Gothicus through Carinus, 268—284 A.D.*, Ph.D. 1970, Ann Arbor 1971, 16.

[23] Vgl. Y. de Kisch, *Informations archéologiques*, Gallia 38 (1980), 343ff. AÉ 1979, 409 und AÉ 1980, 640 sind identisch (Hinweis von Prof. Dr.W. Eck, Köln).

[24] *Inscripciones Latinas de la España Romana.* Antologia de 6800 textos por J. Vives, Barcelona, 1971; I. König, *Die gallischen Usurpatoren von Postumus bis Tetricus*, Vestigia 31, München 1981. Zu dieser Inschrift vgl. den in Anm. 14 genannten Aufsatz.

[25] I. König, *Die Meilensteine der Gallia Narbonensis.* Studien zum Straßenwesen der Prouincia Narbonensis, Itinera Romana 3, Bern 1970.

CIL XIII 8973 = CIL XVII/2, 498 — Carp(icus) Max(imus) Pers(icus) Max(imus)

Ger(manicus) M(aximus) Got(icus) M(aximus) Par(thicus) M(aximus) Da[c(icus)] M(aximus) Car(picus) M(aximus)

IRT 943 — Germanicus Max(imus) Carpicus Max(imus)

Zu ergänzen in:

CIL XII 2673 = 5571a = König, *Meilensteine*, Nr. 270 = CIL XVII/2, 184 a

Germ(anicus) Max(imus) Goth(icus) [Max(imus) Carp(icus) Max(imus) Pers(icus) Max(imus)]

CIL XII 5549 = König, *Meilensteine*, Nr. 122 = CIL XVII/2, 160

Ger[manic(us) Max(imus) Go]thic(us) Ma[x(imus) Carp(icus) Max(imus) Par]thic(us) Ma[x)imus)]

Welche zeitlichen Fixierungen erlauben die Inschriften, die den Siegertitel führen?

Abgesehen von IRT 943 nennen die Zeugnisse zumindest d r e i Siegerbeinamen, ein Indiz, das für die Datierung in die späte Regierungszeit des Kaisers sprechen könnte. Versuchen wir in aller Kürze eine Datierung der Inschriften:

AÉ 1980, 640: *Co(n)s(uli) bis designatus* (sic) ist in die Zeit zwischen Juli und Dezember 274 zu datieren [26].

CIL II 4506: Die Angaben sind unvereinbar (*trib p III*, *cos III*, *proc III*). Die Inschrift ist nur unzureichend überliefert [27].

CIL III 7586: Inschrift aus Callatis (Mangalia), in der der Name des Kaisers wie der des dedizierenden Statthalters von Niedermoesien ausgemeißelt sind. Aufgrund der Datierung *tribu]niciae pote[stati]s III Cos P P* ist die Inschrift meist in das Jahr 272 datiert worden [28]; entscheidend ist die Ehrung Aurelians als *restitutor patriae*, worauf E. Doruţiu-Boilă mit Recht hinwies [29]; sie datiert folgerichtig in das Jahr 274 [30].

[26] Vgl. de Kisch (hier Anm. 23) 345.

[27] Vgl. König, *Usurpatoren*, 219. Rea (hier Anm. 8) 29 spricht von einem „suspect document". Für 275 spricht die Angabe des 3. Konsulats, für 272 die Iterationsziffer der trib. Gewalt (III), deren Lösung jedoch umstritten ist, so daß L. Bivona, *Per la cronologia di Aureliano*, Epigrafica 28(1966), 117 f. zutreffend die Konsulatsangabe als „unico dato sicuro" ansieht. Auch G. Sotgiu (hier Anm. 14) 17 mit Anm. 2 datiert die Inschrift in das Jahr 275. Vives nennt — unrichtig — nur 272 als Datum.

[28] Neben den Herausgebern von CIL III 7586 u.a. L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, BEFAR 89, Paris 1904, 358; P. Schnabel, *Die Chronologie Aurelians*, Klio 20 (1926), 368; A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Diss. Pann.I 11, Budapest 1940, 107; J. Fitz, *Die Laufbahn der Statthalter in der römischen Provinz Moesia Inferior*, Weimar 1966, 38; G. Sotgiu (1961) 61f. In der in Anm. 7 genannten Arbeit (1975) datiert sie die Inschrift in das Jahr 271—272.

[29] E. Doruţiu-Boilă, *Über einige Statthalter von Moesia Inferior*, Dacia 12 (1968), 406; vgl. dazu G. Alföldy, Byzantinoslavica 34 (1973), 239 (Rezension von PLRE I). Zur Identifizierung des Statthalters, dessen Name eradiert ist, vgl. ebda., 404—408.

[30] Die hohe Zahl der Triumphalepitheta sollte ebenfalls zur Datierung der Inschrift herangezogen werden. Vgl. auch Bivona (hier Anm. 27) 113 Anm. 22, die zum Fehlen der Iterationsangabe bei Konsulaten Stellung nimmt; zum „computo C" vgl. dagegen den — berechtigten — Einwand Rea's 29 Anm. 2.

Die Anhänger der üblichen Datierung (272) mögen argumentieren, daß der Statthalter von Moesia Inferior sogleich nach Bekanntwerden des Sieges über die Karpen—der nach der *HA* in das Jahr 272 zu datieren ist — den Siegestitel in die Titulatur aufgenommen habe, auch wenn der Kaiser den Titel erst im Spätsommer 273 offiziell annahm, wie ich hier aufzuzeigen suche.

CIL VI 1112 : Inschrift, gesetzt vom Stadtpräfekten Virius Orfitus (Name nicht erhalten, jedoch aufgrund der Daten der Inschrift sicher zu erschließen) [31]. Die Datierungskriterien entsprechen denen in AÉ 1980, 640.

CIL XII 5548 : Die Iterationsziffer (III) geht der Konsulatsangabe voraus (wie etwa in AÉ 1900, 31); Datierung : 275 [32].

CIL XII 5561 : Die üblichen Datierungskriterien fehlen [33]; als *pacator et restitutor orbis* wird Aurelian erst nach dem Ende der Usurpationen (Frühjahr 274) geehrt [34].

CIL XIII 8973 : Einzige Inschrift Aurelians, in der der Kaiser fünf Siegestitel führt [35]. *Cos III* wie auch die 7. tribunizische Gewalt [36] sichern 275 [37].

IRT 943 : Aufgrund von *Cons(uli) ter* ist der Meilenstein mit Sicherheit dem Jahr 275 zuzuweisen.

CIL XII 2671 = 5571 a : *Restitutor Galliarum* in Z. 11f. wie auch die Konsulatsangabe [38] setzen die Inschrift in die Jahre 274/75.

CIL XII 5549 :]*or orbis* in Z. 7, ergänzt zu *restitut*]*or orbis*, bietet Frühjahr 274 als terminus a quo [39].

T.B. Mitford hat in Z. 7 des Meilensteins der Straße Kourion-Paphos (CIL III 219) Παρθικὸν Μέ]γιστον ergänzt [40]: „Παρθικὸν rather than Καρπικὸν may be confidently restored in 1.8" [41]. Die In schrift muß hier außer Betracht bleiben wie auch CIL III 12333 (Z.8 :]*co*) die nach der Neulesung Kalinkas (1906) als Ehrung für Iulian anzusehen ist

Fassen wir zusammen : Unter der inschriftlichen Zeugnissen findet sich kein einziger Beleg, der den Beinamen *Carpicus Maximus* für die

[31] Zum Stadtpräfekten : PLRE 651 (Orfitus 2). Diese Inschrift besitzt besonderes Gewicht, da beim Stadtpräfekten als Verantwortlichem für die Setzung des Steines Unkenntnis oder Versehen in der Titulatur ausscheiden. Die Form von CIL VI 1112 kann — für die 2. Jahreshälfte 274 — als die offizielle angenommen werden; so auch Arnaldi (hier Anm. 9)33.

[32] Etwas abweichende Datierung bei König, *Meilensteine*, 199. Vgl. dort die Diskussion um die Lesung der Inschrift. Anders Homo 352, Sotgiu (1961) 26.35 mit Anm. 8, unbrauchbar Pond (hier Anm. 22) 177. Vgl. auch Bivona 114 Anm. 24.

[33] Vgl. König, *Meilensteine*, 208.

[34] Vgl. Sotgiu (1961) 27f. sowie König, *Usurpatoren*, 178. Widersprüchlich wiederum Pond 168 (274 or 275), 170 (273), 177 (274—275), zutreffend bereits Homo 353.

[35] Vgl. Kneissl 177.

[36] Vgl. dazu Rea (hier Anm. 8) 29.

[37] So übereinstimmend u.a. Sotgiu (1961) 24; Bivona 116.

[38] II (274), nach König, *Meilensteine*, S. 290 : II[I] (275).

[39] So übereinstimmend u.a. Homo 105 Anm. 2, Sotgiu (1961) 23f., wiederum widersprüchlich Pond 168 (274 or 275), 170 (273).

[40] T.B. Mitford, *Notes on Some Published Inscriptions from Roman Cyprus*, ABSA 42 (1947), 201—230, hier 217f.

[41] Mitford, 218. Von einer Beherrschung Cyperns durch die Palmyrener, die Mitford postuliert, wissen wir nichts, die folglich die Begründung für den Siegestitel Παρθικὸς Μέγιστος für Aurelian fraglich werden läßt, nämlich die 'Heimkehr Cyperns ins Reich'.

Jahre 271 bis 273 sicher bezeugt. Die Papyri legen nahe, daß der Kaiser den Siegerbeinamen erst im Spätsommer 273 offiziell annahm [42]. Die *Historia Augusta* weiß nur von einer Verleihung des Titels in Abwesenheit des Kaisers, zudem legt sie dem Kaiser Siegestitel bei, wie etwa *Armenicus* [Hohl] und *Adiabenicus*, die er nie getragen hat [43]. Im Bericht über die pompa triumphalis des Aurelian (A 33,4) werden die Karpen hingegen nicht genannt, obwohl die „recht stattliche Reihe besiegter Völkerschaften" dem Verfasser nicht zu genügen scheint, so daß er, wie E. Merten beobachtet hat [44], eine Schar von Gesandtschaften beifügt. Nicht beantwortet ist damit jedoch die Frage, ob Aurelian den Sieg über die Karpen erst im Jahr 273 errungen hat oder ob das Datum 272 weiter als zuverlässig gelten darf, das wir aus dem historischen Kontext des 30. Kapitels der Aurelian-Vita der *Historia Augusta* ermitteln können [45]. Die Datierung des Karpensieges wirft damit erneut die Frage der Glaubwürdigkeit dieser „elendesten Sudelei" auf, „die wir aus dem Alterthum haben", wie Mommsen einst so trefflich formulierte [46].

Dezember 1985

Universität Trier
FB III—Alte Geschichte



[42] Vgl. dazu ausführlich den in Anm. 14 genannten Aufsatz.

[43] Dies — sieht man von M.-L. Chaumont, *Recherches sur l'Histoire d'Arménie*, Paris 1969, 90 ab — ist communis opinio der modernen Forschung (vgl. u.a. Sotgiu [1975] 1043; G. Kerler, *Die Außenpolitik in der Historia Augusta*, Habelts Diss. Drucke 10, Bonn 1970, 233 vermutet, daß der Verfasser der Vita sich durch frühere Viten habe inspirieren lassen. *Gothicus* begegnet als Siegerbeiname auf Inschriften und Papyri, *Parthicus* nur auf Inschriften (zu P. Lips. I 119 vgl. hier Anm. 14). Für *Sarmaticus* wäre der völlig unzureichend überlieferte Text von CIL III 14184[3] zu nennen; methodisch unstatthaft ist es AÉ 1925, 57 unbesehen als Aurelianinschrift anzuführen, wie es etwa Sotgiu (1961) 21 und Pond 167 tun.

[44] E.W. Merten, *Zwei Herrscherfeste in der Historia Augusta. Untersuchungen zu*]*den* pompae *der Kaiser Gallienus und Aurelianus*, Antiquitas IV 5, Bonn 1968, 122. Einen Hinweis auf das — überraschende — Fehlen der Carpi in der *pompa* Aurelians vermisse ich freilich bei Merten.

[45] Ein Blick auf die Parallelüberlieferung bei Zosimos belegt, daß die Notiz nicht auf die gemeinsame Quelle zurückgeführt werden kann, in der J. Schwartz (hier Anm. 6) Nicomachus Flavianus erkennen will. Zur Quellenfrage in SHA, A 30 vgl. dens. ebda, 179f. Die Karpen werden übrigens in der *Historia Augusta* nur noch in MB 16,3 genannt.

[46] Th. Mommsen, *Die Scriptores Historiae Augustae*, Hermes 25 (1890) 229 =*Gesammelte Schriften*, 7. Bd., Berlin 1909, 303f. Zu großes Vertrauen schenkt immer noch J. Scarborough der *Historia Augusta* (*Aurelian: Questions and Problems*, CJ 68 [1972—1973], 339 mit Anm. 30), der die *HA*-Notiz durch die hier in Anm. 1 genannte Inschrift bestätigt sieht, die in das Jahr 272 zu datieren sei.

BENGT LÖFSTEDT

ZU JUSTUS LIPSIUS' BRIEFEN

Der belgische Humanist Justus Lipsius (1547—1606) ist in erster Linie wegen seiner grundlegenden Ausgaben klassischer Autoren (Tacitus, Seneca und andere) bekannt, aber er hat auch viele Abhandlungen über die klassische Altertumswissenschaft geschrieben, die im Jahre 1585 in einer Gesamtausgabe (8 Bände) publiziert wurden. Er war ein eifriger Briefschreiber, und er hat selbst Proben aus seiner Korrespondenz gedruckt (*Epistolarum centuriae duae*, Leiden 1591). Es gibt mehrere spätere Editionen seiner Briefe, aber auf eine Gesamtausgabe haben wir bis jetzt warten müssen [1].

Die Koninklijke Academie van Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België hat nun aber das Riesenunternehmen angefangen, eine vollständige kritische Ausgabe von Lipsius' Briefwechsel zu publizieren. Man schätzt, es werden insgesamt 15 Bände sein, und bisher sind 2 erschienen : der erste, der von A. Gerlo — M. A. Nauwelaerts — H. D. Vervliet besorgt wurde und im Jahre 1978 erschien, enthält Briefe aus den Jahren 1564—1583 ; der zweite, für den M. A. Nauwelaerts allein verantwortlich ist und der 1983 herauskam, enthält Briefe aus den Jahren 1584—1587.

Bei meiner Durcharbeitung dieser zwei Bände habe ich Notizen gemacht, die ich in der Hoffnung veröffentliche, daß sie den künftigen Editoren von Lipsius' Briefwechsel von Nutzen sein können.

Quellen

Der Quellenapparat ist mehrfach zu ergänzen. Folgende Verweise seien hinzugefügt :

I 4,135 f. *ubi brachium in scribendo semel concalefeci* : Cic. *de orat.* 2,316 *cum bracchium concalefecerit.*

8,50 f. *Carrionis mei suauissimos oculos statim aduenien*s *sum dissuauiatus* : Cic. *fam.* 16,27,2 *tuosque oculos . . .dissuauiabor* (auch in einem Briefe Carrios an Lipsius : I 55,25 f. *Lipsi mei uultum et mellitissimos oculos . . .dissuauiari*).

11,3 f. *noli putare me duos parietes de una fidelia* : Cic. *fam.* 7,29, 2 *me . . .nec solere duo parietes de eadem fidelia dealbare* ; vgl. A. Otto, *Die Sprichwörter der Römer* (1965) 265 f.

32,3 f. (ähnlich II 297,3 und 411,4 f.) *a laudatis uiris laudari* : zu diesem sprichwörtlichen Ausdruck s. Otto a.O. 188.

49,14 f. *te reddant incolumem finibus Belgicis et seruent animae dimidium meae* : Hor. *carm*. 1,3,6 ff. *finibus Atticis reddas incolumem precor*

[1] Ein vollständiges Verzeichnis der von Lipsius gedruckten Schriften bietet F. van den Haeghen, *Bibliographie Lipsienne* (Gent 1886—1888). Von Biographien sei hier nur erwähnt : V.A. Nordmann, *Justus Lipsius als Geschichtsschreiber und Geschichtsforscher* (Helsinki, 1932).

StCl XXV, 1987, București, p. 71—78

et serues animae dimidium meae; 30 f. *decus praesidiumque meum* : Hor. *carm.* 1,1,2 *o et praesidium et dulce decus meum.*

55,8 *praeter propter uitam uiuas* (Carrio an Lipsius) : Ennius bei Gellius 19,10,12 *praeterpropter uitam uiuitur* (Carrio bereitete eine Ausgabe des Gellius vor; das Zitat begegnet aber auch in einem Brief Scaligers an Lipsius : II 386,26 f. *omnis uita nobis praeterpropter uiuitur*).

59,9 *gallum debeo Aesculapio tuo* : vgl. Plato *Phaedon* 118.

66,40 *aliena uiuere quadra* : Iuv. 5,2.

72,6 f. *noui enim quam mihi sit curta supellex* : Pers. 4,52 *noris quam sit tibi curta supellex.*

84,39 f. *dormite in utramque aurem* : Otto a.O. 47.

89,14 *satyram non scribis?* : Iuv. 1,30 *difficile est satiram non scribere.*

104,12; 12 f. *Papinianus prae isto non est dignus palum figere in parietem* : Plaut. *mil.* 1140 *non sum dignus prae te palum ut figam in parietem* (vgl. Otto a.O. 266).

111,4 f. *uetus quispiam de Pompeio dicebat, se illum non pro Consule solum sed pro Consulibus mittere* : Cic. *Manil.* 62 *L. Philippus dixisse dicitur non se illum sua sententia pro consule sed pro consulibus mittere.*

112,10 f. *Tu interea amantem mutuiter ama* : Varro *Men.* 346 *uiue meque ama mutuiter.*

123,40 *ipsus ultro sese it perditum* : Plaut. *Truc.* 559 *ipsus perditum se it* (der Brief ist von Ianus Dousa geschrieben, der archaische Ausdrücke liebt); 116 f. *cui...omnium...doctrinarum atque leporum dissidium distractionem, vastitiem...necesse est euenire* : Plaut. *Pseud.* 69 f. *harunc uoluptatum mi omnium atque ibidem tibi distractio, discidium, uastities uenit* (das Wort *uastities* wird in den Wörterbüchern nur mit dieser Stelle belegt.

180,3 *quem...titiuillitio nollem emptum* : Plaut. *Cas.* 347 *non ego istuc uerbum empsim tittibilicio*; das Wort *titibillicium* wird in den Wörterbüchern nur mit dieser Plautus-Stelle belegt.

193,20 f. *de litteris missiculandis* : Plaut. *Epid.* 132 *quod tute ad me litteras missiculabas*; das Wort wird im ThLL nur mit dieser Stelle belegt.

204,26 *esurigo illi costas fidisset* : Varro *Men.* 521 *esurigo findebat costas.*

226,12 f. *metuunt, credo cum Liuio, expendi imperium, cuius uis omnis in consensu obedientium sit* : Liv. 2,59,4 *...imperium, cuius uis omnis in consensu oboedientium esset.*

232,15 f. *ut praeceptum sciebam, dilui paulatim amicitiae hunc colorem* : Cic. *off.* 1,120 *amicitias...magis decere censent sapientes sensim diluere quam repente praecidere.*

251,13 f. *efficies cum illo Scipione Africano, ut nihil minus sis quam otiosus aut solus* : Cic. *off.* 3,4 *illum* (sc. *Scipionem Africanum*)*...nec otiosum nec solum umquam fuisse.*

258,28 *ut ille ait, optima de malis eligenda* : Cic. *off.* 3,3 *ex malis eligere minima oportere*; vgl. weiter Otto a.O. 207.

II 296,6 *panno purpuram, ut dicitur* : Nouius *Atell.* 86 *pannum posita in purpura est.*

327,20 *...ut per aliquod tempus Philosophiae hic me recoquendum darem* : Quint. *inst.* 12,6,7 *seque et aliis sine dubio eloquentiae ac sapientiae magistris, sed praecipue tamen Apollonio Moloni...formandum ac uelut recoquendum dedit.*

402,17 *bella horrida bella* : Verg. *Aen.* 6,86.

407,25 f. *Pieridum peragro loca nullius ante trita solo* : Lucr. 1,926 f. (in der Anm. z.St. S. 192 bemerken die Editoren : „Citaat niet teruggevonden").

429,12 f. *Hic nodus. Habes ei cuneum?* : Hier. *epist.* 69,5 *malo arboris nodo malus cuneus requirendus est* (vgl. Otto a.O. 102).

442,46 f. (Dousa an Lipsius) *equo ligneo per uias caeruleas trauectus* : Plaut. *Rud.* 268 f. *nempe equo ligneo per uias caerulas* (*-eas* codd.) *estis uectae?* ; 147 f. *sublesta ac profluuia fide* : Plaut. *Bacch.* 542 *sublesta fide* (der Ausdruck *sublesta fide* auch in einem Briefe von Janus Gruterus an Lipsius : 487,14).

461,15 f. *durus . . ., si illi quidquam negem, cui dii ipsi (usurpabo Laberianum illud de Caesare) nihil negauerunt* : Laber. *mim.* 107 f. (ed. Ribbeck S. 296) *etenim ipsi di negare cui nil potuerunt, hominem me negare quis posset pati?* (aus Macr. *sat.* 2,7,3 ; merkwürdigerweise begnügen sich die Editoren des Lipsius auf die Darstellung des Laberius bei dem Kleinen Pauly Bd. 3 S. 428 f. zu verweisen).

523, 12 *multesimam ipsi nobis partem uiuamus* : Lucr. 6,651 *quam sit paruula pars et quam multesima constet* (*multesimus* wird vom ThLL s.u. nur mit dieser Lukrez-Stelle belegt).

Man könnte natürlich gegen die obigen Darstellung einwenden, daß es eigentlich müssig ist, in einem humanistischen Texte nach Zitaten und Reminiszenzen zu suchen, denn es ist sowieso zu erwarten, daß die Humanisten die meisten ihrer Ausdrücke klassischen Autoren entnommen haben. Aber in den allermeisten Fällen läßt sich nicht mit einiger Sicherheit entscheiden, woher ein gewisser Ausdruck oder ein gewisses Wort stammt ; wenn es sich ausnahmsweise feststellen läßt, verlohnt es der Mühe, auf die Quelle zu verweisen : man bekommt auf diese Weise eine Vorstellung von der Belesenheit des betreffenden Humanisten, ob er sich nur an Cicero hält oder auch archaische und/oder spätlateinische Autoren heranzieht, usw. Schon aus der obigen Zitatensammlung geht hervor, daß Lipsius kein reiner Ciceronianus war, obgleich er in seinem Stil viel weniger archaisch als etwa Janus Dousa ist.

Während die Quellen der obigen Zitate m.E. eindeutig sind, bleibt es mehrfach unsicher, woher ein Ausdruck stammt oder ob es sich um eine direkte Entlehnung handelt.

Wenn Lipsius (oder einer seiner Korrespondenten) ein Wort verwendet, das sonst nur einmal in der lateinischen Literatur vorkommt, muß es natürlich aus dieser einzigen Quelle stammen, aber man kann doch gelegentlich Zweifel hegen, ob es ein direktes oder indirecktes Zitat ist. Falls der Zusammenhang bei Lipsius und an der alten Stelle ähnlich ist, vermute ich, daß ein direktes Zitat vorliegt ; das gilt z.B. für die oben besprochenen Zitate I 8,50 f. und 180,3 mit den Hapax legomena *dissuauiari* bzw. *titibillicium;* vgl. auch unten S.77 zu II 442,40 *desultura.* Unsicherer sind Stellen wie die folgenden : I 245,17 *Plautinae Musae, quae oblanguerant,* vgl. Cic. *fam.* 16,10,2 *Litterulae meae . . . oblanguerunt* (dies ist der einzige vom ThLL s.u. *oblanguesco* angeführte Beleg) ; 274,22 f. *uide ut ualidum te reperiat ualentula iam tua uxor,* vgl. Plaut. *Cas.* 852 *obsecro ut ualentulast* (*valentulus* nach den Wörterbüchern nur hier) ; II 426,22 *Vt blattae et stelliones lucem fugiunt, sic quietem rapones isti,* vgl.

Varro *Men.* 378 ... *cum hic rapo umbram quoque spei deuorasset.* In diesen Fällen muß wohl die Frage, ob ein direktes oder ein indirektes Zitat vorliegt, unbeantwortet bleiben.

Ähnlich liegen die Dinge bei der Verwendung von *postremissimus* II 442,105 (Dousa an Lipsius; nach Hofmann—Szantyr, *Lateinische Syntax* 168 nur in einem Fragment von Gracchus bei Gellius 15,12,3), von *malacissare* im selben Brief Z. 79 (nach dem ThLL s.u. nur bei Plaut. *Bacch.* 73), von *scrophipascus* 498,10 (nur bei Plaut. *Capt.* 807), von *subterhabere* II 399,14 (nach den Wörterbüchern und den Materialien des ThLL in München nur bei Apul. *met.* 1,12), von *Orciuus* statt *Orcinus* I 139,5 (die Ableitung auf *-iuus* sonst nur bei Suet. *Aug.* 35,1), von *uulpio* II 520,7 (sonst nur bei Apul. *apol.* 86).

Noch unsicherer ist es, ob bei der Verwendung von *simiolus* I 125,10 (sonst nur einmal bei Cicero), *aedificatiuncula* 153,7 (vom ThLL einmal bei Cicero belegt) überhaupt Zitate vorliegen; Lipsius kann die Diminutiva auf eigene Faust gebildet haben (vgl. unten S. 76 über andere von ihm neugemünzte Diminutiva) [2].

II 487,6 heißt es *sermone dulcamaro* (Janus Gruterus an Lipsius). Das Wort *dulcamarus* kommt nach dem ThLL s.u. überhaupt nicht vor, wohl aber heißt es (Bd. 5 : 1,2182,53 f.) „olim legebatur Plaut. *Cist.* 70 et *Pseud.* 63 pro *dulce amarum*". Gruterus hat das Wort offensichtlich einer dieser Stellen entnommen und es ist natürlich nach der alten Lesart zitiert. Ähnlich liegen die Dinge in II 442,6 (Dousa an Lipsius) *nimiae sane melliniae fuit*; das Wort *mellinia* stammt aus Plaut. *Truc.* 704, wo jetzt *nimio magnae mellinae* gelesen wird, aber die Handschriften *melliniae* bieten. Vgl. oben S. 73 zu II 442,46 f.

Sprache

Schon eine rasche Durchsicht der von Lipsius benutzten Quellen lehrt, daß er kein reiner Ciceronianer war (oben S. 73). Dieser Eindruck wird durch eine Untersuchung seiner Sprache bestätigt. Im folgenden seien einige Beispiele für seinen unklassischen Sprachgebrauch mitgeteilt.

Bezüglich der Orthographie ist wenig zu notieren. Vgl. aber *ruresti* für *rurestri* I 58,127. Diese Schreibung kenne ich sonst nur aus Apul. *met.* 8,6 (handschriftlich; Helm schreibt, S. 181,6 *rurestria* für das überlieferte *rurestia*). Ein dissimilatorischer Schwund des einen *r* ist in diesem Wort naheliegend. Die Form *adhinc* statt *abhinc*, die vom *Mittellateinischen Wörterbuch* 1,21,50 einmal belegt wird, steht in einem Brief, der an, nicht von Lipsius geschrieben ist: I 46,9. Merkwürdig ist die Schreibung *tamen* für *stamen* 'Aufzug' I 62,6 f. *quae* (sc. *tela*) *si pertexitur et nisi tamen eius ac subtemen pax aliqua abrumpat*...; falls *tamen* nicht ein Druck- oder Lesefehler der Editoren ist, muß es durch Anlehnung an *subtemen* erklärt werden, das volksetymologisch in *sub* und *tamen* zerlegt wurde; mir sind aber keine anderen Belege für *tamen* 'Aufzug' bekannt.

[2] Wir haben natürlich ähnliche Probleme bei anderen Humanisten. So ist es unsicher, ob das Wort *frigidiusculus* in Konrad Peutingers Briefwechsel (ed. E. König, München 1922) Nr. 120 (S. 202) aus Gellius 3, 10,16 stammt, obgleich das Wort vom ThLL s.u. nur mit dieser Stelle belegt wird.

Zur Formenlehre sei der Imperativ *face* II 394,16 notiert; er ist für das archaische Latein charakteristisch: ThLL 6 :1,82,57 ff. Wie B. Bergh in seiner Arbeit *On Passive Imperatives in Latin* (Uppsala 1975) gezeigt hat, sind passivische Imperative in der ganzen Latinität selten; wir haben ein Beispiel I 254,6 *Nec tamen, mi Leewi, deiicere.* Die Form *inquio* für *inquam*, die der ThLL 7 :1,1763,84 ff. erst aus Augustin belegt, wird von Lipsius II 337,7 gebraucht. Die aktive Form *tueatis*, die vom *Oxford Latin Dictionary* s.u. nur aus CIL 6,12802 belegt wird, begegnet I 39 8. Das reflexive *penetrare* II 328,5 *etiam huc penetrauit se dudum fama* ist vielleicht als ein Germanismus anzukreiden.

Zur Syntax gibt es mehr zu sagen. Besonders für das archaische und das späte Latein charakteristisch ist die Ersparung von *fanum* od. dgl. nach einem Genitiv in Ausdrücken vom Typus Ter. *Ad.* 582 *ad Dianae*; s. Hofmann—Szantyr, *Lateinische Syntax* (München 1965) 61, Verf. ALMA 41 (1979), 64; dieselbe Ausdrucksweise kommt bei Lipsius vor: I 4,109 *in Diui Petri.* II 414,8 f. *carui non gaudiorum solum, sed munerum omnium uerae uitae*: die Konstruktion von *carere* mit dem Gen. wird vom ThLL 3,455,11 ff. nur je einmal aus Terenz, Laevius, und Plinius Maior belegt. Die Verbindung von *purgare* mit dem Gen. findet sich m.W. nur bei Lipsius: I 157,21 f. *apud alios talium calumniarum me purga.*

Anderswo habe ich darauf aufmerksam gemacht, daß der Dativus agentis in humanistischen Texten häufiger als im klassischen Latein vorkommt (s. zu Luther Vetenskapssocieteten i Lund, Årsbok 1983 S. 28). Auch Lipsius verwendet ihn mehrfach: I 3,2 *Quesitus mihi hodie es*; 201,15 *tale aliquid nihil mihi auditum*; 249,13 *gubernari uidetur magistris non bonis*; ähnlich 122,6; 212,11; 232,2. Die mittellateinische Verwendung des Dativs nach Verba petendi (E. Löfstedt, *Syntactica* 1²,204 ff.) begegnet in II 487,43 *Quaeso obsecroque. . .soli tibi* (der Brief ist von Janus Gruterus, nicht von Lipsius geschrieben).

I 1,35 f. *illos tres hostes perniciossimos* (so die Ausgabe; zu schreiben ist *perniciosissimos*), *carnem, mundum et diabolum, quam facillime eorum capita confringemus* (der Brief ist nicht von Lipsius geschrieben). Es mag hier ein Beispiel für den doppelten Akkusativ, des Ganzen und des Teils, vorliegen (Hofmann—Szantyr a.O. 44), man kann aber auch den ersten Akkusativ als isoliert bezeichnen; vgl. hierzu Verf., StCl 23 (1985), 78.

Unklassisch ist die analytische Konstruktion mit *ad* statt eines Dativs: II 465,26 f. *ad lectorem satisfeci.*

I 25,49 f. wird *mos* als ein Femininum behandelt: *ego homo antiquarum morum.* Weitere Belege für diesen Geschlechtswechsel verzeichne ich in der Glotta 54 (1976), 128 und im Arctos 15 (1981), 70.

Vulgär ist die doppelte Steigerung II 379,19 *mansuetus ac magis, ut spero, mansuetior.*

Nicht unklassisch, aber recht ungewöhnlich ist die Auslassung des Korrelats in Fällen wie dem folgenden: I 252, 12 *omnia ex quae diuinitus immittuntur*; vgl. zu dieser Konstruktion Verf., Acta Classica 19 (1976), 133 f[3].

Der vulgäre Gebrauch von *iste* in Sinne von *hic* findet sich in I 77,10 f. *Iamdiu librauі hoc onus, cui impar ista ceruix*; ähnlich in 90,117; II 342,7.

[3] Oder liegt ein Druckfehler, *ex* für *ea*, vor?

I 92,4 *uterque salui*. Zu dieser Synesis s. Hofmann—Szantyr a.O. 437.

Pleonastische Wiederholung einer Konjunktion begegnet in I 1,54 f. *orate ...ut omnes in uinea Christi laborantes ut fructum afferre possunt*; hier ist auch der Indikativ statt des Konjunktivs bemerkenswert. Der Brief ist indessen nicht von Lipsius geschrieben. *Quam* statt *potius quam* begegnet in II 427,5 f. *...quam* (sc. *ualetudinem*) *fouere ac uegetare per quietem debeo quam meditatione aut scriptione infringere* : Hofmann—Szantyr a.O. 593.

Wir finden ein paar Belege für den Infinitiv in einem Nebensatz statt eines finiten Verbs, aber nur in Briefen, die nicht von Lipsius geschrieben sind : I 45,15 f. *si ...me indignum prorsus iudicaueris cui aliquid committere* (Christoffel Plantin an Lipsius); II 331,66 ff. *At errori honestum nomen imponere non possumus, ut neque uirtutem dicere unde nulla homini salus aut*...(der ganze Satz ist verworren; der Brief ist von Laevinus Torrentius an Lipsius geschrieben); I 193,23 *si id tibi non iniucundum fore* (J. Gulielmius an Lipsius). Eine pleonastische Negation begegnet I 17,5 *neque desperabat ille non posse illud impetrare*. Andrerseits steht *nisi* für *non nisi*: I 167,11 ...*Roelandum, etsi mihi nisi nomine notum*; zu diesem Sprachgebrauch s. Verf., Glotta 54 (1976), 144 und Mittellateinisches Jahrbuch 18 (1983), 280.

Aus der obigen Übersicht geht hervor, daß sich Lipsius zwar viele unklassische Konstruktionen erlaubt, daß aber die gröbsten Schnitzer in Briefen stehen, die nicht von ihm geschrieben sind.

Lipsius' Wortschatz ist aber unklassischer als seine Grammatik. Hier sei eine Auswahl unklassischer Wörter bei Lipsius verzeichnet [4].

Zuerst einige Diminutive : I 57,43 *accusatiuncula*; II 572, 18 *additiuncula* (auch bei A. Bartal, *Glossarium mediae et infimae Latinitatis regni Hungariae*); I 218,40 und II 330,12 *aemulatiuncula*; I 5,13 (und 8,53; 15,24) *ambulatiuncula* [5] (auch bei M. Plezia, *Lexicon mediae et infimae Latinitatis Polonorum*); II 385, 10 *annuariolum*; II 499,13 *coactiuncula*; I 271,41 *conuiuiolum* (im ThLL werden zwei Belege aus pseudoaugustinianischen Predigten angeführt; auch von Bartal a.O. und Plezia a.O. angeführt); I 21, 27 *copiola* (im ThLL wird ein Beleg für *copiolae* aus einem Brief von Brutus an Cicero angeführt, und zwar mit der Bemerkung „finxit"; auch bei Bartal a.O., Plezia a.O. und J. W. Fuchs & O. Weijers, *Lexicon Latinitatis Nederlandicae medii aeui* angeführt); II 423,30 *improbulus* (nach dem ThLL einmal bei Iuv.; auch von Plezia a.O. notiert); II 507,8 *liticula* (auch bei Bartal a.O.); I 243,20 *magistellus*; I 84,4 *obstructiuncula*; II 493, 2 und 580,9 *occupatiuncula*; II 498,23 *passula* (die Stelle lautet : *passulas aliquot e sacciperio meo haurio*; das Wort ist von [*uua*] *passa* abgeleitet und bedeutet 'Rosine'; es wird auch von R. E. Latham, *Revised Medieval Latin Word-List from British and Irish Sources* i.J. 1250 und 1424 belegt); II 559,8 *peccatulum* (von Latham a.O. i.J.1620 belegt); II 569,4 *pecuniola* (Blaise, *Dictionnaire latin-français des*

[4] Findet sich das Wort anderswo, wird ein Verweis in Parenthese hinzugefügt. Steht kein Verweis, ist das Wort m.W. sonst unbelegt.

[5] An der erstgenannten Stelle steht *ambilatiuncula*; das wird ein Druckfehler sein.

auteurs chrétiens gibt einen Beleg; auch bei Greg. Tur. *glor. mart.* 102 [ed. Krusch S. 556,20]; s. auch Bartal); II 484,2 (und 546,21) *peregrinatiuncula*; II 499,13 *pressiuncula*; I 90,129 *simulatiuncula*; II 339,2 (und 572,11) *uerbulum* (recht häufig im Mittellatein, s. Blaise, *Lexicon Latinitatis medii aeui* s.u.; auch z. B. bei Hrotsvitha, s. Winterfelds *Index* S. 515 f. und in der *Vita Verenae* 94 [MGH Poetae 5 S. 98); II 565,17 *Victoriolus*. Vgl. auch Adverbien wie II 296,11 *diutiuscule* und I 159,1 *hilariuscule*.

Lipsius verwendet auch mehrere neugebildete oder seltene Verbalableitungen auf *-turire*: I 277,28 (und 290,12; II 539,9) *abiturire*; I 232,5 *facturire* (nach den Materialien des Mittellateinischen Wörterbuchs in München nur noch bei Odo Ern. *duc.* 7 [ed. Martène-Durand S. 361 C]); I 84,23 (und 86,16) *iturire* (von Latham a.O. 1520 belegt), II 418,1 *scripturire* (auch bei Bartal a.O. und DuCange).

Die zahlreichen neugebildeten Diminutiva und die Ableitungen auf *-turire* zeigen, daß Lipsius sich gar nicht nur an den Ciceronischen Wortschatz hielt, sondern sich die Freiheit nahm, neue Ableitungen zu schaffen.

Von anderen späten und/oder seltenen Wörtern und Ableitungen oder Hapax legomena bei Lipsius seien erwähnt: I 109,10 *adprimere* 'beim Drucken hinzufügen' (die Stelle lautet: *significat Horatium iam imprimi: siquid habes, quod uelis adprimi, licet*); I 118,9 *aestimium* (nach dem ThLL nur bei Hyginus und in Glossen); II 310,18 *depurare* (der ThLL belegt *depuratus* zweimal aus Chiron; im Mlat. ist das Wort recht häufig: Albert. M. *ueget.* 1,132 [ed. E. Meyer und C. Jessen S. 66], 2,40 [S. 118], 3,40 [S. 180] u.a.; *Summa dict. Saxon.* 11,1 [ed. Rockinger S. 266, 24]; *Tract. de aegr. cur.* [ed. de Renzi, S. 304, 10]; Wilh. Salic. *chirurg.* 1,14 [ed. Venedig 1546 S. 307]; s. auch DuCange s.u., Bartal a.O., Fuchs & Weijers a.O.; Plezia a.O.); II 387,20 *diuersimode* (im ThLL nur einmal, und zwar aus Augustin, belegt, aber im Mlat. nicht selten; der Brief ist nicht von Lipsius geschrieben); II 318, 47 *edesiderare* (der Brief stammt nicht von Lipsius); II 335,3 *efformare* (ThLL verzeichnet einen späten Beleg; auch bei DuCange, Bartal, Plezia und Latham); II 395,5 *flatuosus*; II 330,23 *impeccans* und *inerrans*; II 442,7 *largiloquentia* und 52 *largiloquium* (der Brief ist von Dousa geschrieben); I 58,16 *nonnullibi* 'hier und da'; II 322,6 *paegmata* (<gr. παίγματα); I 51,7 *rator* (DuCange verzeichnet einen Beleg aus Glossen); I 161,12 *scripte* Adverb 'schriftlich'; II 442, 40 *subsultura* (in einem von Dousa geschriebenen Brief; die Stelle lautet: *desulturam istam ac subsulturam nulli moramur*; das Wort *desultura* begegnet nur Plaut. *Mil.* 280 *ego istam insulturam et desulturam nil moror*; offensichtlich ist unsere Stelle von dieser Plautus-Stelle abhängig und hat Dousa *subsultura* nach *desultura* gebildet); II 586, 3 *Tulipa* (die Stelle lautet: *Cariores mihi bulbi illi Tuliparum selectarum, quos ad me mittis, quam si globulos totidem ex auro uel argento*; der Brief stammt aus dem Jahre 1587, und dies ist einer der ältesten Belege für das Wort: die ältesten Belegstellen in Grimms *Deutschen Wörterbuch* sind 1559 und 1595 datiert; bei Latham wird das Wort aus dem Jahre 1612 belegt); II 433,13 *tuo-meus* 'dein und mein'.

Editionstechnik

An den folgenden Stellen ist die Interpunktion zu verbessern: I 3,25 *haec est, quam dixere Togam pictam, aut Palmatam* ⟨,⟩ *exempla tibi notissima*; 20,24 ...*dummodo haec infelicia studia, si non aliud* ⟨,⟩ *animum oblectent*; 34,5 *tituli, quos uocamus* ⟨,⟩ ...; 38,17 ff. *Quod cum ita iudicaremus*..., *primum*...*inquisiuimus* (gedruckt wird : ...*Primum*...); 51,57 f. ...*cum te imperio orbis terrae*[,] *publica Felicitas admouit*; 72, 16 *auide scire*[,] *desiderat*; 74,18 *Ne uiuam* ⟨,⟩ *Lipsi, si*...; 143,12 *Commentarium meum ad Annales Taciti*[,] *mittam*; II 389,14 f. *Nam haec nauis ut fluctuet, uides*; (statt ?) *quam utinam non referant in mare altum noui uenti* ! (statt ?). Wie Lipsius selbst interpungiert hat, ist m.E. gleichgültig; Aufgabe der modernen Editoren ist es, durch sinnvolle Interpunktion den Text heutigen Lesern leicht verständlich zu machen.

Druckfehler sind in einer Edition immer störend. In diesen Ausgaben gibt es zu viele, und zwar besonders im ersten Bande. Ich habe u.a. die folgenden notiert: I 1,17 *deinque* für *denique* (?); 2,128 *peruenite* für *peruenire*; 7,20 *noscit* für *nescit* (oder ist das *o* authentisch und durch Anlehnung an *non* zu erklären?); 8,22 *summae* für *summa*; 10,15 *a* für *ad*; 13,44 *et* für *e*; 25,50 ein *contra* ist zu streichen; 31,7 *facundum* für *faciundum* oder *faciendum*; 38,5 *at* für *a*; 42,1 *se* für *de*; 50,13 *dictus* für *dictum*; 17 *profexto* für *profecto*; 51,91 *Tacitum* für *Tacitus*; 58,131 ein *-que* ist zu streichen; 74,8 *facta* für *factam*; 86,19 *restribo* für *rescribo*; 90,11 *quis* für *quid*; 94,6 *alloquius* für *alloquiis*; 99,20 *statum* für *statu*; 21 *as* für *ad*; 123,51 *tandum* für *tandem*; 147,4 *as* für *ad*; 149,8 *iteram* für *iterum*; 157,4 *netum* für *nedum*; 164,12 *ipsa* für *ipse*; 215,4 *imprimi* für *imprimis*; 221,14 *suauiarum* für *suauiorum* (?); 252,13 *sugnificabis* für *significabis*; 280,12 *uelem* für *uelim*; 287,10 *historio* für *histrio*; II 352,4 *pecunio* für *pecunia*; 357,28 *tim* für *tum*; 395,16 *ardida* (*febre*) für *arida*.

November 1985

University of California
Department of Classics
405 Hilgard Avenue
Los, Angeles, California 90024

FLORICA BECHET

DIN NOU DESPRE PERFECTUL INDICATIV LATIN

În 1977, în REL, profesorul Guy Serbat publică articolul *Le parfait de l'indicatif actif en latin*. În următorul număr al revistei (LV, 1978), Hélène Vairel, prin articolul *La valeur de l'opposition infectum/perfectum en latin*, și Michel Poirier, cu *Le parfait de l'indicatif : un passé accompli ou un accompli pur et simple*, răspund profesorului Serbat, reactualizînd mult controversata problemă a opoziției aspectuale *infectum/perfectum* și a valorii temporale și aspectuale a perfectului indicativ latin. Aceasta a fost din nou dezbătută într-un colocviu organizat de către G. Serbat la Morigny, în decembrie 1978, colocviu care i-a reunit pe autorii celor trei articole și pe specialiștii interesați de această problemă (Frédérique Biville, Marc Baratin, Pierre Flobert, Charles Guiraud, Joseph Hellegouarc'h, Claude Moussy, Léon Nadjo).

Volumul ce cuprinde lucrările colocviului conține reluarea opiniilor lui G. Serbat, H. Vairel și M. Poirier cu privire la perfectul indicativ activ latin (obiect al primei părți a colocviului), dezbaterile pe marginea celor trei materiale și o anexă, trimisă ulterior de către H. Vairel, cu privire la *Praeteritum perfectum et praeteritum imperfectum : l'opposition aspectuelle dedi/dabam*. În cele ce urmează vom încerca să arătăm cum se prezintă astăzi problema perfectului indicativ, în urma dezbaterilor de la Morigny.

I. Articolul lui G. Serbat, piesa de bază din „noul dosar al perfectului", reprezintă partea a III-a dintr-o lucrare mai întinsă consacrată timpurilor verbului în latină [1].

La colocviul de la Morigny, G. Serbat reamintește valorile pe care, conform demonstrației sale, le au timpurile indicativului și propune, în locul cunoscutei corespondențe (2 teme cu cîte 3 timpuri) susținute de A. Meillet și prezente în mai toate gramaticile latine de după el, următoarea schemă :

Périodes temporelles (psychologiques) :	Passé	Actuel	Futur
Formes du verbe	Forme non temporelle (dite „présent")		
	Formes du passé		Formes du futur

[1] Primele două părți, publicate în REL LIII (1975—1976) sub titlul *Les temps du verbe en latin*, se referă la prezentul și, respectiv, viitorul indicativ. Autorul are intenția să discute în parte fiecare timp al indicativului, pentru a încerca să realizeze o imagine de ansamblu a acestui mod și a verbului latin în general, considerînd că frumoasa schemă simetrică, ce grupează timpurile indicativului trei cîte trei în cadrul opoziției aspectuale *infectum/perfectum*, evidențiată de Varro este, așa cum sesiza deja Quintilian, doar un instrument de școală. Datorită „inimaginabilei confuzii" care domnește în cadrul timpurilor verbului latin, G. Serbat își propune, reexaminînd cele mai importante opinii care s-au exprimat în această privință de-a lungul timpului, să rezolve următoarele probleme : care este semnificația opoziției *infectum/perfectum* ; cum se opun diversele forme temporale și care sînt valorile lor ; dacă e posibil ca descrierea tradițională să implice unele postulate care scapă atenției, evidențele sistemului fiind înșelătoaare.

StCl XXV, 1987, București, p. 79—87

În ceea ce privește perfectul indicativ, autorul consideră că, departe de a avea valoarea de *praesens perfectum*, cum rezultă din demonstrația lui Meillet, acesta este indiferent la distanța absolută față de prezent, exprimînd „purement et simplement un procès achevé dans le passé, au sens du passé simple français et sans référence explicite au présent" (p. 43) [2]. Eroarea, prezentă încă de la Varro, se datorează unei duble încercări de calchiere a sistemului verbal latin, mai întîi după cel grecesc și apoi după cel slav. Argumentele sînt următoarele :

(1) Varro, care semnalează cel dintîi opoziția aspectuală *infectum/perfectum* printre cele patru cupluri de opoziții caracteristice verbului, nu precizează niciodată raportul dintre această opoziție și cele *tria tempora* și nu califică niciodată perfectul drept un *praesens perfectum*.

(2) Deși mulți dintre gramaticii antici definesc perfectul ca exprimînd un fapt *paulo ante completum* (Seruius, Sergius, Pompeius), *nuper completum* (Audax), o acțiune *proxima* (Consentius), deoarece pentru ei mai mult ca perfectul exprimă o acțiune foarte îndepărtată în timp și, din punct de vedere temporal, se raportează la prezent și nu la alt preterit, prin aceste definiții opun perfectul acestui trecut foarte îndepărtat. Explicația nu ni se pare suficientă. Pînă la apariția părții a IV-a a studiului asupra verbului latin, *Les temps antérieurs*, imaginea raporturilor temporale ale indicativului propusă de G. Serbat rămîne incompletă.

Priscian — consideră G. Serbat —, deși influențat de Aristotel și de stoicii greci, intuiește adevărata valoare temporală a perfectului indicativ, care, ca și aoristul grec, poate exprima în egală măsură o acțiune terminată de curînd, ca și una terminată cu mult timp în urmă [3].

(3) Prin diferite teorii asupra categoriei gramaticale a aspectului, lingviști ca G. Curtius, K. Brugmann, J. Marouzeau, O. Riemann, R. Kühner, A. Meillet au privit sistemul verbal latin fie prin prisma celui grecesc, fie prin prisma slavă. De cea de-a doua a făcut abuz în special Meillet, care a aplicat fără prudență verbului latin cunoștințele sale despre aspectul din limbile slave, ajungînd la concluzia că în limbile indo-europene aspectul era categoria verbală predominantă ; acestuia i s-au substituit timpurile [4], italica inovînd și repartizîndu-le simetric în funcție de opoziția *infectum/perfectum*, inovație din care rezultă pentru perfectul indicativ valoarea de prezent al *perfectum*-ului [5]. Un astfel de sistem se caracterizează printr-un izomorfism mecanic, care, deși criticat încă de la început de către A. Debrunner și K. van der Heyde, s-a perpetuat în

[2] Trimiterile se fac la volumul *Le sens du parfait de l'indicatif actif en latin*. Colloque de Morigny, 2 Décembre 1978, organisé par G. Serbat, Université de Paris — Sorbonne (Paris IV), 1980, 124 p. (Civilisations, 1).

[3] Cf. și definițiile date de Donatus (*perfectum*), Probus (*perfecta siue absoluta*), Charisius (*praeteritae*).

[4] Tributar unei concepții sociologizante, așa cum arată G. Serbat, Meillet vede în această substituție un factor de progres, ceea ce ar implica o involuție în cazul limbilor în care aspectul s-a întărit din antichitate pînă în zilele noastre: greaca, engleza, rusa.

[5] Examinînd explicațiile cu privire la această valoare date de Meillet în diversele sale lucrări, G. Serbat arată că lingvistiul francez a fost totdeauna foarte evaziv și că, mai mult, nici măcar în *Istoria limbii latine* acest timp suspect, labil între un prezent rezultativ și un aorist, nu este privit diacronic, nu se precizează momentul în care a căpătat valoarea de *praesens perfectum*, iar exemplele alese pentru a ilustra întărirea valorii aoristice în epoca imperială sînt alese numai din Vergiliu, deși Plaut le putea furniza tot atît de bine.

gramaticile ulterioare, pînă la cele mai recente, continuîndu-se raportarea sistemului verbal latinesc la cel grecesc şi la cel slav.

Credem că profesorul Serbat este mult prea aspru în judecăţile pe care le emite asupra teoriilor lui Meillet. E adevărat că Meillet păcătuieşte cînd consideră că în indo-europeană aspectul ar prevala asupra timpului. Părerea noastră este că cele două categorii gramaticale ale verbului se aflau într-o strînsă interdependenţă şi că, în diferitele limbi indo-europene, pe măsură ce s-au diferenţiat şi au evoluat, s-a întărit fie timpul, fie aspectul, fără ca legătura dintre ele să se rupă. În limbile slave s-a întărit apectul, în cele italice — timpul. În primele este mai evidentă legătura dintre aspect şi semantismul propriu fiecărui verb, în celelalte acest lucru apare limpede abia într-o primă fază a limbilor romanice. Eroarea lui Meillet ni se pare a proveni din interpretarea greşită a realităţii pe care o prezintă aceste limbi : mai multe timpuri decît latina.

Meillet însă nu a aplicat mecanic verbului latin sistemul aspectual slav, ci doar l-a folosit pentru a pune în evidenţă mai bine categoria aspectului în latină, limbă în care aceasta este mai slabă sau mai greu sesizabilă, printre altele şi datorită contopirii perfectului cu aoristul. El nu a copiat nici sistemul grecesc, cum pe nedrept consideră profesorul Serbat. Meillet însuşi o afirmă în introducerea la *Traité de grammaire comparée des langues classiques* (ediţia a III-a, 1960, p. 19—20), unde arată că prezintă împreună greaca şi latina doar pentru că ambele sînt limbi clasice, şi nu pentru a căuta într-una modelul celeilalte. Apropierile pe care le face au rol metodologic şi sînt destinate înlăturării unor posibile confuzii în însuşirea celor două limbi, însuşire care se face de obicei în paralel.

(4) Perfectul indicativ a ocupat în toate epocile locul al doilea ca importanţă, după prezent [6]. Din cele 137 de forme de perfect indicativ folosite în *De amicitia*, 95% au o întrebuinţare aoristică, şi nu valoarea de „présent du perfectum".

(5) Perfectul nu exprimă, ci doar pare a exprima o *res modo completa*, atunci cînd se confundă „l'énoncé et l'impliqué" (p. 44). Ca indiciu formal al sensului de preterit fără nici o implicaţie în prezent, valoare funciară a perfectului indicativ, autorul aduce drept exemplu o frază în care perfectul se opune net prezentului : *Si societas aut est, aut fuit, aut futura est* (*De amicitia*, § 83).

G. Serbat îi reproşează lui Meillet faptul de a nu fi văzut în sensul aoristic valoarea funciară a perfectului. De fapt, Meillet consideră că această valoare devine preponderentă în epoca imperială şi apoi exclusivă, ceea ce a condus la necesitatea apariţiei perfectului cu *habeo*. Aşadar, reproşul este doar parţial valabil. În stabilirea valorii funciare a perfectului ambii lingvişti au dreptate, fiecare în limita exemplelor sale. În afara acestora se mai pune încă întrebarea : pot fi reduse toate valorile perfectului la una singură? De vreme ce limbile romanice au dezvoltat o mulţime de timpuri trecute, nu e posibil ca toate aceste valori temporale să fi aparţinut perfectului latin?

[6] G. Serbat a analizat toate verbele la indicativ din *De amicitia* lui Cicero, observînd ocurenţa formelor temporale. Concluziile au fost validate de datele oferite de : Plaut, *Mercator*, 1—334 şi *Amphitruo*; Cicero, *Corespondenţă*, vol. I (Budé), Seneca, *De ira* I. Pentru ultimele două texte a folosit *Mémoires de maîtrise* de Brigitte Brossemer şi Sylvie Rucel.

G. Serbat face total abstracţie de datele morfologice şi vrea să stabilească o unică valoarea de bază a perfectului, fără a ţine cont de eterogenitatea formelor de perfect. Socotim că această valoare unică trebuie să apară ca o invariantă în toate combinaţiile posibile între un morfem de perfect şi o temă lexicală, indiferent de semantismul propriu fiecărui verb (cf. E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, 1948, p. 6 : „quand deux formations vivantes fonctionnent en concurrence, elles ne sauraient avoir la même valeur ; et, corrélativement : des fonctions différentes dévolues à une même forme doivent avoir une base commune").

(6) Printr-un „test de la coupure", înlăturîndu-se o parte a frazei (sau aducîndu-se o completare unei propoziţii), se poate demonstra cum un perfect terminativ se transformă într-un perfect rezultativ (ori invers). Astfel, într-o frază ca *uenit, deinde abiit*, dacă se operează o decupare a textului imediat după primul cuvînt, *uenit* poate însemna 'a venit', deci 'se află aici' (perfect rezultativ). De fapt, această pretinsă valoare rezultativă apare numai dacă unei forme de perfect nu-i urmează nici un alt verb care să modifice situaţia creată de această formă. Altfel, ca în fraza citată, *uenit* (perfect terminativ) nu indică decît o acţiune încheiată, fără nici o legătură cu prezentul. Deci, sensul de *praesens perfectum* rezultă din extrapolări ale contextului, echivalenţe semantice şi transfer logic, lucru valabil şi pentru perfectele de tip *perii* (cu valoare stilistică), şi pentru perfectul gnomic (explicat prin influenţă greacă). Fac excepţie doar perfectele de tip *memini* (rămăşiţe ale unui sistem perimat, neilustrative pentru latina clasică).

Aşadar, perfectul indicativ exprimă situaţii sau procese „passés et clos" (p. 47). Astfel, pentru autor contează doar contextul. Numai că orice valoare contextuală reprezintă actualizarea în vorbire a unei valori gramaticale potenţiale. Contextul este influenţat şi de semantismul verbului. De pildă în cazul verbelor de stare, opoziţia prezent/trecut este mai netă decît în cazul verbelor de acţiune, susceptibile într-o mai mare măsură de o implicaţie prezentă şi, în acest sens, exemplul pe care se bazează argumentul (5) nu este atît de concludent. De asemenea, perfectul verbelor incoative conduce la ideea de încheiat, „passé et clos", numai în măsura în care lipsa sufixului *-sc-* indică lipsa valorii incoative sau de devenire, incompatibile cu cea de perfect. G. Serbat nici măcar nu-şi pune problema existenţei unor verbe care să nu presupună un „impliqué". Pentru el perfectul indicativ are valoarea funciară de *praeteritum perfectum*.

II. Hélène Vairel, situîndu-se pe o poziţie diferită, reia cele două teze fundamentale şi neconciliabile enunţate de-a lungul timpului cu privire la perfectul latin : „teza aspectuală", conform căreia, în cadrul opoziţiei simetrice a timpurilor indicativului, *dedi*, ca „présent accompli", se opune lui *do*, „présent non accompli", şi „teza temporală", conform căreia *dedi* se opune prezentului *do* ca preterit. Recunoscînd că amîndouă tezele sînt la fel de coerente din punct de vedere logic, dar se bazează pe două elemente total diferite, „teza aspectuală" bazîndu-se pe întîietatea datelor morfologice, independent de orice enunţ, iar „teza temporală" acordînd întîietate valorilor de întrebuinţare, datorate enunţului, autoarea încearcă o conciliere a lor.

Ea consideră o eroare concepţia că „la morphologie n'a pas à intervenir dans la définition des valeurs" (p. 62). Adeptă a lui G. Guillaume,

deşi consideră că, din punct de vedere ştiinţific, poziţia acestuia este un impas, autoarea porneşte de la două dintre concluziile sale pozitive, şi anume că : (1) există o corespondenţă foarte strînsă între valorile unui sistem dat şi semnele care exprimă aceste valori ; (2) există o distincţie între „l a v a l e u r e n l a n g u e de la forme et les diverses v a l e u r s d'e m p l o i qu'elle présente dans les énoncés où elle se trouve utilisée". Prin aceasta se pot concilia cele două teze.

H. Vairel recurge la o imagine spaţializată a timpului, o schemă grafică de reprezentare a valorii în limbă a diferitelor timpuri ale indicativului, considerînd că, pe axa desfăşurării acţiunii, pentru cele trei timpuri de *infectum* nu există decît un singur punct *M*, socotit a reprezenta momentul în care se situează îndeplinirea acţiunii, indiferent de durata ei, iar pentru timpurile de *perfectum* există un punct *M* în raport cu care îndeplinirea acţiunii este văzută ca depăşită, deci trecută, şi un punct *M'* (anterior lui *M*) reprezentînd momentul în care se situează aceasta. Momentul *M* se plasează în trecut, în prezent sau în viitor, în funcţie de timpul pe care îl defineşte.

Ar rezulta că H. Vairel consideră că timpurile de *infectum* exprimă momente temporale şi cele de *perfectum* — raporturi temporale. Socotim că, indiferent de tema aspectuală, timpurile unui verb exprimă toate raporturi, şi nu momente temporale. Prezentul, perfectul şi viitorul sînt timpuri absolute, r a p o r t u l dintre proces şi momentul vorbirii făcîndu-se direct (imediat), iar celelalte timpuri sînt relative, deoarece acest r a p o r t este indirect (mediat de momentul realizării altui proces). Şi apoi autoarea, atît de scrupuloasă în construirea tezei sale, pare să se contrazică afirmînd că imperfectul coincide cu trecutul istoric exprimat de perfect şi definind astfel, implicit, acest timp al *infectum*-ului ca exprimînd un raport temporal, între *M* (momentul împlinirii acţiunii) şi momentul vorbirii.

Teza Hélènei Vairel se deosebeşte de teza aspectuală prin aceea că nu are în vedere decît timpul exterior, fără nici o referire la aspect, aşa cum a fost conceput el pînă acum. Nu sînt luate în consideraţie decît puncte de incidenţă sau distanţe temporale marcate pe axa timpului, şi nu timpul conţinut de un anumit proces. Opoziţia *infectum/perfectum* este, în concepţia autoarei, o opoziţie „entre formes marquant que l'accomplissement du procès est SITUÉ à un moment donné *M* et formes marquant que l'accomplissement du procès est DÉPASSÉ à ce moment *M*" (p. 72). Vorbind însă de „accomplissement", H. Vairel introduce *ipso facto* o noţiune ce aparţine categoriei gramaticale a aspectului (timpul interior), pe care nu poate să-l eludeze astfel.

Stabilind că formele de *perfectum* localizează în prezent, trecut sau viitor nu „le procès donné comme achevé, mais simplement un moment-repère", teza amintită se deosebeşte şi de teza temporală prin aceea că, în cazul perfectului indicativ, valoarea de trecut nu o exclude pe cea de prezent. Fiecare formă de *perfectum* posedă, în concepţia autoarei, două valori : una variabilă, în funcţie de perioada de timp în care se plasează *M* ; alta de trecut (relativ), dată de raportarea lui *M'* la *M*. Aceste valori sînt marcate morfologic prin morfemul variabil care-l caracterizează pe *M* (morfem care plasează acel *perfectum* în prezent, trecut sau viitor) şi prin tema de *perfectum* identică pentru toate formele (indiferent de seg-

mentul temporal în care este plasat *M*). Astfel, în discurs, perfectul poat fi utilizat fie cu valoare de trecut (în virtutea valorii temei temporale), fi cu valoare de prezent (datorită morfemului zero, ca la prezent), iar valorile primite nu contrazic morfologia.

Fiind stabilită valoarea perfectului în limbă, H. Vairel demonstrează ce valori de întrebuinţare poate căpăta aceasta în discurs. Ele sînt : exprimarea anteriorităţii (datorată raportului dintre *M* şi *M'*, care, în discurs, se transformă în raportul dintre două acţiuni), ceea ce ar explica *consecutio temporum*; exprimarea unui „passé d'époque" (în care *M* este reprezentat de momentul vorbirii), valoare funciară a imperfectului, ceea ce conduce la apariţia secundară, doar la nivelul discursului, a unei opoziţii aspectuale *praeteritum imperfectum/praeteritum perfectum*; exprimarea rezultatului încheierii acţiunii (o situaţie plasată în momentul *M* şi care este consecinţa împlinirii procesului). H. Vairel remarcă faptul că există verbe al căror semantism le predispune la această valoare de întrebuinţare, ceea ce G. Serbat ignoră. Aşadar, ea nu consideră determinant în exclusivitate contextul şi deci, pentru perfectul indicativ, sensul temporal de prezent nu se datorează numai unei exptrapolări logice, ci şi formei, care posedă această valoare la nivelul limbii şi face posibilă *a priori* apariţia ei în discurs. Acest lucru se poate proba cu ajutorul determinantului *nunc*, care cînd însoţeşte un perfect are sensul de „acum, în acest moment", iar cînd însoţeşte un imperfect semnifică „în acel moment, atunci". Dubla valoare temporală a perfectului permite : realizarea opoziţiei *tunc(tum)/nunc* (*Tunc intellexit/Nunc intellexi*) şi concordanţa timpurilor fie în trecut, fie în prezent.

Aşadar, conchide autoarea, pe de o parte sensul este adecvat valorilor pe care trebuie să le exprime, pe de alta, valoarea formelor de perfect la nivelul limbii dă seamă de toate întrebuinţările atestate în texte.

Demonstraţia Hélènei Vairel este foarte riguroasă. Totuşi aceasta nu se ridică deasupra impasului teoriei lui Guillaume, ambii lingvişti căzînd în capcana unei reprezentări grafice a timpului „décadent". Faptul că un punct grafic sau o linie nu spun nimic despre aspect nici nu anulează existenţa acestuia, nici nu explică ce se întîmplă cu valoarea de perfect cînd se actualizează cea de prezent şi ce anume face ca, în contexte identice, să se actualizeze fie una, fie cealaltă.

În anexa trimisă în iunie 1979 de către H. Vairel, aceasta examinează opoziţia *dedi/dabam*, văzînd în ea doar o diferenţă de aspect, care nu există şi la nivelul limbii, pentru că, în limbă, *dedi* se opune lui *do*, iar *dabam* lui *dederam*, datorită poziţiei identice în cele două serii simetrice şi mărcilor de trecut similare (*-ba-* şi *-era-*). Această diferenţă nu se observă şi în cazul altor timpuri şi nici între timpurile corespunzătoare ale conjunctivului şi nu are marcă proprie, ca în greacă. Plecînd de la definiţiile date acestor timpuri în expunerea sa, H. Vairel consideră că, la *dedi*, valoarea de *perfectum* este o implicaţie a celei de *praeteritum*, iar la *dabam* valoarea de *infectum* este o dezvoltare a celei de durativ, implicaţie a faptului că indică un proces trecut fără a-l caracteriza drept terminat. De fapt, este un lucru demonstrat că valoarea de durativ nu se suprapune celei de *infectum*. Imperfectul exprimă numai un moment trecut în raport cu

care acţiunea este văzută ca neterminată [7]. În plus, criteriile de stabilire a valorii aspectuale pentru cele două timpuri nu sînt unitare. Pentru perfect se invocă un element care ţine de categoria gramaticală a timpului (valoarea de preterit), pentru imperfect este valabilă o caracteristică circumscrisă însuşi aspectului (durabilitatea).

III. M. Poirier se declară de acord atît cu faptul că gramaticii secolului al XIX-lea au dat analizei lui Varro coerenţa sistematică ce-i lipsea, cît şi cu criticile aduse lui Meillet, care vedea în valoarea de *praesens perfectum* valoarea fundamentală a perfectului. Totuşi, autorul consideră că ipotezele lui G. Serbat capătă forme extreme, discutabile. Astfel :

(1) Datorită faptului că din *De lingua Latina* nu s-au păstrat cărţile referitoare la sintaxă, iar Varro vorbeşte despre opoziţia *infectum/perfectum* ca despre ceva de la sine înţeles (definit, elucidat dinainte), e posibil ca gramaticul antic să fi făcut în aceste cărţi exact acele demonstraţii pe care le fac lingviştii moderni plecînd de la textul său [8].

(2) Dacă valoarea de perfect rezultativ ar fi pentru toate verbele (cu excepţia celor de tip *memini*) efectul unei deducţii logice, atunci regula conform căreia un verb principal la perfect poate cere concordanţa prezentului cînd exprimă o acţiune terminată în prezent ar fi eronată. Numai că această regulă este probată de exemplele din texte, în care echivalenţa logică este în acelaşi timp una gramaticală. Determinante ca *modo, procul hinc* arată că perfectul este tratat din punct de vedere gramatical ca un prezent, şi din punct de vedere semantic ca exprimînd, legate, rezultatul prezent şi evenimentul trecut în care acest prezent îşi are originea.

Deci *praesens perfectum* este o realitate g r a m a t i c a l ă. Dar, aşa cum arată şi G. Serbat, el nu reprezintă valoarea esenţială a perfectului latin. Argumentelor lui Serbat M. Poirier le adaugă principiul comutării. În conformitate cu acesta, perfectul latin nu poate fi definit la fel ca perfectul grec, care intră în opoziţie ternară cu prezentul şi aoristul, ci se defineşte numai în opoziţie cu prezentul, dat fiind sistemul binar al latinei. Acest sistem are cu totul alt echilibru şi deci alte valori decît sistemul grecesc.

(3) Perfectul indicativ latin ar putea fi interpretat ca un „accompli" fără specificare temporală, un trecut pur şi simplu, în acelaşi mod în care G. Serbat interpreta prezentul drept o formă nemarcată, capabilă să dea seama de mai multe timpuri (v. schema lui Serbat, p. 79). Ca „un présent, c'est-à-dire un non marqué, de l'accompli", perfectul ar avea legitimate o seamă de valori mai greu de explicat în alt mod, precum *perfectum pro futuro*.

M. Poirier ridică, în final, cîteva probleme, care pot fi rezumate astfel :

(a) dacă ipoteza conform căreia tema de prezent ar exprima procese încă deschise şi tema de perfect procese încheiate este într-adevăr incapabilă să dea seamă de toate întrebuinţările timpurilor latine ;

[7] Cf. Co Vet, *La notion de « monde possible » et le système temporel et aspectuel du français*, în Langages 64 (1981), p. 116.

[8] Varro „n'emploie pas des mots significatifs sans leur donner la signification qu'ils ont" şi „en a moins dit que lui en ont fait dire Riemann ou Meillet", dar „il en a dit certainement plus que G. Serbat ne veut bien lui en laisser dire" (p. 88).

(b) dacă sistemul *inaccompli/accompli* poate fi calificat drept aspectual, în sensul celui grec sau slav, deoarece imperfectul, mai mult ca perfectul și viitorul II sînt forme temporal-aspectuale, în timp ce perfectul, prezentul și viitorul sînt forme numai aspectuale, fără nici o specificare temporală.

Pentru moment, aceste probleme nu pot avea un răspuns ferm, pentru că nu au fost abordate toate aspectele care le-ar clarifica.

În concluzie, opinează M. Poirier, exprimarea normală a trecutului fără vreo calificare particulară se face prin *perfectum*, iar a prezentului și viitorului fără vreo calificare particulară prin *infectum*.

După cum se poate vedea, cele trei ipoteze prezentate sînt într-atît de diferite, încît o sinteză a lor a fost greu de realizat, lucru valabil și pentru colocviul de la Morigny. Deoarece atît H. Vairel, cît și M. Poirier îi reproșează lui G. Serbat faptul de a fi închis perfectul într-o „Zeitstufe" de trecut, neputînd avea dreptate amîndoi [9] și fiind dificil să se dea un singur răspuns unor critici eterogene, discuțiile s-au purtat în jurul următoarelor puncte divergente: concordanța timpurilor (cu multe excepții și destul de laxă pentru a fi un argument solid), perfectul văzut ca un „accompli" fără specificare temporală (care, în lipsa acestei specificări, conduce automat la ideea de trecut, și nu de prezent „accompli"), bitemporalitatea perfectului (care este o calitate falsă, rezultată din simple efecte de sens ale contextului), raportul perfect/imperfect (cele două timpuri coincizînd conform schemei Hélènei Vairel), întrebuințarea lui *nunc* cu perfectul (*nunc* referindu-se „à l'actuel du locuteur", și nu la prezent, sau funcționînd ca element de articulație logică, marcînd o întoarcere la realitatea constatată în mod obiectiv de autor, ca grecescul νῦν δὲ și franțuzescul *maintenant*). Criticile au fost aduse de G. Serbat. H. Vairel și M. Poirier își mențin părerile, întărindu-le cu aceleași argumente, ceea ce nu conduce la un progres în rezolvarea problemei. Ultimul cuvînt îl are tot G. Serbat, care subliniază încă o dată valoarea de aorist [10] a perfectului indicativ latin, dovadă că acesta a fost moștenit ca atare în limbile romanice, pentru valoarea de rezultativ fiind nevoie să se creeze perifraza cu *habeo* [11].

Concluzia colocviului nu este, din păcate, o sinteză care să depășească o seamă de păreri contradictorii și să clarifice disputa ce se poartă de secole asupra perfectului indicativ latin. Concluzia colocviului ar putea fi, de fapt, îndemnul lui M. Poirier, care consideră — și ne alăturăm părerii sale — că e nevoie de multiple verificări ale diferitelor ipoteze pe opere întinse și variate, că problema perfectului, chiar după ce a fost din nou discutată și aparent elucidată de G. Serbat (cu amendamentele propuse de participanții la colocviu), se impune a fi redeschisă.

[9] H. Vairel consideră că perfectul comportă o b i r e f e r e n ț ă t e m p o r a l ă, iar M. Poirier vede în perfect un n o n-t e m p o r a l „accompli".

[10] Valoarea aoristului din greaca modernă, traductibil și prin perfectul compus franțuzesc, dovedește confuzia la care se expune cel care suprapune sistemul verbal a două limbi, oricît de asemănătoare.

[11] Credem însă că este nevoie să se țină seama, pentru rezolvarea justă a problemei perfectului sintetic, și de tipurile de verbe care au favorizat apariția perfectului cu *habeo* (cf. R. Lucot, *Remarques sur l'emploi de* habeo *avec le participe en* -to-, în *Mélanges Ernout*, Paris, 1940, p. 247—249).

Pentru aceasta credem că ar putea fi luate în considerație următoarele chestiuni :

— statutul categoriei gramaticale a aspectului în latină ;

— valoarea perfectului verbelor tranziționale [12] față de cea a verbelor netranziționale ;

— statutul verbelor defective și raportul *memini/coepi* ;

— raportul verb de stare/verb de acțiune, în special în cazul perechilor de prezente cu o unică și identică formă de perfect ;

— paradigma verbelor incoative (cu sau fără perfect) în perspectivă diacronică ;

— valoarea aspectuală a temelor temporale la verbele supletive, de tip *fero* ;

— măsura în care *consecutio temporum* poate da seama de valoarea prezentă sau aoristă a perfectului indicativ ;

— modalitățile lingvistice de exprimare a rezultatului prezent al unei acțiuni trecute și încheiate, în afară de *perfectum praesens* și de perfectul perifrastic ;

— statutul perfectului cu *habeo* în perspectivă diacronică și tipul de verbe care îl permit ;

— raportul timp/diateză în perspectivă diacronică.

Credem că numai un test cu aplicabilitate generală și cu rezultate unitare [13] este eficient, că orice schemă și reprezentare grafică riscă să devină rigidă dacă este construită pentru a face să intre în ea faptele de limbă și nu se impune singură, ca o sinteză a acestora, că nu orice excepție confirmă regula și că regulile, mai ales cele din limbă, sînt supuse schimbărilor, așa încît se impune o privire diacronică riguroasă, cum nu a făcut-o, poate, Meillet, dar nici G. Serbat.

Septembrie 1983

Facultatea de Filologie
Str. Al. I. Cuza 13
1100 Craiova

[12] Termenul ,,tranzițional", caracterizînd verbele capabile să aibă un ,,impliqué", aparține lui Co Vet, *art. cit.*, p. 114. Exemplele, în limba franceză, sînt valabile și pentru latină. Astfel, propoziția : *Claire est partie* ,,possède l'implication que, une fois que Claire est partie, elle n'est plus là". La fel ca în *ueni* 'sînt aici', unde 'sînt aici' reprezintă ,,l'impliqué".

[13] ,,Le test de la coupure" nu se poate aplica decît în cazul verbelor tranziționale, capabile să aibă un ,,impliqué", și este mai eficient în cazul rezultativelor-tranzitive de tip *cognoui* 'știu', decît în cel al rezultativelor-tranzitive de tip *cepi* 'am'. Termenul ,,rezultativ-tranzitiv" aparține lui K. van der Heyde (REL, XI, 1933, p. 72), iar clasificarea tipologică lui R. Lucot, *art. cit.*, p. 248—249.

OVE HANSEN

ON THE ORIGIN OF A LOKRIAN BRONZE PLAQUE CONCERNING THE SETTLEMENT OF NEW TERRITORY *

This inscription, Meiggs/Lewis, *A Selection of Greek Historical Inscriptions*, No. 13 on pages 22–25, with respect to which there is no clear opinion concerning the origin, has been ascribed either to Psoriani in Aetolia [1] or to the neighbourhood of Naupaktos [2], in the former case because the Lokrians may have been contemplating a settlement across the Aetolian border [3], or – as Meiggs/Lewis believe – in the latter because we possess evidence for an Apollonion in Naupaktos [4]. Apart from that a cult of Apollo must be assumed for every Greek community, I am not disinclined – as will be seen – to regard Meiggs' and Lewis' opinion as correct.

But the uncertainty about the exact origin of the plaque demands, in my opinion, that an attempt to seek the provenance quite outside Locris should be made and why not try to check the possibilities to seek in the Epizephyrian Locri in Bruttium in South Italy, colonized from Locris in Mainland Greece, especially when the dialect from Epizephyrian Locri is Ozolian Lokrian like "our" plaque? [5] The clue to solving the problem resides in the two geographical names in line 2 of the text: Ὑλίας/Λισκαρίας.

From Thucydides we learn that there existed a river close to Croton in Bruttium named Ὑλίας[6]. As will be seen, it was not unusual to confuse the masculine and the feminine of geographic names from the first declension ending in -ιας and -ια, and the genitive Ὑλίας is thus explained [7]. The inscription deals with the partition of rights of pasturage on the plains of that river and possibly of the other too, as the word for plain, πλακός, is in the singular. Thus the rivers were close to each other.

A historical context for the text in its "new" surroundings can be found, when we suggest 548 B.C., as a *terminus post quem* for the date, when – according to Strabo [8] – the Crotonians made an attack upon the Epizephyrian Lokrians, but were defeated in a battle at the river Sagra, and the Lokrians could, as a consequence, have established a colony

* I am indebted to Prof. Jerker Blomqvist, University of Copenhagen, for having discussed with me the problems involved in this article.

[1] Lerat apud Meiggs/Lewis, *op. cit.*, p. 24.

[2] So Meiggs/Lewis themselves, *op. cit.*, p. 25

[3] *Ibid.*

[4] Thuc. 2, 91, 1.

[5] See R. Schmitt, *Einführung in die griechischen Dialekte*, Darmstadt, 1977, 30.

[6] Thuc. 7, 35.

[7] Hesych, s.u. Κίλλεια· εἶδος τι λαχάνου. ἢ ἀκάνθαι τῶν ἐχίνων. ἢ πηγή ,ἢ κρήνη. ἢ ὄρος τῆς 'Αττικῆς. χωρίον δασύ ,ὅπερ διαφόρως προσαγορεύουσιν, οἱ μεν Κάλλιον· οἱ δέ Κυλίαν· ἄλλοι Κύλλου πέραν. The variation between the masculine and feminine endings is evident.

[8] Str. 6, 261; cf. Iust. 20, 3, 1 ff; Plin. *Nat.* 3, 95. *Der kleine Pauly*, 3, 364 s.u. Kroton.

StCl XXV, 1987, București, p. 89–90

in the Crotonian area, where the river Hylias was situated or possibly Liskaria too, in order to prevent further attacks. A *terminus ante quem* could be fixed by the years 532 B.C. when — according to some sources[9] — the arrival and work of Pythagoras of Samos strengthened the city of Croton. The fact that she was absent from the list of Olympian victories[10] during the period 548—532 B.C., but not before and afterwards, clearly indicates that she was in a state of weakness.

To return to the outset: why was it then set up in the Apollonion at Naupaktos? I think of just the same reasons as Meiggs/Lewis, text 10: the treaty between Sybaris and the Serdaioi was set up—not in South Italy — but in Olympia in order to strengthen the content of that text. In our case the dedicatee was Apollo (line 14), the god of colonization, whose support was needed[11] — therefore the plaque was set up in his temple in the mother-city.

March 1986

Blaagaardsgade 26, 3—22
DK — 2200 Copenhagen N.

[9] Cic., *Rep.* 2, 28; Liv. 1, 18, 2; Iust. 20, 4, 2.
[10] Str. 6, 262; Cic., *Inu.* 2, 2.
[11] For Apollo as god of colonization see the evidence collected and commented in Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, I, i, 440—441, s.u. Apollon als Gott der Kolonisation.

RICHARD GREGOR BÖHM

HAEC LOCA VENVSTA ... *SED* ΟΙΚΟϹ ΦΙΛΟϹ (?) (Cicero, *ad Atticum* XV, 16a)

Narro tibi, haec loca uenusta sunt, abdita certe et, si quid scribere uelis, ab arbitris libera, sed nescio quo modo ΟΙΚΟϹΦΙΛΟϹ (*aut* ΟΙΚΟΟϹΟϹΦΑΟϹ *aut* ΟΙΚΟΟϹΟϹΟΑΟϹ *aut* οἶκος σὸς φίλος). itaque me referunt pedes in Tusculanum.

Von dem sehr kurzen Brief wird hier nur knapp die erste Hälfte abgedruckt, aber auch von dieser kommt hier nur der Satz in Frage, der mit einem lateinischen Text beginnt und mit einem griechischen endet. Der lateinische Text (hinter *libera*) ist in allen codd. richtig überliefert, aber er wird von unseren Editoren, wie sich bald zeigen wird, nie ernst, nie genau genommen werden.

Die Paradosis ist mit dem griechischen Text des fraglichen Satzes nie fertig geworden. Denn wollte man dem kritischen Apparat der Ausgabe von H. Moricca (Turin 1951) Glauben schenken, dann liest nur der cod. *R* (= Parisinus 8538) alles Griechische in *scriptura continua*. Der cod. *P* (=Parisinus 8536) hatte nur ein Wort abgetrennt, und zwar an der richtigen Stelle, las dieses Wort aber nicht ganz richtig, genauer gesagt: um den Strich eines Jota zu spät; der Rest (nach Moricca ΟΙΝΟΟϹΟϹ) blieb in *scriptura continua*, in ihm steckt also ein Fehler der nicht vorgenommenen Worttrennung und einige Fehler der Verlesung. Zumindest der Fehler nicht vollzogener Worttrennung steckt auch in der Lesart des cod. *M* (= Mediceus 49, 18), der als die beste Handschrift gilt, aber selbst das erste Wort ist hier schon richtig und das letzte natürlich auch. Aus der Lesart des cod. *O* (=Taurinensis Lat. 495) war nämlich zu schließen, daß wir in dem griechischen Text des fraglichen Satzes ganze drei Wörter zu erwarten hatten. Falls er aus einem ΟΙΚΟΟ das richtige Wort herausgelesen hatte, dann blieben ihm für das zweite noch die Buchstaben ϹΟϹ, die ganz bestimmt nicht richtig überliefern. Hatte die Vorlage des cod. *O* dagegen ΟΙΚΟϹΟϹ, dann hatte der Librarius des cod. *O* einen und denselben Buchstaben zweimal gelesen und angewandt, und das war sein Fehler. Fehler der Paradosis.

Die Edition hatte im Laufe der über fünfhundert Jahre schon andauernden Ciceroforschung, denn die editio princeps Romana wie die Iensoniana (Venetiis) stammt aus dem Jahre 1470, den Fehler noch vergrößert. Denn z.B. die ed. Romana hatte von den griechischen Wörtern, die hier in Frage kommen, nicht einmal das dritte überhaupt berücksichtigt, das erst die ed. Ascensiana altera (1522) lesen wird, die aber das erstere griechische Wort ausließ. Erst die ed. Cratandrina (1528) wird das erste wie das dritte griechische Wort richtig lesen, sie ignoriert aber die dazwischenliegenden Buchstaben unserer codd. So kommt es, daß selbst in unserem Jahrhundert, so z.B. in der Ausgabe von R. Y. Tyrrell und L. Cl. Purser (Dublin—London ^{2}1915), aber auch bei Moricca, in

beiden Auflagen der zweisprachigen Ausgabe von H. Kasten (München 1959, [2]1976), in der letzten Lieferung der Ausgabe von H. Sjögren (Uppsala 1960) und in beiden Ausgaben von D. R. Shackleton Bailey (Oxford 1961, Cambridge 1967) immer noch gelesen wird ... *haec loca uenusta sunt... sed nescio quo modo* οἶκος φίλος. *itaque me referunt pedes in Tusculanum.*

Es gab — soweit bekannt — nur einen Autor und Editor, der versucht hat, in dem überlieferten griechischen Text alles zu berücksichtigen, der versucht hat, was einzig richtig war und ist, jeden Buchstaben mitzulesen. Es war Sh. Bailey. Aber er las (in der Oxforder Ausgabe) mit οἶκος ὃς [sc. ἑκάστῳ] so ungünstig oder direkt fatal, daß der überlieferte Ausdruck aus sich heraus allein für sich nicht lebensfähig war. Sh. Bailey hatte dann die Idee, so zu lesen, selbst (in der Cambridger Ausgabe) aufgegeben und ist zu der uralten Lesart aller anderen Ausgaben zurückgekehrt, die noch viel schlechter ist.

Die seitherige Lesart der fraglichen Textstelle ist aber schlecht oder noch schlechter oder am schlechtesten, denn sie nimmt keine Rücksicht auf Ciceros Intentionen, sie läßt sich nicht einmal mit dem sonstigen, gut überlieferten lateinischen Text des fraglichen Satzes in Einklang bringen. Und das ist ein Vorwurf, bei dem sich zumindest die Editoren aus der Zeit nach Sh. Bailey's Oxforder Ausgabe schämen sollten. Denn wenn man überhaupt ediert, was noch keiner unter Todesstrafe tun mußte, dann soll man alles edieren, jedes Wort und sogar einen jeden Buchstaben, der gut oder sicher überliefert ist. Die Buchstabengruppe zwischen dem ersten und dritten Wort des griechischen Textes unserer Stelle, überliefern aber alle codd. Sie schwanken etwas in ihrer Lesart, diese ist aber zuerst einmal da. Wer sie nicht haben will, muß dagegen argumentieren, muß den Mund auftun. Das tun die andern nicht. Sh. Bailey argumentiert, aber wie?

Da schreibt er „In 1961 I printed οἶκος ὃς φίλος, but that was paying too much deference to the MSS". De facto nennt sich eine solche Haltung aber nicht „deference to MSS", sondern Korruptelenkult, sonst eher Ratlosigkeit. Und wenn man nicht weiß, wie es weiter gehen soll, dan fragt man den Text, den sicheren, den eindeutigen, ...den lateinischen. Man fragt dann immerhin ... Cicero selbst.

Cicero mußte zugeben, daß die Gegend, in der er jetzt weilt, einfach herrlich, reizend ist, *uenusta.* Kommt er dann aber mit einem adversativen *sed,* dann meint er sicher etwas, was ihm daselbst mißfällt, so sehr, daß er am liebsten gleich Koffer packen und (zurück?) auf sein Tusculanum reisen würde. Was kann es sonst gewesen sein, wenn nicht ... das Wohnhaus selbst? Dafür spricht ja auch die Paradosis. Denn hinter dem griechischen Wort für Wohnhaus steht in allen codd. ein Wort, das mit *o* beginnt und mit einem Buchstaben endet, der auch einem Ypsilon ähnelt. Was liegt dann näher als die Annahme, daß OC auf OY zurückgeht. Unsere Lesart:

> Narro tibi, haec loca uenusta sunt, abdita certe, et si quid scribere uelis, ab arbitris libera, sed nescio quo modo οἶκος οὐ φίλος. itaque me referunt pedes in Tusculanum.

Appendix. Für einige Editoren war dieser Brief (so zuerst für Kasten) in Arpinum geschrieben worden. Sonst gehen jetzt alle Herausgeber

davon aus, daß Cicero hier und jetzt in A s t u r a war. Aber Cicero wünscht sich immer wieder, daß der verwöhnte und launenhafte Brutus dort sein Quartier bezieht. Das hätte er wohl nicht getan, wenn selbst und gerade das Wohnhaus unsympathisch wirkte. Die Beschreibung der Landschaft mit Hinweis auf einen Fluß (*ripula*) und auch auf stehendes Wasser (*ranae*) im zweiten Teil des Briefes erinnert ziemlich genau an Ciceros Landhaus in A n t i u m, wo er sowohl literarisch sich betätigen kann wie auch im Nichtstun erleben. Schreibt er doch (*Att.* II, 6, 1) von dort aus *aut libris me delecto, quorum habeo Anti festiuam copiam, aut fluctus numero* (*nam ad lacertas captandas tempestates non sunt idoneae*) : *a scribendo prorsus abhorret animus.* Aus einem anderen Brief (*Att.* II, 8,2) *ut Anti simus a.d. V Non. Mai. ... inde cogito in Tusculanum, deinde Arpinum, Romam* ergibt sich, daß Cicero gerade von dort an einem Tage sein Tusculanum erreichen kann, was auch hier der Fall zu sein scheint, wenn er schreiben kann *me referunt pedes in Tusculanum.*

Die Lesart *ab arbitris libera* kann nicht richtig sein, denn es geht hier eindeutig um S t ö r e r, um ungebetene Besucher und nicht um Experten oder Gutachter. Der Ausdruck *arbitris* geht daneben und muß als eine Verlesung verstanden werden, als eine lectio facilior gegenüber dem, was Cicero hier wirklich gesagt hat, oder, wenn eine falsche Worttrennung vorliegt, auch um eine „Korrektur", um den Rest des Wortes irgendwie lesbar zu machen.

Ist es richtig, daß Cicero bei dem griechischen Ausdruck an die von unseren Editoren immer wieder zitierte Redensart dachte, dann wäre das erste und dritte Wort in Gänsefüßchen zu schreiben und das zweite natürlich nicht, d.h.

...sed nescio quo modo ‘οἶκος’ οὐ ‘φίλος’.

Dezember 1984

Universitätsstrase 11
D-7800 Freiburg i. Br.

GAIVS KANINIVS SABINIANVS DECVRIO MVNICIPII TIVISCI

Kein anderes epigraphisches Denkmal des römischen Dakien hat in der Fachliteratur so viele Diskussionen erregt wie der Weihaltar aus Denta, Kreis Timiş. Eine Wiederaufnahme der Diskussion über die Hypothese der Lokalisierung von Malua in Denta, die zuerst von C. Patsch ausgesprochen und sodann mit Nachdruck von C. Daicoviciu nur aufgrund der Inschrift behauptet wurde [1], erübrigt sich, da neuere epigraphische Beweise die Annahme von D. Tudor bestätigen, wonach der Ortsname Malua der zweite Name von Romula war [2], die sich im Kreis Olt befindet.



Bei diesem Sachverhalt muß der Altar von Denta aus einer anderen Sicht betrachtet werden; die Herausgeber des neuen Inschriften-Corpus aus Dakien [3] stellen ihn genauestens im Lichte der These von D. Tudor dar, ohne sich jedoch hinlänglich der Herkunft und der Stellung im Leben der römischen Munizipien des Banats zu widmen.

Nach F. Mileker wurde das Denkmal *in situ* zwischen Deta und Denta aufgefunden [4]; die von E. Stoicovici unternommenen Analysen deuten darauf hin, daß die Struktur nicht in jeder Hinsicht mit dem Marmorvorkommen von Denta-Omer identisch ist [5]. Diese Feststellungen führen uns logischerweise zwei Möglichkeiten vor: entweder wurde der Altar von C. Kaninius Sabinianus in der Steinmetz-Werkstatt einer

[1] Zuletzt in Acta MN, VII, 1970, S. 125—129.

[2] D. Tudor, *Oltenia Romană* [4], Bucureşti, 1978, S. 189—194.

[3] I.I. Russu, M. Dušanič, N. Gudea, V. Wollmann, IDR, III, 1, Nr. 109 (S. 130—131) mit der Lektüre: *I(oui) O(ptimo) M(aximo)/I(unoni) R(eginae) M(ineruae) T(errae) M(atri)/ G(aius) Kaniniu[s]/ Sabinianu[s]/d(ecurio) c(ol.?) M. IIuir* und den vorgehenden Varianten: *d(ecurio) m(unicipii), d(ecurio) c(oloniae) M(aluensis)*. Die nächstgelegene *colonia* mit dem Anfangsbuchstaben M ist Mursa an der Drau, Provinz Pannonia Inferior, eine Stadt, die etwa 200km westlich von Denta liegt (TIR, L 34, S. 84, vgl. Karte).

[4] IDR, III, 1, S. 131.

[5] C. Daicoviciu, in Acta MN, VII, 1970, S. 127.

anderen Stadt bestellt, oder er wurde im Mittelalter oder zu Beginn der Neuzeit aus den Trümmern einer römischen Stadt hervorgeholt und in Denta bzw. zwischen Deta und Denta abgelegt. Das nächstgelegene Stadtzentrum der Umgebung ist das Munizipium Tibiscum (Jupa-Caransebeş), das, etwa 75 km östlich der beiden Ortschaften, am Oberlauf der Bîrzava liegt [6]. Ich nehme an, daß dieses der Grund war, welcher P. Katancsich, den ersten Leser der Inschrift, dazu führte *Decurio Municipii, Tibissi* [7] zu deuten, während viel später G. Forni meinte : „a Tibiscum potrebbero riferirsi le seguenti testimonianze epigrafiche da Denta" [8]. Von dem geographischen, nicht ausdrücklich genannten, Beweis abgesehen, bringt keiner der beiden Verfasser einen anderen Hinweis zur Herkunft des Dentaer Altars aus Tibiscum [9].

Von der Meinung Katancsich—Forni ausgehend, und, indem wir den Text aus weiterer Sicht betrachten, schlage ich die folgende Lesung vor :

I(oui) O(ptimo) M(aximo)
I(unoni) R(eginae) M(ineruae) T(errae) M(atri)
C(aius) Kaniniu[*s*]
Sabinianu[*s*]
D(e)C(urio) M(unicipii) TIVIS[*C(i)*] [10]

Die neue Ergänzung der Abkürzungen aus der letzten (5.) Zeile der Inschrift vom Weihaltar aus Denta (vgl. Zeichnung) stützt sich in erster Linie auf den Umstand, daß „Au I^{er} et au II^{e} siècle de n. è. le *b* initial ou intervocalique était parfois rendu par *v* ; au III^{e} siècle, ces cas se sont multipliés et ont abouti à une véritable confusion entre *b* et *v*" [11]. Gerade wegen dieser lateinischen Spracherscheinung taucht der dakisch-römische Ort Tibiscum in den späten Itinerarien in den Formen *Tiuisco* [12] und *Tiuiscum* [13] auf. Was die Wiedergabe des *T* durch ein *I* anbetrifft, erwähnen wir, von vielen anderen Fällen [14], den Altar, der, ebenfalls in Tibiscum, Mithras geweiht war: *HERMADIO/ACI IVRRAN(ii) DIL*... (*Hermadio act(or) Turran(ii) Dil* ..., *TV* mit Ligatur) [15]. Nicht gedeutet scheint trotzdem der zweitletzte Buchstabe aus der letzten erhaltenen Zeile, der früher als *R* betrachtet wurde, aber auch ein *S* sein kann, das an der oberen Rundung angeschlagen ist und zu 75 % bei der Zerschlagung des Altars (s. Zeichnung) verunstaltet wurde. In diesem Fall schließt der Buchstabe *C* die fünfte Zeile der erörterten Inschrift ab. Die Abkürzung *Tibisc.* taucht in der Tat noch einmal

[6] S. Karte in TIR, L 34.

[7] In IDR, III, 1, S. 130 und 131.

[8] In *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucureşti, 1960, S. 240.

[9] D. Tudor, a.a.O., S. 190, vermerkt : „. . .Sabinianus war Stadtdekurion in einem der nahegelegenen Munizipien, Tibiscum, Dierna usw.", obwohl er einige Zeilen vorher die Lektüre : *d(ecurio) c(oloniae) m(etropolis)* vorzog und die Inschrift von Denta in Beziehung zu Vlpia Traiana Sarmizegetusa stellte.

[10] Das heißt : „Jupiter, dem besten und größten, der Juno Regina, der Minerva, der Terra Mater, Gaius Kaninius Sabinianus, Dekurion des Municipiums Tiviscum".

[11] H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucureşti—Paris, 1978, S. 193—194.

[12] *Tabula Peutingeriana.*

[13] Der Geograph (Anonymus) von Ravenna, IV, 14

[14] IDR, II, Nr. 57 ans Drobeta : *D(is) M(anibus) M(arco) ANIIO Her*[*cul(ano)*] *B(eneficiario) Co(n)*[*s(ulari)*] — genau *Antio.*

[15] IDR, III, 1, Nr. 145.

in einer Inschrift aus Vlpia Traiana Sarmizegetusa auf : ...*municipiorum Porolis(sensis) et Tibisc(ensis) sacerdotal(is) prouinciae donum dedit*[16].

Im Lichte der vorgeschlagenen Lektüre: *IIVIŞ[C — Tiuisc(i), Tiuisc(ensium)*, kann die Gruppe *DCM* nur *D(e)C(urio) M(unicipii)* bedeuten, und das umso mehr, als die Abkürzung *M* für *municipium* auch auf dem Iupiter Dolichenus geweihten Altar von Iulius Valentinus erscheint, *Flamen m(unicipii) T(ibisci)*[17]. Im übrigen ist der Orden der Dekurionen in der Stadt am Timiş sicher belegt in einer Ehren-Inschrift, die um 260 gesetzt wurde : *Corneliae/Saloninae/Au[g(ustae)] coniugi/Gallieni Aug(usti) N(ostri)/ordo mun(icipi) Tib(iscensium) deu(otus) num(ini) maiestat[(ique)] eius*[18]. Die Anfänge der Munizipalkurie müssen noch aus der Zeit des Kaisers Lucius Septimius Severus[19] (vielleicht auch Caracalla)[20] stammen, welcher die *canabae* von Tibiscum zum *municipium* erhebt. Der Altar des C. Kaninius Sabinianus stammt infolgedessen aus der ersten Hälfte des 3. Jhs. u. Z.

Der Sippenname Kaninius, welchen der Titelträger der Inschrift aus Denta hat, deutet auuf seine italische Herkunft[21] hin. Seine Vorfahren, vielleicht sogar er selber, kamen nach Tibiscum aus Italien oder den mitteleuropäischen Provinzen des Römischen Reichs[22], vielleicht aus Dalmatien, wo die Caninii häufig in Inschriften auftauchen[23]. Für die italische oder provinziell-italische Herkunft des C. Kaninius Sabinianus spricht auch die Ehrung der kapitolinischen Triade und der Terra Mater, ofizielle Gottheiten, deren römisch-italischer Ursprung gesichert ist.

Falls der Weihaltar tatsächlich aus Denta (oder zwischen Deta und Denta) herstammt und nicht aus Tibiscum[24] weggeführt wurde, nehmen wir an, daß der Aristokrat und Munizipalsenator aus Tibiscum ein Landgut (*uilla rustica*)[25] im fruchtbaren Tal der Bîrzava besaß[26].

April 1986

Centrul de Ştiinţe Sociale
Str. Octombrie Roşu 2
2400 Sibiu

[16] IDR, III, 2, Nr. 353.
[17] IDR, III, 1, Nr. 139.
[18] Ebenda, Nr. 132.
[19] N. Branga, *Urbanismul Daciei romane*, Timişoara, 1980, S. 25—26.
[20] D. Benea, in Tibiscus, V, S. 145, Anm. 34.
[21] RE, III, 2, Kol 1476—1479 unter Caninius — Familie plebejischer Herkunft mit berühmten Nachkommen in Rom und Italien; wir erwähnen hier bloß Caninius Celer, Lehrer der Kaiser Marcus Aurelius und Lucius Verus, und Caninius Rufus, Landgutbesitzer neben dem Larius-See (heute Como in der Lombardei), der die Absicht hegte, ein Poem über die Kämpfe Trajans mit den Dakern zu schreiben (vgl. Plin., *Epist.*, VIII, 4).
[22] Ein Q. Kaninius Lucanus in Celeia in Noricum, in einer Inschrift aus dem Jahre 158 u.Z. (CIL, III, 5166) und ein C. Caninius in Aquincum, Pannonia Inferior (CIL, III, 10444).
[23] L. Caninius Fronto, *IIuir* und *flamen diui Claudi* (nach 54 u.Z.) in Asseria, T. Caninius Maximus, *ueteranus*, in Cornium, und C. Caninius Valens (pater) mit Caninius Iulianus und Caninius Proculus (filii) in Doclea (C. Daicoviciu, *Gli Italici nella provincia Dalmatia*, in EphDR, V, 1928—1930, S. 79, 81—82).
[24] Es ist nicht ausgeschlossen, daß der Stein mit Inschrift (im Banater Museum, Timişoara, aufbewahrt) von den Mauern eines öffentlichen Gebäudes vom Beginn der Neuzeit aus Denta herrührt.
[25] Wie im Falle von P. Aelius Maximus, *decurio*, in Napoca, Besitzer der *uilla rustica* von Ciumăfaia, Kreis Cluj (N. Branga, a. a.O., S. 38).
[26] De vereinezelten archäologischen Spuren (Ziegelstücke) von Denta (vgl. IDR, III, 1, S. 131—132) können von einem solchen ländlichen Bau stammen.

EVRIPIDES, *Iphigenia in Tauris*. Edidit Dauid SANSONE. Leipzig, Teubner, 1981, XV+ 62[–64] p.

Învățatul din Urbana (Illinois) pune în fruntea volumului un moto în bună măsură descurajant: ,,L'*Ifigenia Taurica* è delle più belle tragedie Euripidee, ma è anche delle più difficili ad emendare ed interpretare" (G. Vitelli). Așa se explică probabil discreția intervențiilor operate de editor.

Piesa a fost păstrată, ca și altele, într-un singur codice (cu cîteva apografe): codex Laurentianus plut. XXXII, 2(*L*), de prin anul 1315. Textul, copiat de Nicolaus Triclines la Salonic, cuprinde și modificări de mîna lui Demetrius Triclinius (L^t), în majoritate după ce *L* fusese copiat în *P* (codex Vaticanus Palatinus gr. 287, circa 1320). *L* și *P* au fost consultate de noul editor chiar în original; pentru celelalte apografe a folosit fotocopii. Fragmente ale acestei tragedii (aproape 90 de versuri) s-au păstrat și într-un papirus, Pap. Hibeh 24 (π; publicat de Grenfell și Hunt în 1906), dintre anii 280 și 240 î.e.n., care confirmă două emendări mai vechi și oferă cîteva lecțiuni remarcabile.

Conspectus editionum (p. IX) consemnează doar cinci ediții din secolul nostru (ultima în 1949), iar bibliografia (p. IX–XIII) ajunge pînă în 1979 (data prefeței), nu numai pentru lucrări aparținîndu-i lui D. Sansone.

Intervențiile în t e x t nu sînt numeroase. Citez două conjecturi propriu-zise: v. 113 δέ γ'. ἔστι (δέ γ' εἴσω L) și 897 ἀπόροις πόρον (πόρον ἄπορον L); apoi o transpoziție în v. 409, πόντι' ἐπὶ (ἐπὶ πόντια L), și mutarea lui τὰν de la începutul v. 1243 la finele v. 1241; de asemenea se propune suprimarea v. 832–3. A p a r a t u l conține însă și alte propuneri, la v. 35 și 226–7 (cu trimitere în ambele locuri la un articol al editorului, în Rh. Mus. 121, 1978, 35–47); primul e un ,,locus desperatus" (între cruci în text) unde Sansone s-a gîndit la οὐδ' ἐννόμοις τιμαῖσιν (în loc de ὅθεν νόμοισι τοῖσιδ'); în celălalt pasaj, mai complicat, editorul reia, completînd-o, o conjectură a lui Bergk. Alteori, Sansone adaugă în aparat presupuneri ale sale, însoțite de *fort(asse)* sau de *malim* (ca la v. 184 ori 420). Sînt lăudabile aceste nuanțări ale convingerilor noului editor, ca și onesta menținere a crucilor în text, destul de frecvent. De aceea nu miră dimensiunea aparatului critic (de ex. p. 18 cuprinde 26 de versuri, în majoritate foarte scurte, și 17 rînduri de aparat); e adevărat că în cîteva locuri (ca la v. 97, 98, 292–4, 502 și 504 etc.) el găzduiește autentice comentarii, proprii sau ale altora, necesare înțelegerii critice a textului; uneori notița e umoristică sau ironică (a lui G. Hermann la v. 644); a lui Sansone însuși, la v. 452, e un... hexametru perfect. (La v. 283 e semnalată o greșeală din Liddell-Scott.)

Între text și aparatul critic, aproape fiecare pagină trimite și la testimonii, inclusiv Pacuviu, Cicero și Ovidiu.

Volumul se încheie cu un bine venit *conspectus metrorum melicorum* (p. 56–72).

București, mai 1984 *Ioana Costa*

HIPPOCRATE, Tome X, 2e partie. *Maladies II*. Texte établi et traduit par Jacques JOUANNA. Paris, Les Belles Lettres, 1983, 315 p., din care p. 132–214 duble.

Notorietatea de care se bucură cartea a II-a *Despre boli* (Περὶ νούσων β') din Colecția hipocratică se datorește mai cu seamă faptului că aici se întîlnesc cele dintîi referințe privitoare la metoda de explorare clinică denumită ,,auscultația imediată", metodă a cărei utilitate avea să fie pusă în lumină abia în 1819 de către R. T. H. Laennec; este vorba de percepere, prin aplicarea urechii direct pe trunchiul bolnavului, a unor zgomote anormale produse în cutia toracică. Dar mai există încă un motiv pentru care istoricii medicinii și filologii manifestă mult interes față de acest tratat: *Despre boli II* reprezintă, potrivit mărturiei cuprinse într-o altă operă hipocratică, *Regimul în bolile acute*, precum și unor atestări ale lui Platon Comicul și Galen, o lucrare elaborată în cadrul școlii medicale din Cnidos, școală aflată în rivalitate cu aceea din insula Cos, patria lui Hipocrate al II-lea, ,,părintele artei vindecării".

* Datorită abundenței materialului și caracterului tematic al volumului precedent, numeroase recenzii au fost amînate de la un an la altul, astfel încît ele apar acum cu o întîrziere considerabilă, pentru care cerem cititorilor o binevoitoare înțelegere.

StCl XXV, 1987, București, p. 99–141

Iată de ce Jacques Jouanna, profesor la Sorbona și autor al remarcabilei monografii din 1974 *Hippocrate — Pour une archéologie de l'école de Cnide*, era extrem de indicat să ofere o ediție critică a acestui tratat cnidian. De altminteri, chiar în monografia amintită, Jouanna întreprinsese o reeditare parțială a scrierii *Despre boli II*.

În publicația recentă avem a face cu o ediție integrală, impresionantă atît prin acuratețea textului original, prin fidelitatea versiunii franceze, cît și prin densul comentariu. „Notița" introductivă (125 de pagini) ia în discuție toate aspectele legate de compoziția, originea, conținutul medical, înrudirile cu alte producții hipocratice, tradiția manuscrisă și istoria imprimării acestui tratat.

Editorul stăruie asupra faptului că *Despre boli II* a rezultat din alipirea a două scrieri diferite, dar avînd ambele un model comun, probabil lucrarea numită *Sentințe cnidiene*, din care nu ni s-au păstrat decît trei foarte scurte fragmente. Pentru punerea la punct a textului, Jouanna a efectuat o colaționare atentă a celor mai vechi manuscrise de care dispunem : Marcianus gr. 269 (sec. al X-lea) și Vindobonensis med. gr. 4 (sec. al XI-lea), fără să neglijeze însă celelalte 23 de manuscrise din secolele ulterioare și nici mărturiile glosatorilor. Cu aceeași migală au fost examinate cele zece tipăriri succesive ale originalului grecesc, mai ales edițiile pregătite de A. Foes (1595) și de É. Littré (1851). S-a obținut astfel reconstituirea pe cît se poate de exactă a fizionomiei inițiale a textului pe care transcriitorii și editorii îl „corectaseră" asiduu, îndeosebi atunci cînd dialectul ionian hipocratic li se păruse a fi „nesatisfăcător".

Merită subliniată decizia comisiei tehnice a Asociației Guillaume Budé de a-i atrage la efectuarea operațiilor de revizuire și corectură pe Anargyros Anastassiou și Volker Langholf, doi fruntași ai „școlii hipocratice de la Hamburg". Publicarea acestui tratat prilejuiește așadar depășirea unor particularisme atît de dăunătoare dintr-un trecut nu prea îndepărtat, cînd, de pildă, hipocratiștii germani nu se interesau îndeobște de realizările cercetătorilor francezi, și invers. Jouanna a utilizat critic întreaga literatură consacrată scrierii *Despre boli II*, indiferent de epoca și de locul publicării unor asemenea exegeze. Putem menționa și amănuntul că filologul francez a tipărit la Berlin (Vest), în 1975, o ediție a tratatului hipocratic *Despre natura omului*, în colecția Corpus Medicorum Graecorum.

Pentru elucidarea termenilor privind activitatea curentă a vindecătorilor antici și pentru corecta interpretare a teoriilor medico-biologice expuse în scrierea *Despre boli II*, Jouanna a apelat la competența lui Mirko D. Grmek, profesor de istorie a medicinii la École Pratique des Hautes Études. Vechiul, dar — din păcate — atît de nesocotitul deziderat al strînsei colaborări a filologilor cu medicii la cercetarea operelor hipocratice a fost deci luat de data aceasta în considerație, spre marele folos al studiilor clasice.

București, decembrie 1983 *Gheorghe Brătescu*

CICÉRON, *La république*. Tome I : livre I ; Tome II : livres II—VI. Texte établi et traduit par Esther BRÉGUET. Paris, Les Belles Lettres, 1980, 277 + 208 p.

Cea mai recentă ediție a textului ciceronian, apărută la numai șase ani de la ultima ediție critică bilingvă a lui Konrat Ziegler[1], a fost inițiată cu mulți ani în urmă de André Oltramare ; la moartea acestuia (1947), cărțile I—II se aflau traduse în formă definitivă, iar restul — într-o primă versiune. Esther Bréguet, elevă a lui A. Oltramare, i-a continuat lucrarea, restituind textul latin într-o versiune cu multe interpretări proprii, rezultate dintr-o nouă lectură a codicelor și din unele adaosuri și rearanjări ale citatelor din alți autori, utilizate ca mărturii indirecte în completarea numeroaselor lacune ale textului. De asemeni, ea a introdus unele modificări în traducerea cărților I—II (de la simple variante stilistice pînă la interpretări diferite ale textului latin), iar pentru cărțile III—VI a făcut apel uneori și la versiunea primă propusă de A. Oltramare. Textul și traducerea sînt precedate de un amplu și aprofundat studiu introductiv (p. 7—166) ; explicațiile la text sînt cuprinse în numeroasele note complementare de la sfîrșitul fiecărui volum.

Față de cea de a 7-a ediție teubneriană (1969) a lui K. Ziegler, la care editoarea se raportează în permanență (considerînd că noile conjecturi introduse de savantul german în ediția din 1974 nu sînt întru totul necesare sau convingătoare), textul din ediția Belles Lettres prezintă aproape 40 de lecțiuni proprii. Se observă că, de cele mai multe ori, Esther Bréguet preferă să adopte lecțiunea palimpsestului (*P* = cod. Vaticanus lat. 5757 saec. IV) acolo unde K. Zie

[1] Cicero, *Staatstheoretische Schriften*, Lateinisch und Deutsch von Konrat Ziegler, Berlin 1974, 362 p.

gler și alți editori au preferat lecțiunea corectorului (*p*) sau versiuni proprii. Dăm cîteva exemple în care interpretarea propusă de E. Bréguet ni se pare întru totul acceptabilă : la 1, 2, 2 *descripta* față de *discripta* (Halm, Ziegler), varianta din *P* fiind confirmată de lecțiuni foarte sigure ale codicelor din alte 9 opere ciceroniene ; la fel în 5, 7, 9 *ea d e s c r i p t a ratio* : *discripta* la Müller, Ziegler et alii ; la 1, 7, 12 *haec plurimis a me uerbis* P : *haec pluribus a me uerbis* (Ziegler et alii), e preferată sintagma cu superlativul, mai puțin frecventă și justificată prin întinderea preambulului c. I ; la 1, 34, 51 *cum hoc natura tulerit non solum ut summi uirtute et animo praeessent imbecillioribus sed ut hi etiam parere summis uelint*, preluată după *P* : *non solum ut... praeesse sed ut.... parere uelint* (Bake, Ziegler) ; forma *praeessent* e justificată atît logic (*praeesse* presupune o stare obiectivă), cît și gramatical (prin repetarea lui *ut*) ; dublul conjunctiv e acceptat de Halm, dar în forma *praesint*, corespunzător morfologic lui *uelint* ; la 1, 36, 56 *fabularum similia didicimus*, după *P*, corespunde contextului și nu pare necesară corectarea lui Ziegler în *dicimus ;* la 2, 33, 58 *sunt item quinque quos illi ephoros appellant* menține topica după *P*, iar transpoziția *illi quos* de la Ziegler e neobișnuită și nu apare necesară.

Sînt însă și cazuri în care lecțiunea adoptată de editoarea elvețiană se susține mai greu ; astfel la 1, 41, 64 ea preia, după *P*, imperfectul în *non eros nec dominos appellabant eos*, fiind astfel obligată să modifice în aceeași frază perfectul *paruerunt* în mai mult ca] perfect ; mai acceptabilă apare lecțiunea lui Ziegler și a altor editori care înlocuiesc imperfectul cu prezentul *appellant*, în concordanță cu *paruerunt* și cu celelalte prezente din text (*ait, memorant, adiungunt*) ; la 1, 44, 68 *atque ut iam ad sermonis mei m o r e m reuertar* e versiunea din *P* adoptată și de Krarup — lectio difficillior față de lecțiunea corectată *auctorem*, la Ziegler et alii, cu referire la Platon, la care se revine în text prin incidenta *ait ille* ; în nota de la p. 276 editoarea susține că lecțiunea *morem* trebuie păstrată, căci în text sînt date ideile lui Scipio, iar *ait ille* privește numai comparația care urmează ; argumentarea însă se susține greu, iar îmbinarea semantică *mos sermonis* nu e dintre cele frecvente.

În sfîrșit, sînt și cazuri în care apare preferabilă lecțiunea altor editori. Astfel la 1, 47, 71 *Quem* [i.e. *optimum statum ciuitatis*] *si h a b e m u s*, păstrat după *P*, e corectat de unii în *habeamus*, de Ziegler în *habebimus*, adică e scos din sfera realului, de vreme ce urmează restrictiva *etsi ne nunc quidem* și apoi interogativa la optativ *tum uero quis te possit esse florentior ;* în nota 1 de la p. 277 editoarea justifică păstrarea prezentului afirmînd că *si* are aici valoare cauzală, iar *tum* — sens consecutiv, ceea ce nu e dovedit ; în plus, situația de criză politică din 129 î.e.n. (dată presupusă a dialogului) și cea din anii 54—51 contravin acceptării formulei cu indicativul prezent ; la 6, 12, 12 *dictator rem publicam constituas oportet* e versiunea lui *P* acceptată de E. Bréguet, dar corectată de Ziegler, după alții, în *oportebit* — formă mai corespunzătoare logic și gramatical (încadrîndu-se în seria de verbe la viitor din context *converlet, intuebuntur, eris*). În ceea ce privește încercările de completare parțială a lacunelor prin mărturiile indirecte asupra textului aflate fie în alte opere ciceroniene, fie, mai ales, la scriitorii de mai tîrziu (în special la Lactanțiu, Augustin și Nonius), editoarea a ținut seama de soluțiile propuse, adoptînd totodată și puncte de vedere proprii. Ea consemnează (II 205—208) corespondența dintre locurile în care au fost inserate aceleași mărturii în textul ediției Belles Lettres și în cel al ediției Ziegler 1969 ; a adăugat, în plus, fragmente din Arusianus, GLK VII, p. 487, 16 (la 2, 22, 33), Augustin, *Ciu.* 21, 11, 6—8 (la 3, 28, 40), Cicero, *Tusc.* 15, 35, 101 (la 2, 22, 33), Isidorus, *Orig.* 5, 27, 4 (la 3, 28, 40), Martianus Capella 5, 5, 20 (la 5, 11, 13) și Marius Victorinus, *Rhet.* 156, 4 (la 5, 8, 10). În ceea ce privește fragmentele introduse de Ziegler, neincluse în ediția Belles Lettres e consemnat numai A. Gellius 12, 2, 6 ; 7 (inserat de Ziegler la 5, 9, 11). La acesta mai trebuie adăugate un citat din Ambrosius, *Exc. Sat.* 2, 27, și unul din Lactanțiu, *Opif.* 3, 16, 17, 19 (inserate în preambulul c. III), un citat din Tertullian, *Apol.* 25, 14—15 (la 3, 12, 20), și unul din Lactanțiu, *Inst.* 6, 6, 19 și 23 (la 3, 12, 22).

Cu unele excepții, mărturiile indirecte folosite de diverși autori pentru completarea textului ciceronian sînt aceleași, diferă însă modul ordonării lor și reconstituirea, pe această bază, a desfășurării ideilor. Astfel, în cartea a III-a, al cărei dialog prezintă numeroase lacune, citatele din alți autori plasate înaintea discursului lui Laelius sînt altfel ordonate în ediția Belles Lettres decît în ediția teubneriană.

Numeroase discuții s-au purtat în legătură cu organizarea fragmentelor discursului lui Laelius, sub aspectul relației dintre etic și politic. După unii cercetători (Wilsing, Ferrary), partea etică preceda pe cea politică, după alții (Büchner, Krarup, Ziegler) lucrurile stăteau invers ; Reitzenstein considera că pentru fiecare punct al teoriei se puneau în paralelă teze privind individul și statul, iar Heck socotea că Laelius i-ar fi răspuns lui Philus punct cu punct. În funcție de poziția adoptată în această problemă, fiecare editor a propus conjecturi care să dea coerență textului, fără a exista vreo siguranță în reconstituirea demersului real al discursului lui Laelius. E. Bréguet acceptă teza că partea etică se situa înaintea celei politice, dar, spre

deosebire de Farrary, crede că discursul începea nu cu o tiradă împotriva epicureilor, ci cu un fragment solemn referitor la natura umană, în care s-ar încadra, în mod firesc, fragmentul cu Sardanapal (3, 22, 33 frg. 1), apoi citatul din Lactanțiu, *Inst.* 5, 11, 2, de inspirație stoiciană (pus de Ziegler la 4, 1, 1).

În ceea ce privește începutul cărții a IV-a, pe baza mărturiei lui Lactanțiu (*Opif.* 1, 11—13) editoarea consideră că el ar putea fi reconstituit, ca ordine a ideilor, după *Leg.* 1, 8, 24—9, 27, și *Nat. deor.* 2, 54, 133—61, 153, fiind vorba în toate de o unică temă, tratată în mod diferit, dar avînd ca fir comun ideea progresului social realizat pe baza însușirilor morale și spirituale ale omului. Referindu-ne la teza formulată de E. Bréguet, potrivit căreia pasajul despre arte (poezie, teatru, muzică) nu era inserat în discursul lui Scipio despre educație sau moravuri, ci mai curînd în textul referitor la legi, argumentele ei nu mi se par convingătoare.

În lacuna din preambulul c. V editoarea inserează, pe lîngă fragmentele din Augustin, *Ciu.* 2, 21, 67—95, și Grillius, *Rhet.* 1, 4 (aflate și la Ziegler), alte trei citate, și anume: Fauonius Eulogius 1—5, Macrobiu, *Somn.* 1, 1, 8—9, și Augustin, *Ciu.* 22, 28, pe baza cărora încearcă să-i reconstituie tema, presupusă a fi aceea a educării și formării unui *rector et gubernator ciuitatis* (cf. *Rep.* 2, 29, 51), pasajele referitoare la mitul lui Er (introduse de Ziegler la începutul c. VI) fiind considerate a se referi la nemurire ca recompensă pentru conducătorul statului; ipoteza nu este întru totul plauzibilă, căci în ele Cicero e prezentat cu o atitudine sceptică față de mitul platonician.

Finalul pierdut al c. V e reconstituit pe baza mărturiilor indirecte, unele comune cu Ziegler, altele proprii și ordonate în chip întru cîtva diferit.

Studiul introductiv al ediției, însumînd aproape 170 de pagini, aduce numeroase explicații utile și interpretări personale. Sînt prezentate astfel date privitoare la împrejurările compunerii operei, situația politică la Roma și starea de spirit a lui Cicero în anii 54—51. Se menționează locul tratatului *De re publica* în opera autorului său. Sînt citate mărturiile din alte lucrări ciceroniene și din scrisori privitoare la variantele titlului, sînt reunite argumentele care au condus la ideea că dedicatarul a fost Quintus Cicero.

Paginile referitoare la compoziția lucrării sînt interesante prin aceea că reușesc să reconstituie pentru cititor o imagine plauzibilă a întregului tratat. Ideile se înlănțuie logic și se află în acord atît cu referirile conținute în alte opere ciceroniene și la alți scriitori latini, cît și cu sursele lor, declarate sau stabilite prin comparație.

După reconstituirea conținutului pe cărți și caracterizarea interlocutorilor, editoarea prezintă (p. 88—115) o imagine sintetică a gîndirii politice grecești pînă în secolul I î.e.n., cu indicarea originii, a filiației și a modificării ideilor acceptate sau contestate în *De re publica.* În problema atît de controversată a surselor, E. Bréguet consideră că ipotezele trebuie avansate cu rezerve atunci cînd nu se bazează pe texte autentice sau pe fapte sigure. Demersul ei constă în a urmări mai întîi declarațiile lui Cicero însuși, relevîndu-se pe această cale pasajele traduse și ideile preluate sau combătute, cu identificarea locului lor.

Capitolul *Gîndirea și intențiile lui Cicero* opune *Republica* lui Cicero, ca *ciuitas hominum*, cetății ideale — *ciuitas Dei* — a lui Platon, ca analiză a unei stări reale unei ipoteze de lucru; sînt evidențiate scopul practic al lucrării, caracterul ei concret și profund roman. Un capitol aparte (p. 128—142) este dedicat teoriei ciceroniene despre *princeps* — temă mult dezbătută.

După cum remarcă editoarea, trăsăturile prin care, în *De re publica*, este caracterizat *rector et gubernator ciuitatis* nu diferă de cele atribuite lui *princeps*, dar Cicero a evitat acest termen, care, pentru contemporanii lui, avea sensul tradițional de „membru aristocratic al ordinului senatorial"; după părerea ei, teoria *princeps—rector ciuitatis* constituie un exemplu remarcabil al modului în care Cicero introduce, într-un cadru roman și printre concepte romane cu îndelungată tradiție, aportul gîndirii grecești și cel al propriilor sale idei.

Capitolul referitor la stilul și limba operei (p. 142—150) menționează adecvarea stilului la tonul conținutului, legătura firească dintre preambul și dialog, măiestria în alegerea termenilor și îmbinarea lor, figurile de stil care concură la crearea imaginilor poetice, realizarea culorii romane prin inserarea judicioasă a unor citate din vechii autori latini, stilul elaborat și elevat din *Somnium Scipionis.*

În paginile consacrate istoriei textului se dau informații despre cele două grafii de pe palimpsest (relevate prima oară de K. Ziegler în 1974) și despre intervențiile corectorului. Edițiile sînt citate în două pasaje: la p. 155—156 sînt enumerate cele de pînă la începutul secolului XX, iar la p. 165—166 sînt citate cele mai importante ediții critice și bilingve din ultimele decenii. După indicarea principalelor mărturii indirecte aparținînd altor scriitori, se dau date privitoare la istoria fragmentului *Somnium Scipionis.*

În continuare sînt consemnate succinte informații privind ecoul tratatului ciceronian în epocă, precum și la scriitorii latini de mai tîrziu — păgîni și creștini, pînă în secolul al V-lea

e.n. și motivul rarității copiilor manuscrise, în contrast cu mulțimea codicelor pentru *Somnium* — lectură privilegiată a neoplatonicienilor și a autorilor creștini din latinitatea tîrzie, evul mediu și Renaștere.

Notele complementare, acoperind aproape 100 de pagini (I p. 249—277, II p. 121—191), conțin o bogăție de informații istorice, geografice, astronomice, juridice, filozofice, literare, lingvistice și filologice, cu trimiteri atît la autori antici cît și la surse moderne. În vol. II p. 197—199 se indică, pe capitole și paragrafe, corespondența numerotării cu ediția Ziegler 1969, iar la p. 205—208 corespondența în ceea ce privește plasarea în operă a mărturiilor indirecte (din lista autorilor lipsește trimiterea la Fauonius Eulogius, inclus la 5, 1, 2).

Credem că din cele arătate s-a putut desprinde concluzia că ediția Belles Lettres a tratatului *De re publica*, atît prin analiza profundă și cu puncte de vedere originale privind conținutul lui, cît și prin exegeza textului, reprezintă o lucrare de înaltă ținută științifică, capabilă să satisfacă cerințele celor mai exigenți filologi clasici. Ea se constituie ca o valoroasă contribuție la restituirea și interpretarea unei opere de cel mai mare interes pentru cunoașterea filozofiei politice a antichității.

București, februarie 1983 *Lucia Wald*

PLUTARQUE, *Œuvres morales*. Tome VII — Deuxième partie. Texte établi et traduit par Robert KLAERR (et) Yvonne VERNIÈRE. Paris, Les Belles Lettres, 1974, XII [—XIV] + 250 [—252] p. în parte duble.

Volumul cuprinde tratatele 37—41 din *Moralia*, cu titlurile tradiționale latinești *De cupiditate diuitiarum*, *De uitioso pudore*, *De inuidia et odio*, *De se ipsum citra inuidiam laudando* și *De sera numinis uindicta*. Penultimul e citat mai des, ca aici în note, *De laude ipsius*; la p. 59, *de se ipso*... trebuie să fie greșeală de tipar. Klaerr editează primele patru tratate: al cincilea a făcut obiectul unei „thèse du III^e Cycle" susținute de Y. Vernière în 1970 la Paris X—Nanterre, apărînd acum cu simplificarea introducerii și a comentariului.

Din scurta notă asupra tradiției manuscrise, însemn doar că numai cod. *C* (secolele 11—12), α (cu puțin înainte de anul 1296), *A* (din 1296) și *E* (cu puțin după 1302) cuprind toate aceste cinci tratate.

„Notițele" asupra primelor patru au dimensiuni reduse, de la trei la cinci pagini, în timp ce a ultimului se întinde pe 41 de pagini, din care relev datarea (p. 96: cu cîțiva ani înaintea morții autorului), ecourile în antichitate (p. 106: Proclus „le copie sans vergogne", fapt dovedit de fragmentele din Proclus publicate în 1960 și 1966, care permit uneori stabilirea textului lui Plutarh !), aprecierea lui G. Méautis (p. 126: „il est le testament religieux de l'antiquité, il exprime l'idéal le plus élevé" visat vreodată de greci). La sursele textului, aici nu sînt incluse α *A E*, despre care aflăm însă în fruntea volumului că sînt copii ale unui manuscris, astăzi la Moscova, utilizat pe la 1300 de Planudes în alcătuirea corpusului. La p. 128: ms. *h* (= Harleianus) e confundat cu *H*(eidelbergensis) la p. X.

Referitor la text: Klaerr bănuiește că în rîndurile 1—2 de la 538 E (p. 55) propoziția καὶ ... ποιῆσαι e o simplă glosă; Y. Vernière propune la 551 D 2 (= p. 137) προσδανείζειν în loc de προσιζάνειν, iar la 557 A 8 (= p. 149) scrie 'Ιάδμων, după Herodot, în loc de 'Ιδμων (fără accent ! argumentarea la p. 208). Dintre conjecturile vechi, se bucură de atenție cele datorate lui Amyot și Erasm; aparatul consemnează frecvent conjecturile lui J. Defradas (care a revizuit volumul, înlocuit fiind, după moartea sa prematură, de M. Cuvigny). Din contribuția lui Defradas, amintesc doar corectura la un fragment din Menandru (*Mis*. fr. 5 la Plut. 525 A 1 = p. 10; titlul piesei greșit !), apropiat de un pasaj din Aristofan.

Nu sînt surprinzătoare deosebirile dintre aparatul critic al celor doi editori. Iată numai abaterile de la lista abrevierilor: la p. XIII se înregistrează „Rei." (sau „Re." !) pentru Reiske, și Klaerr îl citează așa și în aparat, dar Y. Vernière scrie regulat numele întreg; la fel cu Hart(man), Kron(enberg), Madv(ig), Steg(mann)... Unele prescurtări sînt insolite: Poh. = Pohlenz, Wink. = Winckelmann.

Greșelile de tipar nu sînt numeroase; ele apar mai ales în titluri latinești (p. 25 n. 1) ori în citate (p. 132 n. *Poena* a devenit *Peona*: e vorba de versul 1, 9 [nu 10 !], 4 din Tibul); în cîteva locuri *Pythia* e cu inițială minusculă; editorul *Muzicii* lui Aristides Quintilianus nu e „Meilomius" (p. 217), ci Meibom (1652). Pomenesc și grafiile latinești cu *v* (dar *U*) și *j*.

„Notele complementare" (nici dimensiunile, nici caracterul, nici ordinea nu explică repartizarea în note de subsol și note la sfîrșit), pe mai bine de 50 de pagini, sînt interesante și bine venite, cu bibliografie variată și abundentă, ajungînd pînă în 1972.

Volumul se încheie cu un indice de nume proprii (în forma lor franţuzească, deci *Grand Roi*, *Nécessité*, *Violence* etc.) şi un ,,index des principaux thèmes", care grupează, sub termeni generici franţuzeşti, cuvintele greceşti corespunzătoare, chiar folosite tropic, ,,en raison du caractère intimement métaphorique de la langue des *Moralia*". Mai ales acest al doilea indice înglobează numeroase precizări şi explicaţii care-l ridică mult deasupra unui *index rerum* banal.

Cum volumul respectiv din biblioteca Teubner din 1972 e retipărirea neschimbată a ediţiei din 1929, cea mai recentă ediţie consemnată aici datează din 1959 (colecţia Loeb !) : şi pentru acest motiv se cuvine să fie subliniată importanţa operei celor doi învăţaţi francezi.

Bucureşti, mai 1984 *Ioana Costa*

HOSIDII GETAE *Medea, cento Vergilianus.* Edidit Rosa LAMACCHIA. Leipzig, Teubner, 1981, XXVIII + 31 p., 17 M.

Unicul manuscris al aşa-numitei *Antologii latine*, Codex Salmasianus Parisinus 10318 (*A*, de la sfîrşitul secolului al VIII-lea, după R. Lamacchia), conţine la p. 26—43 o tragedie anonimă în hexametri, *Medea*, obţinută prin reunirea de fragmente extrase din Vergiliu ; pe de altă parte, Tertullian, *De praescriptione haereticorum*, 39, 3—4, ne informează : *uides hodie ex Vergilio fabulam in totum aliam componi, materia secundum uersus et uersibus secundum materiam concinnatis* ; *denique Hosidius Geta* (edd. : *Osidius Geta* B, *Vosidius Geta* A, *Offidius citra* XF, *Ouidius citra* PR) *Medeam tragoediam ex Vergilio plenissime exsuxit.* De aici atribuirea, acceptată unanim, a paternităţii lui Hosidius Geta pentru centonul vergilian din *Antologie.* În sprijinul identificării pledează originea africană a poeţilor din culegerea conţinută în manuscrisul lui Saumaise, comună cu a lui Tertullian. Nu e locul aici să deschidem o dezbatere cu privire la paternitate, dar nu putem să nu ne punem unele întrebări de natură cronologică : în măsura în care datările sînt posibile, poeţii din *Antologie* sînt mai tîrzii (sec. IV, chiar mai tîrziu) ; Hosidius Geta, cel pomenit de Tertullian, ar fi deci cu mai bine de un secol mai vechi şi în orice caz primul autor de centon vergilian. În acest caz, cum se poate explica faptul că un cărturar din secolul al II-lea, care-l ştia pe de rost pe Vergiliu, merită portretul pe care, pornind de la text, i-l face Rosa Lamacchia : ,,uerba sententiasque haud raro dure atque incommode ad res nouas significandas uertit, a grammaticae uerborumque structura aberrauit, hemistichia denique uel uersuum frustula uitiose consarcinauit" (p. VII)? La aceasta se adaugă considerente lexicale (propunerea lui V. Tandoi, după care *captiua*, v. 22, ar semnifica 'misera', în nota 1 de la aceeaşi p. VII) şi de ordin literar şi cultural, expuse la p. VII — IX, care duc toate spre o datare tîrzie ; dar R. Lamacchia nu trage această concluzie, mulţumindu-se cu mult mai puţin : ,,Hosidium parui ingenii poetam suspicabimur fuisse" (p. IX). Chestiunea rămîne, credem, deschisă, şi soluţia unui ,,remake" tîrziu sau chiar al unui centon independent nu ni se pare exclusă. Cît despre originea africană a lui Hosidius Geta, unicul argument pare să fie menţionarea lui de către Tertullian, ca şi cum acesta nu putea lua cunoştinţă de opere literare din afara provinciei sale. Numele de Hosidius Geta este bine cunoscut şi a aparţinut unor personaje importante : C. Hosidius Geta, triumuir monetalis în 54 î.e.n., C. Hosidius Geta, comandant militar sub Caligula şi Claudius, Cn. Hosidius Geta, cos. suff. în 44 (45? 47?), împreună cu T. Flauius Sabinus, fratele lui Vespasian. Ca un descendent al familiei să fi ajuns în Africa nu e imposibil, dar nici dovedit.

Ediţia Rosei Lamacchia este un model de conştiinciozitate şi de precizie, puse însă în slujba unui text ingrat (dacă n-ar fi decît pentru nulitatea lui literară). Ampla şi adîncita prefaţă (p. V—XXII) discută problemele paternităţii, ale genului literar, ale tradiţiei manuscrise, ale editărilor, şi expune principiile care au stat la baza ediţiei de faţă. Notele de subsol sînt adevărate studii, independente uneori de text : nota 1 de la p. XIV, de exemplu, face o prezentare exhaustivă a particularităţilor lingvistice şi grafice ale paginilor consacrate *Medeei* în ms. lui Saumaise ; acestea nu vor mai fi consemnate în aparat. Principiile de editare sînt în linii mari următoarele : pornind de la ideea că autorul a respectat întocmai textul vergilian, editoarea consideră că poate emenda versiunea manuscrisului *A* ori de cîte ori acesta se abate de la ansamblul tradiţiei manuscrise vergiliene, dar că nu poate lua ca bază a emendării simpla eroare metrică. Din nefericire, sursa *Medeei* n-a putut găsi un loc în stema manuscriselor lui Vergilius, astfel că oricare dintre acestea are aceleaşi drepturi faţă de textul *Medeei* (un exemplu : la versul 87, *exitium* din *A* se regăseşte numai în ms. *b* al *Eneidei*, 8, 386, împotriva tuturor celorlalte, care au *excidium* ; bineînţeles, în alte pasaje *A* se depărtează de *b*). Este o situaţie de provizorat filologic, căreia nu se poate spera să i se pună capăt

decît prin încercarea de reconstituire, pe baza tuturor cento-urilor din *Antologie*, a unei variante africane a lui Vergilius, dacă o asemenea variantă va fi existat; oricum, studierea independentă a unui singur text nu poate fi suficientă. În aceste condiții, este evident că nici textul vergilian nu poate beneficia de mărturia *Medeei*.

Textul (p. 1—22) este însoțit de două aparate: unul trimite la pasajele și variantele sursei vergiliene, al doilea e aparatul critic propriu-zis, înregistrînd abaterile față de lecțiunile ms. *A*, conjecturile propuse etc. Diviziunea e logică și comodă, dar e inevitabil ca cititorul să citească ambele aparate pentru a-și face o idee despre text (ba chiar să recurgă la o ediție a lui Vergiliu pentru a înțelege exact metoda de lucru a lui Hosidius). Principiile autoarei fiind, cum am văzut, conservatoare, nu ne putem aștepta la conjecturi proprii (unele sînt avansate în aparat, introduse prin „temptauerim", v. 21, 349), ci mai ales la respingerea celor propuse de alții („uersum male consutum perperam emendau. edd." apare deseori); excepții există, desigur, și de ele beneficiază Burmann și mai ales un filolog italian din secolul trecut, P. Canal (Veneția, 1851). Uneori păstrarea lecțiunii lui *A* ni se pare exagerată; astfel, v. 151: *quae potui, infelix! quae meme* [cu hiat] *in omnia uerti*; *Aen.* 7,309 are același text, dar *memet*, care înlătură hiatul. Se poate pune însă întrebarea, fără răspuns, în ce măsură logica sensului și metrica pot constitui argumente în favoarea acceptării sau respingerii unei lecțiuni. Un exemplu: în două pasaje, 276, 396, e folosit același sfîrșit de vers din *Aen.*, 2, 548, *mea tristia facta*; în ambele pasaje, *A* scrie *mea tristicia facta*, corectat, de asemenea în ambele pasaje, de Burmann în *tristia fata*, de Canal, după Vergiliu, în *tristia facta*; R. Lamacchia îl urmează pe Canal în 276, pe Burmann în 396, luînd ca ghid contextul.

Ediția se încheie cu indici utili: lexical (numai particularități, p. 23; *tempestas* = 'procella' nu apare însă la v. 378, ci la 218 și 261), gramatical (p. 23—24), metric (p. 24) și al pasajelor vergiliene (p. 24—31).

După cum am mai spus, ediția este rezultatul unui efort considerabil și al unei competențe indubitabile, dedicate unui crîmpei al ansamblului, ordonat totuși, transmis de ms. *A* (și, pentru alte texte, de cîteva alte manuscrise); ea se înscrie într-o serie de cercetări, de asemenea parțiale (vezi, de exemplu, în bibliografia de la paginile XXIII—XXVI, trimiterile la Luxorius, Reposianus, Vespa), consacrate poeților *Antologiei*; chiar și *Medea* a fost editată, aproape concomitent, de G. Salanitro, Roma, 1981 (178 p. ! non uidi). Poate că, reunite, toate aceste meritorii eforturi vor oferi o imagine de ansamblu asupra mișcării literare latine de la sfîrșitul antichității și asupra modului ei de transmitere.

București, mai 1984 *I. Fischer*

Peruigilium Veneris. Edited with a Translation and a Commentary by Laurence CATLOW. Bruxelles, Latomus, 1980, 105 p. (Collection Latomus, 172)

Teza principală a autorului, rezultată în urma recensiunii manuscriselor pe care se bazează stabilirea textului acestei bijuterii poetice a latinității postclasice (p. 7—17), este aceea a valorii deosebite a lui Vindobonensis 9401 (sec. XVI), despre care se arată că nu poate fi o copie a lui Thuaneus Parisinus 8071 (sec. IX sau X), ci a unui model mai apropiat de arhetipul comun cu Salmasianus Parisinus 10318 (sec. VIII).

În privința datei *P.V.*, autorul înclină, în special pe considerente lingvistice și metrice să adopte plasarea alcătuirii poemului în sec. IV e.n. Vom spune totuși că predilecția poetului pentru prepoziția *de* nu este numai „a feature of late-African Latinity" (p. 20 și 56—57), ci o trăsătură a întregii latinități tîrzii; mult mai interesantă pare sugestia „are the refrain and the use of *de* taken from a genuinely popular tradition to lend an air of 'folk-song' to a sophisticated literary creation?" (p. 57). Autorul poemului rămîne, după părerea lui L. Catlow, un personaj învăluit de mister, cu toate că îl tentează opinia că *P.V.* ar putea fi opera unei poetese, poate de origine africană (p. 25).

Cea mai semnificativă parte a *Introducerii* o formează discutarea însemnătății festivalului dedicat zeiței Venus (p. 26—35), nașterea acesteia fiind serbată într-un cadru inițiatic, cel sicilian din jurul Hyblei fiind doar un decor poetic, menit să dea o atmosferă mirifică, de basm, cîntului însuși, într-o măiastră preluare și îmbogățire a unor motive clasice (identificate apoi în comentariu).

Metricienii vor fi interesați de analiza tetrametrului trohaic catalectic din *P. V.* (p. 36—42), încadrat în uzul poetic latin, inclusiv poezia creștină. Argumentul metric nu se arată însă decisiv pentru datarea sau pentru identificarea autorului *P.V.* (p. 42).

Textul, cu aparat critic și traducere în subsol (p. 42—49), este imprimat fără semnele critice uzuale (pentru adăugiri, eliminări, emendări etc.). Mai lizibil pentru literat, el îl va nemulțumi pe filolog pentru aparența înșelătoare de facilitate pe care o oferă. De asemenea, aparatul critic expediază foarte ușor prin *alii alia* numeroasele propuneri critice din cursul vremii, dintre care se mai spicuiesc cîte una sau două în comentariu.

Notele asupra textului (p. 50—97) furnizează cititorului un bine venit prilej de adîncire a lecturii poemului. Iată totuși cîteva observații de detaliu :

Pentru motivul primăverii, pe lîngă Catul și Horațiu, v. și Vergiliu, *Georg.*, II, 323—345, și Ovidiu, *Trist.*, III, 12 (la p. 50—51).

nepotes in Latinos, dacă mai are nevoie de alt sprijin împotriva emendărilor abuzive, îl află în Catul (49, 1) și în Horațiu, *Epod.*, 7, 19—20 (p. 86 *ad* v. 69).

Notele fiind, în principiu, și pentru începători, o vorbă de lămurire ar fi meritat și *Laurens puella* (p. 86 ad v. 70 : de ce *Laurens*?), ca și detaliile v. 92 (*sic Amyclas, cum tacerent, perdidit silentium*, la p. 97), expediate în final de comentariu.

Nelăsîndu-se convins nici de *Daidalēus*, nici de *Iulēus*, propuse ca paralele pentru *Romulēas* (v. 72) de comentatorii mai vechi, Catlow crede că „this metrical irregularity is either a slip, or a deliberate licence taken without conscious appeal to any precedent" (p. 87), ca și cum poetul nostru n-ar fi dat destule dovezi de a-i ști pe dinafară pe Horațiu și pe Ovidiu; cf., de altfel, și *Penelopēus* la Catul (61, 230, cu discuția critică a lui M. L. West, *Textual Criticism and Editorial Technique*, Stuttgart, 1973, p. 138—139).

O izbutită încheiere a volumului o oferă privirea retrospectivă intitulată *The Achievement of the Peruigilium* (p. 98—101). Contrastul dintre magia poeziei iubirii, încheiată pe o notă melancolică de poetul *P.V.*, și elanul spiritual al noii credințe a lui Boethius și Venantius Fortunatus este grăitor : „his failure to find salvation is... due to more than personal circumstances, for it is the flawed and limited nature of his vision which makes these circumstances important" (p. 101).

O bibliografie semnificativă (dar numai pînă în 1969 !) încheie acest volum, care lasă în ansamblu să se întrevadă bune speranțe de viitor pentru evoluția lui L. Catlow.

București, decembrie 1985 *Dan Slușanschi*

MARIANNE MCDONALD, *A Semilemmatized Concordance to Euripides'* Alcestis. Costa Mesa, California, TLG Publications, 1977, 133 p. (nenumerotate); ead., *A Semilemmatized Concordance to Euripides'* Cyclops. Ib., 1977, 94 p. ; ead., *A Semilemmatized Concordance to Euripides'* Andromache. Ib., 1978, 143 p.

Interesul susținut pentru concordanțe datează din secolul trecut, cînd unele lucrări, aplicate la textele sacre creștine, dădeau termenului accepția de concordanțe de realii, spre exemplu în J.-A. Bost, *Dictionnaire de la Bible ou Concordance raisonnée des Saintes Ecritures*[2], Paris, 1865. Cîteva decenii mai tîrziu, o dată cu dicționarul lui Peultier, Étienne, Gantois (*Concordantiarum uniuersae Scripturae Sacrae Thesaurus*, Paris, 1896), interesul s-a deplasat spre concordanțele verbale. Aici apăreau ocurențele, formele coincidente ale lemelor erau redate prin cratimă iar indicațiile numerice ale trimiterilor, așezate unele sub altele. Mai recent, tehnica întocmirii și editării unor asemenea lucrări evoluînd, un index complex cum este acela al lui Pierre Grimal (L. Annaei Senecae *Operum moralium concordantia*, 1—5, Paris, 1965—1969), prin indicarea contextului lărgit și a variantelor textuale propuse în ultimul timp, poate servi și ca *index uerborum* și ca dicționar obișnuit, mai puțin traducerea sensurilor. Iată că cercetătoarea americană Marianne McDonald, de la University of California, Irvine, pornind de la textele computerizate în cadrul proiectului TLG (Thesaurus Linguae Graecae), creat în 1972, oferă acum trei volume din seria de concordanțe pentru piesele lui Euripide, și anume : *Alcestis* (volum inaugural), *Cyclops*, *Andromache*. Seria, care reproduce textul ediției Murray din colecția Oxford Classical Texts, va reuni, într-un volum separat, și fragmentele lui Euripide, inclusiv cele recent descoperite sau identificate, după ediția în pregătire a lui Snell și Kannicht. Aceste dicționare cu profil special au fost concepute ca o complinire necesară la lucrările lui J. T. Allen — G. Italie, *Concordance to Euripides*, și C. Collard, *Supplement to the Allen and Italie Concordance to Euripides*, al căror model autoarea în general l-a urmat, diferențiindu-se de ele în unele privințe, în altele urmînd mai curînd dicționarul L. S. J. Destinate investigațiilor particulare asupra limbii lui Euripide, atari instrumente de lucru auxiliare folosesc o metodă standard proprie de prezentare lexicologică și grafică, metoda denumită „cuvîntul-cheie în context". Pagina, de format mare, este, grație procedeului fotografic de imprimare, aproape literalmente

acoperită de leme și de contextul concordanțelor. Un mic spațiu înainte de forma lemei din context o scoate în evidență, ca și faptul că locul formei rămîne invariabil pe pagină, formele înșiruindu-se exact una sub alta, astfel încît cuvîntul-cheie în context, prin felul punerii în pagină, ocupă locul central, ca o coloană în centrul paginii, și aceasta fără ca lema în context să fie subliniată sau tipărită cu alte caractere. Lemele sau cuvintele-titlu, de asemenea, sînt așezate unele sub altele, formînd o altă coloană în stînga paginii. Locul și contextul sînt date pe un singur rînd. Iată o scurtă mostră din *Andromaca*:

πέτρινος
Andr 116 περὶ χεῖρε βαλοῦσα/τάκομαι ὡς πέτρινα πιδακόεσσα λιβάς. /ὦ γύναι
πέτρος
Andr 1128 ἐφθέγξατ', ἀλλ'ἔβαλλον ἐκ χερῶν πέτρας /πυκνῇ δὲ νιφάδι πάντοθεν
Andr 1153 τίς οὐ σίδηρον προσφέρει, τίς οὐ πέτρον, /βάλλων ἀράσσων; πᾶν δ'

Și o alta din *Ciclopul*:

θύω
Cyc 334 τἀμὰ πιαίνει βοτά. /ἄγω οὔτινι θύω πλὴν ἐμοί, θεοῖσι δ'οὔ, /καὶ
ἴακχος
Cyc 69 οὐδ'ἐν Νύσᾳ μετὰ Νυμφᾶν/ ἴακχον ἴακχον ᾠδὰν/ μέλπω πρὸς τὰν
Cyc 69 ἐν Νύσᾳ μετὰ Νυμφᾶν/ ἴακχον ἴακχον ᾠδὰν/ μέλπω πρὸς τὰν

Lexicul este semilematizat — explică autoarea — în sensul că fiecare cuvînt-cheie a fost atribuit lemei respective, dar suita ocurențelor de sub lemă urmează o ordine mai curînd alfabetică decît una convențional paradigmatică. Avantajele acestui fel de lexic ni se par a fi următoarele: (1) el oferă toate atestările (locul, piesa, versul) și toate contextele — chiar pentru cuvinte comune, spre deosebire de lexicul lui Allen — Italie, de exemplu —, ceea ce permite o referire rapidă la context, studiul frazeologiei și urmărirea ecoului cultural; (2) contextul complet sau lărgit formează o unitate de sens și apare tipărit pe un singur rînd, chiar dacă în text se întinde pe 2—3 versuri; (3) atestările formelor flexionare ale unei leme, fiind așezate una sub alta, înlesnesc o viziune de ansamblu și rapidă a situației lemei în opera respectivă, ca și un releveu statistic al formelor lemei sau o analiză statistică multiplă (frecvența etc.). Utilitatea tipului de lexic discutat apare parcă mai evidentă la poeți — dovadă cele trei volume —, dar, desigur, nu numai la ei. În fond, e o descindere lexicografică în universul mic al unui autor.

București, martie 1983 *Constant Georgescu*

RICHARD KOOLMEISTER, THEODOR TALLMEISTER, *An Index to Dio Chrysostomus.* Edited by Jan Fredrik KINDSTRAND. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1981, X + 481 p. (Acta Vniuersitatis Vpsaliensis. Studia Graeca Vpsaliensia 17)

În lumea filologică, apariția unui indice bun este întotdeauna un eveniment de seamă, căci ea marchează în același timp terminarea cu succes a unei munci pe cît de utile, pe atît de ingrate, și depășirea dificultăților materiale care se leagă în chip inevitabil de tipărirea acestui gen de lucrări. Cartea pe care o prezentăm a fost începută în anii patruzeci, dar publicarea fișelor întocmite de R. Koolmeister și Th. Tallmeister nu a putut fi întreprinsă decît după 1976, cînd s-au găsit fondurile necesare și cînd J. F. Kindstrand și-a asumat sarcina de a revizui și de a reorganiza întregul material. Ediția din Dio după care s-a lucrat este cea standard, publicată de Guy de Budé în colecția Teubner, între 1916 și 1919. Sînt incluse discursurile 37, 63 și 64, pe care mulți comentatori le socotesc apocrife, dar sînt omise fragmentele lui Dio. Printr-o decizie care nu este lipsită de arbitrar, deși are o oarecare justificare de ordin economic, 24 dintre cele mai uzuale cuvinte grecești au fost înregistrate numai cu mențiunea *passim*, fără o listă completă de trimiteri. Este vorba de articolul ὁ ἡ τό, de verbul εἰμί la prezentul și imperfectul indicativului, de negațiile οὐ și μή, de pronumele αὐτός, μηδείς, ὅς ἥ ὅ, οὐδείς, οὗτος și τις τίς, de conjuncțiile εἰ, καί, ὅτι și ὡς, de particulele ἀλλά, ἄν, γάρ, δέ, ἤ, μέν, οὐδέ, τε și de adjectivele πᾶς și πολύς. Un sistem comod de semne grafice permite cititorului să deosebească imediat formele transmise de mss. de cele restituite de editori și pe cele folosite de Dio însuși de cele care apar în textele poetice pe care Dio le citează. În sfîrșit, în cadrul fiecărui articol, formele sînt orînduite în funcție de caz, gen, număr, timp, mod, persoană etc., în așa fel încît frecvența diferitelor categorii gramaticale să apară cu claritate.

Alcătuit cu o remarcabilă competență și acuratețe, indicele la Dio din Prusa publicat sub auspiciile Universității din Upsala răspunde celor mai exigente cerințe și va fi, credem, un instrument de lucru prețios pentru specialiștii din foarte multe domenii ale studiilor clasice.

București, noiembrie 1982 *Zoe Petre*

GUY SERBAT, *Cas et fonctions. Etude des principales doctrines casuelles du Moyen Âge à nos jours*. Paris, Presses Universitaires de France, 1981, 211 p. (Linguistique nouvelle)

Cartea lui Guy Serbat este o excelentă lucrare de sinteză asupra principalelor doctrine privitoare la teoria cazurilor, începînd cu antichitatea (greco-)latină, trecînd prin evul mediu și sfîrșind cu cele mai semnificative din perioada actuală.

Originalitatea lucrării pe care o prezentăm constă în primul rînd în însăși sistematizarea de o remarcabilă claritate a numeroaselor și — în multe privințe — destul de divergentelor, dacă nu chiar contradictoriilor, puncte de vedere formulate de-a lungul timpului cu privire la categoria cazului. Nu este lipsit de importanță, în această ordine de idei, să atragem atenția asupra faptului că problema pe care categoria cazului o pune înaintea cercetătorului este una dintre cele mai spinoase. Dificultatea ei constă, poate, în primul rînd, în aceea că atît semnificația generală a categoriei, cît și semnificația fiecărui membru al ei (= a fiecărui caz în parte) este foarte greu de captat într-o formulare satisfăcătoare. Dovada acestei dificultăți o face, credem, însăși marea v a r i e t a t e a doctrinelor cazuale, ca și faptul că diversele teorii ale cazului care s-au formulat în decursul timpului n-au fost de natură să ofere soluții care să întrunească adeziunea unei întregi majorități.

Concluzia generală pe care G.S. o trage din examenul critic al diverselor doctrine este că singurul progres autentic este acela din domeniul cunoașterii f a p t e l o r (aportul neogramaticilor în această privință este considerat, pe bună dreptate, decisiv) (p. 203); în ce privește însă t e o r i a (adică e x p l i c a ț i a, în terminologia adoptată de G.S.), aceasta a fost adusă în impas de către „totalismul" structuralist (inclusiv cel chomskyan) (p. 204).

Vorbind despre originalitatea monografiei pe care o discutăm, nu putem să nu relevăm valorificarea extensivă a doctrinelor m e d i e v a l e referitoare la categoria cazului, aceasta cu atît mai mult cu cît textele considerate sînt greu accesibile, puțin cunoscute și discutate (este vorba de *Grammatici daci*, danezii Iohannes, Simon, Boethius etc.). Este meritul lui G.S. de a ne fi pus la îndemînă o expunere ordonată, limpede și critică a principalelor puncte de vedere ale scolasticii medievale cu privire la sistemul cazual.

În sfîrșit — dar nu în ultimul loc în ordinea importanței — contribuția originală a monografiei lui G.S. trebuie găsită în examenul critic de cele mai multe ori adînc și judicios al stadiului actual în care se află teoria cazurilor, examen care ne readuce în minte magistrala expunere similară făcută cu aproape cinci decenii în urmă de Louis Hjelmslev în primul volum al lucrării sale consacrate categoriei cazului. În ciuda unor rezerve pe care le avem (v. mai jos) și care vizează, într-un anumit sens, însăși baza teoretică a aprecierilor lui G.S., monografia pe care o discutăm aici are — poate tocmai prin aceasta — calitatea de a supune încă o dată reflecției cititorului înseși fundamentele unei posibile teorii a cazurilor.

Cartea cuprinde o *Introducere* în care se face o privire de ansamblu asupra contribuției gramaticilor greci și latini la teoria sistemului cazual (al limbii latine) cu specială privire asupra lucrărilor lui Dionysius Thrax, Varro și Priscian (p. 9—17), urmată de trei secțiuni: prima, intitulată *Du Moyen Âge au XVIII^e^ siècle : l'âge spéculatif* (p. 19—74), este împărțită în următoarele capitole: I, *Conceptions médiévales du système casuel* (p. 19—38), II, *Sanctius et Scioppius : la raison contre l'usage au XVI^e^ siècle* (p. 39—57), III, *Les grammaires de Port-Royal et le courant rationaliste* (p. 58—73). A doua parte este intitulată *Le XIX^e^ siècle : l'espace et le temps ouverts à la grammaire* (p. 75—95) și cuprinde un singur capitol, mai dezvoltat, anume IV, *Les néo-grammairiens et la syntaxe des cas* (p. 75—95); partea a treia a lucrării, intitulată *Les structuralismes, l'âge « totaliste »* (p. 97—205) — cea mai extinsă dintre cele trei părți ale monografiei—, cuprinde următoarele capitole: V, *Le cercle de Copenhague : « La catégorie des cas » de L. Hjelmslev* (p. 97—110), VI, *Le cercle de Prague : « Signification d'ensemble des cas en russe » selon Roman Jakobson* (p. 111—129), VII, *Jerzy Kuryłowicz sur les cas latins : une théorie ancienne sous des dehors structuralistes* (p. 130—143), VIII, *Les structures d'actance chez les disciples allemands de Lucien Tesnière* (p. 145—166), IX, *La syntaxe « fonctionnaliste » : André Martinet et son école* (p. 167—183), X, *Le générativisme : « The case for case » de Ch. J. Fillmore* (p. 194—202).

Lucrarea se încheie cu un capitol de concluzii (p. 203—205).

După cum se observă, atît titlurile celor trei secțiuni, cît și titlurile celor zece capitole sînt astfel formulate încît ne sugerează cu destulă claritate nu numai problematica abordată, ci și caracterizarea generală a teoriilor discutate (nu lipsesc nici formulării polemice, cum este titlul cap. VII, unde se discută teoria lui J. Kuryłowicz; teoriile lui Sanctius și Scioppius reprezintă „rațiunea împotriva uzului"): prima perioadă, în legătură cu care se discută doctrinele

medievale, este considerată „speculativă"; secolul al XIX-lea — dominat de neogramatici — reprezintă un fel de recuperare a spațiului și timpului de către gramatică (întrucît, din antichitate și pînă în sec. al XIX-lea, așa cum autorul subliniază pe întreg parcursul secțiunilor consacrate perioadelor precedente, gramaticii ignoră atît relațiile diacronice, cît și diversitatea spațială a limbilor); structuralismul reprezintă „vîrsta totalistă", adică vîrsta în care faptele acumulate sînt subsumate ideii de structură.

Cu scopul de a face cît mai clar pentru cititorul acestor rînduri punctul de vedere din care sînt prezentate diversele doctrine, menționăm, în continuare, cîteva din aprecierile pe care G.S. le face asupra teoriilor discutate și care se găsesc expuse în paragrafele conclusive ale fiecăruia dintre capitole.

Gramaticii latini nu ne dau o idee clară asupra sintaxei (cazurilor) (p. 16). Aceasta din cauză că „leurs vues sont principalement sémantiques, ou plus précisément ils érigent en « valeur » (*uis*) propre du cas un trait sémantique évident de tel énoncé dans lequel il est employé" (p. 16). Contraexemplele sînt ignorate sau asimilate în mod forțat valorilor odată stabilite.

Autorii latini ignoră complet perspectiva diacronică. Datele la care acești gramatici se referă au pentru ei aceeași valoare sincronică independent de faptul dacă sînt arhaice sau în afara regularităților sistemului sau sînt bine structurate și productive (p. 16—17). Un reproș asemănător va fi făcut și scolasticilor (p. 36). În sfîrșit, G.S. observă: „La vue des auteurs est constamment voilée par l'écran du grec" (p. 17).

Gramaticii evului mediu văd în gramatică o „știință speculativă": „De la science, elle possède les principes, les méthodes; elle en possède aussi la pérennité et l'universalité. Une fois établie, elle doit valoir pour tous ces phénomènes accidentels que sont les langues superficiellement différentes, dispersées dans le temps et dans l'espace" (p. 37).

Efortul de teoretizare lasă în plan secund observația faptelor concrete. G.S. observă: „Pour établir des lois générales, il est évidemment plus facile de partir d'un corpus simplifié, au risque de mutiler la réalité" (p. 37).

Aportul gramaticilor scolastice este astfel caracterizat în concluzie: „la spéculation demeure certes, mais l'acquis grammatical est bien menu dans le tamis de l'histoire" (p. 38).

Cu privire la reacția antiscolastică, G.S. scrie: „Des deux idées-force du mouvement anti-scolastique, *usus* et *ratio*, c'est d'abord l'*usus* qui a pris le dessus. Maintenant, vers le milieu du XVI^e siècle, c'est la *ratio* qui l'emporte" (p. 56). Și mai departe: „On voit une qualité de « simplicité » — et donc une preuve de rationalité — dans la pauvreté même du corpus des règles générales. Or, celles-ci ont été déduites d'une observation intuitive de faits *peu nombreux* [subl. autorului], érigés *ensuite* [idem] en principes et réappliqués avec détermination à *l'ensemble* [idem] du langage" (p. 56).

Conform opiniei lui G.S., „rațiunea-natură" apare la gramaticii raționaliști în locul metafizicii presupuse de logica scolasticilor medievali (p. 57). De aici concluzia: „les traits généraux de cette nouvelle grammaire reproduisent ceux de l'ancienne" (p. 57).

Gramaticile de la Port-Royal (din secolul al XVII-lea) sînt considerate un fel de „prelungire" a gramaticilor raționaliste din secolul precedent: „Après avoir examiné au chapitre précédent les grammaires latines de Sanctius et de Scioppius — témoins du courant rationaliste spéculatif qui se développe depuis Scaliger —, il serait fastidieux d'exposer point par point le contenu de la *Nouvelle Méthode* [...], tant Lancelot répète ses prédécesseurs" (p. 58).

Criticile pe care G.S. le aduce doctrinelor de orientare structuralistă din secolul al XX-lea sînt esențial asemănătoare cu cele adresate gramaticilor scolastici medievali, raționaliștilor secolului al XVI-lea și gramaticilor de la Port-Royal, ca simple continuări ale gramaticilor de tip raționalist. Fără a intra în detaliile argumentării, fără a ne opri asupra criticilor care se referă exclusiv la o anumită doctrină sau la anumite aspecte particulare și fără a ne referi la faptele de limbă discutate, aceste critici se reduc la următoarele:

(1) Se ignoră faptele sau se forțează interpretarea acestora pentru salvarea generalității sistemului. Sistemul se „impune" deci faptelor.

(2) Diversele teorii structuraliste sînt considerate de G.S. ca bazîndu-se pe o schemă oarecum preconcepută și nu pe observarea faptelor.

(3) Limba în general și — implicit — gramatica reprezintă un obiect de o natură diferită de a tuturor celorlalte obiecte studiate de alte științe.

Iată cîteva caracterizări semnificative:

Cu privire la doctrina lui Hjelmslev: „Hjelmslev, comme bien d'autres, ramène une matière difficile, disparate, complexe, celle de la langue, aux figures les plus simples de la géometrie [...] La transposition mutilante de la grammaire en schémas géométriques a l'air d'une procédure magique visant à doter la première de la rigueur scientifique de la deuxième. La géometrie n'est ici qu'un lit de Procuste..." etc. etc. (p. 107); sau, în sfîrșit, referitor la

ideea lui H. că obiectele lingvisticii sînt de acelaşi ordin cu obiectele oricărei ştiinţe : ,,Assimilation très contestable" (p. 110).

Cu privire la doctrina lui Jakobson : ,,Beaucoup plus sémantique que syntaxique, vainement « totaliste », soucieux d'un binarisme très élaboré dans sa forme, mais naïf au fond et inadéquat, le *Beitrag* de Jakobson est peu utilisable, mais reste un témoignage de choix sur un structuralisme qui couvre ses tâtonnements d'une fallacieuse rigueur" (p. 129).

Cu privire la teoria lui Kuryłowicz : ,,Le défaut de Kuryłowicz — défaut commun à bien des structuralistes de sa génération — est de simplifier les faits pour mieux les ordonner [...] On a vu que le système apparemment très simple du maître polonais ne fonctionne pas" (p. 143).

Cu privire la teoria lui Fillmore : ,,Elle ne diffère pas des doctrines qui proposent un ensemble de *Grundbedeutungen* (ou de *Gesamtbedeutungen*, ou de *Grundbegriffe*). D'une façon encore plus systématique, Fillmore accole par principe à tout nom, un « K » porteur de sa « valeur casuelle profonde »" (p. 202) ; sau : ,,Il laisse dans l'ombre une masse de données essentielles [...] Mais surtout il tombe, comme d'autres, dans cette erreur singulière pour un chercheur en syntaxe, qui est de délaisser les phenomènes proprement syntaxiques" (p. 202).

Singurele teorii considerate a reprezenta un progres real în elucidarea problemei cazurilor sînt cele ale neogramaticilor secolului al XIX-lea, în măsura în care aceştia manifestă o rigoare necunoscută epocilor precedente în o b s e r v a r e a, e x a m i n a r e a şi o r d o n a r e a unui mare număr de fapte de limbă.

Deşi funcţionalismul şcolii lui A. Martinet nu conţine o teorie explicită a cazurilor, ci mai mult o tratare a unor chestiuni l e g a t e într-un fel sau altul de problema cazului (structura frazei, noţiunile de subiect, obiect etc.), G.S. îi consacră totuşi un întreg capitol din monografia pe care o discutăm, de fapt singurul capitol din secţiunea a treia a cărţii (dedicată structuralismului) în care intoleranţa demolatoare este mult atenuată, dacă nu chiar inexistentă.

Am putea spune acum, la sfîrşitul acestei sumare treceri în revistă a opiniilor autorului, că în cartea pe care o discutăm sînt puse în discuţie înseşi fundamentele gîndirii lingvistice. În această ordine de idei, ne permitem să facem cîteva observaţii, întrucît acceptarea sau respingerea punctelor de vedere formulate de G.S. cu privire la diversele doctrine cazuale depinde de acceptarea sau respingerea fundamentării teoretice (explicite sau implicite) a aprecierilor autorului.

(1) Reprezintă un loc comun ideea că orice ştiinţă nu poate fi decît a g e n e r a l u l u i (sau, altfel spus, că o ştiinţă a particularului nu există). Pe de altă parte, este util, credem, să atragem atenţia asupra faptului că, în ştiinţele empirice (dintre care face parte şi lingvistica), la generalizare se ajunge după observarea unui număr inevitabil f i n i t de obiecte şi situaţii. În aceste condiţii, orice generalizare — nu numai cele bazate pe o viziune structurală — implică, din principiu, o posibilă inadecvare la unele date ale observaţiei ; altfel spus, orice generalizare poate să nu dea seamă în mod corect de un număr de situaţii, anume de unele dintre acelea care nu au servit ca bază observaţională a generalizării. Sîntem deci constrînşi să admitem că orice generalizare este, într-un anumit grad, ,,procustiană" — ca să folosim un termen favorit tuturor celor ce contestă valoarea unei anumite generalizări, inclusiv G.S.

A spune, în aceste condiţii, pur şi simplu că o anumită generalizare este inacceptabilă pentru că nu convine sau nu explică o serie de date ale observaţiei dintr-un domeniu este o afirmaţie total lipsită de interes. Mai mult, consecinţa mai îndepărtată a unei astfel de poziţii nu poate fi alta decît aceea de a renunţa la orice generalizare.

Or, revenind la observaţiile critice ale lui G.S., observăm că acestea se subsumează în fond punctului de vedere a cărui legitimitate este, aşa cum am încercat să arătăm sub acest punct, îndoielnică : G.S. confruntă doctrinele scolastice medievale, pe cele raţionaliste, gramaticile de la Port-Royal, doctrinele lui Hjelmslev, Kuryłowicz, Jakobson etc. cu un număr de date observaţionale — nu totdeauna acelaşi, lucru important, după cum vom vedea în observaţiile de mai jos — şi ajunge la constatarea — cu totul de aşteptat, de altfel, — că nici una dintre acestea nu acoperă t o a t e faptele, motiv pentru care n i c i u n a dintre acestea nu se dovedeşte a fi satisfăcătoare pentru acelaşi motiv : că sînt ,,procustiene".

Inutil să insistăm asupra absenţei oricărei nuanţări, absenţă care lezează însăşi intuiţia noastră : căci într-un anumit fel nu ne satisface faptul că Smaragdus justifică în 805 existenţa a 8 părţi de vorbire prin aceea că cifra 8 se întîlneşte frecvent în textele sacre (p. 21) şi în cu totul altfel nu ne satisface semanticismul binarist al lui Jakobson.

(2) Dacă admitem că o r i c e generalizare (formulată în termenii unei teorii coerente, cu un caracter formal mai accentuat sau mai puţin accentuat) se face cu asumarea riscului ca

această generalizare să nu convină t u t u r o r faptelor supuse observației, atunci trebuie să admitem și ideea că atunci cînd dispunem de două „generalizări" (teoretice), G_1, G_2, asupra aceluiași domeniu, una dintre ele poate fi mai comprehensivă, deci poate avea o capacitate explicativă mai mare decît cealaltă. În aceste condiții, interesant nu este (așa cum am încercat să arătăm sub (1)) să spunem că nici G_1, nici G_2 nu explică un număr de fapte observate în domeniul D, ci interesant este să arătăm că datele observaționale $d_1, \ldots d_n$ din D își găsesc explicația în G_1 — să spunem — și nu-și găsesc o explicație convenabilă în G_2. În aceste condiții ajungem la o e v a l u a r e a celor două generalizări, din punctul de vedere al capacității lor explicative. Pentru a ajunge însă la o astfel de ierarhizare valorică, este necesară raportarea sistematică a celor două generalizări la a c e l e a ș i date observaționale.

În discutarea diverselor teorii ale cazului, G.S. nu urmează însă — așa cum arătam sub (1) — această cale : cazurile de inadecvare sînt discutate în raport cu fiecare doctrină în parte, fără nici o preocupare pentru omogenitatea datelor considerate. În aceste condiții, orice tentativă de e v a l u a r e c o m p a r a t i v ă a capacității explicative a teoriilor devine imposibilă. Autorul se rezumă la concluzia banală că, în raport cu fiecare teorie, există un număr de fapte (cîte și care î n c o m p a r a ț i e cu cele invocate în raport cu celelalte teorii?) pe care nu le explică în mod convenabil.

(3) Într-un anumit sens, carențele metodologice semnalate sub (1) și (2) sînt ale lingvisticii în general, și nu numai ale lucrării pe care o discutăm. Aceasta este — credem — una dintre explicațiile faptului că pentru cititorul monografiei lui G.S., ca și pentru cel ce parcurge un număr destul de mare de lucrări din diversele domenii ale lingvisticii, este greu să ajungă la o imagine clară pe de o parte asupra achizițiilor teoretice acceptate ca bază a unor noi achiziții teoretice, pe de altă parte asupra progresului cunoașterii în domeniul generalizărilor explicative. Singurele elemente care „trec" de la o teorie mai veche la una mai nouă sînt cele care aparțin colecției de fapte observate. Fiecare nouă teorie — cu rare excepții — își alcătuiește demersul constructiv de la început, fără o prealabilă încercare de valorificare a teoriilor care au precedat-o. Este suprinzător faptul că încercarea transformaționaliștilor de a corecta această stare de lucruri prin tentativa de a stabili în mod explicit relația (nu genetică, ci tipologică) propriei lor teorii cu teoriile mai vechi (în speță, cu gramaticile de tip Port-Royal) este privită de G.S. cu o profundă și nejustificată rezervă critică. Mai mult, la p. 69—73, G.S. argumentează în mod meticulos împotriva ideii lui Chomsky că „La « linguistique cartésienne » aurait [...] énoncé quatre idées fondamentales pour la grammaire générative transformationnelle" (p. 69), insistînd fie asupra deosebirilor dintre cele două gramatici (ca și cum acestea ar fi fost de așteptat să fie identice !), fie arătînd că unele puncte comune nu au a face cu cartezianismul, ci cu gramaticile de la Port-Royal și cele anterioare.

Pe aceeași linie de gîndire, G.S. consideră că teoria lui Fillmore „ne diffère pas des doctrines qui proposent un ensemble de *Grundbedeutungen* (ou de *Gesamtbedeutungen*, ou de *Grundbegriffe*)" (p. 202).

Faptul că o doctrină p o r n e ș t e d e l a una care a precedat-o îl face pe G.S. să considere că cele două doctrine sînt identice.

(4) În cazul teoriilor cu un caracter formal mai pronunțat, cum este glosematica sau binarismul jakobsonian, incapacitatea lor de a explica anumite fapte este pusă pe seama caracterului formal al teoriei și a incompatibilității dintre natura faptului lingvistic și o teorie mai mult sau mai puțin formală, ignorîndu-se cu desăvîrșire caracterul prin definiție limitat al o r i c ă r e i generalizări (cf. aici mai sus sub (1)).

Chestiunea mai poate fi pusă însă și altfel. „Deductivismul" lui Hjelmslev sau „binarismul" lui Jakobson nu reprezintă altceva decît principii care asigură coerența logică a teoriilor respective : posibilitatea de a prezenta rezultatele în termenii unor diagrame simetrice sau ai unor figuri geometrice nu este decît un fel de „produs secundar" al acestei structurări logice. În aceste condiții, ce sens poate avea teza că, prin însăși natura lor, faptele de limbă nu se lasă captate în termenii unor astfel de teorii? Că, datorită naturii lor, despre faptele de limbă nu se poate vorbi în mod coerent? Și mai mult : dat fiind că o teorie care nu este articulată logic nu este o teorie, înseamnă oare că G.S. (ca și alți critici ai „spiritului de sistem") aderă la părerea că nici nu există și nici nu este posibilă o t e o r i e a faptelor de limbă?

Cele arătate sub (1)—(4) vizează — după cum spuneam și la începutul rîndurilor de față — m e t o d a abordării critice a doctrinelor discutate de G.S., și nu conținutul însuși al acestei critici. Ne-am oprit asupra acestui aspect deoarece considerăm că, în stadiul actual de evoluție a reflecției lingvisticii asupra ei înseși, o lucrare de tipul celei discutate este ținută să aducă o contribuție efectivă la dezvoltarea metateoriei lingvistice. Or, o astfel de contribuție nu este — credem — posibilă în condițiile în care oarecum „se trece peste" anumite principii de metodă. Acesta este și motivul pentru care — după părerea noastră — la

sfîrşitul lucrării cititorul rămîne cu ideea (evident falsă!) că, în fond, din secolul al XII-lea şi pînă azi nu a fost spus nimic valabil în ce priveşte teoria cazurilor, iar ceea ce s-a spus în secolul al XII-lea nu poate fi luat în serios. Cu o singură excepţie: contribuţia neogramaticilor. Dar contribuţia lor este apreciată nu ca aport teoretic în primul rînd, ci ca aport decisiv în domeniul cunoaşterii faptelor.

Bucureşti, februarie 1984 *Emanuel Vasiliu*

GUIDO BONELLI, *Struttura del significato e ordine frasale in latino. Questioni linguistiche e applicative.* Torino, G. Giappichelli, 1981, 103 p., L. 6500.

Pornind de la constatarea că (vezi *Introduzione. Il latino „impossibile"*) mulţi elevi ai liceelor clasice întîmpină, chiar şi în ultimul an de studiu, dificultăţi în citirea autorilor latini şi, mai ales, în traducerea unui text italian într-o latină acceptabilă, autorul îşi propune să examineze motivele acestor fenomene. El supune discuţiei în primul rînd situaţia specială a latinei, care, spre deosebire de limbile moderne, nu este vorbită. Or, deprinderea limbii scrise şi a unui stil literar trebuie să urmeze sau, cel puţin, să fie concomitentă cu învăţarea limbajului curent, şi nicidecum s-o preceadă. La aceasta se adaugă „deosebirea totală a structurii" celor două limbi: latina şi italiana.

În domeniul lexicului (Cap. I. *L'alterità semantica italiano—latino*), pe de o parte, polisemia uneori aproape inextricabilă (de ex. *ratio, auctoritas, prudentia, consilium* etc.), pe de altă parte, lipsa unor corespondente pentru numeroşi termeni frecvent vehiculaţi în limbile moderne (ital. *ufficio, mondo* ş.a.) impun enunţului în latină o organizare semantică diferită, datorită în mare măsură necesităţii de a se recurge des la perifraze, operaţie deloc uşoară pentru elevi.

De altfel, transpunerea în latină, mai ales în cea clasică, a unor texte contemporane are un caracter artificial datorită, mai cu seamă, schimbărilor la nivel lexical, ca urmare a unei evoluţii de aproape două milenii a limbii acestora din urmă. Deosebirile esenţiale, lacunele inerente, ce ridică, între altele, problema mult dezbătută „qua ratione in latinum conuertendae sint uoces technicae", ca şi faptul că vocabularul nu s-ar putea completa în diferitele lui compartimente decît „per decreto accademico" constituie, după G.B., principalele impedimente în încercările de revivificare a limbii latine (p. 15—28).

Dintre deosebirile ce ţin de morfosintaxă (Cap. II. *L'alterità frasale italiano—latino*), autorul relevă numărul relativ mare al mărcilor cazuale, ce permit latinei multă libertate în topică. În baza unei generalizări, după noi discutabile, G.B. extinde asupra tuturor limbilor romanice ponderea ce îi revine în limba italiană topicii ca mijloc de subordonare (p. 33). Dintre obiecţiile ce le-am putea aduce semnalăm una singură: cine cunoaşte limba română nu întîmpină greutăţi dacă, de exemplu, complementul direct (*Caesarem*) este aşezat în faţa predicatului; el nu trebuie „să-l aşeze după verb" (p. 35).

Paralelismul dintre latină şi germană, amintit la p. 36, s-ar fi cerut mai pe larg prezentat, pentru a se stabili, pe bază de date concrete, în ce măsură limba literară germană, calificată de autor drept enorm de complicată şi foarte îndepărtată de *Umgangssprache*, este avantajată, faţă de latină, prin existenţa limbajului curent. Relevante în acest sens ar fi fost mai ales precizările cu privire la proporţia elevilor care ajung să decodeze, fără ezitări şi greşeli, enunţurile complexe într-o lucrare germană, de factură literară sau ştiinţifică.

Dacă, preocupat de problemele generate de multe dintre fenomenele sintactice, G.B. a insistat asupra greutăţilor, s-ar fi cuvenit să semnaleze şi rolul lor formativ, căci tocmai structurile (ca, de ex., genitivul caracterizării), care, potrivit părerii autorului, în enunţuri mai ample „reuşesc să se camufleze şi să se ascundă" (p. 42), sînt, credem, acelea care contribuie la disciplinarea gîndirii elevului şi îi dezvoltă — fireşte, pe bază de exerciţiu — deprinderea aplicării adecvate a regulilor gramaticale. De asemeni, structurile pentru a căror „înţelegere şi rezolvare" nu este suficientă „învăţarea sintaxei normative" (p. 43) sînt de cea mai mare utilitate, deoarece îl obligă pe traducător să caute şi să descopere conexiuni a căror sesizare se întemeiază, în primul rînd, pe logică şi perspicacitate.

Dat fiind că fraza latină se decodează greu din cauza organizării ei, ce reclamă o examinare atentă a raporturilor sintactice, dar că diferitele construcţii se recunosc destul de uşor într-o topică similară cu cea a limbii italiene, autorul consideră de prisos „studiul unui catalog, al unei liste de funcţii sintactice distribuite pe categorii: folosirea nominativului, folosirea genitivului etc." (Cap. III. *Critica del libro di „sintassi"*, p. 48—49; cf. şi p. 50: „lo

studio, poniamo, dei var*i* usi dell'Accusativo non è che uno studio [...] tutto interno ai tipi [...] che in quanto tali non constituiscono la difficoltà vera della frase"). El recomandă, în consecință, ca elementele fundamentale ale sintaxei cazurilor să se învețe, pe bază de exerciții, o dată cu morfologia. Același procedeu să fie adoptat și pentru „sintaxa verbului" (folosirea infinitivului și a conjunctivului pe lîngă *uolo*, *nolo*, *malo* sau a diferitelor timpuri ale indicativului și conjunctivului în propozițiile temporale). În felul acesta „cea mai mare parte a 'sintaxei' poate fi învățată fără 'a studia' vreo regulă, prin simplu exercițiu". Pe temeiul procedeului inductiv pe care îl preconizează, G.B. neagă necesitatea manualului de sintaxă (p. 50—52). El nu poate totuși să nu recunoască insuficiența cunoștințelor de sintaxă dobîndite astfel : elevul va trebui să învețe construcțiile specifice limbii latine ca, de exemplu, regimul verbelor *piget*, *pudet*, *interest* etc., construcțiile gerunziale și gerundivale, ablativul absolut ș.a. (p. 53). Nu este însă nevoie de o expunere sistematică, ci doar de explicații ocazionate de traduceri. Studiul sistematic al sintaxei devine folositor abia atunci cînd a fost dobîndită o competență pasivă suficientă, adică în „momentul terminal" (p. 53—54).

Nu vom dezbate aici dacă și în ce măsură „se constituie catalogul, 'cartea' de sintaxă" prin explicarea ocazională a unui număr considerabil de „construcții", a căror cunoaștere este indispensabilă înțelegerii unui text latin, construcții care nu prezintă totuși ocurențe atît de frecvente, încît să devină automatisme (chiar la un cuantum mare de exerciții). În cazul unei fixări neîndeajuns de durabile, intervin fie lacune sau erori în traducere, fie necesitatea de a găsi pasajul respectiv în noianul de explicații incidentale pe marginea textelor, de vreme ce elevul nu este deprins să recurgă la un manual de sintaxă înainte de a fi ajuns la momentul terminal al studiilor sale.

Pentru morfologie (Cap. IV. *Morfologia e analisi funzionale. La questione del metodo*), autorul consideră, dimpotrivă, procedeul inductiv ca antieconomic. Morfologia trebuie „învățată". Excepțiile să fie însă în așa fel dozate, încît să se parcurgă repede primele trei declinări și o parte adecvată a formelor verbale. În vederea unei mai bune fixări a desinențelor și a lexicului de bază, sînt recomandabile și exerciții simple de traducere în limba latină, exerciții ce nu au ca scop a-l deprinde pe elev „să redacteze în limba latină", ci să-l ajute să înțeleagă structura frazelor cu libertatea specifică a topicii (p. 57—58). O atenție deosebită trebuie acordată și în această etapă identificării raporturilor sintactice, fiindcă într-un text în limbă străină — mai ales latina — raporturile sintactice nu pot fi sesizate decît pe baza unei „analize logice explicite", în opoziție cu textele scrise în limba maternă, în cazul cărora analiza „rămîne implicită" (p. 59—63).

Spre deosebire de noile metode, care, după cum arată G.B., caută să realizeze o învățare ușoară și eficace a limbii latine, ca limbă vorbită — ceea ce imprimă un caracter nonrealist strădaniei lor —, metodele tradiționale nu renunță la studiul gramaticii. Dar dacă, pierzîndu-se din vedere faptul că latina e o limbă moartă, se tinde ca, prin acest studiu, elevii să fie deprinși „să scrie" în latina clasică, se ajunge, de asemenea, într-o situație absurdă, situație ce a generat criza în predarea limbii latine în epoca contemporană și reacțiile antigramaticale ale noilor metode. Trecînd însă în extrema opusă, nici ele nu pot scoate învățămîntul clasic din impas. Pe aceste considerente se întemeiază deziderătul unei gramatici „intrinsecamente adeguata alla comprensione (non alla produzione) del latino" (p. 72).

„Concluziile" cuprind precizarea că autorul nu și-a propus să dea o metodă proprie, că el consideră însă ca „un pas înainte" faptul de a fi relevat procedeele didactice neadecvate, greșelile de evitat. Negînd (p. 76), în general, eficiența „noilor modele gramaticale, mai ales a celor cu caracter transformațional", el admite totuși utilitatea „modelelor funcționale și îndeosebi a celui dependențial al lui H. Happ" (*Grundfragen einer Dependenz-Grammatik des Lateinischen*, Göttingen, 1976) pentru că sînt grefate pe procedeele tradiționale.

Convins că nimeni nu poate, în ultimă instanță, să sugereze altceva decît ce au făcut întotdeauna profesorii de latină în măsura în care și-au îndeplinit efectiv sarcina de a-l deprinde pe elev să stabilească „ierarhia funcțională a frazei", G.B. dă o analiză „model" a unui text din Plinius cel Tînăr. El prezintă fazele ce se cer parcurse pentru o decodare corectă a raporturilor sintactice, pornind de la „determinanții imediați" la cei „externi și accesorii" (p. 75—80). Pe întreg parcursul acestui proces, profesorul va face mereu apel la „rațiune" și va analiza greșelile împreună cu elevii, pentru ca ei să nu prindă ură pe latină pe motivul că ar fi intraductibilă. Toate acestea pretind, desigur, condiții optimale, între care, în primul rînd, ca numărul elevilor sau al studenților să nu depășească zece-cincisprezece (p. 85).

Relevarea insistentă a importanței descifrării raporturilor sintactice în toate etapele predării limbii latine, ponderea mare acordată practicii interpretărilor de texte, preconizarea unui dialog cu elevii constituie, după părerea noastră, tot atîtea elemente pozitive, la care se adaugă argumentări lucide (de exemplu, în problema revivificării limbii latine, p. 67—68, a aplicării unor metode antigramaticale în predarea limbii latine, p. 72—74, ș.a.).

Nu lipsesc însă nici opinii față de care se pot formula obiecții — unele dintre acestea, relevate mai sus. Lucrarea ar fi avut de cîștigat, între altele, și printr-o expunere mai sistematică, prin evitarea unor reveniri și repetări (comp., de exemplu, p. 10—12 cu p. 65—67, p. 50 cu p. 53 și 59 etc.).

Cluj-Napoca, mai 1984 *Frieda Edelstein*

BENJAMIN GARCÍA HERNANDEZ, *El campo semántico de 'ver' en la lengua latina — estudio estructural* — Universidad de Salamanca, 1976, 177 p. (Acta Salamanticensia, Filosofía y Letras, 97)

Lucrarea cu acest titlu conține elementele de bază ale mai vechiului *El campo verbal de la vista en la lengua latina — estudio semántico estructural*, pe care autorul l-a susținut ca teză de doctorat în cadrul Universității din Salamanca. Ne găsim în fața unei lucrări de o rigoare științifică remarcabilă, cu o structură echilibrată și unitară, adecvată optim metodei adoptate. De fapt, studiul are aspectul tipic al unei teze de doctorat, fiind constituit din două părți principale: una teoretică, mai redusă (20 p.), și alta analitică, mai extinsă (104 p.). Ambele sînt precedate de un scurt capitol (11 p.), cuprinzînd o concisă prezentare critică a principalelor studii precedente, similare ca tematică, atît comparativ-istorice (ale unor Grimm, Bechtel, Vendryes, Snell, Guiraud ș.a.), cît și structurale și generativiste (de Weisgerber, Collinot, Pottier, Bülow, Gruber, Rogers ș.a.).

Partea teoretică delimitează accepțiile principalelor concepte implicate de metoda folosită (de exemplu: cîmp semantic, clasă lexicală, arhilexem, arhisemem etc.) și, de asemenea, precizează principalele determinații și tipuri de relații în care intră acestea (de exemplu: relații lexematice, modificări semantice, opoziții și dimensiuni semantice ș.a.). În acest demers autorul urmează îndeaproape — și declarat — contribuțiile lui E. Coseriu. El definește *cîmpul semantic* „un continuum semnificativ" constituit din unități lexicale (lexeme sau paralexeme), structurat pe bază de opoziție semică (privativă sau echipolentă), păstrînd elementele principale ale definiției lui E. Coseriu („Un champ lexical est une structure paradigmatique constituée par des unités lexicales se partageant une zone de signification commune et se trouvant en opposition immédiate les unes avec les autres", definiție din *Les structures lexématiques*, volum colectiv, Wiesbaden, 1968). „Suspendarea ocazională a unei opoziții de sistem" sau *neutralizarea* ei este caracteristică și cîmpului semantic al vederii (p. 31). *Clasa lexicală* („clase léxica") este definită ca „o structură lexematică determinată de un clasem de mare recurență, care dă un comportament lexical și gramatical analog tuturor lexemelor pe care le conține" (p. 32). *Opozițiile semantice*, care reprezintă resortul constituirii cîmpurilor semantice, se instituie în opoziții clasematice. Astfel, în cîmpul semantic al lui 'a vedea', clasemul „dinamicitate" instituie opoziția „static" — „dinamic". *Relațiile lexematice* (p. 37—39), avînd un caracter intrasubiectiv sau intersubiectiv, reprezintă modalitatea de existență a cîmpurilor lexicale. *Modificarea semantică* (p. 42—43), considerată, o dată cu E. Coseriu, o structură paradigmatică secundară, nu este mai puțin importantă în surprinderea dinamicii unui cîmp lexical.

Partea a doua — cea analitică — a studiului prezintă materialul concret, verbele care redau sau implică noțiunea de 'a vedea' în limba latină. Consecvent metodei adoptate, autorul structurează, demersul analitic pe elementul esențial al metodei: sistemul de opoziții. Acestea funcționează în cadrul unor sectoare delimitate de cele trei „dimensiuni" caracteristice cîmpului semantic al vederii, identificate de B. García Hernandez astfel: (I) „capacitatea vizuală" a subiectului, tradusă prin 'am capacitatea de a vedea', 'dețin simțul văzului', avînd ca opus pe 'sînt orb'; (II) „intenția vizuală" a subiectului, concretizată în semnificația lui 'a privi'; (III) „percepția vizuală", mai exact: activitatea vizuală de percepere a obiectului, echivalentă cu 'a observa'. Rezumînd sistemul opozitiv fundamental în: „nonacțiune vizuală" (dim. I)/ „acțiune vizuală", divizată, la rîndul ei, în: „acțiune vizuală intențională" (dim. II)/„acțiune nonintențională sau perceptivă" (dim. III), B. García Hernandez trece la ilustrarea fiecărei „dimensiuni" cu verbele limbii latine, însoțind enumerarea lor și precizarea conținutului fiecăruia cu o exemplificare bogată, foarte exactă. Sînt citați aproape toți autorii latini, preferați (sau doar mai adecvați analizei) fiind Plautus, Cicero, Horatius, Lucretius, Vergilius, T. Livius. Pentru prima dimensiune arhilexemul *uideo* (notat de autor *uideo I*, căci unul și același verb poate ilustra mai multe „dimensiuni"), verb care exprimă capacitatea de 'a vedea', în general, sînt amintite verbele: *prospicio* 'văd bine', exprimînd „capacitatea de a vedea în profunzime" (p. 51), *despicio* 'deschid ochii', 'încep să văd', redînd „clarviziunea incipientă" (p. 51) și *cerno* (I) 'văd clar', 'disting', desemnînd „clarviziunea rezultativă" și avînd ca antonim

pe *caecutio* 'nu văd bine, clar' (p. 51). A doua „dimensiune" — „activitatea vizuală intenţională" — redă „intenţia şi atenţia vizuală" a subiectului şi este cea mai bogată în lexeme (p. 53). Aici posibilitatea de divizare pe grupe şi subgrupe lexematice este mai mare, opoziţiile fiind şi ele mai nuanţate. O primă opoziţie „direcţional"/„non-direcţional" separă lexemele dimensiunii II în două mari grupe. Astfel, pentru activitatea vizuală intenţională d i r e c ţ i o n a l ă este caracteristic grupul lexematic al lui *specio* 'privesc', cuprinzînd toţi derivaţii săi prefixali şi sufixali (*specio/specto, aspicio/aspecto, despicio/despecto, inspicio/inspecto* etc.), cu excepţia lui *expecto*. Dacă prefixele nuanţează sau modifică sensul „direcţiei" (de ex. *despicio* 'privesc de sus în jos', *respicio* 'privesc înapoi', 'întorc privirea în urmă'), derivaţii sufixali dau un aspect durativ acţiunii (de ex. : *inspicio* 'arunc o privire înspre . . .'/*inspecto* — 'privesc atent înspre . . .'). Activitatea vizuală intenţională n o n-d i r e c ţ i o n a l ă cuprinde diverse grupuri lexematice structurate prin opoziţia echipolentă : „fixă" (*tueor, contemplor, considero*)/„mobilă" (*seruo, lustro*), prima fiind, la rîndul ei, „superficială"/„non-superficială", iar cea „superficială" fiind „recreativă" sau „apreciativă" (p. 75—90). Sînt depistate : grupul lexematic al lui *tueor* şi verbele *contemplor* şi *considero* pentru acţiunea de „fixare vizuală", ultimele aducînd şi o determinaţie estetică recreativă (gratuită) sau una apreciativă. Acţiunea vizuală intenţională mobilă (p. 80), structurată în „non-ordonată"/„ordonată" este redată de grupul lexematic al lui *seruo* (*adseruo, obseruo, obseruito*) 'observ', 'veghez' şi, respectiv, al lui *lustro* (*conlustro, perlustro*) 'parcurg cu privirea', 'trec în revistă'. Toate precizările etimologice privind lexemul *lustro* — foarte interesante — sînt aduse în sprijinul identificării elementului comun sensului iniţial ('a se deplasa purificînd') şi celui specific cîmpului vizual ('a trece în revistă'), şi anume : indicaţia de „deplasare progresivă" (p. 88). Pe lîngă *conlustro* 'parcurg cu privirea global' şi *perlustro* 'parcurg cu privirea succesiv', cititorul se aşteaptă să găsească şi pe mult mai frecventul *illustro*. Dar nici aici, nici măcar într-un capitol ulterior, rezervat transferurilor în alte cîmpuri semantice, nu îl găseşte. O examiare a sensurilor lui *illustro* ('a lumina', 'a străluci' etc.) indică o îndepărtare, chiar o sciziune totală a acestui lexem de grupul lexematic care l-a generat, chiar de întreg cîmpul lexical al vederii. Aici a acţionat transferul de semnificaţie de tip metaforic, favorizat de un sens secundar — şi figurat — al lexemului *lustrum*, şi anume : 'mersul soarelui pe boltă' („strălucirea" fiind *tertium comparationis*). Revenind la demersul analitic al autorului, întîlnim o nouă opoziţie privativă în activitatea vizuală intenţională „non-direcţională", şi anume : „non-deziderativ"/„deziderativ". Aceasta din urmă este ilustrată de *expecto* 'aştept să văd', 'sper să văd', care s-a desprins din trunchiul lexematic al lui *specto* (*specio*), pierzîndu-şi conţinutul direcţional originar ('privesc dinăuntru în afară'). El capătă sens deziderativ non-translativ în opoziţie cu *uiso*, 'merg (vin) să văd', şi grupul său lexematic (*inuiso, prouiso, circumuiso, interuiso, uisito*, ş.a.), care redau o acţiune deziderativă. A treia „dimensiune" — „acţiunea vizuală perceptivă" — reprezintă acţiunea de percepere vizuală a obiectului, „lexemele care o compun fiind net tranzitive" (p. 101). Opoziţiile care funcţionează aici sînt : „punctual" ('a vedea deodată', 'a zări')/„non-punctual", acesta, la rîndul său, fiind : „distinct" ('a vedea clar')/„non-disctinct" ('a vedea nediferenţiat'). Perceptivul punctual este redat de *conspicio* 'văd deîndată' şi *conspicor* 'sînt văzut imediat'. Perceptivul „non-punctual distinct" este exprimat de *cerno* (III) 'văd distinct (obiectul)', de *discerno* 'văd distingînd (obiectul)' şi de grupul lexematic al lui *uideo* (III) 'văd' (*praeuideo, peruideo, prouideo, reuideo*). Autorul face aici precizări judicioase, de exemplu în distincţia dintre aparent sinonimele *prouideo* — *praeuideo* ('văd înainte', 'prevăd' — 'văd dinainte', 'prevăd') unul avînd o valenţă spaţială, celălalt una temporală.

Capitolul al VI-lea (p. 117—122) este dedicat relaţiilor secvenţiale dintre „dimensiunile" II şi III, favorizate de corespondenţa dintre opoziţia dimensională : „intenţional"/„perceptiv", şi cea aspectuală : „non-rezultativ"/„rezultativ". Aceasta explică de ce verbe non-rezultative ale vederii au ca rezultativ un termen cu sensul 'a găsi' (de ex. : *intueor* → *inuenio* — 'privesc spre ceva), după (ceva)' → 'găsesc').

Capitolul al VII-lea — *Transferurile în alte cîmpuri semantice*, amintit anterior — prezintă o importanţă deosebită. În primul rînd pentru că aici se încearcă explicarea unor fenomene foarte frecvente în limbă : transferurile de semnificaţie. Apoi, pentru că studiul ar putea căpăta o deschidere considerabilă spre cercetări similare în domeniul limbajului figurat. Lexemele analizate pînă aici, considerate ca făcînd parte din cîmpul lexical vizual (A), de referinţă, pot trece : (1) în c î m p u l i n t e l e c t u a l (B), intelectivul fiind cea mai firească prelungire a vizualului. Astfel : *uideo* (III) 'văd' → 'înţeleg' ; *specto* 'privesc', 'sînt atent la' → 'iau seama' ; *contemplor* 'privesc contemplînd' → 'contemplu mental' ; (2) în c î m p u l s e n t i m e n t e l o r (C) : *despicio* 'privesc de sus' → 'dispreţuiesc' ; (3) în c î m p u l s o l i c i t u d i n i i (D) : *prouideo* — 'prevăd' → 'sînt precaut' ; (4) în c î m p u l o r i e n t ă r i i : *spectat* 'priveşte spre' → 'se îndreaptă spre'. Considerăm că nu ar fi fost lipsit de interes şi un paragraf dedicat transferurilor inverse : din alte cîmpuri semantice în cel vizual. Ne gîndim la un verb

ca *miror* (mai mult încă: *admiror*) 'mă mir', 'admir', care putem considera că trece din cîmpul sentimentelor în cel vizual (dimensiunile II sau III, 'privesc cu atenție, cu admirație'). Aceluiași capitol îi sînt subsumate alte două paragrafe, cuprinzînd referiri la opțiunile unor autori — sau chiar epoci — pentru unele din lexemele analizate și, de asemenea, folosirea unora ca termeni tehnici în limbajul augural, miliater, teatral ș.a.

Cu ultimul capitol, *Relațiile sintagmatice* (p. 137—152), se realizează o depășire a limitelor semanticii, prin trecerea de la structurile paradigmatice, definitorii pentru cîmpurile semantice, în domeniul relațiilor sintagmatice, specific gramaticii. Capitolul nu ar fi suficient justificat dacă autorul nu ar încerca aici o demontare și clarificare a mecanismului de transfer din cîmpul vizual în alte cîmpuri (p. 151—152).

Lucrarea se încheie cu un foarte util indice analitic al conținutului verbelor din cîmpul semantic al vederii (p. 159—175), ordonat alfabetic, care, împreună cu foarte amănunțitul *Indice general* — de fapt, cuprinsul lucrării — oferă posibilitatea unei foarte rapide reperări a oricăruia din cele 57 verbe ale 'vederii' din limba latină, pe care autorul le-a selecționat, clasificat și analizat cu deosebită rigoare și subtilitate. O bibliografie foarte bogată, cuprinzînd atît lucrări clasice de lexicologie, cît și cele mai recente contribuții, a oferit acestui remarcabil spirit analitic, care este Benjamin García Hernandez, temeiul unui studiu exemplar în domeniu.

Cluj-Napoca, mai 1984 *Elena Popescu*

ALDO LUNELLI (ed.), *La lingua poetica latina*. Saggi di Wilhelm KROLL, Hendrikus Hubertus JANSSEN, Manu LEUMANN. Premessa, bibliografia, aggiornamenti e integrazioni del curatore. 2ª ed. riveduta e ampliata. Bologna, Pàtron, 1980, LXXV + 205 p.

Volumul 12 din colecția de texte și manuale universitare dirijată de Alfonso Traina reunește trei studii fundamentale asupra limbajului poetic latin (W. Kroll, *Die Dichtersprache*, 1924, H. H. Janssen, *De kenmerken der Romeinsche dichtertaal*, 1941, M. Leumann, *Die lateinische Dichtersprache*, 1959), traduse — Janssen, în colaborare —, prefațate și comentate de eruditul profesor padovan Aldo Lunelli. Ideea grupării celor trei studii a pornit, precum afirmă A. L. în prefață (p. IX), de la constatarea că acestea, însumînd principalele rezultate ale investigațiilor particulare, pot da seama de structura internă și de relațiile externe ale limbajului poetic latin și pot constitui astfel, laolaltă, în așteptarea unei sinteze mai vaste, corespondentul monumentalei analize a prozei artistice latine pe care i-o datorăm lui E. Norden.

Desigur, conținutul faptic al celor trei studii nu are cum fi foarte diferit. Pretutindeni definirea limbajului poetic se face prin opoziție față de proză pe de o parte și față de limbajul cotidian pe de alta; pretutindeni unitatea lui se deduce din principiul estetic de *imitatio*, aplicat cu fervoare secole la rînd; de pretutindeni reies aceleași trăsături distincte ale acestui limbaj: metaforizarea, perifraza, abundența epitetelor, topica neuzuală; la nivelul lexicului, arhaismele, neologismele, compusele, glosele, elenismele; licențele fonetice *metri causa* etc. Dar, desigur, optica personală, modul de organizare propriu, aprofundarea preferențială a anumitor aspecte, chiar și momentul scrierii conferă fiecărei lucrări specificitatea ei (și, împreună, savoarea volumului). Astfel, Kroll, relevînd ermetismul și sofisticarea limbajului poetic, ajunge la considerații socioculturale despre distanțarea progresivă a poeziei latine de publicul larg. Iar maniera lui de tratare, suplă și digresivă, îl distinge de ceilalți doi savanți. Leumann, mai organizat și dintr-o perspectivă mai teoretică, examinează datele întîi istoric, cu accent pe limitarea obligată a poetului la un corpus dat, intrat în tradiție, și pe funcția expresivă, eliberatoare de afecte, a poeziei; iar apoi descriptiv, dar selectiv. Janssen, foarte sistematic, studiază faptele pe categorii (fonetice, morfologice, sintactice, lexicale) și zăbovește mai mult asupra dialecticii tradiție/inovație și asupra congruenței ocazionale dintre exprimarea uzuală și cea poetică, datorită caracterului lor comun subiectiv-expresiv.

Îngrijitorul de volum și-a asumat rolul de a ușura lectura textelor și de a le perfecționa. El le completează adesea fie cu informații recente (p. 76, n. 9; p. 173[1]), fie cu atenuări de afirmații prea categorice (p. 138, n. 4), fie cu explicitări bine venite (p. 6, p. 92—93, n. 34); nu lipsesc nici părerile personale contrare (p. 94, n. 35), nici trimiterile omise de autori (p. 143), nici critica de text (p. 152). Firește, aceste intervenții, totdeauna avizate, sînt marcate cu semn distinctiv (croșete duble sau, în notă suplimentară, asterisc). Deosebit de prețioasă este *Bibliografia*, foarte amplă (p. XX—LXXV) și organizată tematic: Lexic — Semantică; Sti-

[1] Cifrele trimit, *exempli gratia*, la un caz între multe altele.

listică ; Condiționare metrică ; Aspecte fonice și ritmice ; Genuri literare ; Poeți. Între cei citați se numără și clasiciști români : N. I. Barbu, I. Fischer, N. I. Herescu, N. Lascu, Lucia Wald, T. Weiss. Cei doi *Indici* (de materii și de savanți moderni) sporesc și ei eficiența volumului.

O scăpare : p. 106, afirmația eronată a lui Janssen cum că *Oceano* (din Verg. *Aen.* 2, 250 : *ruit Oceano nox*) ar fi un dativ direcțional — interpretare categoric interzisă de context, care nu permite decît citirea ca ablativ de proveniență — a rămas necorectată.

Volumul ne pare un excelent instrument de lucru, de o rigoare științifică remarcabilă, care are și meritul de a pune în circulație, într-o limbă accesibilă, temeinicul studiu al lui Janssen, prea puțin cunoscut pînă acum, spre deosebire de celelalte două.

București, mai 1984 *Gabriela Creția*

FROMA I. ZEITLIN, *Under the Sign of the Shield. Semiotics and Aeschylus' "Seven against Thebes"*. Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1982, 227 p. (Filologia e critica. Collana diretta da Bruno Gentili, 33, Istituto di Filologia Classica, Università di Urbino)

Volumul dedicat de Froma Zeitlin „semioticii eschileene", așa cum poate fi ea desluşită în structurile de profunzime ale tragediei tebane, reprezintă una din contribuțiile cele mai interesante și mai novatoare pe care exegeza — tot mai abundentă de la o vreme — pe care o suscită drama *Celor șapte* a înregistrat-o în ultimii ani.

Interesul, ca și noutatea lecturii pe care autoarea o propune constau în analiza minuțioasă a tuturor codurilor de comunicare pe care această tragedie a comunicării care e *Cei șapte împotriva Tebei* le pune în joc. Centrată asupra scenei scuturilor— loc de interferență de o excepțională intensitate a problemelor legate de discurs și imagine în relația lor dinamică cu actul, dar, tocmai de aceea, suscitînd o interpretare de ansamblu a dramei, a trilogiei și a mitului dinastiei tebane —, investigația întreprinsă de Froma Zeitlin scoate la iveală în chip admirabil coerența diferitelor registre — text, subtext, context — la interferența cărora putem discerne sensul cu care Eschil investește peripețiile labdacizilor. Ea reprezintă un model de analiză hrănită deopotrivă de o evidentă dominare a domeniului specific asupra căruia se exercită — al teatrului atic, ca și al civilizației, mitului și mentalităților Greciei arhaice și clasice în genere — și de o elegantă familiaritate cu tehnici de lectură foarte moderne, de la cea psihanalitică la cea semiotică și la antropologia structurală. Ceea ce ar fi putut deveni lesne o formă de eclectism sau de modernitate ostentativă se însumează în fapt într-o hermeneutică de largă respirație, conducînd către concluzii ferme și convingătoare care depășesc, datorită *acumen*-ului și seriozității demersului, orice „querelle des Anciens et des Modernes", înspre o lectură integratoare și subtilă a textului eschilean.

Cercetarea se divide în trei secțiuni : o introducere, din punct de vedere structuralist și semiotic, referitoare la narațiune și trilogie, *genos, polis* și erou, în fine la divinație și cledonomanție (*Part one* : *Language, Structure and the son of Œdipus*, p. 13—51) ; o a doua, consacrată analizei, vers cu vers aproape, a *Scenei Scuturilor* (p. 53—168), cu toate implicațiile, aluziile și subînțelesurile unui text de o formidabilă rigoare a construcției detaliului ; în fine, a treia parte — *System and Representation* (p. 171—219) — coroborează, într-un ansamblu la rîndul său tripartit (relații și tipare ; regie ; dezvoltarea sinelui), elementele constitutive ale dramei, recompunînd semnificațiile întregului.

Ceea ce e cu totul remarcabil în lucrarea Fromei Zeitlin este faptul că analiza extrem de minuțioasă a secțiunii centrale din *Cei șapte* conduce către o coerență de ansamblu care se impune din interiorul discursului eschilean, și nu din viziunea exegezei, cîtă vreme textul dramei relevă cîteva linii de forță—polaritatea *polis—genos*, relația *masculin—feminin, generație—eroicitate*, problema identității eroului și a comunicării — care concură ele însele într-un sistem a cărui graduală dezvoltare reprezintă substanța însăși a dramei. Elementele care conferă sens tragediei reprezintă astfel totodată deschiderea către o problematică depășind limitele unei opere date : „If we accept — scrie autoarea în pagina de conluzii a cărții — the implications of the chorus' refusal to distinguish between the two brothers and hence understand the problematic ending as refusing to accept those implications, Eteokles' story and the manner of its exactment reveals as does no other document that the individual self is a potentially empty category whose very existence is called into question if it lacks the collective ratification of its ontological status. Thus the son of Oedipus is truly the last move in the game, for Oedipus himself is the sign of the enigma of the self, but he fathers a self in which the enigma is, in one sense, resolved — or dissolved" (p. 219).

Contribuţiile de detaliu ale acestei complexe analize nu pot fi înşirate aici; mă limitez doar la a spune că atît aceste contribuţii, cît şi viziunea de ansamblu căreia ele i se subsumează suscită acordul şi de-a dreptul jubilaţia intelectuală a oricărui cititor cît de cît familiarizat cu textul şi problemele tragediei tebane şi că această jubilaţie este, în cazul meu, pe măsura regretului de a nu fi avut posibilitatea de a utiliza, în comentariul *Celor şapte* pe care, împreună cu Liana Lupaş, l-am publicat cu puţin înainte de apariţia volumului Fromei Zeitlin, numeroasele şi importantele concluzii la care — pe căi pe cît de fructuoase, pe atît de pline de neprevăzut — ajunge autoarea.

Bucureşti, mai 1984 *Zoe Petre*

WOLFGANG SCHMID, *Ausgewählte philologische Schriften.* Herausgegeben von Hartmut ERBSE und Jochem KÜPPERS. Berlin—New York, W. de Gruyter, 1984, XI + 756 p., 248 DM.

A cuprinde într-un volum de „Kleine Schriften" articolele ştiinţifice ale unei personalităţi de lărgimea preocupărilor şi profunzimea cunoştinţelor şi a concepţiilor ca aceea a regretatului profesor al Universităţii din Bonn Wolfgang Schmid (3 iulie 1913 — 23 noiembrie 1980)[1] era o întreprindere din cele mai dificile, fie şi numai datorită faptului că multe din articolele lui W. Schmid erau departe de a fi scurte; erau de fapt piatra de temelie a unor lucrări mai vaste, pe care autorul nu le-a mai putut duce la bun sfîrşit (cf. prefaţa, p. VI); la această dificultate se mai poate adăuga şi valoarea recenziilor şi a prezentărilor tematice, publicate în revista Gnomon, adevărate capodopere de fineţe critică şi de erudiţie. Nu credem că greşim dacă presupunem că editorii au avut, alegînd titlul, ca model celebrele *Philologische Schriften* ale lui Mommsen, publicate în 1909 de Ed. Norden. Un criteriu de selecţie trebuia găsit totuşi şi s-a optat în mod judicios pentru cel al inaccesibilităţii bibliografice: n-au fost aşadar incluse contribuţiile apărute în revistele nelipsite din nici o bibliotecă filologică: Hermes, Philologus, Rheinisches Museum, Gnomon; în schimb, urmînd o dorinţă a autorului, au fost incluse două articole din *Reallexikon für Antike und Christentum.*

Editorii grupează opera lui W. Schmid în cinci secţiuni (în cadrul cărora se respectă ordinea cronologică), reluate în bibliografia generală, ceea ce permite cititorului situarea fiecărei contribuţii în ansamblul domeniului de preocupări ale autorului.

A. „Filozofia elenistică", cu două subgrupe: „Cercetări de papirologie epicureică" şi „Studii privind filozofia epicureică şi elenistică"; debutează cu un studiu fundamental dedicat fragmentelor tratatului Περὶ φύσεως, păstrate în papirusuri din Herculanum, „Critica de către Epicur a teoriei platonice a elementelor" (p. 3—47); semnalăm de asemenea o importantă trecere în revistă a bicentenarei cercetări a fondului de papirusuri descoperite la Herculanum între 1752 şi 1754 (p. 56—74).

Nu poate surprinde, dacă avem în vedere atît profunzimea cu care W. Schmid aborda orice text, cît şi activitatea sa la Thesaurus linguae Latinae (1936—1937), faptul că printre preocupările sale figura şi lexicografia greacă; se discută (p. 94—106) sensurile unor cuvinte utilizate în papirusurile de la Herculanum: ἀνατείνεσθαι 'ameninţa', verb „mediu", poate fi folosit la diateza pasivă; ἀσυνθεῖος 'non componens (sc. bona praesentia)', legat de un sens al verbului συντίθημι 'set in order', faţă de 'make a convenant', la care îl raportează LSJ; ἐπιδισκεύω, un „hapax", folosit la pasiv cu sensul 'a fi aruncat întocmai ca un disc'.

Din a doua subgrupă e de semnalat în primul rînd articolul de sinteză cu privire la Epicur (p. 151—266), reprodus din R.A.C.

B. „Lucretiana", de fapt continuarea romană a preocupărilor referitoare la Epicur; pe lîngă contribuţii de detaliu, semnalăm o sinteză, *Lucretius ethicus* (p. 293—321); amintim că teza de doctorat (1939) avea titlul *Ethica Epicurea.*

C. „Transmiterea şi deteriorarea în antichitate şi în antichitatea tîrzie" reuneşte articole pur filologice, mare parte dedicate lui Iustinus Martyr; alţi autori constituie o a doua subgrupă, din care trebuie semnalat un articol inedit, *Spätantike Textdepravationen in den Epi-*

[1] Pentru datele biografice şi portretul de savant şi de profesor al lui Wolfgang Schmid, vezi *In memoriam Wolfgang Schmid*, Bonn, 1982, unde sînt reunite cuvîntările ţinute cu ocazia unei şedinţe comemorative a Universităţii din Bonn de W.D. Lange, W. Schetter, Chr. Gnilka (deosebit de interesantă) şi de Hans Herter, decedat între timp; volumul, în tiraj restrîns, îl deţinem graţie amabilităţii Doamnei Käthe Schmid.

grammen Martials (p. 400—444), care discută acele variante ale textului epigramelor unde încadrarea în contextul metric şi de conţinut ne poate sugera prezenţa unor variante de autor (ipoteză susţinută, de altfel, de Lindsay); o dată tîrzie este atribuită acestor modificări de F. Leo; W. Schmid înclină, cu argumente noi, în favoarea unor modificări intenţionate, datorate ediţiilor din antichitatea tîrzie.

D. ,,Literatura creştină şi păgînă a antichităţii tîrzii" reuneşte articole foarte variate, care dezbat relaţiile dintre platonism şi apologetică, geneza şi caracteristicile bucolicelor numite *Carmina Einsidlensia*, probleme ale datării *Historiei Auguste* etc.; este reprodus de asemenea articolul *Bukolik* din R.A.C. (p. 519—530).

E. ,,Lucrări privind istoria receptării, istoria cercetării, literatura şi limba latină", un fel de ,,varia", de fapt. Şi aici se pot găsi contribuţii filologico-lingvistice (utilizarea lui *interdum* la istoricii latini din epoca imperială, de exemplu, p. 730—739); se remarcă în mod deosebit evocările lui E. Bickel, Fr. Ritschl, J. Bernays.

Volumul se încheie cu o bibliografie (p. 741—745) şi cu foarte utili indici (de autori antici, de cuvinte greceşti şi latine, de materii şi nume, p. 746—756).

În rezumat, o operă care va interesa pe foarte mulţi cercetători ai antichităţii şi care va preciza rolul eminent jucat de Wolfgang Schmid în mişcarea ştiinţifică a ultimelor cinci decenii.

Bucureşti, decembrie 1986 *I. Fischer*

JEAN GRANAROLO, *D'Ennius à Catulle. Recherches sur les antécédents romains de la ,,poésie nouvelle"*. Paris, Les Belles Lettres, 1971, 427 p. (Collection d'Études Anciennes),

În recenziile publicate în ultimii ani ai vieţii sale, A. Ernout se indigna, cu o vehemenţă uneori nedreaptă, împotriva lucrărilor voluminoase, mai ales a celor consacrate unor subiecte minore. Ne-a urmărit amintirea acestor recenzii în cursul anevoioasei lecturi a sutelor de pagini, de o incontestabilă erudiţie — bibliografică şi tehnică —, pe care J. Granarolo le dedică lui Laevius; deoarece despre acest obscur poet, situat după toate probabilităţile la începutul secolului I, e vorba în primul rînd în justificata anchetă prin care autorul, după o teză principală închinată lui Catul (*L'œuvre de Catulle*, Paris, 1967; non uidi), caută să descopere, în teza complementară, sursele latine, nu numai cele greceşti, ale poeziei ,,neoterice" romane. Fără îndoială, J. Granarolo nu este prima victimă a fascinaţiei exercitate de îndrăznelile ,,moderniste" (=alexandrine) ale lui Laevius şi nici primul filolog care să fi cedat ispitei de a explora pata albă care cuprinde, în istoria poeziei latine, perioada enunţată în titlu. Şi este iarăşi în afara îndoielii că, dominînd uriaşa bibliografie a măruntei chestiuni ,,laeviene", J. Granarolo este conştient de riscul comportat de căderea în ispită: înlocuirea faptelor prin produsele fanteziei. Şi de aceea cititorul e martorul luptei interioare a autorului: victoria fanteziei este aproape totdeauna atenuată de rezervele formulate în text şi în imensele note de subsol (cartea lui J.G. seamănă cu paginile supraîncărcate ale multor lucrări de drept roman). Faptele, puţine, sînt: vreo 60 de versuri (nu toate întregi), nici un fragment mai lung de 6 versuri, nici o apreciere laudativă în întreaga literatură latină [1] (epitetele *uetustissimus* şi *antiquus* arată că era confundat cu Livius Andronicus şi cu Naevius), ceea ce nu se întîmplă, de exemplu, cu alt ,,preneoteric", Cn. Matius. La aceasta se adaugă titluri semnificative pentru conţinut (*Erotopaegnia*, *Protesilaodamia* etc.), o mare varietate metrică (incertă în detalii din cauza stării precare a textului) şi o inventivitate verbală transgresînd normele. Dar nici o reminiscenţă materială din Laevius în Catul.

Ideea conducătoare a cărţii este că, pe lîngă modelele greceşti, proclamate, *poetae noui* au avut şi modele latine, trecute sub tăcere, iar printre acestea Laevius trebuie să fi jucat rolul esenţial. Nu se poate aduce nici o obiecţie primei părţi: poeţii latini preferau de cele mai multe ori să se considere urmaşii (şi emulii) celor greci, păstrînd o discreţie nu lipsită, cîteodată, de ostilitate faţă de predecesorii lor romani. Dar o bună metodă cere să aducem dovezile materiale ale filiaţiei pe care încercăm s-o stabilim. Dacă Horaţiu, de exemplu, afirmă categoric că e primul care a transplantat la Roma muzele eoliene, dacă trece total sub tăcere numele lui Catul, dar dacă în acelaşi tip de vers găsim în aceeaşi poziţie exact aceeaşi sintagmă, lipsită de banalitate (*dulce ridentem*), avem dovada materială a reminiscenţei catuliene la Horaţiu, fiindcă şirul de coincidenţe nu poate fi decît cu greu opera hazardului [2]. Cum poate fi dovedit

[1] ,,Le silence total des poètes ultérieurs sur son compte est une grave injustice" (p. 192)!

[2] Despre valoarea argumentului vezi, totuşi, acum M.L. West, *Schwerlich Zufall*, ZPE, 50, 1983, p. 46.

însă rolul de intermediar al lui Laevius între poezia alexandrină și Catul (dacă acest poet *doctus* avea nevoie de un intermediar)? Reminiscențe materiale nu se găsesc, și e gratuită atribuirea acestei situații transmiterii fragmentare a operei lui Laevius. Rămîne resursa metricii, amplu dezbătută de J. Granarolo, cu o competență ieșită din comun. Dacă examinăm *Index metricus Laeuianus* (p. 421—424), constatăm că în afara hexametrilor, pentru care nimeni nu pretinde paternitatea laeviană la Catul, numai două scheme sînt comune celor doi poeți: endecasilabul falecian și scazonul. Începem cu cei doi falecieni ai fr. 31 Traglia, Büchner (32 Morel), atribuiți de manuscrisele lui Macrobius (*Sat.*, 1, 18, 16) lui Naevius, corectat în Laevius de Scaliger. Paternitatea laeviană este considerată îndoielnică de Granarolo însuși, dar ca argument în favoarea ei se aduce tocmai o presupusă reminiscență la Catul (*uagus sol*; dar la Catul, 64, 271, e vorba de un hexametru), adică se folosește ca argument al demonstrației ceea ce trebuie demonstrat („rien ne confirmerait davantage à nos yeux une conformité de Catulle à un usage lévien, et donc, indirectement, l'appartenance du fr. 31 Tr. à Laevius", p. 411—412). Din cei trei iambi scazoni doi se găsesc—„fait capital" zice J. Granarolo — în *Erotopaegnia*, operă fără caracter satiric, fr. 12; numai că acești scazoni sînt opera editorilor (mai ales a lui Scaliger), care întregesc fie începutul, fie sfîrșitul, fie ambele extreme ale primului vers și începutul sau partea mediană a celui de al doilea:

⟨*se seque*⟩ *in alta maria praecipem* ⟨*misit*⟩
⟨*animi*⟩ *impos, aegra sanitatis herois* (p. 132).

Nu-l vom șicana pe autor amintind că al treilea scazon (fr. 25) e atribuit de manuscrise lui Livius și restituit lui Laevius de către același Scaliger.

Dar indiferent de numărul și de certitudinea schemelor metrice coincidente în Laevius și Catul, poate constitui acest lucru un argument în favoarea unei filații? Din momentul în care vechii tragici și comici au aclimatizat la Roma versurile dramatice grecești, iar Ennius și-a scris epopeea în hexametri, drumul era deschis și oricine putea adapta versificației latine schemele metrice grecești. A-l considera pe Laevius pionierul indispensabil și deschizătorul de drumuri nu numai pentru lirica lui Catul, dar și pentru cea a lui Horațiu și chiar pentru părțile lirice ale tragediilor lui Seneca (știm cît prețuia acesta vechea literatură!), fără să mai vorbim de poezia creștină, este o deformare metodologic inacceptabilă a perspectivei istorice.

Altă idee dragă lui J. Granarolo este caracterul scenic al unei părți a operei lui Laevius (*Les sketches et les montages de Laevius* este titlul unei secțiuni a cărții, p. 153; legătura lui Laevius cu teatrul fusese de altfel semnalată de F. della Corte, L. Alfonsi, A. Rostagni, p. 162). Tot metrica îi oferă argumentele principale. De aici minuțioase analize comparative (p. 163—171 numai pentru a susține lecțiunea *uehiclis* pentru *uehiculis*, fr. 21, ceea ce permite constatarea absenței unui monosilab la începutul versului și o neînsemnată modificare a structurii septenarului trohaic), dar și raționamente care depășesc cu siguranță intențiile poetului. Un exemplu: fr. 5 „*lasciuiterque ludunt* este probabil un *anacreonteum*"; a spune că Laevius a creat hapaxul *lasciuiter* pentru o silabă scurtă este „nedemn de o critică serioasă", fiindcă Laevius putea scrie și *ludunt libidinose*; dar „son oreille de mélodiste délicat exigeait plus de diversité phonique (trop de *i* dans *libidinose*) [3] et trouvait plus expressif *lasciuiter*, à cause notamment de sa vibrante accentuée [!] finale (devant l'enclitique *-que*)" (p. 182). Și dacă textul transmis nu e suficient de „armonios", o ureche de melodist îl poate modifica prin conjectură (aceasta deși Granarolo îi reproșează lui Baehrens *prurigo coniciendi*, p. 410): fr. 20, *Nunc Laertie belle para ire Ithacam* devine ⟨*Iam*⟩ *nunc, Laertie belle, par*(*a*)/ *Ir*(*e*) *Ithacam*, ceea ce transformă tetrametrii dactilici (Morel) în „metrum epodicum uel unus et alter dimetri anapaestici". Și concluzia: „Seule une poésie chantée, ou tout au moins récitée avec accompagnement musical, peut accuser d'aussi étroites, d'aussi parfaites correspondances, ou des jeux phoniques aussi délibérés" (p. 190).

Dar, ni se va reproșa, n-am scos în evidență structura lucrării, mersul argumentării. Mărturisim că n-am fi reușit decît să transcriem titlurile și subtitlurile și că am eșuat în efortul de sistematizare, cu toate rezumatele retrospective și anunțările prospective oferite de autor în cursul lucrării. Conștient de această dificultate, J. Granarolo își rezumă el însuși cartea (*Récapitulation générale*, p. 385—403), dar cu un plan total diferit de al textului integral, ceea ce îl determină să facă, în cadrul rezumatului, trimiteri la corpul lucrării. Din nefericire, în zadar vom căuta la p. 204 ceva despre *uis comica* plautină, iar la p. 227 Plaut nici măcar nu e pomenit; la p. 207—208, unde rezumatul ne asigură că vom afla că același poet înțelege prin *nugae* „verdeur + vérités cinglantes", nu se găsește nici o urmă a unei astfel de definiții. Am renunțat, de aceea, să ne continuăm investigațiile. „Recapitularea" este totuși utilă, fiindcă ne îngăduie să urmărim concepțiile autorului cu privire la evoluția lirismului roman de factură

[3] Să mai adăugăm că *libidinose* e atestat după Laevius (la Cicero), că nu e chiar sinonim cu *lasciuiter* și că primul *i* nu e tocmai *i* (se scria *lubidinose*)?

alexandrină dinaintea lui Catul. Sînt subliniate astfel începuturile noilor tendințe, de conținut și formă, la Ennius și Plaut (în această ordine, și nu în cea cronologică reală); apoi se studiază istoria celor două direcții ale lirismului alexandrin : „les « jeux » savants" și „la prédication populaire" (reprezentată de *Menippeele* lui Varro). În sfîrșit, se discută începuturile satirei romane și rolul lui Lucilius în evoluția „artei poetice latine". Sînt analizate, cu acest prilej, cîteva noțiuni esențiale ale poeticii latine : *lepos*, *concinnitas*, *urbanitas*, *uariatio* (pe care Granarolo o denumește cu termenul grecesc ποικιλία).

Și în această recapitulare găsim — era de așteptat — tipul de argumente și de expunere din corpul principal al cărții. Un exemplu : „Laevius le déroutant (mais Catulle, si son œuvre nous était parvenue à l'état fragmentaire, serait encore plus déconcertant peut-être !...)" (p. 389).

Erudiția autorului n-a rămas însă fără urmări pozitive în numeroase detalii ale cărții : găsim aici, pe lîngă subtilele analize metrice (care trebuie oricum luate în considerație), aprofundate discuții de text și de lexic : termenul *nugae* (p. 207 și urm.), adjectivul *uagus* (p. 410—411) etc. Un *index uerborum* (și eventual *locorum*) ar fi fost de mare utilitate.

Dar toate aceste calități nu fac lectura mai ușoară și mai atrăgătoare. În loc de a fi, cum ar cere-o subiectul, o carte destinată lecturii, *D'Ennius à Catulle* devine o carte de consultat (Nachschlagewerk) ; de consultat însă cu mai mult spirit critic decît (cu toate diseminatele profesiuni de prudență) a dat dovadă autorul elaborînd-o [4].

București, aprilie 1983 *I. Fischer*

ANDRÉE THILL, *Alter ab illo. Recherches sur l'imitation dans la poésie personnelle à l'époque augustéenne.* Paris, Les Belles Lettres, 1979, XI+ 549 p. (Collection d'Études Anciennes)

Este cunoscută astăzi opinia lui René Wellek, formată, evident, în contextul școlii structuraliste americane, conform căreia textul literar, opera de artă în general, este o structură stratificată de semne și sensuri, deosebite de procesele mentale ale creației propriu-zise, astfel că studierea influențelor literare, a imitațiilor de tot felul, n-ar fi altceva decît o vînătoare vană și inutilă.

Cum tot așa de cunoscută este în mișcarea comparatistă intervenția lui Marcel Bataillon, care, exprimîndu-și părerile asupra unor comunicări la cel de-al doilea congres internațional de literatură de la Chapel Hill (1969), remarca judicios că „tradiția filologiei clasice apărută în Renaștere solicită coroborarea tuturor punctelor de vedere, atît a celor istorice, cît și a celor structuraliste sau estetice" și ca atare nici influențele nu vor putea fi neglijate, „ca unele ce se integrează tradițional perspectivei istorice" (*Nouvelle jeunesse de la philologie à Chapel Hill*, Revue de littérature comparée, 1961, — apud Al. Dima, *Principii de literatură comparată*, București, 1969, p. 159).

În spiritul acestei intervenții a lui Bataillon asupra „influențelor" literare și, în general, al școlii franceze de comparatistică, cu repercusiuni evidente și asupra filologiei clasice, se înscrie și teza de doctorat semnată de Andrée Thill, mai cu seamă că tematica imitației literare nu și-a pierdut niciodată audiența în istoriografia literaturilor antice, în diacronia ideilor estetice greco-latine și a momentelor lor de rezonanță.

Așa cum se știe, în filologia clasică „imitația" a fost cea care s-a bucurat de o atenție deosebită din partea cercetătorilor mai vechi sau mai noi, ca statuîndu-și atît terminologia adecvată, cît și o anume doctrină estetică, pe cînd cercetarea comparată a literaturilor a început prin a acorda o mai mare importanță „influențelor" literare, incluzînd în sfera mai largă a acestora și imitațiile. Între influență și imitație însă s-ar părea că nu există decît o diferență neglijabilă, anume că, pe cînd imitația reprezintă rezultatul (finit) al relației literare, influența îl vizează cu precădere pe autorul-emitent, capabil, deci, de a iradia influențe, de a determina imitații. Iată de ce filologia clasică operează dintotdeauna preferențial cu conceptul de imitație, față de preferința literaturii comparate pentru conceptul de influență. Tot din această cauză, eluci-

[4] Destul de numeroase sînt scăpările de detaliu : trimiteri enorate (nu există Catul, 63, 127, p. 98) sau neglijente (aproape toate referirile la RE ; Ernout—Thomas, *Morph.*, p. 196), fragmentări sau grafii arbitrare ale numelor proprii (Aedituus, Mirmont, Piwonka, Heräus), traduceri discutabile (p. 148, *die quarto* nu înseamnă 'il y a quatre jours', ci 'trei'), formulări discutabile (ce înseamnă, la sfîrșitul Republicii, „ordre établi"?, p. 65, nota 2, sau cum poate fi considerat *dominio superbo* o formă literară de acuzativ?, p. 89) etc.

darea conceptului de imitație postulează folosirea altor concepte ale esteticii generale ori ale istoriei literare, precum : creația artistică, agonul literar, syncrisis, traducerea literară, interpretarea, emulația, originalitatea, perfecțiunea artistică etc. Pe toate acestea le-a avut în vedere și le-a ordonat cu competență și pasiune autoarea în lucrarea sa dedicată studierii imitațiilor în poezia personală a epocii augustane.

Prima jumătatate a titlului cărții : *alter ab illo*, împrumutat din Vergiliu (*Ecl.*, 5, 49), poate fi considerată drept un moto sugestiv și inspirat al cercetării sale : ,,Être le second après un maître vénéré, le seul digne de le remplacer, son double ou plutôt son *imago*, c'est le bonheur le plus parfait pour un berger qui chante « comme Daphnis », et c'est le plus cher compliment pour le poète latin qui suit un modèle reconnu"— afirmă autoarea în *Avant-propos* (p. IX). În același *Avant-propos*, Andrée Thill vorbește despre mărimea și greutatea epuizării unui atare subiect, din moment ce realitatea literară a imitației vizează atît o geografie, cît și o istorie impresionante, și, în continuare, delimitează demersul cercetării sale : spre deosebire de accepția epigonală a imitației literare în critica germană a secolului al XIX-lea, critica franceză evidențiază caracterul agonal al imitației latinilor față de greci, caracter subliniat încă de A.-M. Guillemin (*L'originalité de Virgile*, Paris, 1931) și exprimat cu multă pătrundere de către J. Heurgon : ,,Les littératures anciennes peuvent se considérer comme un grand chant amébée entre les générations" (*Cours sur Lucilius. Les cours de Sorbonne*, Paris, 1959, p. 76).

De aici, cea de-a doua dimensiune a cercetării sale : depășind atît paralelismele, cît și studiul izvoarelor (Quellenforschung), autoarea ambiționează pătrunderea, prin analiza detaliată a imitațiilor, în ,,laboratorul de creație" al poeților augustani, pentru a dezvălui specificul poeziei lor (*ingenium*), acolo unde, cum spune Guillaume Apollinaire despre orice mare poezie, ,,le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir".

Pornind de la aceste considerații de ansamblu și definiri ale poziției sale în problematica mai vastă a imitației, autoarea își fundamentează teoretic demersul într-un capitol introductiv (p. 1—36), structurat, la rîndul lui, în următoarele subcapitole : evidența imitației la Roma, rațiunile ei estetice și istorice, constituirea normelor *mimesis*-ului literar, etapele imitației la Roma și, în fine, prezentarea critică a bibliografiei ,,imitației", atît a celei implicate în diverse studii consacrate autorilor latini, literaturii latine în general etc., cît și a celei cu trimitere directă la conceptul de imitație și de originalitate — subcapitole care dovedesc înțelegerea poligenezei producțiilor mimetice latine ; sînt luați așadar în considerare toți factorii determinanți ai procesului de creație literară (cei estetici în primul rînd, dar nu mai puțin cei socioculturali, istorici, de psihologie socială, de mentalitate colectivă etc.).

Prima parte a lucrării, de altfel partea ei centrală, analizează practica imitației în creația subiectivă (,,personală") a următorilor poeți augustani : Vergiliu (*Bucolicele*), Horațiu, Properțiu, Ovidiu (*Amores*) ; ultimul capitol al acestei prime părți analizează tehnica imitației în *Ciris*.

Astfel, bucolicele vergiliene sînt ,,obligate" să intre într-o ,,synkrisis" cu idilele lui Teocrit, nu înainte ca autoarea să-și jaloneze investigația într-un subcapitol — ,,approche du problème" — : imitarea lui Teocrit este ,,sistematică și deliberată" și exprimă ,,voința conștientă de a cuceri pentru Roma genul literar în care s-a ilustrat cu două secole înainte poetul siracuzan" (p. 39) ; detalierea cîntecului amebeic și accentuarea exigențelor ,,agonului", a emulației ; referințele la bucolicele siciliene, vocabularul imitației și investitura poetică ; opiniile literare ale lui Vergiliu din perioada *Bucolicelor*.

Tehnicile propriu-zise ale imitației vergiliene sînt comune retoricii timpului, limitîndu-se în speță la ,,dedublare" și ,,contaminație", dar ,,nuanțele acestor procedee sînt ca și infinite, și studiul lor arată că Vergiliu merge de la utilizarea unor mari ansambluri pînă la refolosirea unor detalii neînsemnate" (p. 55). Bunăoară, prin analiza dedublării, autoarea urmărește ,,supraviețuirea vrăjitoarelor" din *Idila* a II-a în *Bucolica* a VIII-a, apoi demultiplicarea *Idilei* I în *Bucolicele* a II-a, a V-a și a VIII-a (motivul morții lui Dafnis), precum și în *Bucolicele* a III-a și a VII-a (prin recursul la descrierea — ἔκφρασις — ornamentală de tip homeric — ,,Scutul lui Ahile"), prelungirile *Idilei* a XI-a în *Bucolica* a VII-a (versurile 37—40 imită versurile 19—21 ale *Ciclopului*), în *Bucolica* a IX-a (versurile 39—44 imită versurile 42—48), cum și parțial în *Bucolicele* a II-a și a VIII-a (considerate deopotrivă ,,prelungiri" și ale *Idilei* a III-a, înrudită prin ,,conținut și desfășurare" cu *Idila* a IX-a) și, în fine, ,,ecourile Talisiilor" (*Idila* a VII-*a*) în *Bucolicele* a V-a și a IX-a, cum și în *Bucolicele* a VIII-a (,,compoziția") și a V-a (,,tema sărbătorii").

De asemenea, analizînd reversul dedublării, contaminația, Andrée Thill îi remarcă următoarele trăsături în bucolica vergiliană : ,,contaminația subiectelor", realizată fie prin juxtapunerea mai multor pasaje teocritene, fie printr-un fel de fuziune, fie prin amîndouă acestea (dialogul rustic din *Bucolica* a III-a, de exemplu, urmează la început *Idila* a IV-a, apoi *Idila* a V-a, la care se atașează elemente din *Idila* a VIII-a ; dialogul rustic din *Bucolica* a VII-a ,,contami-

nează" *Idilele* a VI-a și a VIII-a, evident, în funcție de viziunea estetică a poetului latin ; „cîntul lui Mopsus" din *Bucolica* a V-a, 20—28, își datorează doar punctul de plecare *Idilei* I a lui Teocrit, pe cînd alte elemente compoziționale sînt împrumutate sau cel puțin asemănătoare modelelor celebre ale tradiției bucolice etc.). Aceleași procedee imitative sînt folosite de către poetul latin și în adaptarea textelor non-teocriteene, mai ales că cel puțin contaminația îl conducea către o imitație multiplă.

Pentru a-și face și mai convingătoare analiza procedeelor imitative vergiliene din *Bucolice*, Andrée Thill le compară cu tehnicile imitației folosite în *Eneida*, atît „reducția și influența unui mare ansamblu împrumutat", cît și „dedublările" și „contaminația", care toate vorbesc, în cele din urmă, despre „originalitatea" poetului latin. Acestei probleme capitale îi este dedicat subcapitolul *De la imitație la originalitate* (p. 99—113) : „. . .la capătul acestui studiu, rămîne de văzut ce loc au lăsat originalității lui Vergiliu tehnicile imitației. Departe de a le frîna, ele conțineau, gîndim noi, în însuși principiul lor, germenii acestei originalități" (p. 99). Reducția, combinările neașteptate, substituirile revelatoare, alte procedee compoziționale etc., socotite și analizate drept indici ai originalității lui Vergiliu, sînt augmentate prin considerații pe care, astăzi, le-am putea socoti de sociologie literară. Așa se face că originalitatea se ivește atunci cînd „traducerea încetează a mai fi literală" ; pe drept cuvînt subliniază autoarea că : „un singur cuvînt este capabil de a aduce cu el o atmosferă în întregime nouă și că, pe de altă parte, procedeele recomandate de către retori, mai ales contaminația, antrenează modificări profunde ale modelelor : cu cît influențele combinate sînt mai străine unele de altele, cu atît ansamblul pare mai nou" (p. 113—114).

Așadar, cercetarea tehnicilor imitative vergiliene în *Bucolice* o conduce pe Andrée Thill la o observație recurentă în estetica generală și în cercetarea comparată a literaturilor, anume că un mare creator „ia" din opera înaintașilor numai ceea ce este al său, ceea ce-i este propriu (un estetician, Luigi Pareyson, așază „congenialitatea" drept condiție a imitației artistice, *Estetica*, trad. rom., 1977, p. 196).

Și mai limpede apar aceste idei în analiza tehnicilor imitative la ceilalți poeți mari ai epocii augustane, Horațiu (capitolul al II-lea din partea I, p. 115—268), Properțiu și Ovidiu (capitolul al III-lea din partea I, p. 269—353).

Partea a II-a a tezei despre imitație în poezia personală a epocii augustane o constituie, firește, un „complément théorique", alcătuit, la rîndul lui, din trei capitole : *Horațiu praeceptor*, *Vocabularul imitației* și, în al treilea rînd, *Metaforele poeților*.

Cel dintîi capitol, *Horațiu praeceptor* (p. 415—449), după ce ia în considerare idiogeneza esteticii horațiene (subcapitolul intitulat *Filiația morală și literară*, p. 417—423), detaliază teoria *mimesis*-ului literar horațian, împrăștiată în întreaga sa operă, în funcție de cunoscuta triadă retorică : *an imitandum, qui imitandi, quomodo imitandum*, pentru a ajunge la concluzia, oarecum așteptată, asupra accepției horațiene a imitației originale, care, de bună seamă, trebuie să se integreze tezaurului artei universale (adaptarea comparației homerice a „frunzelor care cad").

Al doilea capitol al „complementului teoretic" (*Le vocabulaire de l'imitation*, p. 451—476) face inventarul vocabularului latin al dependențelor literare, pornind de la studiul, relativ recent, al lui A. Reiff, *Interpretatio, imitatio, aemulatio, Begriff und Vorstellung literarischer Abhängigkeit bei den Römern*, Bonn, 1959. Andrée Thill rezumă și prezintă critic structura tripartită a dependențelor literare latine, propusă de A. Reiff (el însuși pornind de la observațiile lui R. Heinze și de la gradația stabilită de H. Dahlmann), structură tripartită pe care M. Fuhrmann (Gnomon, 33, 1961, p. 445—448) o raportează la distincția kantiană : *nachmachen — nachahmen — nachfolgen*. Cu toată abilitatea și ingeniozitatea construcției tripartite a lui A. Reiff, se străvede dintr-o dată caracterul artificial, forțat și „preconceput" al ei, din moment ce la nici un autor latin nu figurează seria completă. Așa cum remarcă autoarea, „frontierele dintre cei trei termeni nu sînt nete, și sensul lui *interpretari, imitari, aemulari* se acoperă parțial" (p. 466) ; cum, de asemenea, rațiuni fonice cerute de *uariatio* pot interveni pentru a evita repetarea aceluiași termen (este citat, în acest sens, A. Traina, *Vortit barbare. Le traduzioni poetiche da Livio Andronico a Cicerone*, Roma, 1970). Pentru a-și întări constatarea, autoarea recurge la cunoscuta syncrisis „Homer—Vergiliu" a lui Macrobiu, în care eruditul latin folosește o gamă întinsă de sinonime ale lui *imitari* ; de aci concluzia firească pe care ne-o propune Andrée Thill : „. . .vocabularul care servește la exprimarea relației poetului cu modelul său este foarte bogat, variația sa infinită lasă în umbră tripartiția : *interpretatio, imitatio, aemulatio*" ; în al doilea rînd, „*aemulatio* aparține domeniului moral și nu literar" (p. 470).

Ultimul capitol al „complementului teoretic" (*Les métaphores des poètes*, p. 471—504) analizează metaforele în care se reflectă același simțămînt al congenialității imitatorilor față de modelele lor.

Pe lîngă îndătinatele *Concluzii* (p. 505—514) și *Bibliografie* (p. 515—527), teza se încheie printr-un foarte util *Index locorum* (p. 529—539).

În ansamblu, teza asupra imitației propusă de Andrée Thill se distinge printr-o impresionantă și erudită construcție critică; ceea ce constringe la o recunoaștere a competenței, a pasiunii de a se apropia de un text latin, de a-l face imediat inteligibil, luminîndu-l din toate unghiurile posibile, este tocmai știința „demontării" unor texte în vederea ajungerii la scopul propus: descoperirea detaliată a tehnicilor imitative, a manierei de compunere a unui text și, în același timp, aprecierea estetic-valorică a rezultatului. De aci, adeziunea autoarei la cea mai minuțioasă tehnică de demontare critică a unui text, cea structuralistă adică, de multe ori autorizată ca tehnică de cercetare prin înseși analizele literare propuse ori prin referințe directe (vezi p. 340). Autoarea însăși spune în *Introducere* (p. 33) că atunci cînd cercetările sale erau foarte avansate a luat cunoștință de studiul „structuraliste également" al lui F. Cairns, *Generic Composition in Greek and Roman Poetry*, Edinburgh, 1972, care „interesează direct imitația, în măsura în care autorul se dedică unui demontaj minuțios al tehnicilor de compoziție în poezia antică".

Lucrarea se remarcă, de asemenea, prin capacitatea de sistematizare a unui material imens, prin recursul și la alte date ale artei și literaturii universale, prin soliditatea argumentării, prin fluența discursului critic — calități care o recomandă de aci înainte ca o lucrare de referință în cercetarea comparată a dependențelor literare. Și este un fapt îmbucurător că iarăși în interiorul filologiei clasice se ivesc studiile valoroase de cercetare comparată a literaturilor. Aceasta cu atît mai mult, cu cît teoria imitației literare și practicile ei n-au încetat vreodată să suscite atenția literaților (aș cita în această privință două voci de mare rezonanță: mai întîi, Paul Valéry și, în al doilea rînd, T.S. Eliot).

În fine, lucrarea este imprimată în condiții grafice foarte bune; semnalăm doar cîteva „fatale" greșeli de tipar: *Socrate* în loc de *Soracte* — p. 116, 141; *iuentio* în loc de *inuentio* — p. 459.

Craiova, martie 1983 *Emil Dumitrașcu*

PIERRE VIDAL-NAQUET, *Le Chasseur Noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*. Paris, François Maspéro, 1981, 487 p. (Textes à l'appui — histoire classique).

Așa cum însuși autorul ne avertizează în cuvîntul înainte al volumului, cartea aceasta nu este, în pofida aparențelor, o culegere de *Kleine Schriften* (p. 11); ceea ce, spre deosebire de propria sa carte, autorul ei nu ne-o poate spune însă este măsura cu totul de excepție în care volumul se îndepărtează de ceea ce s-ar putea numi o colecție de *opera minora*, și aceasta atît prin coerența-i cu totul remarcabilă, cît și prin contribuția cu adevărat majoră pe care o reprezintă. Într-adevăr, alături de volumele mai de mult publicate în aceeași editură și colecție — pe care le datoram lui Louis Gernet și Jean-Pierre Vernant — „Vînătorul negru" depășește cu mult interesul unui studiu special consacrat unui aspect sau altuia din istoria civilizației clasice, cîtă vreme fondează o disciplină — antropologia culturală a Greciei antice.

Nu e locul acum și aici să încercăm o definire, spinoasă între toate, a obiectului și metodelor proprii acestei modalități integratoare de a aborda problemele istoriei Greciei. E, socot, îndeajuns să constatăm că ea există, că reprezintă o direcție novatoare în evoluția istoriografiei și studiilor clasice contemporane, în măsura în care, instituindu-se la interferența între istoria socială și istoria culturală, deschide domenii noi de înțelegere, mai sistematică și mai dinlăuntrul lucrurilor, în studiul antichității.

Volumul de față o dovedește cu prisosință. Deschis de o introducere, admirabilă prin strictețea-i esențială, consacrată d i s c u r s u l u i g r e c (*Une civilisation de la parole politique*, p. 21—38), el se organizează în patru secțiuni referitoare la coordonatele fundamentale ale acestui discurs.

Prima dintre acestea, *Spațiul și timpul* (p. 39—122), reconstituie viziunea homerică a complementarității între universul real și cel imaginar, analizînd apoi evoluția concepției despre timp de la Homer la Platon, în fine, ruptura pe care o afirmă, în secolul IV î.e.n., inițiativele tactice trimițînd la un orizont de gîndire inovat în raport cu regulile spațiale codificate de cetate.

O a doua secțiune grupează cîteva studii care au înnoit viziunea noastră asupra războiului ca fenomen social și, dincolo de aceasta chiar, asupra structurilor reale și imaginare ale societății grecești. Intitulat *Les jeunes, les guerriers* (p. 123—208), capitolul se axează pe studierea modelelor contrastive pe care le reprezintă efebul de o parte, hoplitul de cealaltă, realități sociale, dar și imagini, tipare ale gîndirii, surprinse deopotrivă în act și în mit.

Efebiei ca etapă de trecere de la marginalitate la „centralitate" în *polis* îi răspunde, în capitolul intitulat *Les femmes, les esclaves, les artisans* (p. 209—315), marginalitatea constitu-

tivă a acestor grupuri în cetate. Acestor forme diferite de excludere din *polis* și multiplelor lor afinități autorul le consacră pagini esențiale, lămuritoare pentru structurile profunde ale mentalităților și al socialului antic. Ultima secțiune, în fine, *La cité pensée, vécue*, pune în discuție două capitole aparținînd, unul, teoriei politice antice — e vorba de mitul Atlantidei în opera lui Platon —, celălalt „protoistoriei" acestei teorii, anume imaginii despre sine pe care o cultivă Atena în epoca „cimoniană".

Așa cum am mai amintit-o, în ciuda faptului că volumul e alcătuit din studii publicate de Pierre Vidal-Naquet de-a lungul a aproape două fertile decenii de investigație și reflexiune, cititorul cărții de azi este impresionat înainte de toate de unitatea, de coerența interioară a unui demers, dezvoltat, de bună seamă, de la un studiu la altul, de la un an la altul, dar înscriindu-se cu rigoare și infinite nuanțe într-un proiect unitar, dominat de analiza interferențelor. De la societate la formele ei de expresie și imaginar, fără a le pierde vreun moment din vedere corespondențele — dar și o anume autonomie (ceea ce autorul numește opacitate, ridicînd conceptul acesta înaintea oricăror ispite facile și reducționiste) —, textul circulă, cu eleganță și fervoare, construind domenii noi, o viziune globală și înnoitoare asupra cetății. Ar fi banal să-l cităm pe Pascal, pe care Pierre Vidal-Naquet îl amintește nu o dată cu atîta har, pentru a spune că „Vînătorul negru" reunește într-un chip nu adesea întîlnit geometria și nuanța; se întîlnesc oricum în această carte lucruri memorabile, și prin forța ideii, și prin densitatea și limpezimea expresiei; se întîlnește, înainte de toate, imaginea unei Elade puțin sau deloc știute pînă acum, dar pe care o recunoaștem îndată, o Grecie a hotarelor și a trecerilor fără de care Grecia cetăților nu e întreagă. Este, de bună seamă, o istorie a „timpilor lungi" și o analiză a structurilor sincronice, dar Pierre Vidal-Naquet e în prea mare măsură istoric pentru a nu le insera în diacronie. Din această pricină, cartea se instituie nu numai ca atare, ci și ca lecție de metodă, ilustrînd admirabil și novator un demers esențial pentru studiul societății și culturii antice.

București, iunie 1983 *Zoe Petre*

LILIANE BODSON, Ἱερὰ ζῷα. *Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque ancienne.* Bruxelles, Palais des Académies, 1978, 208 p. (Académie Royale de Belgique, Mémoires de la classe des lettres, Coll. in 8°—2e série, T. LXIII, Fascicule 2)

Investigația întreprinsă de Liliane Bodson în universul atît de populat al animalelor sacre — obiect al unei teze de doctorat și al unui memoriu premiat în 1975 de Academia Belgiană — evocă un capitol dintre cele mai interesante ale mentalităților religioase antice. În pofida caracterului secundar pe care îl au în cultele Greciei elementele zoomorfe, ele rămîn constant prezente, și această prezență, ca și semnificația ei în contextul general al viziunii grecești despre univers, justifică din plin demersul autoarei.

După o bibliografie a subiectului (p. 1—8), lucrarea urmărește, pe rînd, mărturiile textelor cu privire la insecte (p. 9—43), pești și fauna marină (p. 45—57), reptile și animale chtoniene (p. 59—92), păsări (p. 93—119) și mamifere (p. 121—161). Capitolul de concluzii (p. 163—167) este urmat de cîțiva indici foarte utili (de nume de animale, de nume de zei și eroi, de nume de sărbători, de materii, de nume geografice, de texte antice) și de un lexic francez-grec al numelor de animale.

Lucrarea se dovedește extrem de utilă prin caracterul sistematic al despuierii textelor, nu o dată greu accesibile ori obscure, prin numeroasele detalii referitoare la locul animalelor în riturile și ritualurile grecești, prin numeroasele, iarăși, observații particulare și precizări specifice domeniului investigat. De bună seamă, o investigare corelată a textelor și a iconografiei, condusă cu aceeași diligență, ar fi îmbogățit și mai mult informația pusă la dispoziție de memoriul autoarei; e limpede însă pentru oricine că o asemenea anchetă depășea cu mult dimensiunile monografiei în cauză, și autoarea s-a rezumat la cîteva elemente de origine sculpturală și numismatică, concentrîndu-și atenția asupra informației literare directe sau a aceleia care, referindu-se la ceremonii, rituri sau legende, pune în joc elemente ale universului animal.

Concluzia căreia i se subsumează această serioasă analiză este aceea a unui naturalism religios care dă expresie sentimentului de solidaritate al omului grec cu universul natural și care persistă de-a lungul întregii antichități elene, deopotrivă prin elemente de zoolatrie directă și prin asocierea animalelor cu divinitățile antropomorfe ale panteonului grec. Autoarea vorbește de ambivalența animalelor sacre, în sensul unui acces mai direct la animalitate și la divin deopotrivă, dar, pornind în investigația ei de la tema acestei solidarități esențiale între om și natură, nici nu atinge măcar domeniul, esențial în opinia mea, al funcției clasificatorii, structurante, pe care o implică locul specific al animalelor în antropologia culturală și religioasă

a Greciei. Analiza structurală a sistemului de reprezentări pe care îl implică domeniul investigat rămîne încă de întreprins într-o cercetare care să evidențieze nu numai multipla înfățișare a elementului zoomorf în religia greacă, ci și polaritățile, conexiunile și tiparele care îi dau sens.

București, mai 1984 *Zoe Petre*

ANTOINE THIVEL, *Cnide et Cos? Essai sur les doctrines médicales dans la Collection hippocratique.* Paris, Les Belles Lettres, 1981, 425 p. (Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nice, 21)

În ultimele decenii, vechile dispute în jurul existenței a două mari școli medicale în Grecia secolelor V—IV î.e.n. și a specificului fiecăreia dintre acestea s-au intensificat într-o asemenea măsură încît au tins să treacă pe primul plan al preocupărilor de exegeză hipocratică. În orice caz, controversele — atît de vii pînă mai ieri — referitoare la „autenticitatea" sau „neautenticitatea" cutărui tratat din *Corpus hippocraticum* au amuțit astăzi în mare măsură, făcînd loc strădaniei de a se preciza care anume din scrierile medicale ale „secolului de aur" elen aparțin școlii din Cos și care celei din Cnidos. I.M. Lonie (1965), J. Jouanna (1974), H. Grensemann (1975) și Jutta Kollesch (1977), cei mai recenți cercetători în acest domeniu, au urmărit în analizele lor să deslușească trăsăturile doctrinare și tehnicile comportamentului clinic caracteristice pentru orientarea cnidiană. Asemenea studii au dus la cristalizarea unor puncte de vedere divergente în legătură cu substratul înfruntării de opinii care pare să se fi desfășurat în medicina grecească din jurul anului 400 î.e.n.

O reacție la această concentrare a reflectoarelor asupra problemei deosebirilor metodologice dintre „corurile" medicale din Cnidos și Cos este intervenția în discuție a lui Antoine Thivel, conferențiar la Facultatea de Litere din Nisa. Fără să fie medic, el s-a apropiat de gîndirea medicală antică în urma îndemnurilor lui Fernand Robert, care l-a și îndrumat către studierea scrierilor cnidiene.

Primul obstacol întîmpinat în investigațiile sale a fost dificultatea de a stabili cu precizie care anume din concepțiile formulate în *Corpus* au efectiv un fond cnidian. Informațiile sigure oferite în această privință de înseși scrierile hipocratice sau de doxografiile ulterioare sînt foarte sărăcăcioase, iar critica textelor dovedește că, în unul și același tratat, teoriile atribuite Cosului fac casă bună cu cele considerate a fi reprezentative pentru Cnidos. De unde concluzia că în cele două centre „domnea aceeași medicină" (p. 276).

Era însă inevitabil ca, în decursul vremii, să apară diferențieri mai mult sau mai puțin însemnate în procedeele clinice și în principiile teoretice promovate de către corifeii fiecăreia dintre aceste școli. Thivel este de părere că dezacordurile doctrinare manifestate la acea epocă nu aveau totuși temeiuri medicale, ci doar filozofice, fiind vorba mai ales de antagonisme între „vechea medicină", cea a fiziologilor ionieni, și iatrosofia inspirată de învățăturile eleaților și ale pitagoricienilor. În multe privințe, școala din Cnidos părea a se fi aflat „în întîrziere", dar este evident că nici cea din Cos nu lepădase cu totul povara arhaismului. De fapt — apreciază Thivel — nu avem a face „cu două școli fundamental opuse întru totul, cu două concepții diferite despre medicină; autorii moderni s-au lăsat împinși de către presupunerile lui Galen să reconstituie școli acolo unde nu existau decît nuanțe, într-o medicină aflată în evoluție, dar care se baza, atît la Cos, cît și la Cnidos, pe aceleași doctrine cosmologice și medicale" (p. 285).

Ultima parte a lucrării este consacrată demonstrării unității medicinii grecești, unitate manifestată mai cu seamă prin adoptarea de toți medicii-filozofi ai epocii a ipotezei umoraliste ca explicație a desfășurării proceselor biologice normale sau morbide.

De-a lungul expunerii, autorul găsește prilejul de a face pertinente considerații privind mai toate problemele ridicate de Colecția hipocratică: datarea tratatelor, apartenența acestora la diverse orientări clinice și filozofice, definirea conceptelor în materie de nosologie, etiologie, fiziopatologie și terapeutică, precum cele referitoare la zilele critice, la cocțiunea, depozitarea și eliminarea umorilor pecante, la biometeorologie etc.

Chiar și cei care împărtășesc punctul de vedere al lui A. Thivel trebuie să admită că dezbaterile în legătură cu specificul doctrinelor profesate la Cos sau la Cnidos nu au un caracter oțios, ele contribuind într-o măsură nesperată la elucidarea multor aspecte filologice și doctrinare pline de interes, care altfel n-ar fi ajuns să beneficieze de atenția cercetătorilor.

București, decembrie 1983 *Gheorghe Brătescu*

Schiavitù, manomissione e classi dipendenti nel mondo antico. Roma, „L'Erma" di Bretschneider, 1979, 203 p. (Università degli studi di Padova, Pubblicazioni dell'Istituto di storia antica, XIII)

Între 25 și 27 noiembrie 1976 a avut loc la Bressanone, în cadrul activității Grupului internațional de cercetări asupra sclavajului antic, un colocviu internațional ale cărui lucrări constituie materia acestui volum.

De amploare, metode și unghiuri de abordare diferite, ele oferă o imagine semnificativă pentru studiul avansat al cercetărilor de specialitate, constituindu-se într-un argument convingător în favoarea continuării studiilor într-un domeniu care, iată, apare deosebit de interesant, odată depășită sfera generalizărilor simplificatoare. Faptul este probat și de pertinența discuțiilor purtate în marginea comunicărilor, discuții pe care realizatoarea volumului, Maria Capozza, a avut inițiativa de a le publica. Din motive lesne de înțeles, aici ne vom mărgini doar la o sumară semnalare a studiilor cuprinse sub un titlu ce ar fi necesitat și precizarea că e vorba numai de lumea antică g r e c o-r o m a n ă.

În *Les ilotes et la question de Pausanias, régent de Sparte*, Jozef Wolski aduce noi argumente în sprijinul mai vechii sale tentative de reabilitare a marelui conducător care a sfîrșit prin a fi condamnat la moarte. Discreditarea sa, un instrument politic, s-ar datora unor cercuri care resimțeau primejdia implicată de colaborarea cu iloții, în urma căreia aceștia deveneau liberi, fapt ce presupunea modificarea constituției promisă de Pausanias. Interesante disocieri sînt operate în legătură cu poziția socială și juridică a iloților la sfîrșitul secolului al VI-lea și începutul secolului al V-lea. Ipoteza avansată de J. Wolski e că Pausanias a vrut să-și atragă masa iloților, care puteau juca un rol decisiv în restaurarea puterii navale a Spartei, în vederea realizării unor planuri de anvergură în politica externă.

Bazîndu-se pe numeroasele cercetări anterioare, care au ajuns la concluzii nu rareori divergente, Gian Bruno Bruni se arată în primul rînd dornic de a oferi o schemă interpretativă integratoare categoriilor din titlul intervenției sale: *Mothakes, Neodamodeis, Brasideioi*.

Studiul semnat de Marie Madeleine Mactoux, *Le champ sémantique de* doulos *chez les orateurs attiques*, impune prin exhaustivitatea demersului, prin rigoare și precauții metodologice oportune. Autoarea ia în considerare sistemul antonimic, sistemul asociativ, rețeaua de determinanți, rețeaua de acțiuni, sensul propriu și cel figurat al termenului în discuție. Foarte utile tabelele ce urmează fidel direcțiile sale de cercetare.

L'esclave en tant qu' ὄργανον *chez Aristote* constituie, chiar în opinia autorului, Pierre Camus, un punct de plecare pentru un eventual studiu integrat unui program de cercetare privind preluarea de către Toma d'Aquino a aparatului conceptual aristotelic relativ la teoria sclavajului. Problema fundamentării naturale a sclaviei ca și conceptul tehnico-biologic de ὄργανον sînt atacate aici dintr-o optică mai degrabă filozofică, rezultatul fiind un subtil eseu în marginea celebrului text al Stagiritului: „Sclavul este o unealtă însuflețită, la fel cum unealta este un sclav neînsuflețit".

Studiul lui Jean-Georges Texier, *Les esclaves et l'esclavage dans l'œuvre de Polybe*, urmărește să elucideze situația sclavilor așa cum apare ea în viziunea istoricului Polibiu, privit ca exponent al „categoriilor dominante ale epocii". Autorul a cercetat termenii de desemnare a sclavilor, sursele sclaviei, originea sclavilor, ocupațiile acestora, raporturile dintre stăpîni și sclavi, eliberarea și statutul liberților, conceptul și definirea sclaviei, viziunea polibiană asupra lumii sclavilor, utilizarea vocabularului servil în domeniul politic. Polibiu apare, relativ la toată această problematică, drept moștenitorul direct al unei întregi tradiții, dar și ca „impregnat de ideologia universalistă, imperialistă, romană, omniprezentă în opera sa".

Impactul informaticii este o realitate și în acest domeniu al cercetării. François Favory oferă în *Présentation de « L'index thématique » de Besançon consacré à l'esclavage et aux formes de dépendance* rezultatele unui program, coordonat de CNRS, privind scrierile lui Cicero și ale oratorilor atici, care urmărește să ofere „un sistem de înregistrare a datelor interesînd sclavia și alte forme de dependență", constituind astfel „un mijloc de difuzare a informației acumulate, un instrument științific în serviciul cercetătorilor".

Ideea alcătuirii unui corpus al reprezentărilor plastice ale sclavilor este principala concluzie ce se degajă din intervenția lui Jerzy Kolendo: *Éléments pour une enquête sur l'iconographie des esclaves dans l'art hellénistique et romain*. E limpede că astfel s-ar putea obține încă un surplus de informații pertinente din domeniul investigat.

Iza Bieżuńska-Małowist revine în *Les esclaves impériaux dans l'Egypte romaine* asupra unor mai vechi păreri exprimate într-o carte cu același subiect, opinia ultimă fiind că „dominația romană nu a adus mari mutații în structura socială a Egiptului", fapt care a implicat o schimbare de atitudine față de sclavi în general.

Asupra unei alte categorii importante de lucrători manuali, aflaţi într-o anumită stare de dependenţă, atrage atenţia Heinz Kreissig într-o intervenţie cu titlul edificator : *Versuch über den Status der Lohnarbeiter im hellenistischen Orient (Seleukidenreich)*.

O serie de concluzii, dintre care o parte — sîntem avertizaţi — sînt ipotetice, propune Susan Treggiari în *Questions on Women Domestics in the Roman West* ca urmare a unei analize atente, îndeosebi a surselor juridice.

Chiar şi numai din această atît de sumară trecere în revistă a lucrărilor publicate în volumul de faţă putem considera cu îndreptăţire că desfăşurarea colocviului a fost încununată de succes.

Piatra-Neamţ, decembrie 1983 *Marius Alexianu*

VIRGILIO ILARI, *Guerra e diritto nel mondo antico. Parte prima: guerra e diritto nel mondo greco-ellenistico fino al III secolo.* Milano, Giuffrè, 1980, 428 p. (Pubblicazioni dell'Istituto di diritto romano, LVI), 14.000 L.

În bibliografia considerabilă acumulată în marginea acestui subiect, lucrarea de faţă nu se înscrie ca o simplă contribuţie. Meritul autorului este că, luînd în considerare complexitatea relaţională a diferitelor aspecte ale războiului şi dreptului războiului, oferă o viziune interpretativă totalizatoare bazată pe instrumentarul polemologiei contemporane. Chiar dacă această întreprindere suportă, metodologic, controverse, nu e mai puţin adevărat că demersul lui Virgilio Ilari deschide unghiuri de cercetare dintre cele mai incitante. Faptul că o analiză de tip polemologic nu a mai fost încercată pînă acum în marginea războiului şi dreptului corespunzător în antichitatea greco-romană este de explicat, poate, nu numai prin caracterul fragmentar şi prin discontinuitatea diacronică a surselor (ceea ce face imposibilă elaborarea unor chestionare şi serii statistice indispensabile analizei sociologice şi nu permite decît alcătuirea unor repertorii de texte), aşa cum presupune autorul, ci şi prin competenţele interdisciplinare pe care le implică. Rezolvarea dilemei între metoda filologică clasică şi utilizarea instrumentarului ştiinţific actual, Virgilio Ilari o găseşte în „storia delle idee (nel senso ovviamente che informò l'opera di Friedrich Meinecke e non in quello di Arthur Oncken Lovejoy) : un metodo che si conformi sulla globalità e complessità delle relazioni che di fatto intercorrono tra comportamenti, concezione doxastiche e riflessione razionale".

Anumite opţiuni de fond se datorează tocmai acestei metode. Astfel, pentru autor distincţia netă dintre lumea greco-elenistică şi cea romană, justificată pe planul istoriei politice, nu prezintă relevanţă din unghiul istoriei ideii. Necesitatea unei perspective cît mai cuprinzătoare explică luarea în considerare a celor mai diverse genuri literare, chiar dacă tratarea marilor autori nu se poate bucura astfel de atenţia cuvenită. De asemenea, este abandonată optica strict juridică din moment ce stadiul incipient de dezvoltare a dreptului războiului în antichitate includea şi diferite alte aspecte concrete şi etice. În sfîrşit, criteriul de dispunere a materiei este cel cronologic, cititorul interesat de anume probleme putîndu-se orienta după anexele ordonate sistematic (bibliografie şi izvoare).

Autorul îşi organizează cercetarea urmărind mai întîi aspectele concrete şi ideologice ale războiului în Grecia antică din perspectiva a ceea ce el numeşte concepţiile „agonal-judiciară" şi „diplomatico-strategică", sesizînd cu pertinenţă diferenţele, la nivelul dreptului războiului, dintre războaiele între greci şi acelea între greci şi barbari. Analiza concepţiei „strategico-diplomatice" la Tucidide şi sofişti evidenţiază oscilarea între valorizarea experienţei istorico-politice şi concepţiile „imoraliste". Socrate şi Platon reprezintă direcţia afirmării voluntariste a valorilor păcii şi dreptăţii împotriva concepţiilor naturaliste şi imorale. Xenofon şi generalii filozofi din prima jumătate a secolului al IV-lea sînt cei care au încercat să îmbine exigenţele justiţiei cu realităţile războiului. Într-un alt capitol, *Pace e guerra nel secolo della* koinè eiréne : *Isocrate, Eschine, Demostene, Aristotele,* se operează importante distincţii între situaţia războaielor din Europa şi Asia, delimitîndu-se o concepţie „tehnică" şi una „ideologică", şi se analizează critica lui Aristotel la adresa dreptului învingătorului în legătură cu problematica războiului „drept". Ultimul capitol, *Il diritto di guerra dall'età dell'egemonia a quella dell'impero universale e delle grandi monarchie ellenistiche,* insistă asupra mutaţiilor sesizabile în concepţiile vremii ca urmare a războaielor purtate de Alexandru cel Mare, precum şi asupra raporturilor dintre dreptul războiului în perioada elenistică şi „problematica morale all'interno della politica".

Anexele lucrării cuprind mai întîi bibliografia sistematizată, de această dată, după criteriul problematicii dreptului, unele lucrări fiind comentate. Deosebit de interesant este apoi glosarul legat de dreptul războiului şi de război, prima întreprindere de o asemenea amploare

(bineînţeles sînt utilizate contribuţiile anterioare), cuprinzînd nu mai puţin de 310 termeni în greacă, traduşi în italiană şi urmaţi de echivalentul latinesc cînd este cazul. Acelaşi criteriu ca şi în cazul bibliografiei este utilizat în ordonarea principalelor texte şi mărturii epigrafice. Util tabelul privind conflictele armate majore documentate în izvoare şi necesari indicii izvoarelor epigrafice şi literare, precum şi ai autorilor citaţi.

Viziunea interpretativă interdisciplinară neaplicată încă domeniului investigat, pluralitatea unghiurilor de atac, o metodă ce valorizează rezultatele demersului filologic clasic din perspectiva polemologiei, impunătorul aparat de erudiţie, iată doar cîteva din considerentele ce ne determină să socotim această carte, ale cărei articulaţii generale sînt susţinute de necesare nuanţe, nu numai o lucrare de referinţă, ci şi una care marchează o cotitură în înţelegerea unui subiect atît de complex.

Piatra-Neamţ, decembrie 1983 *Marius Alexianu*

MARIA ROSA CIMMA, *Ricerche sulle società di publicani*. Milano, Dott. A. Giuffrè editore, 1981, 275 p. (Università di Roma. Pubblicazioni dell'Istituto di diritto romano e dei diritti dell'Oriente Mediterraneo, 59)

Lucrarea care ne reţine atenţia este prima monografie consacrată societăţilor de publicani. Desigur, au existat, în decursul timpului, cercetări consacrate unor aspecte particulare de ordin economic sau juridic ale societăţilor de publicani sau numai unei anumite etape din evoluţia acestora, dar o lucrare monografică dedicată acestei importante teme se impunea fără îndoială. Cartea Mariei Rosa Cimma vine, deci, în primul rînd, să umple un gol resimţit pînă acum în istoriografie, ceea ce ar fi constituit, oricum, un merit însemnat. Am fi însă nedrepţi faţă de efortul de investigaţie întreprins de autoare dacă am reduce aprecierile la această simplă afirmaţie, atîta vreme cît cartea este o lucrare solidă, completă, care va rămîne mult timp de acum înainte o operă de referinţă.

M.R.C. operează în permanenţă pe două planuri : pe cel istoric şi pe cel juridic. Demersul istoric este bine susţinut de investigaţia în textele juriştilor, iar consideraţiilor de ordin juridic li se conferă o perspectivă istorică, ceea ce face din lucrarea de faţă — apărută într-o bine cunoscută colecţie de lucrări de drept roman — o valoroasă contribuţie la istoria social-economică a lumii romane în cel mai bun sens al cuvîntului.

În capitolul 1 se urmăreşte activitatea societăţilor de publicani în epoca republicană (p. 3—40), în diferitele sectoare : lucrări publice, strîngerea taxelor plătite pentru păşunile publice (*scriptura*), saline şi vînzarea sării, *portorium* (vama), strîngerea impozitelor în provincii. Capitolul al 2-lea, consacrat structurii societăţilor de publicani în epoca republicană, cuprinde două secţiuni : 1. societăţile de publicani în raport cu statul (p. 41—69) ; 2. structura internă (p. 70—98). O importantă concluzie este aceea că societăţile de publicani nu pot fi asimilate societăţilor moderne pe acţiuni, în ciuda părerilor exprimate în această direcţie în literatura de specialitate (p.95). Relaţiile cu statul erau reglate de *manceps* sau *redemptor*, ,,i quali rispetto allo Stato agivano in nome proprio, rispetto ai soci in esecuzione degli impegni assunti con il contratto di società" (p. 69). Garanţiile le depuneau aşa-numiţii *praedes*, care puteau să fie *socii* sau însuşi *manceps*. Deşi sursele literare şi epigrafice pentru epoca republicană — perioada de maximă înflorire a societăţilor de publicani — nu permit o analiză mai profundă a statutului juridic, se poate deduce că societăţile de publicani erau asociaţii obişnuite, fără ,,personalitate juridică". Pe de altă parte, ,,con ciò non si vuol negare l'esistenza di alcuni aspetti che differenziano, nel periodo in esame, la *societas publicanorum* dalla società ordinaria, e dai quali emerge una tendenza verso quel processo di entificazione che porterà, a mio avviso solo nel corso del I sec. d.C., a riconoscerle una limitata capacità giuridica" (p. 96).

Evoluţiei societăţilor de publicani în epoca Principatului îi este dedicat capitolul al 3-lea. După perioada de apogeu a activităţilor desfăşurate de publicani în secolul I î.e.n., se manifestă, începînd cu Augustus şi Tiberius, o tendinţă a autorităţilor imperiale de a limita atribuţiile — deci şi abuzurile — publicanilor. Aceştia acţionează pentru strîngerea impozitelor doar în provinciile senatoriale, adună *XX libertatis* şi *XX hereditatum*, sînt totuşi foarte activi în birourile vamale, precum şi în alte sectoare tradiţionale. Principala modificare care reiese din surse — de data aceasta şi din izvoarele epigrafice — se referă la faptul că *socii*, numiţi acum şi *conductores* — atîta vreme cît contractul cu statul era de tip *locatio-conductio* (p. 160) —, îl au ca reprezentant pe *manceps* în raport cu statul (care pînă acum trata doar în numele său personal fără a-i angaja pe *socii*). Pe de altă parte, prin modificarea sistemului de garanţii, responsabilitatea directă faţă de stat revine, în cazul obligaţiilor neîndeplinite, tuturor membrilor socie-

tății. Documentele de care dispunem justifică concluzia autoarei că, în ciuda celor susținute în multe lucrări anterioare, societățile de publicani nu au primit, o dată cu instaurarea Principatului, o lovitură de grație, ci au supraviețuit, în unele cazuri, chiar pînă la începutul secolului al III-lea e.n. (p. 159).

Pentru aspectul juridic sînt importante considerațiile din capitolul al 4-lea, care se referă la *societas uectigalis* în jurisprudența clasică și în *Digesta*. În textele juriștilor se vorbește doar de *societas uectigalis* (sau *uectigalium*), căreia i se încredințează strîngerea tributelor, pentru că în celelalte sectoare activitatea publicanilor a devenit mai puțin intensă, pe cît se poate judeca din tăcerea materialului epigrafic (p. 164). În epoca lui Iustinian, asemenea societăți trebuie să fi constituit o raritate sau chiar numai o posibilitate teoretică (p. 166—167).

Demersul devine și mai dificil atunci cînd este vorba de a defini „personalitatea juridică", pentru a vedea în ce măsură *societas uectigalis* s-a bucurat sau nu de acest privilegiu. În nici o privință viziunea modernizatoare n-a fost mai dăunătoare decît în acest caz, atîta vreme cît personalitatea juridică era de la sine înțeleasă, ca la societățile moderne pe acțiuni. În realitate, conceptul este modern, iar problema mult mai nuanțată. Sursele cu privire la „personalitatea juridică" a unei *societas uectigalis* se reduc doar la cîteva pasaje din *Digesta*, dintre care cel mai important este *Dig.*, 3, 4, 1 pr. — 1 (Gaius), căruia i se dedică un larg comentariu (p. 178—190). M.R.C. conchide, pe bună dreptate, că asemenea societăți se bucurau de o capacitate juridică limitată, care se traducea prin posibilitatea de a deține *res communis* și *arca communis* (p. 197—205).

Substanța întregii lucrări este concentrată în final în cîteva pagini de concluzii (p. 247—252), utile în cazul necesității unei informări rapide cu privire la aspectele atacate de M.R.C. Și mai folositori pentru cititor sînt indicii de autori moderni (p. 253—258) și de izvoare — epigrafice, literare, juridice (p. 259—271). Remarcăm, în sfîrșit, faptul că pasajele mai importante din textele juriștilor sînt citate *in extenso*, ceea ce permite cititorului să urmărească pe text pas cu pas demonstrațiile autoarei. Toate acestea completează în mod fericit o lucrare remarcabilă prin acuratețe științifică și spirit de sinteză.

București, februarie 1984 *Alexandru Avram*

F. BARBIERI, G. BARBIERI, U. COZZOLI, V. LA BUA, E. LANZILLOTTA, M. MALAVOLTA, R. PALMIERI, A. RUSSI, A. VALVO, *Quinta miscellanea greca e romana*. Roma, 1977, IX+404 p. (Studi pubblicati dall'Istituto Italiano per la Storia Antica, fascicolo XXVI)

Apărută în prestigioasa serie patronată de Institutul Italian pentru Istorie Antică, serie care de-a lungul anilor a publicat importante contribuții asupra unor probleme ale antichității (S. Mazzarino, *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio*, Roma, 1942, sau P. Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma, 1959, ș.a.), volumul acum recenzat adună unsprezece studii cu problematică diversă (numai patru de istorie greacă, șapte fiind consacrate civilizației romane).

Volumul este deschis de studiul lui Vincenzo La Bua, *Gli Ioni e il conflitto lidio-persiano*, p. 1—64, studiu în care, după discutarea celor mai timpurii contacte ale elenității asiatice cu regatul lidian și cu lumea medo-persană, a poziției ionienilor față de guvernarea lui Cresus, primul barbar care i-a înrobit și i-a supus la tribut pe grecii din Asia (Hdt., I, 6,2—3 ; 27,1 ; 27,4), după discutarea politicii filoelene a acestui dinast și a raporturilor sale cu oracolul de la Delfi și cu alte sanctuare grecești, autorul dezbate poziția ionienilor față de ascensiunea lui Cirus și față de conflictul lidio-persan.

Eugenio Lanzillotta participă la volum cu două contribuții : *Miltiade nel Chersoneso e la conquista di Lemno*, p. 65—95 (o dezbatere a problemelor și a izvoarelor stăpînirii Filaizilor și a lui Miltiade II asupra Chersonesului, a contextului și a implicațiilor cuceririi Lemnosului și a preluării acestuia de către Atena), și *Ricerche sulla guerra civile ateniese dopo la sconfitta di Egospotami*, p. 115—179 (confruntarea informațiilor transmise de izvoarele literare cu informații epigrafice asupra situației de la Atena, după Aigos-Potamoi).

Intercalată între cele două studii ale lui Lanzillotta, cea de a patra cercetare de istorie greacă — Umberto Cozzoli, *Le naucrarie clisteniche e l'entità della flotta ateniese alla battaglia di Salamina*, p. 95—115 — investighează antecedentele „navale" ale victoriei de la Salamina.

Alfredo Valvo, *Il* modus agrorum *e la legge agraria di C. Flaminio Nepote*, p. 179—225, primul dintre studiile consacrate istoriei romane în acest volum, analizează premisele, importanța, dar mai ales tradiția istoriografică asupra legii agrare a lui Flaminius.

Celelalte contribuţii folosesc cu precădere informaţiile epigrafice. Oarecum în continuarea primei cercetări a lui Valvo se află studiul acestuia în colaborare cu A. Russi, *Note storiche sul nuovo termine graccano di Celenza Valforte*, p. 225—251.

Studiul lui Mariano Malavolta, *La carriera di L. Afranio (cos. 60 a.C.)*, p. 251—305, urmăreşte cariera unui personaj secundar al „revoluţiei romane", L. Afranius, partizan al lui Pompeius; concentrarea exclusivă a atenţiei asupra „personajelor principale" creează uneori — în viziunea autorului — o imagine deformată a realităţii.

Secţiunea epigrafică a volumului mai cuprinde patru studii: Raffaele Palmieri, *Un nuovo documento epigrafico per il problema della tribù di Sinuessa*, p. 305—315, şi *Nuove inscrizioni di Capua Sinuessa, Suessa e revisione di „Ephemeris epigraphica", VIII, 566*, p. 315—339, Guido Barbieri, *Ancora sugli acrostici*, p. 339—343, şi Federico Barbieri, *Conguaglio fra l'Engström, il Lommatzsch, il Diehl, il D. e varie*, p. 343—404, acesta din urmă, de fapt, un tabel al concordanţei textelor din lucrările menţionate în titlu.

Volumul se remarcă, deci, prin înaltul său profesionalism, confirmînd prestigiul colecţiei patronate de către Institutul Italian pentru Istorie Antică.

Bucureşti, mai 1984 *Vlad Nistor*

JAKOB SEIBERT, *Das Zeitalter der Diadochen*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1983, XVI+272 p. (Erträge der Forschung, 185)

După *Alexander der Große*, Darmstadt, 1972, lucrarea de faţă este a doua contribuţie apărută în colecţia „Erträge der Forschung" a lui Jakob Seibert, specialist de necontestat al problemelor lumii elenistice, autor, între altele, al unei lucrări fundamentale despre Ptolemeu I[1]. Ne grăbim să spunem că volumul pe care îl recenzăm constituie un adevărat model al genului cultivat de prestigioasa colecţie de la Darmstadt: prezentarea critică a izvoarelor, apoi conturarea principalelor probleme, urmată de indicaţii bibliografice comentate pe larg.

Lucrarea este divizată în şase mari părţi: izvoarele (p. 1—69), cronologia epocii diadohilor (p. 70—81), desfăşurarea istoriei diadohilor (p. 82—167), probleme centrale ale istoriei diadohilor (p. 168—190), prosopografia (p. 191—238), bibliografie suplimentară (p. 239—252).

Partea cea mai solidă din lucrare o constituie analiza izvoarelor literare, însoţită şi de cîteva reflecţii metodologice impuse de *Quellenforschung* (p. 23—26). Evoluţia acestei metode în secolul trecut, cu toate realizările, dar şi cu neîmplinirile sale, este prezentată pe larg. În stadiul actual al cercetării — arată, pe bună dreptate, J.S. — mai important decît efortul unilateral de a identifica nume de istorici care să fi stat la originea scrierilor care ne-au parvenit este faptul de a evidenţia tendinţele tradiţiei literare păstrate (p. 25). Autorii sînt prezentaţi în două secţiuni: mai întîi autorii contemporani cu epoca diadohilor, ale căror scrieri nu ne-au parvenit decît fragmentar, apoi autorii mai tîrzii, de la care s-au păstrat informaţii mai ample. În finalul fiecărei prezentări se indică o bibliografie consistentă.

Inscripţiilor li se acordă mult mai puţin spaţiu (p. 54). Sînt indicate principalele culegeri de inscripţii, cuprinzînd, între altele, şi documente referitoare la epoca diadohilor. Credem însă că lista ar fi putut fi mai cuprinzătoare. De asemenea, după părerea noastră, s-ar fi impus şi un capitol consacrat izvoarelor papirologice, la care pe parcurs se fac, desigur, referiri (vezi indicele), dar care ar fi meritat o tratare unitară, alături de celelalte categorii de surse. În schimb, izvoarele numismatice se bucură de un comentariu remarcabil de cuprinzător şi sistematic (p. 55—67). Dintre mărturiile arheologice, sînt reţinute numai reprezentările plastice ale stăpînitorilor epocii (p. 67—69).

Foarte clară şi bine documentată apare expunerea problemelor privind cronologia perioadei (cap. al II-lea) şi desfăşurarea efectivă a istoriei diadohilor (323—281 î.e.n. — cap. al III-lea).

Dacă aceste prime trei capitole formează cadrul general — spaţial şi evenimenţial — al epocii diadohilor, ultimele trei sînt dedicate aspectelor particulare.

Între „problemele centrale" autorul situează: adunarea oştii în lumea macedoneană, năzuinţele diadohilor de a-şi legitima stăpînirea, raportul dintre oraşe şi stăpînitor şi diviniza-

[1] *Untersuchungen zur Geschichte Ptolemaios' I.*, München, 1969 (Münchener Beiträge zur Papyruskunde und antiken Rechtsgeschichte, 56). Alte lucrări: *Metropolis und Apoikie*, Diss. Würzburg, 1963; *Historische Beiträge zu den dynastischen Verbindungen in hellenistischer Zeit*, Wiesbaden, 1967 (Historia-Einzelschriften, H. 10, 1967); *Die politischen Flüchtlinge und Verbannten in der griechischen Geschichte* (Impulse der Forschung, 30), 2 vol., Darmstadt, 1979.

rea diadohilor. În ceea ce ne privește, am fi adăugat un capitol intitulat *Război și pace în epoca diadohilor*, în care am fi prezentat în mod unitar informația, de altfel deosebit de bogată, pe care o tratează autorul, dar care este dispersată în diferitele subcapitole din partea a III-a (istoria politică a diadohilor) — un exemplu : asediul Rhodosului (p. 142—144) —, partea a V-a (prosopografie) și partea a VI-a (subcapitolul *Heerwesen*, p. 239—240). Un capitol astfel conceput ar fi putut cuprinde : considerații privind armatele elenistice, noile tehnici de asediu, dezvoltarea mercenariatului, considerații pe marginea tratatelor de pace sau de alianță încheiate în epocă etc.

Capitolul dedicat prosopografiei respectă principiul alfabetic : pe rînd, sînt realizate „fișele" principalelor personalități ale epocii diadohilor. În sfîrșit, ultimul capitol oferă literatură suplimentară pentru următoarele chestiuni : (1) armata ; (2) flota ; (3) stat—administrație—societate ; (4) economie—finanțe ; (5) fondarea de colonii ; (6) orașe și regiuni (istorii locale).

Astfel realizată, lucrarea lui J. S. este, după părerea noastră, din toate punctele de vedere, o reușită. Profităm de ocazie pentru a ne exprima totalul dezacord cu R. D. Milns, JHS, 95, 1975, p. 249—250, care, referindu-se la lucrarea precedentă a lui J. S. (*Alexander der Große*), pretinde că asemenea întreprinderi n-ar fi de folos pentru istorici. Să fie oare de puțină utilitate o sistematizare atît de riguroasă a unui material faptic și interpretativ cuprinzînd contribuțiile a peste 100 de ani de istoriografie (de la Droysen încoace)? Lucrările tip *Forschungsbericht* bine întocmite reprezintă, într-o epocă în care tocmai abundența publicațiilor a determinat recursul la bibliografii analitice și alte metode de informare, o mare necesitate.

Desigur, lucrările de acest tip se cer pe parcurs îmbunătățite, aduse la zi prin diferite *Nachträge*, cum, de altfel, arată însuși autorul în prefața volumului pe care îl recenzăm (p. XV). Tocmai de aceea ne permitem să atragem atenția asupra unor omisiuni (puține și nu foarte importante).

Ni se pare că subcapitolele al 3-lea (*Staat—Verwaltung—Gesellschaft*) și al 4-lea (*Wirtschaft—Finanzen*) din partea a VI-a (p. 241—243) ar fi putut fi mai cuprinzătoare. Aspectele economico-sociale și administrative nu pot fi, desigur, tratate pe întinderi mici de timp, ci doar privite în ansamblul lumii elenistice. De aceea, credem că bibliografia ar fi trebuit să conțină mai mult sau mai puțin lucrări consacrate acestor aspecte în întreaga perioadă elenistică. Dăm, în cele ce urmează, o listă de lucrări, dintre care credem că cel puțin unele și-ar fi meritat locul în bibliografia indicată de J. S. : I. Bieżunska-Małowist, *L'esclavage dans l'Égypte gréco-romaine*, 1. *Période ptolémaïque*, Varșovia, 1974 ; B. Funck, *Zu den Landschenkungen hellenistischer Könige*, Klio, 60, 1978, 1, p. 45—55 ; H. Heinen, *Sur le régime du travail dans l'Égypte ptolémaïque au III^e s. av. J. C.*, în *Le monde grec. Pensée, Littérature. Histoire. Documents. Hommages à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, p. 656—662 ; idem, *Zur Sklaverei in der hellenistischen Welt*, Ancient Society, 7, 1976, p. 127—149 ; 8, 1977, p. 121—154 ; H. Kreißig, *Fragen der sozialökonomischen Basis des Hellenismus des Ostens*, JWG, 1971, 2, p. 119—128 ; idem, *Landed property in the „hellenistic" Orient*, Eirene, 15, 1977, p. 5—26 ; M.A. Levi, *Ricerche su schiavitù e lavoro tributario nel mondo ellenistico*, Rendiconti della Classe di Lettere e Scienze Morali e Storiche dell'Istituto Lombardo, 108, 1974, p. 25—65 ; idem, *Ne liberi ne schiavi. Gruppi sociali e rapporti di lavoro nel mondo ellenistico-romano*, Milano, 1976 ; R. Taubenschlag, *The law of Graeco-Roman-Egypt in the light of the papyri, 332 B. C. —640 A. D.*, Varșovia, 1955 ; H.-J. Wolff, *Hellenistisches Privatrecht*, ZRG, 90, 1973, p. 63—90.

La subcapitolul *Koloniegründungen* (p. 243), la bibliografia generală ar fi fost de adăugat R. Martin, *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, 1974 (capitolele despre urbanismul în epoca elenistică, marcat printr-o schimbare structurală impusă de caracterul de creații *ex nihilo* al coloniilor din regatele elenistice).

În ceea ce privește diferitele aspecte de istorie regională în vremea diadohilor, ne îngăduim și aici o schiță de *addenda*.

(a) *Tracia* (căreia nu i se dedică un paragraf separat, ca, de exemplu, *Illyrer*, p. 249) : de adăugat la studiul citat al lui G. Mihailov, Athenaeum, 39, 1961, p. 33—44, un studiu ceva mai recent al aceluiași cercetător : *La Thrace et la Macédoine jusqu'à l'invasion des Celtes*, în Ancient Macedonia, 1, Thessaloniki, 1968 (1970), p. 76—85. La studiul citat al prof. D. M. Pippidi, Ancient Macedonia, 2, 1973 (1977), p. 390—396, trebuie adăugate, cel puțin, contribuțiile aceluiași învățat din *I Greci nel Basso Danubio dall'età arcaica alla conquista romana*, Milano, 1971, p. 92—95. Remarcăm că nu se amintește decît foarte vag (p. 214) de campania lui Lisimah contra lui Dromichaites, regele get (Diod., 21, 12), cu atît mai puțin de bibliografia consacrată subiectului (în afară de studiul Giovannei Saita, Kokalos, 1, 1955, p. 62—154). Ar fi fost de amintit aici, cel puțin, C. Daicoviciu, *Il paese di Dromichete*, *Dacica*, Cluj, 1970, p. 97—100 ; V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, București, 1926, p. 55—64 (vezi acum și ediția din 1982, p. 40—44). Pentru coloniile grecești din Dobrogea (Callatis, Tomis, Histria) sub stăpînirea lui Lisimah : Vl. Iliescu, *Bemerkungen zur außenpolitischen Krise der westponti-*

schen Griechenstädte in der zweiten Hälfte des 4. Jhr. v.u.Z., în *Die Krise der griechischen Poleis*, 1. Bd., hrsgb. von O. Jurewicz und H. Kuch, Berlin, 1969, p. 51—55 ; idem, *Die Außenpolitische Krise der Poleis Klein-Skythiens im 4. Jh. v.u.Z.*, în *Hellenische Poleis*, 2. Bd., hrsgb. von E. Ch. Welskopf, Berlin, 1974, p. 664—681.

(b) *Thesalia* (fără paragraf separat) : de menționat Chr. Habicht, *Epigraphische Zeugnisse zur Geschichte Thessaliens unter der makedonischen Herrschaft*, Ancient Macedonia, 1, Thessaloniki, 1968 (1970), p. 265—279 (pentru epoca diadohilor : p. 265—269).

(c) *Epir* (p. 249) : ar fi trebuit, fără îndoială, amintită monumentala lucrare a lui N. G. L. Hammond, *Epirus. The geography, the ancient remains, the history and the topography of Epirus and adjacent areas*, Oxford, 1967 (despre epoca în discuție : p. 557—588).

(d) *Sparta* (p. 251) : ar fi fost de amintit capitolul consacrat epocii diadohilor din cartea lui P. Oliva, *Sparta and her social problems*, Praga, 1971, p. 201—208.

(e) *Palestina* (s.u. *Syrien*, p. 251) : ar fi trebuit, eventual, menționată, alături de F.-M. Abel, Revue biblique, 44, 1935, p. 559—581, și sinteza aceluiași, *Histoire de la Palestine depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à l'invasion arabe*, 1, Paris, 1952, p. 22—53 (epoca diadohilor).

După cum se vede, nici una din considerațiile noastre nu este în măsură să pună la îndoială valoarea lucrării lui J. S. Cartea se poate consulta cu mare ușurință datorită tablei de materii amănunțite și, mai ales, grație indicilor (de autori moderni și de nume antice, termeni notabili). Bibliografia (în ordinea cronologică a aparițiilor) figurează la sfîrșitul fiecărui subcapitol sau paragraf, astfel că se poate consulta foarte comod. După părerea noastră, cartea reflectă obiectiv stadiul cercetării la ora actuală.

București, februarie 1984 *Alexandru Avram*

KARL CHRIST, *Römische Geschichte und Wissenschaftsgeschichte*. Erster Band : *Römische Republik und augusteischer Principat ;* Zweiter Band : *Geschichte und Geschichtsschreibung der römischen Kaiserzeit*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1982, 1983, VIII + 275, VIII + 287 p.

Cele două volume la care ne vom referi în cele ce urmează reprezintă primii doi voleți ai unui triptic care va fi în curînd completat de un al treilea, promis de autor (vol. 1, p. VIII), consacrat studiilor de istoriografie.

Karl Christ este bine cunoscut în cercurile specialiștilor în istoria romană, nu în ultimă instanță prin prețioasele instrumente de lucru pe care le-a oferit (*Römische Geschichte. Einführung, Quellenkunde, Bibliographie*, 3 ediții pînă în 1980), prin culegerile de studii editate pe probleme (*Krise und Untergang der Römischen Republik*, Darmstadt, 1979 ; *Der Untergang des Römischen Reiches*, Darmstadt, 1970) sau prin remarcabila sinteză a evoluției istoriografiei consacrate Imperiului Roman (*Von Gibbon zu Rostovtzeff*, ed. a 2-a, Darmstadt, 1979). Profesorul de la Marburg se remarcă în primul rînd prin varietatea preocupărilor, în care se disting cîteva direcții mai importante : relațiile dintre romani și triburile germanice, istoria social-economică a Imperiului Roman, istoriografia Romei antice. Aceste aspecte sînt urmărite atît în lucrările de mai mari dimensiuni, cît și în diferite articole publicate în reviste, dintre care o bună parte sînt reunite în cele două volume pe care la recenzăm.

Studiile înmănuncheate în aceste volume fuseseră aproape toate inițial publicate în reviste (Historia, Chiron etc.), *Festschriften* sau culegeri tematice. La acestea se adaugă cîteva *Erstveröffentlichungen* : în vol. 1 : *Sklavenführer* (p. 75—91) ; *Der Untergang der Römischen Republik in moderner Sicht* (p. 134—167) ; *Die Dialektik des augusteischen Principats* (p. 253—263) ; în vol. al 2-lea : *Der Niedergang des Römischen Reiches aus der Sicht der neueren Geschichtsschreibung* (p. 199—233). K. C. însuși distinge cîteva „centre de greutate". În primul volum accentul cade pe următoarele probleme : războaiele punice (*Hannibal und Scipio Africanus*, p. 1—15 ; *Probleme um Hannibal. Eine Einleitung*, p. 16—41 ; *Zur Beurteilung Hannibals*, p. 42—74) ; criza și decăderea Republicii Romane (*Sklavenführer* ; *Caesar und Ariovist*, p. 92—133 ; *Der Untergang der Römischen Republik in moderner Sicht*, p. 134—167) ; Principatul lui Augustus și politica împăratului față de germani (*Zur Beurteilung der Politik des Augustus*, p. 168—182 ; *Zur augusteischen Germanienpolitik*, p. 183—239 ; *Zur römischen Okkupation der Zentralalpen und des nördlichen Alpenvorlandes*, p. 240—252 ; *Die Dialektik des augusteischen Principats*). În al doilea volum, studiile se pot grupa după următoarele teme : relațiile dintre romani și barbari în Imperiul Roman (*Römer und Barbaren in der hohen Kaiserzeit*, p. 28—43 ; *Die Militärgeschichte der Schweiz in römischer Zeit*, p. 44—85 ; *Zur Geschichte des hessischen Raumes in der römischen Kaiserzeit*, p. 86—100) ; chestiuni referitoare la

Tacitus (*Tacitus und der Principat*, p. 101—139; *Germanendarstellung und Zeitverständnis bei Tacitus*, p. 140—151); căderea Imperiului Roman (*Der Untergang des Römischen Reiches in antiker und moderner Sicht*, p. 177—198; *Der Niedergang des Römischen Reiches aus der Sicht der neueren Geschichtsschreibung*). La acestea se adaugă un studiu despre Domițian (*Zur Herrscherauffassung und Politik Domitians. Aspekte des modernen Domitianbildes*, p. 1—27), o discuție referitoare la structurile sociale din lumea romană (*Grundfragen der römischen Sozialstruktur*, p. 152—176) și un eseu despre istoriografia romană (*Römische Geschichtsschreibung*, p. 234—269).

După cum se vede, majoritatea studiilor atacă probleme de mare întindere, ceea ce face ca o prezentare a lor, oricît de sumară, să necesite un spațiu excesiv. Din aceste motive și avînd, în același timp, în vedere că majoritatea contribuțiilor reunite în volum sînt deja cunoscute lumii științifice din periodicele sau culegerile de studii unde au fost publicate în prealabil, intenționăm să limităm sumarele noastre considerații doar la acele studii care au văzut cu această ocazie pentru prima oară lumina tiparului.

Studiul *Sklavenführer* își propune să clarifice rolul și poziția „comandantului sclavilor" în frămîntările servile din epoca de la sfîrșitul Republicii, pe baza celor patru exemple mai bine cunoscute: Eunus, Aristonikos, Spartacus și Sextus Pompeius. De asemenea, se urmărește să se scoată în evidență trăsăturile comune și deosebirile dintre aceste patru cazuri (p. 77). În cazul răscoalei din Sicilia narate de Diodor (34,2), K. C. observă pe bună dreptate în textul izvorului o contradicție între începutul mișcării — marcat de viziunea profetică a lui Eunus — și desfășurarea sa, caracterizată printr-o destul de riguroasă organizare militară (p. 79). K.C. respinge în mod convingător speculațiile cu privire la caracterul inițial religios al mișcării, precum și comparația nefericită (J. Vogt) cu răscoala Makkabeilor (p. 80). Este drept că viziunile lui Eunus au ațițat masa sclavilor sicilieni, dar: „Allerdings war hier, wie auch anderswo, der zunehmende äußere Druck die stärkste Klammer, die die Aufständischen zusammenhielt—und nicht nur das die moderne Forschung immer wieder so faszinierende «syrische Königtum» des Eunus" (p. 80).

Foarte just remarcă autorul și în acțiunea lui Aristonikos două faze: cea „dinastică" și cea a războiului servil. Doar eșecul primei tentative l-a făcut pe Aristonikos „să joace o nouă carte" (p. 81). „Aristonikos' Appell an die Armen und Sklaven war das Eingeständnis des Scheiterns seines ersten, völlig konventionellen Planes". Aristonikos este doar „Kristallisationspunkt aller Unzufriedenen" (p. 82).

Eterogenitatea masei slavilor rezultă clar din surse chiar și în cazul mișcării lui Spartacus (p. 84), ceea ce îl privează pe conducător de titlul — acordat, nu de puține ori, cu prea mare ușurință — de reprezentant al „proletariatului antic" (p. 85).

Cît despre Sextus Pompeius, aici lucrurile sînt, de departe, cele mai clare: în condițiile excepționale ale războaielor civile, Sextus Pompeius — aventurier politic tipic — devine „Kristallisationspunkt aller Unzufriedenen, Gefährdeten und Besiegten, zur Zuflucht der Proskribierten wie alle Gegner der Triumvirn, doch bezeichnenderweise auch zur Hoffnung von Landarbeitern, Bauern und Sklaven" (p. 86—87).

Trăsăturile comune ale celor patru cazuri supuse analizei de K.C. sînt următoarele: eterogenitatea combatanților; non-apartenența conducătorilor la clasa sclavilor tipici; șansele minime de a-și vedea lupta încununată de succes. Cît privește raportul dintre răscoalele sclavilor și căderea Republicii, K.C. conchide, fără îndoială, pe bună dreptate, că toate aceste mișcări „stellen eine der elementaren Eruptionen der Krise der Römischen Republik dar, und damit einer sehr komplexen Krise, die Ausdruck vieler gesellschaftlicher, wirtschaftlicher und politischer Widersprüche gewesen ist. Man mag der Ansicht sein, daß die Bewußtseinlage der Sklaven und die Formen ihrer Existenz verhinderten, daß sie als revolutionäre Klasse handelten" (p. 90—91).

Subscriem la concluziile lui K.C. și, în mod deosebit, la aceea că nici una din mișcările sclavilor din Roma — ca, de altfel, nici una din antichitate în general — nu a beneficiat de o ideologie sau de un program. Am formula o singură obiecție: nu știm în ce măsură acțiunea lui Sextus Pompeius se încadrează în seria de cazuri analizate de K.C. Este drept că în armata lui Sextus Pompeius luptau sclavi, dar aceasta ține de condițiile deosebite în care se desfășurau luptele civile la Roma. Dacă sclavii sînt prezenți în oștile lui Catilina, Clodius, L. Domitius Ahenobarbus înseamnă oare că și acești comandanți ar fi „Sklavenführer"? Credem că Sextus Pompeius aparține acestei din urmă serii de exemple—aventurieri politici lipsiți de scrupule, care se folosesc, în scopuri personale, de toți nemulțumiții, înrolîndu-i, între alții, pe sclavi, liberți, datornici etc. —, și nu seriei lui Eunus și Spartacus. (Obiecții similare — totuși, nu atît de hotărîte — s-ar putea, eventual, formula și cu privire la includerea lui Aristonikos în această categorie.) Oricum, concluziile generale ale lui K.C. rămîn neafectate.

Un studiu deosebit de important este cel consacrat diferitelor puncte de vedere exprimate în istoriografia modernă cu privire la sfîrşitul Republicii. Interesul creşte cu atît mai mult, cu cît pînă în epoca recentă chestiunea în discuţie a fost total umbrită de cealaltă mare problemă a istoriei romane: prăbuşirea Imperiului Roman şi decăderea culturii antice (p. 135). K.C. încearcă o clasificare a părerilor istoricilor după termenul central al respectivelor teorii (,,Sittenverfall", ,,(soziale) Revolution" etc.). Pe parcurs iese de fiecare dată la iveală şi poziţia critică a autorului. Sînt respinse unele explicaţii unilaterale, de exemplu, cea întemeiată pe vechea tradiţie — urcînd în timp pînă la Montesquieu, dar continuu alimentată pînă în vremea din urmă de unele contribuţii — a ,,decăderii moravurilor" (p. 140—141), atîta vreme cît această situaţie este, la rîndul său, efectul — nu cauza — unor transformări social-economice, rivalităţi politice etc. De asemenea, sînt supuse unei critici — după părerea noastră pe deplin îndreptăţite — explicaţii inspirate de teorii politice moderne, precum ,,modelul dezintegrării" (p. 148). În alte situaţii, K.C. acceptă demersul în sine, cu condiţia ca acesta să fie integrat unei viziuni mai largi; este cazul studiilor dedicate personalităţilor, despre care se remarcă: ,,die Zeit der Apotheosen ist vorbei, zumeist dominierten ein nüchterner, realistischer Stil und das Bemühen, den jeweiligen « Helden » in seinen Bedingungen und im Rahmen seiner Zeit zu erfassen" (p. 150). De asemenea, este cazul studiilor de istorie social-economică: ,,So vielseitig und tiefgreifend diese auch durch die neuere Forschung präzisierten Veränderungen in Gesellschaft und Wirtschaft der späten Römischen Republik indessen auch waren, keine einzige von ihnen reicht allein aus, um den Untergang der Römischen Republik zu erklären" (p. 157). În sfîrşit, se atrage atenţia asupra pericolului de a reduce problema la o discuţie teoretică autonomă, cantonată în mod ineficient în jurul unor termeni precum ,,revoluţie" sau ,,clasă", fie că este vorba de R. Syme sau A. Heuß, fie că referirea se face la istoricii marxişti (p. 159—161; 165—166).

Ce rezultă din această trecere în revistă? ,,In alldem waren objektive Faktoren vorherrschend. Dennoch ist der konkrete geschichtliche Ablauf nich ohne die subjektiven Einflüsse zu erklären. [...] Der Untergang der Römischen Republik wird so in erster Linie als Strukturwandel und als Desintegrationsprozeß verstanden, freilich innerhalb eines weiteren Rahmens, als es die Konzentration allein auf die Schlußphase, die Epoche Caesars und den Aufstieg Octavians, erlauben würde. Denn es ging eben keine intakte Republik zugrunde, sondern es wurde eine politische und gesellschaftliche Ordnung transformiert, die längst in eine Sackgasse geraten war. Im wirtschaftlichen Bereich aber sind die Unterschiede zwischen der späten und der frühen Republik weit größer als jene zwischen der späten Republik und dem Principat" (p. 167). Credem că poate fi considerat pe deplin acceptat faptul că — la fel ca orice mare proces din istoria universală — căderea Romei este un ,,Strukturwandel", ceea ce face ca orice încercare unilaterală de a apela doar la o singură teorie ,,clasică" să fie, în actualul stadiu al informaţiei, sortită de la bun început eşecului.

Nu vom zăbovi asupra consideraţiilor cu privire la dialectica Principatului lui Augustus (p. 253—264), inserate în lucrare, credem, mai mult pentru a echilibra ,,centrele de greutate" decît din dorinţa de a ataca o problemă atît de complexă într-un spaţiu atît de redus.

Ne va reţine, în schimb, atenţia o altă contribuţie publicată aici pentru prima oară de K.C., care reprezintă, în acelaşi timp, un pandant al studiului despre căderea Republicii şi o continuare la articolul introductiv din culegerea editată de autor în 1970 (Wege der Forschung, 249): *Der Untergang des Römischen Reiches* (articolul introductiv, p. 1—31; în vol. al 2-lea al lucrării de faţă, p. 176—198: *Der Untergang des Römischen Reiches in antiker und moderner Sicht*). Acest articol introductiv se încheia cu două concluzii importante: (1) în răspunsurile care s-au dat acestei ,,probleme a problemelor" (E. Kornemann) este evidentă o varietate concordantă cu contextul în care istoricii din diferite generaţii au abordat chestiunea şi chiar cu experienţele propriei lor epoci, din care aceştia şi-au extras, nu de puţine ori, conceptele; (2) în urma contactului cu alte discipline, care oferă istoriei noi perspective, creşte pericolul de a nu observa cu atenţie ,,conştientizarea" de către antici a propriei lor epoci (,,Selbstverstädnis").

În noul său studiu (vol. al 2-lea, p. 199—228; este ataşată o foarte judicios întocmită bibliografie selectivă a lucrărilor fundamentale dedicate problematicii în discuţie, de la Montesquieu încoace, p. 228—233) K.C. oferă ,,eine konzentrierte und kritische Übersicht" (p. 203) asupra principalelor aspecte şi rezultate ale istoriografiei occidentale dedicate temei decăderii Imperiului Roman, trecînd prin Gibbon (p. 204—207), teoriile catastrofei şi ale continuităţii (p. 208—212), teoriile ,,crizei endogene" (p. 212—218), explicaţiile de natură social-economică (p. 218—224) şi de ordin biologic (p. 224—227).

O dată mai mult, ca şi în *Von Gibbon zu Rostovtzeff*, K. C. face dovada familiarităţii desăvîrşite cu moştenirea ştiinţifică a corifeilor disciplinei pe care o slujeşte, remarcîndu-se deopotrivă prin erudiţie şi spirit de sinteză. Nu în ultimă instanţă, ţinem să evidenţiem şi faptul că autorul cunoaşte foarte bine contribuţiile istoricilor de orientare marxistă, pe care le prezintă

cu obiectivitate și foarte nuanțat (făcînd la tot pasul distincția între istoriografia dogmatică a anilor '50 și cea a ultimelor două decenii). Criticile și reținerile sale în această privință sînt, după părerea noastră, justificate (vol. 1, p. 90, 159, 161 ; vol. al 2-lea, p. 165—168, 202—203). Epoca Congresului de la Stockholm și a confruntărilor „violente" (Fr. Vittinghoff, Saeculum, 11, 1960, p. 89—131 ; idem, Historische Zeitschrift, 192, 1961, p. 265—272 ; S. Lauffer *versus* E. Ch. Welskopf etc.) a trecut însă de mult. De aceea nu putem decît să sperăm, împreună cu K.C., că „die neue Hinwendung zu quellennahen Untersuchungen und eine ausgeprägte Differenzierung bei der Analyse historischer Prozesse sowie die Behutsamkeit und kritische Reserve bei der Übertragung einer modernen Begrifflichkeit auf die Erscheinungen der Geschichte des Altertums, die [...] die jüngsten Forschungen im Bereiche des Historischen Materialismus kennzeichnen, könnten ein Gespräch eröffnen, das für beide Seiten nur von Nutzen sein kann" (vol. al 2-lea, p. 228).

Cele două volume ale lui K.C. sînt din toate punctele de vedere o reușită. Inițiativa fericită a autorului de a reuni astfel o parte din importantele sale studii scrise de-a lungul anilor (și de a adăuga la sfîrșitul fiecărui volum un indice) facilitează contactul cu o operă de referință în peisajul istoriografiei consacrate celor mai diverse aspecte ale lumii romane.

București, februarie 1984 *Alexandru Avram*

YANIR SHOCHAT, *Recruitment and the Programme of Tiberius Gracchus*. Bruxelles, Latomus, 1980, 98 p. (Collection Latomus, 169)

Pentru acțiunea lui Tiberius Gracchus dispunem, în ultimă instanță, doar de două relatări mai consistente — Plutarh și Apian — și de o imensă bibliografie îmbogățită permanent de multe decenii încoace[1]. Dacă lucrările mai importante din ultima vreme au înlăturat o bună parte din „adaosurile" ideologice moderne din programul lui Tiberius Gracchus — cantonate în jurul unor concepte precum „revoluție" sau „utopie" —, în schimb, ele nu s-au dovedit încă în măsură să explice pe deplin satisfăcător aspecte fundamentale privind cauzele și caracterul reformei propuse de fiul cel mare al Corneliei. Este lesne de înțeles că, pentru istoriografie, a rămas în acest sector o sarcină de rezolvat. La o asemenea întreprindere se încumetă Y. Shochat în cartea care ne reține atenția.

De la bun început nu trebuie pierdut din vedere faptul că Y.S. se referă în primul rînd la aspectul militar — scos în evidență de D.C. Earl (*Tiberius Gracchus*, Bruxelles, 1963), subestimat de H. Last (*Cambridge Ancient History*, vol. 9) —, fără să neglijeze obiectivele de ordin social din programul tribunului. Încă din introducere, Y.S. își definește poziția : „Although the reform had both a social and a military aspect, each of these related to a different category within the population. Tiberius' objective with regard to the Roman citizens was social rather than military, while the intention to distribute to the allies derived primarily from his desire to increase the military burden upon them" (p. 8).

În primul capitol al lucrării (*The capite censi and the census figures*, p. 9—45) autorul se străduiește să combată, pe de o parte, argumentele avansate de istoricii moderni pentru a susține că în listele censului erau incluși și *capite censi*, pe de altă parte, punctul de vedere dominant în istoriografie, conform căruia dificultățile în recrutarea legiunilor în epoca lui Tiberius ar fi fost rezultatul unei declin demografic, care ar fi afectat pătura așa-numiților *assidui*. Y.S. conchide : „In conclusion, the census figure should not be taken as evidence that on the eve of Tiberius Gracchus' appearance on the political scene the number of *assidui* was small and that the authorities' recruitment difficulties and resultant concern were the outcome of a sharp demographic decline in the class of people possessing the financial minimum required for army service" (p. 45).

În continuarea acestor idei, în capitolul al doilea (*The problem of recruitment for the legions*, p. 46—76), autorul adîncește problematica legată de *assidui* și de structura armatei republicane. Pe bună dreptate, se scoate în evidență atmosfera ostilă serviciului militar, întreținută, mai cu seamă, în timpul războiului din Spania în toate mediile sociale romane, inclusiv în unele cercuri senatoriale, dar mai ales în rîndul păturii de jos a populației, stare de spirit pentru care pateticele relatări ale lui Titus Livius, dar și alte surse, ingenios folosite de Y.S., sînt cea mai

[1] O privire generală la E. Badian, Historia, 11, 1962, 2, p. 200—203 (despre lucrările apărute între anii 1940—1959) ; idem, *Tiberius Gracchus and the beginning of the Roman Revolution*, ANRW, I, 1972, p. 668—731.

grăitoare dovadă. Este adusă în discuţie — pe baza pasajelor din Sall., *Iug.*, 84 şi 85,3 — şi reforma de mai tîrziu a lui Marius, pe care autorul o vede cauzată nu de lipsa efectivă de soldaţi disponibili, ci de absenţa unor oşteni de bună calitate, experimentaţi (p. 61).

Desigur, în această privinţă, pledoariile lui Y.S. sînt convingătoare şi elegant construite. În ceea ce ne priveşte, vedem însă aici mai degrabă acţiunea paralelă a două serii de factori avînd acelaşi efect : pe de o parte, declinul numeric al categoriei de *assidui*, pe de altă parte, ostilitatea populaţiei faţă de recrutare [2]. Cît priveşte *capite censi*, rămînem la părerea tradiţională, conform căreia aceştia erau incluşi în listele censului [3]. Pe de altă parte, nu putem accepta în totalitate nici consideraţiile lui Y.S., care transferă cu atîta hotărîre problema militară la Roma în perioada în discuţie din sfera cantitativă (lipsa efectivă de soldaţi) în cea calitativă („lack of experience and suitable soldiers"). Este drept că de multe ori s-a exagerat în ceea ce priveşte numărul de *assidui*, care ar fi decăzut catastrofal, dar evidenţa literară cu privire la „shortage of *assidui*" nu poate fi totuşi eliminată. Cînd Plutarh scrie că τὴν 'Ιταλίαν ἅπασαν ὀλιγανδρίας ἐλευθέρων αἰσθέσθαι (*T.G.*, 8), se referă, evident, la toată Italia, cum observă Y.S. (p. 47), ceea ce înseamnă însă inclusiv corpul cetăţenesc roman. Reducerea censului minim de la 11 000 la 4 000 de aşi în 214 î.e.n., chiar dacă petrecută în condiţiile aspre din vremea războiului cu Hannibal (p. 49), este totuşi simptomatică pentru „shortage of men". Nu întîmplător se recurge acum — fapt cu totul ieşit din comun în tradiţia militară romană — la sclavi (*uolones*) combatanţi (vezi exemplele reunite de Macr., *Sat.*, 1, 11, 30—31).

Chiar dacă această chestiune nu este pe deplin rezolvată, concluzia lui Y.S. din primele două capitole nu este în sine afectată : „The refusal of the populace to enlist, the Senate's weakness and inefficient administration were the real reasons for the problems of recruitment which became acute on the eve of Tiberius Gracchus' tribuneship" (p. 76).

Capitolul al treilea (*Tiberius Gracchus' programme*, p. 77—94) constituie centrul de greutate al întregii lucrări. Este vorba, de fapt, de o reluare amplificată a studiului *The lex agraria of 133 B.C. and the Italian allies*, publicat în Athenaeum, 48, 1970, 1—2, p. 25—45, prin care Y.S. demonstrase că între beneficiarii legii agrare a lui Tiberius Gracchus se aflau şi aliaţii ('Ιταλιῶται la App., *BC.*, 1, 3). Y.S. este de părere că, deşi nu se spune explicit, din textul lui Apian rezultă că Tiberius a legat problema aliaţilor de prosperitatea Romei. Argumentele sale sînt următoarele : (a) relatarea care premerge momentului apariţiei lui Tiberius pe scena politică, „a kind of prologue to the tribuneship of 133 B.C.", din care reiese că „as result of the decline of the allies, a military-security problem had arisen" ; (b) aprecierea pozitivă a virtuţiilor militare ale aliaţilor de către Apian (ἐσεμνολόγησε περὶ τοῦ 'Ιταλικοῦ γένους ὡς εὐπολεμωτάτου) ; (c) în sfîrşit, un mic raţionament, conform căruia referirile la *socii* din discursul lui Tiberius nu ar fi găsit înţelegere în faţa auditoriului roman dacă nu s-ar fi urmărit scopul de a scoate în evidenţă că decăderea aliaţilor s-ar repercuta negativ asupra destinului Romei şi, deci, dacă nu s-ar fi propus sporirea numărului de recrutări din rîndul aliaţilor (p. 78).

O analiză a propagandei lui Tiberius şi a legislaţiei sale, precum şi un excurs consacrat prezenţei aliaţilor în armata romană după cel de-al doilea război punic, îl îndeamnă pe Y.S. la cîteva concluzii importante. *Capite censi* care au primit pămînt nu au devenit, ca urmare, *assidui*, deci nu au intrat în categoria celor obligaţi să presteze serviciul militar (p. 87). Prin legea sa, Tiberius a căutat pur şi simplu să ridice starea materială a micilor cultivatori ruinaţi, sperînd să reînvie astfel societatea romană tradiţională (p. 89). Se remarcă, pe de altă parte, că în armata romană ponderea aliaţilor a crescut după cel de-al doilea război punic (p. 89—93).

Rezultă deci că Y.S. caută să împace cele două tradiţii exprimate de Plutarh (reformă socială) şi Apian (reformă militară). Dacă pledoaria lui Tiberius pentru *socii* urmărea împroprietărirea acestora pentru a rezolva problema militară, ceea ce explică tonalitatea textului lui Apian, în schimb, politica faţă de cetăţenii romani are o motivaţie socială, în cel mai pur spirit roman, ceea ce se acordă perfect cu nobleţea de caracter a tribunului-martir, unanim evidenţiată în surse (şi mai ales de Plutarh). „The arguments presented in the previous chapter demonstrate that one version does not necessarily contradict the other, but rather that the two of them together give us the complete picture, viz. that Tiberius was both a Roman social and a pan-Italic military reformer" (p. 95).

Tiberius apare, prin urmare, ca un om politic lucid, revoluţionar în măsura în care a avut de înfruntat prejudecăţile, conservatismul Senatului, inflexibilitatea instituţiilor epocii, iar în privinţa atitudinii lui faţă de *socii*, ca iniţiator al unei politici care, începînd cu epoca lui

[2] În acest sens : A.E. Astin, *Scipio Aemilianus*, Oxford, 1967, p. 167 sqq. (apud Y.S.).
[3] P. A. Brunt, *Italian manpower. 225 B.C.—A.D. 14*, Oxford, 1971, p. 22—25 (cu întreaga discuţie a teoriilor cu privire la această chestiune).

Augustus, se va bucura de succes și va caracteriza istoria militară a Imperiului Roman : recrutarea de soldați în afara Italiei, mai întîi în Gallia cisalpină, apoi în provinciile imperiului.

Astfel condusă demonstrația, lucrarea lui Y.S. prezintă un tablou foarte coerent. Pe de o parte, avem impresia că, pentru prima oară, se împacă datele surselor, pe de altă parte, personalitatea lui Tiberius Gracchus apare, în această nouă lumină, foarte apropiată de imaginea transmisă de antici. După părerea noastră, încă de la articolul antecitat din 1970 al lui Y.S., poate fi considerat un bun cîștigat pentru cercetare faptul că Tiberius a intenționat să transfere o bună parte din sarcinile militare asupra aliaților. De asemenea, ni se pare clar că programul în sine al tribunului a fost foarte nuanțat, numai că Apian și Plutarh i-au redat, fiecare în modul său, incomplet conținutul. În acest sens, lucrarea pe care o recenzăm constituie o bază solidă pentru orice viitoare exegeză. Evident, ceea ce autorul numește „the social aspect" al reformei pretinde noi analize. Y.S. nu a urmărit însă acest lucru, atîta vreme cît lucrarea nu a tratat personalitatea și opera lui Tiberius Gracchus în ansamblu, ci scopul său, enunțat încă din primele rînduri (p. 8), a fost de a demonstra „the error of the view that Tiberius' aim in distributing land was to increase the number of *assidui* who could be recruited for the legions". După părerea noastră, scopul propus a fost atins cu succes.

București, februarie 1984 *Alexandru Avram*

Actes du VII^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Etudes Classiques. Publiées par János HARMATTA, I—II. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1984, 464 + 613 p.

Cele două ample și elegante volume, difuzate în 1985, sînt oglinda admirabil organizatului Congres de studii clasice, desfășurat între 3 și 8 septembrie 1979 (președinte : J. Harmatta, secretar Zs. Ritoók ; cf. cronica noastră, StCl, 20, p. 81—82). Ordonarea materialului se face în raport cu tematica congresului; pe lîngă ședințele plenare, de deschidere și de închidere, prezentate separat la începutul primului și la sfîrșitul celui de al doilea volum, comunicările sînt grupate pe secții : Grecia arhaică (650—550 î.e.n.), lumea mediteraneană în epoca elenistică, sfîrșitul Imperiului Roman ; urmează cele trei colocvii : datoria și plăcerea în gîndirea și viața antică, Studia Mycenaea, noutăți papirologice. În cadrul secțiilor, organizatorii Congresului prevăzuseră comunicări mai ample pe o temă dată, urmate de intervenții scurte, cu subiecte speciale din cadrul aceleiași teme ; spre exemplificare, cităm comunicarea lui P. Oliva, *Die Tyrannis und die Kultur* (I, p. 53—57), urmată de intervențiile lui M. H. Chambers, *The Formation of the Tyranny of Pisistratus* (p. 69—72) și a Adelinei Piatkowski, *La signification du culte dionysiaque dans les régimes de l'ancienne tyrannie* (p. 73—75). În forma tipărită, distincția și gruparea nu apar, intervențiile dobîndind un caracter de independență, pe care l-au avut de altfel și în realitate. Ideea unor comunicări scurte s-a dovedit excelentă și cu consecințe extrem de pozitive : cele două volume au putut găzdui peste 100 de comunicări, ilustrînd atît multitudinea preocupărilor, cît și universalitatea geografică a studiului antichității.

Volumul I se deschide, spre bucuria noastră, cu alocuțiunea inaugurală a prof. D. M. Pippidi, președinte în exercițiu al FIEC și, ca atare, prim vorbitor al celei dintîi ședințe ; tot atunci, după discursul inaugural al președintelui J. Harmatta și după două cuvîntări de salut, a seniorului arheologiei clasice, Fr. Schachermeyr, și cea (în limba latină) a prof. N. Fedorov (Moscova), asistăm la „debutul" prof. Fr. Paschoud în calitatea de secretar general al FIEC, ales la Madrid, în 1974, în locul secretarei fondatoare, Juliette Ernst. În ședința plenară a fost programată și o comunicare științifică : Sir Kenneth Dover, *Archaic Greece and the Continuity of Ancient Civilization* (p. 23—32).

Dată fiind multitudinea comunicărilor și importanța majorității acestora, nu vom cita nici una (am făcut-o în amintita cronică), crutîndu-ne astfel riscul nedreptățirii celor omiși ; oricum, o simplă înșirare n-ar putea înlocui lectura volumelor, iar *Actele* congreselor FIEC se recomandă prin ele însele lecturii, conținînd contribuții esențiale pentru progresul disciplinelor noastre. Ne mulțumim să semnalăm faptul că t o a t e aceste discipline au fost reprezentate la congres : lingvistica (A. M. Bowie, J. Knobloch, J. Herman, M. S. Ruipérez etc.), istoria literară (M. Fernández-Galiano, B. Gentili, J.-P. Vernant, J. Carrière, E. Turner, A. La Penna, M. v. Albercht, Y.-M. Duval, A. Wlosok, D. Del Corno etc.), filozofia (întregul colocviu „Datoria și plăcerea", dar și în cadrul altor secții : R. Müller, E. A. Moutsopoulos, A. Michel, E. G. Schmidt etc.), istoria religiilor (G. Roux, A. Henrichs, F. Paschoud, L. Vidman etc.), istorie politică și socială (I. Hahn, J. Wolski, J. M. Blasquez etc.) și multe altele. Pentru contribuțiile românești, vezi *Bibliografia*, p. 151—172.

Sedinţa finală (vol. II, p. 579—613) cuprinde rapoartele conclusive ale preşedinţilor de secţie: M. Fernández-Galiano pentru Grecia arhaică, Emilio Gabba pentru lumea mediteraneană în epoca elenistică, A. Chastagnol pentru sfîrşitul Imperiului Roman, Jacqueline de Romilly pentru colocviul ,,Datorie şi plăcere", J. Chadwick pentru cel micenologic, J. Bingen pentru noutăţile papirologice, cu o anexă bibliografică a publicaţiilor dintre 1976 şi 1979. Alocuţiunea de închidere a preşedintelui J. Harmatta (cu o emoţionantă evocare a iranistului Roman Ghirshman, decedat în noaptea următoare ţinerii ultimei sale comunicări) şi cea a preşedintelui FIEC, regretatul Wolfgang Schmid, încheie cel de al doilea volum şi lucrările congresului.

În faţa bogăţiei şi varietăţii materialului şi a perfecţiunii execuţiei tipografice, ne e greu să ne permitem un reproş: *Actele* au un caracter, am zice, ideal, abstract; nu e vorba numai de contopirea celor două tipuri de comunicări, dar şi de faptul că nicăieri nu ni se spune (nici în titlu, nici în alocuţiuni) cînd a avut loc Congresul; cititorul află data întîmplător, la p. 600 a celui de al doilea volum, în raportul lui J. Chadwick, sau o poate deduce din data de încheiere a bibliografiei papirologice. Lipsesc apoi rezumatele discuţiilor, a căror importanţă, cunoscută, e semnalată de J. de Romilly: ,,les communications nous ont parfois donné une impression de diversité un peu déroutante, et les discussions celle d'un contact immédiat" (II, p. 598). Ştim însă cît de greu se pot obţine informaţiile în legătură cu conţinutul discuţiilor şi cît spaţiu ar fi ocupat publicarea acestor texte.

Oricum, colegii noştri maghiari au dreptul la recunoştinţa filologilor clasici din toată lumea: după ce au găzduit, cu o magnanimă generozitate şi o inegalată competenţă, un congres memorabil, ne oferă acum, într-o formă demnă, substanţa lui ştiinţifică; sîntem convinşi că *Actele* budapestane vor ocupa în circuitul informaţiei de specialitate un loc din cele mai însemnate.

Bucureşti, decembrie 1986 *I. Fischer*

Antichitatea şi moştenirea ei spirituală. Actele sesiunii de comunicări a Societăţii de Studii Clasice din R. S. România, 30 mai — 1 iunie 1980. [Iaşi, 1982] II + 339 p.

Despre sesiunea de la Iaşi din primăvara lui 1980 am informat pe cititorii noştri în volumul XX, p. 85. Prin strădania preşedintelui Filialei ieşene a Societăţii, Tr. Diaconescu, au apărut, la centrul de multiplicare al Universităţii (în mai 1982), actele acestei sesiuni. Pentru a-i reflecta cît mai fidel lucrările, acele comunicări al căror text integral a fost publicat în alte reviste sînt reprezentate în volum (cu excepţiile enumerate la p. 338) prin rezumate, unele ample (3—4 pagini). Sumarul e ordonat după criteriul secţiilor sesiunii: Lingvistică (p. 1—100), Literatură (p. 101—234), Istorie şi filozofie (p. 235—337). Comunicările sînt precedate de o scurtă prezentare, datorată editorului (p. I—II), care evocă desfăşurarea de ansamblu a sesiunii.

Nu putem intra aici în discuţia detaliilor cuprinsului (repartizate pe teme, titlurile comunicărilor se pot găsi în Bibliografia de la p. 151 —172 ale volumului de faţă). E de semnalat totuşi marea varietate a subiectelor dezbătute în cadrul tematic general enunţat în titlu, dar deseori depăşit, cum se întîmplă la congrese şi sesiuni: e de ajuns să spunem că arcul desfăşurării cronologice porneşte de la Homer (L. Stoianovici-Donat) sau de la vechii traci (Gh. Ivănescu, A. Vraciu) şi ajunge la Mircea Eliade (C. Marin).

Fiind realizat prin tehnica reprografică, aspectul formal nu este fără cusur (supără şi greşelile de dactilografie, destul de numeroase), dar textele sînt perfect lizibile, iar volumul merită a fi citit. El se prezintă ca o expresie a diversificatelor preocupări ale slujitorilor antichităţii greco-romane, reuniţi, pentru promovarea acestui domeniu al ştiinţei, în Societatea de Studii Clasice.

Bucureşti, mai 1984 *I. Fischer*

In memoriam Constantini I. Balmuş. Iaşi, Universitatea ,,Al. I. Cuza" — Societatea de Studii Clasice, 1984, IX + 139 p. + 1 portret.

Filiala ieşeană a Societăţii de Studii Clasice a avut pioasa şi lăudabila iniţiativă de a comemora pe cel care, cu ştiinţa şi talentul său, a ilustrat mulţi ani catedra de filologie clasică a Universităţii din Iaşi, al cărei student fusese. Alcătuirea volumului se bazează pe o şedinţă din

ianuarie 1984 şi se datorează lui Traian Diaconescu, preşedintele Filialei, Cicerone Călinescu şi Constantin Botez, discipoli ai lui C. Balmuş. Universitatea din Iaşi a făcut posibilă materializarea iniţiativei.

O interesantă şi frumoasă evocare biobibliografică (*Moştenirea spirituală a profesorului C. I. Balmuş*, p. 1—26) datorată lui Cicerone Călinescu deschide secţia de ,,Contribuţii", urmată de analiza lui Tr. Diaconescu, semnatar şi al prefeţei (*Un filolog clasic de renume european*, p. 27—36); Al. Călinescu aprofundează un subiect special (*Constantin Balmuş şi retorica antică*, p. 37—45).

Secţiunea ,,Evocări" cuprinde articole cu caracter memorialistic semnate de colegii şi elevii lui C. Balmuş : H. Mihăescu, G. Ivănescu, N. Baran, C. Moroşanu, C. Botez.

O ultimă secţiune cuprinde o bibliografie selectivă, datorată de asemenea lui Cicerone Călinescu, o culegere de aprecieri ale operei (recenzii din ţară şi din străinătate, cu nume ca G. Călinescu, N. Iorga, Al. A. Philippide, A. Ernout, P. de Labriolle, P. Chantraine) şi cîteva cuvîntări sau articole necrologice (H. Mihăescu, Al. Graur, J. Byck, Iorgu Iordan, N. I. Popa).

Mulţi dintre noi l-au cunoscut pe C. Balmuş la Bucureşti, ca profesor, decan, rector, dar şi în lunga perioadă a tristei suferinţe care a curmat prematur o viaţă de muncă pasionată, închinată cunoaşterii culturii antice şi transmiterii ei. Lectura volumului întocmit de colegii noştri completează cu strălucita perioadă ieşeană imaginea pe care ne-am putut-o face din lucrările sale erudite şi mai ales din frumoasele traduceri cu care C. Balmuş a îmbogăţit tezaurul clasic românesc. Pentru reuşitele lor eforturi le mulţumim cu atît mai emoţionaţi, cu cît o parte din martori (H. Mihăescu. N. I. Popa, Iorgu Iordan) s-au aşezat şi ei, după apariţia volumului, la ,,masa umbrelor".

Bucureşti, decembrie 1986 *I. Fischer*

EMIN TENGSTRÖM, *A Latin Funeral Oration from Early 18th Century Sweden. An Interpretative Study*. Göteborg, 1983, 217 p. (Studia Graeca et Latina Gothoburgiensia XLV)

În ciuda titlului său, acest studiu, aparent particular, prilejuieşte autorului său — spre satisfacţia cititorului — o semnificativă luare de poziţie asupra interpretării textelor latinităţii postumaniste.

O dublă introducere situează mai întîi atitudinea lui E. Tengström faţă de tradiţia interpretării textelor latine şi oferă o privire de ansamblu asupra oratoriei neolatine din Suedia (p. 3—22).

După cîteva scurte şi binevenite *Prolegomena*, urmează textul latin al discursului, precedat de acela al ,,Programului" — al anunţului public al susţinerii acestei *laudatio funebris* în cinstea lui Johan Arendt Bellman de către Johan Upmarck (Uppsala, 8 mai 1710). Aparatul din subsolul textului cuprinde laolaltă rarele observaţii critice impuse de acesta şi unele sporadice indicaţii ale surselor clasice şi postclasice utilizate fără încetare de Upmarck ;la acestea din urmă ar fi, adesea, de adăugat şi alte trimiteri — la Cicero, Lucreţiu, Vergiliu, Ovidiu (p. 23—61).

Se întreprinde apoi o pătrunzătoare analiză a multiplelor aspecte implicate de un atare panegiric funebru : limbă şi stil, structura literară, un bogat comentariu istoric, definirea perspectivei ideologice a autorului, a contextului social şi a mesajului general al discursului (p. 62—203).

Lista abrevierilor şi a ilustraţiilor, o bibliografie selectivă şi indicii de cuvinte, expresii şi nume proprii încheie această analiză sociolingvistică, care îmbină fericit claritatea analizei cu acurateţea detaliului şi bogăţia informaţiilor asupra neolatinităţii europene.

Iată şi cîteva observaţii de amănunt, ţinînd în special de cercetarea textului în sine :

Am opta mai degrabă pentru corectura *IIII d(ie)* (= *quarto die*) *Februarii*, mai plauzibilă paleografic decît *tertio die* (= *III d(ie)*) adoptat de E.T., faţă de forma evident coruptă *tertiis Idibus* din ediţia princeps a laudaţiei (§ 12, p. 38; cf. şi p. 28—29).

Credem că *Patauio* şi nu *Patauium* este emedarea care se impune în seria *uisis Ocriculis, Spoleto,... Ancona, Arimino,... rursusque Bononia, Ferrara, Patauio ceterisque minoris famae urbibus*, faţă de *Patauia* din ediţia princeps (formă atrasă de femininele anterioare sau, poate, de *Padova* din italiană?) (§48, p. 54). E.T. sesizase cu subtilitate că este vorba nu despre *Patauia* (= Passau), ci despre *Patauium* (= Padova, Padua).

În prezentarea sarcastică a cosmopoliţilor care nu se mai pot purta decît ca prin străini şi nu vorbesc decît despre moda din străinătăţi întîlnim şirul straniu şi cifrat *Interea P... tibi recensent et B... et L...* (§51, p. 55), lăsat fără lămurire în comentariul istoric (p. 150). Sugerăm

posibilitatea interpretării numelor proprii drept *P(arisios)*, *B(erolinum)*, *L(ondinium)*, în tot pasajul fiind vorba despre moda — se zice uşuratică — importată din capitalele Apusului european. În forma scrisă a laudaţiei aceste nume vor fi fost reduse la iniţiale, spre a nu şoca peste măsură un cititor francez, german sau englez.

În acelaşi pasaj, Upmarck vorbea aluziv şi dispreţuitor despre *noua ingenia ludorum, nuperas mineruas Hispani alicuius... subtili cerebro enatas*, după ce persiflase jocul de zaruri şi de cărţi (§51, p. 56); comentariul tace din nou (p. 150), dar, în listele de cuvinte folosite cu înţelesuri noi, *mineruae* este glosat cu îndoială drept *'trick' (?)* (p. 82). Evident ironic, puritanul *censor morum* Upmarck nu vedea cu ochi buni nici această a treia distracţie masculină, pe care evită să o numească direct. După noi, poate fi vorba doar de jocul de şah, radical modernizat în Europa faţă de *şatranj*-ul oriental (la sfîrşitul sec. XV), pe cît se pare tocmai în Spania (vezi lucrările lui Francesco Vicente, Juan de Lucena şi mai ales inovaţiile lui Ruy Lopez); trecut la *Index prohibitorum* pînă la finele sec. XVI, şahul se răspîndeşte abia încet către nordul Europei, mai ales în mediile burgheze, fiind pînă tîrziu condamnat în biserică drept o stricătoare şi diavolească pierdere de timp: *mineruae* de aici ar fi deci „născocirile" mai noi din regulamentul şi tehnica de joc, care fac tocmai farmecul şahului european.

Interesantă, erudită şi pertinentă, viu scrisă într-o engleză elegantă, cartea lui Emin Tengström va fi de mare folos oricărui studios al neolatinităţii suedeze.

București, iunie 1986 *Dan Sluşanschi*

PUBLICAŢII PRIMITE ÎNTRE 1 IANUARIE ŞI 31 DECEMBRIE 1985

1. *Actes du VII^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques*, publiés par János Harmatta, I—II. Budapesta, Akadémiai Kiadó, 1984, 464 + 613 p.
2. *Aevum*, 58, 1984, 1, 2, 3 ; 59, 1985, 1. Milano, Università Cattolica del Sacro Cuore.
3. *Der Altsprachliche Unterricht*, 27, 1984, 6 ; 28, 1985, 1, 2, 3, 4. Seelze, E. Friedrich.
4. *L'Année Épigraphique*, 1982 (1985). Paris, P.U.F.
5. *Anzeiger für die Altertumswissenschaft*, 37, 1984, 1—2, 3—4 (+ *Didaktische Informationen*, 7, 8, 1984). Innsbruck, Wagner.
6. *Archaeological Reports for 1984—1985*, 31.Londra, The Society for the Promotion of Hellenic Studies — British School of Athens.
7. *Arctos*, 18, 1984. Helsinki, Klassilis filologinen yhdistis.
8. *Arethusa*, 17, 1984, 1, 2; 18, 1985, 1. Buffalo, Department of Classics.
9. Arrian, *Der Alexanderzug, Indische Geschichte*. Griechisch und deutsch von Gerhard Wirth u. Oscar von Hinüber. Erster Teil, zweiter Teil. Berlin, Akademie-Verlag, 1985, 1153 p., 90 M.
10. *Asculum II*. Tomo I, vol. I (*Il territorio di Asculum in età romana* di Gioia Conta ; prefazione di Emilio Gabba), vol. II (*Tavole*). Tomo II (*Ricerche antiquarie e falsificazioni ad Ascoli Piceno nel secondo ottocento* di Umberto Laffi). Pisa, Giardini, 1982, 649 p. + 232 pl. + 33 p. + 2 hărţi + 178 p. + XI pl.
11. *Athenaeum*, 63 (73), 1985, 1—2, 3—4. Pavia, Università.
12. Richard A. Baumann, *Lawyers in Roman Transitional Politics*. München, Beck, 1985, XIV + 148 p. (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und Antike Rechtsgeschichte, 79), 60 DM.
13. V. D. Blavatskij, *Arxeologija i istorija*. Ed. M. M. Kobylina. Moscova, Nauka, 1985, 279 p. + 1 pl., 2r., 40 k.
14. *Bolletino dei Classici*, 5, 1984. Roma, Accademia dei Lincei.
15. Jules Brody, *„Fate" in* Oedipus Tyrannus : *A Textual Approach*. Buffalo, Dept. of Classics, 1985, 94 p. (Arethusa Monographs, 11).
16. Giuseppe Brunetti, *Figure Swiftiane*. Florenţa, Olschki, 1984, III + 181 p. (Università di Padova, Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia, 61).
17. *Bulletin du Musée National de Varna*, 20 (35), 1984. Varna, G. Bakalov.
18. J.-P. Cèbe, Varron, *Satires Ménippées*. Édition, traduction et commentaire, 7 : *Lex Maeuia — Marcipor*. Roma, École Française, 1985, XIX—XXIX + 1085—1279 + A—Q p.
19. Giovanni Cipriani, *L'epifania di Annibale. Saggio introduttivo a Livio*, Annales, *XXI*. Bari, Adriatica, 1985, 133 p., 15000 L.
20. *Classical Philology*, 80, 1985, 1. The University of Chicago Press.
21. Giovanni Cupaiolo, *Bibliografia Terenziana (1470—1983)*. Neapole, Società editrice Napoletana, 1984, 551 p., 50000 L.
22. Baptist Deinlein, *Das römische Sachbuch*. Erlangen, 1976, V + 121 p. (Diss.).
23. *Didactica Classica Gandensia*, 23, 1983. Gand, Seminarie voor bijsondere methodiek.
24. *Eos*, 71, 1983, 1, 2; 72, 1984, 1. Wrocław — Varşovia — Cracovia — Gdańsk — Łódz, Ossolineum.
25. *Estudios clásicos*, 26, 1984, 1 (87 : *Apophoreta Emmanueli Fernández Galiano a sodalibus oblata*, pars prior), 2 (88 : *id.*, pars altera). Madrid, Sociedad española de estudios clásicos.
26. *Les Études Classiques*, 52, 1984, 4 ; 53, 1985, 2. Namur, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix.
27. *Euphrosyne*, 12, 1983—1984 ; 13, 1985. Lisabona, INIC.
28. *Faventia*, 5, 1983, 2 ; 6, 1984, 1. Barcelona, Universitat Autònoma, Departament de clàssiques.
29. Werner Friedrich, *Nachahmung und eigene Gestaltung in der bukolischen Dichtung des Titus Calpurnius Siculus*. Frankfurt, 1976, V + 231 p. (Diss.)
30. *Gnomon*, 56, 1984, 5, 6, 7, 8 ; 57, 1985, 1, 2, 3, 4. München, Beck.

31. *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 24, 1983, 3; 25, 1984, 2, 3, 4. Durham, Duke University.
32. François Guillaumont, *Philosophe et augure. Recherches sur la théorie cicéronienne de la divination*. Bruxelles, Latomus, 1984, 215 p. (Collection Latomus, 184).
33. *Gymnasium*, 91, 1984, 6; 92, 1985, 1—2, 4, 5. Heidelberg, Winter.
34. *Helmantica*, 35, 1984, 2 (107), 3 (108); 36, 1985, 1 (109), 2 (110), 3 (111). Salamanca, Universitad Pontificia.
35. *Hispania Antiqua*, 9—10, 1979—1980. Valladolid, Departamento de Historia Antigua.
36. *Humanitas*, 35—36, 1983—1984. Coimbra, Institudo de estudos clássicos.
37. *Journal of Classical Studies*, 33, 1985. Kyotô, The Classical Society of Japan.
38. *Journal of Hellenic Studies*, 105, 1985. Londra, The Society for the Promotion of Hellenic Studies.
39. *Kölner Papyri (P. Köln)*, Bd. 5, bearbeitet von M. Gronewald, Kl. Maresch, W. Schäfer, mit Beiträgen von Bärbel Kramer, Cornelia Römer, D. Hegedorn, H. Schäfer. Opladen, Westdeutscher Verlag, 1985, XV + 351 p. + XLVIII pl. (Papyrologica Coloniensia, 7).
40. *Latomus*, 43, 1984, 3, 4; 44, 1985, 1, 2. Bruxelles, Latomus.
41. *Listy Filologické*, 108, 1984, 1, 2, 3, 4. Praga, Academia.
42. *Maia. Rivista di letterature classische*, 7 (1955) — 21 (1969). Bologna, Capelli.
43. W. Martini, *Das Gymnasium von Samos*. Bonn, Habelt, 1984, XII + 281 p. + 3 pl. color + + 46 pl. + hărți (Deutsches Archäologisches Institut. Samos, XVI).
44. Mario Melchionda, *Gli „Essayes" di Francis Bacon*. Studio introduttivo, testo critico e commento. Florența, Olschki, 1979, VIII + 661 p. (Università di Padova, Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia, 60).
45. *Musaica*, 26 (15—16), 1978—1979. Bratislava, Slovenské Pedagogické Nakladel'stvo.
46. *Museum Criticum*, 15—17 (1980—1982), Pisa, Giardini.
47. *Museum Patavinum*, 2, 1984, 2; 3, 1985, 1. Florența, Olschki.
48. W. Ott, *Metrische Analysen zu Vergil* Aeneis *Buch VIII*. Tübingen, Niemeyer, 1985, XVII + 163 p. + fișe perforate (Materialien zu Metrik und Stilistik, 18).
49. W. Ott, *Metrische Analysen zu Vergil* Aeneis *Buch XI*. Tübingen, Niemeyer, 1985, XVII + 198 p. + fișe perforate (Materialien zu Metrik und Stilistik, 20).
50. *Pallas*, 31, 1984 (*Épopée, tragédie, Antiquité tardive*); 32, 1985 (*La femme dans l'Antiquité grecque*). Universités d'Aix-en-Provence, Limoges, Montpellier, Pau, Perpignan, Toulouse — Le Mirail.
51. Leo Peppe, *Posizione giuridica e ruolo sociale della donna romana in età repubblicana*. Milano, Giuffrè, 1984, 183 p. (Pubblicazioni dell'Istituto di diritto romano..., 63), 12000 L.
66. *Phoenix*, 38, 1984, 3, 4; 39, 1985, 1, 2. University of Toronto Press.
67. Platão, *Apologia de Sócrates, Críton*. Introdução, versão do grego et notas: Manuel de Oliveira Pulquerio. Coimbra, INIC, 93 p. (Textos Clássicos, 20).
68. Platão, *Hípias Maior*. Introdução, versão do grego e notas de Maria Teresa Schiappa de Azevedo. Coimbra, INIC, 1985, 137 p. (Textos clássicos, 21).
69. Plauto, *A Comédia da marmita*. Introdução, versão do latim e notas de Walter de Medeiros. Coimbra, INIC, 190 p. (Textos clássicos, 22).
70. *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 210 (30) 1984.
71. *Quaderni dell'AICC di Foggia*, 4, 1984. Foggia, Atlantica.
72. *Quaderni Patavini di Linguistica*, 4, 1983—1984. Padova, CLESP.
73. *Revue des Études Anciennes*, 84, 1982, 1—4; 85, 1983, 1—2, 3—4. Université de Bordeaux III.
74. D. K.Samsaris, Ἔρευνες στὴν ἱστορία, τὴν τοπογραφία καὶ τὶς λατρεῖες τῶν ῥωμαϊκῶν ἐπαρχιῶν Μακεδονίας Θράκης. Salonic, 1984, 328 p.
75. *Sandalion*, 6—7, 1983—1984 (*Virgilio nel bimillenario*). Roma, Herder.
76. Sófocles, *As Traquínias*. Introdução, versão do grego e notas de Maria de Céu Zambujo Fialho. Coimbra, INIC, 1984, 103 p. (Textos clássicos, 18).
77. Tullio Spagnuolo Vigorito, *Exsecranda pernicies. Delatori e fisco nell'età di Costantino*. Neapole, Jovene, 1984, XV + 257 p. (Pubblicazioni della Facoltà Giuridica dell'Università di Napoli, 213).
78. *Studia in honorem Iiro Kajanto*. Helsinki, Klassillis filologinen yhdistys, 1985, 366 p. (Arctos, Suppl. 2).
79. *Studi Micenei ed Egeo-anatolici*, 24, 1984 (*In memoria di Piero Meriggi (1899—1982)*). Roma, Ateneo.
80. *Studium Ovetense*, 11, 1983. Oviedo, Seminario metropolitano.
81. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 14, 1984. Chico, Scholars Press.

82. *Veleia. Revista de prehistoria, historia antigua, arqueologia y filologia clàsicas,* N.S. 1, 1984. Vitoria, Instituto de Ciencias de la Antigüedad, Universidad del Pais Vasco.
83. J. Veremans, F. Decreus, *Documentatio didactica classica,* 22—23, 1982—1983. Gand, Het seminarie vor bijsondere methodiek van de oude talen.
84. *Wiener Studien,* 18 (97), 1984. Viena, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
85. *Zeitschrift für Kulturaustausch,* 35, 1985, 1, 2. Stuttgart, Institut für Auslandbeziehungen.
86. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik,* 58, 1985; 59, 1985; 60, 1985; 61, 1985. Bonn, Habelt.
87. *Zprávy Jednoty klasických filologů při ČSAV,* 25, 1983, 4 (*Bibliographia studiorum Graecorum et Latinorum in Bohemoslouenia. 1980—1981*). Praga, Jednota klasických filologů.

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

ŞEDINŢELE DE COMUNICĂRI

10 ianuarie 1985 : I. Fischer, *Nominativul singular al declinării I latine.*

7 februarie 1985 : Zoe Petre, *Dio Hrisostomul despre Deceneu.*

7 martie 1985 : Emilian Popescu, *Creştinismul pe teritoriul României pînă în secolul al VII-lea, în lumina noilor cercetări.*

4 aprilie 1985 : Martin F. Smith (Bangor), *On the Epicurean Inscription of Diogenes of Oenoanda.*

16 mai 1985 : Lucian Buzdugan, *,,Geograful" Polibiu şi Marea Neagră.*

6 iunie 1985 : T. Teoteoi, C. C. Petolescu, *Unuicus Dacorum în Asia Mică.*

7 noiembrie 1985 : Jacques Jouanna (Paris,) *Le souffle, la vie et le froid : recherches sur la famille de ψύχω, d'Homère à Hippocrate.*

14 noiembrie 1985 : Robert Étienne (Bordeaux), *La fortune des Sulpicii Galbae.*

5 decembrie 1985 : Gh. Brătescu, *Etiologia în Epidemiile hipocratice.*

Filiala Cluj-Napoca

9 ianuarie 1985 : N. Lascu, *O legendă ovidiană în literatura universală.*

6 februarie 1985 : C. Frişan, *Valenţe educative ale predării latinei în liceu* ; Al. Diaconescu, C. Opreanu, S. Cociş, A. Paki, *Arheologia în Marea Britanie.*

6 martie 1986 : Malvina Pătruţ, *Diacronie şi sincronie în structura morfologică* ; I. Mitrofan, *Monumente şi obiecte cu inscripţii de la Micăsasa.*

3 aprilie 1985 : Frieda Edelstein, *Încrucişarea relativă* ; M. Bărbulescu, *Asociaţia ,,Hellas et Roma" din Geneva.*

8 mai 1985 : I. Glodariu, *Tapae* ; A. Soroceanu, *Un obiect enigmatic de la Sarmizegetusa.*

5 iunie 1985 : Elena Popescu, *Despre terminologia literară latină (tratatul de retorică al lui Matthias Dresser)* ; I. Moţu, *Fortificaţia romană din secolul IV de la Mehadia.*

9 octombrie 1985 : S. Cociş, *Fibulele emailate din Dacia romană.*

15 noiembrie : Frieda Edelstein, *Analiză sintactică — cu referire la manualele de limba latină pentru clasele IX–XI* ; D. Protase, *Decebalus per Scorilo în lumina vechilor şi noilor interpretări.*

18 decembrie 1985 : I. Piso, *O inscripţie a lui M. Statius Priscus de la Apulum.*

Filiala Iaşi

25 ianuarie 1985 : Silviu Sanie, *Inscripţii gnostice. Revizuiri şi implicaţii.*

22 februarie 1985 : Tr. Diaconescu, *H. Mihăescu, filolog clasic cu renume european.*

15 martie 1985 : Const. Marin, *Conceptul maya în filozofia brahmanică.*

12 aprilie 1985 : P. Ursachi, *Eros şi dor în mitologia popoarelor carpato-balcanice.*

24 mai 1985 : G. Togan, *Christian Schaeseus şi istoria românilor în epopeea Ruinae Pannonicae.*

25 octombrie 1985 : Masa rotundă ,,Cultura spirituală a geto-dacilor", organizată împreună cu Institutul de Istorie şi Arheologie : T. Ghideanu, *Triada cugetării dacice : unicitate, integralitate, nemurire* ; S. Sanie, *Columna Traiană ca sursă de cunoaştere a spiritualităţii dacice* ; Liviu Burlec, *Contribuţii la studiul religiei geto-dacice : Gebeleizis* ; Gh. Ivănescu, *Cuvinte româneşti de origine dacică revelatoare pentru spiritualitatea dacică* ; V. Lica, *Reforma lui Deceneu. Interpretări literare şi arheologice* ; Stelian Dumistrăcel, *Nume traco-dacice cu referire la fondul autohton al limbii române.*

StCl XXV, 1987, Bucureşti, p. 147–149

Filiala Constanța

7 ianuarie 1985 : M. Irimia, *Contribuții la cunoașterea ceramicii lucrate la roată în Dobrogea în a doua epocă a fierului.*
4 februarie 1985 : M. Bucovală, *Considerații asupra fortificației romano-bizantine de la Ovidiu în lumina ultimelor descoperiri.*
4 martie 1985 : A. Rădulescu, Maria Bărbulescu, *Importuri amforice în așezarea greco-indigenă de la Albești în secolele IV—III î.e.n.*
8 aprilie 1985 : Zaharia Covacef, *Interferențe între votiv și funerar în reprezentările Cavalerului Trac.*
6 mai 1985 : N. Georgescu, Maria Bărbulescu, *Fazele constructive ale fortificațiilor de la Albești.*
3 iunie 1985 : O. Bounegru, *Aportul relațiilor comerciale la romanizarea populației locale din Dobrogea.*
8 iulie 1985 : Elena Bârlădeanu, *Statuete de teracotă dintr-un complex funerar descoperit la Callatis.*
8 august 1985 : Antoaneta Vertan, *Tezaurul monetar de la Abrud (jud. Constanța).*
2 septembrie 1985 : Livia Buzoianu, *Contribuții la cunoașterea vieții economice la Tomis în secolele V—IV î.e.n.*
7 octombrie 1985 : P. Diaconu, *„Satul Carpilor" sau un sat al carpilor? (Ammianus Marcellinus, XXVII, 5, 5).*
25—27 noiembrie 1985 : Sesiunea științifică anuală „Pontica" a Muzeului de Istorie Națională și Arheologie, cu colaborarea Filialei. Tema „Al VIII-lea simpozion național de tracologie" : C. Preda, *Cu privire la data și cauzele dispariției unor dave la sud de Carpați* ; D. Protase, *D e c e b a l u s p e r S c o r i l o în lumina vechilor și noilor cercetări* ; Al. Avram, *Importul amforelor ștampilate thasiene la Histria;* R. Florescu, *Calendarul dacic* ; I. Micu, *Poeți clasici latini și profilul moral traco-geto-dac* ; C. Pop, *Puncte de vedere privitoare la statuetele de teracotă din Dacia reprezentînd un cuplu de divinități pe tron* ; V. Lungu, C. Chera, *Noi dovezi arheologice ale creștinismului la Tomis în sec. III — IV* ; S. Cociș, *Tipologia fibulelor cu capete în formă de ceapă din România* ; V. H. Baumann, *Observații asupra podoabelor ceramice din Dobrogea (sec. I—IV)* ; Gh. Dumitrașcu, *Tradiția populară tîrzie despre daci și romani în Dobrogea.*
2 decembrie 1985 : Șt. Cucu, *Elemente horațiene în poezia românească din secolul al XIX-lea.*

Filiala Craiova

31 ianuarie 1985 : Maria Simon, *Cuvinte care exprimă noțiunea de 'stil' la Cicero.*
14 martie 1985 : Gabriela Pisoschi, *Inscripția latinească de la mănăstirea Prislop.*
16 mai 1985 : Corneliu Rizea, *Ecouri clasice în opera lui Mateiu I. Caragiale.*
21 iunie 1985 : I. Fischer, *Contacte lingvistice greco-latine în Balcani.*
14 noiembrie 1985 : Simpozionul „Horațiu — 2050 de ani de la naștere" : Gabriela Pisoschi, *Horațiu și educația cetățenească : odele civice* ; Elena Ghițulescu, *Permanența lui Horațiu* ; Florica Bechet, *Horatiana apud Iuuenalem* ; Katalin Dumitrașcu, *Considerațiile lui Horațiu asupra limbii* ; Lileta Donat, *Traduceri românești din Horațiu* ; E. Dumitrașcu, *Oda horațiană.*
19 decembrie 1985 : Octavian Toropu, *Noi date epigrafice privitoare la garnizoanele Sucidavei.*

Filiala Timișoara

20 februarie 1985 : Al. Belu, *Prezențe latine în cultura românească din Transilvania și Banat (1750—1850).*
20 martie 1985 : G.I. Tohăneanu, *Eminescu și versificația greco-latină.*
10 mai 1985 : Dan Negrescu, *Ecouri clasice în poezia lui Ștefan Augustin Doinaș.*
28—29 octombrie 1985 : Sesiunea științifică pe țară, organizată în colaborare cu Facultatea de Filologie. Cuvinte inaugurale rostite de G. Tohăneanu, președintele Filialei, Lucia Jucu-Atanasiu, decanul Facultății de Filologie, și I. Fischer. Tematica generală a secțiilor filologice : „Grecii, romanii și cultura actuală : permanențe, interferențe, influențe". Lingvistică : Lucia Wald, *Antic și modern în teoria localistă* ; Eugen Munteanu, *Relația dintre limbaj și metalimbaj în dialogul D e m a g i s t r o al lui Augustin* ; I. Fischer, *Lexicografia bilingvă greco-latină*

în Antichitate; P. Zugun, *Ovidiu despre limba geților din Tomis*; G. I. Tohăneanu, *Imagini „pierdute" în structura lingvistică a unor neologisme latino-romanice*; N.I. Barbu, *Limba latină în vocabularul științific*; Florica Bechet, *Terminologia prostiei : tipare de gîndire general umană*; Ecaterina Goga, *Modelul latin al primelor gramatici românești*; Katalin Dumitrașcu, *Istoria limbii române în viziunea lui Aug. Treboniu Laurian*; Al. Belu, *Lexicografia latină în Transilvania și Banat.* Istoric : Al. Avram, *'Geți, greci și romani in teritoriul histrian*; Doina Benea, *Palmirenii în Dacia*; I. Moțu, *Observații în legătură cu istoria Banatului în epoca romană*; Ecaterina Andreica, *Date cu privire la învățămîntul din sud-vestul țării culese din documente în limba latină.* Literatură : M. Nichita, *Textualitate și funcții locutive în comedia plautină*; Dan Negrescu, *Un topos pentru limita obiectivației desprins din gîndirea literară antică*; Manuela Tecușan, *Instituția simpotică în lumea romană*; L. Franga, *Poezia latină și rădăcinile poeziei europene*; E. Cizek, *L.-F. Céline și Satiriconul*; Lileta Donat, *Valori umaniste în literatura română*; N. Frecea, *Ecoul versificației latine în versul românesc*; Em. Dumitrașcu, *Istoria literaturii latine în accepția lui Ioan Inocențiu Micu-Clain*; Maria Duțescu, *Replica lui Alecsandri la Tristia și Pontica*; Gh. Sterpu, *Referiri la antichitate în poemul Gemenii (Sarmis) de M. Eminescu.* Filozofie, drept : Gh. Ceaușescu, *Conceptul de 'Europa' prin prisma antichității clasice*; C. Marin, *Conceptul de 'natură' în poemul lui Lucrețiu*; I. Micu, *Calea depășirii condiției umane în Hercules Oetaeus*; Virginia Paraschiv, *Transcendență și antropomorfism în gîndirea arhaică*; L. Andrei, *Ecouri ale dreptului roman în dreptul românesc.*

I. FISCHER, ALEXANDRU AVRAM

BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÂNEASCĂ (1983–1984) *

I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂŢI, ENCICLOPEDII

1. *Activitatea ştiinţifică a profesorului Ion I. Russu (cu prilejul împlinirii vîrstei de 70 de ani).* AIIC, 25, 1982, 401–415.
2. *Societatea de Studii Clasice din Republica Socialistă România. Şedinţele de comunicări.* StCl, 21 (1983), 191–193; 22(1984), 167–171.

* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din România, tipărite în ţară sau în străinătate, lăsînd la o parte lucrările savanţilor străini publicate la noi. Dintre recenzii au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind v o l u m e l e româneşti (despărţite de indicaţiile bibliografice ale acestora printr-o linie verticală). Lucrările manuscrise (dactilografiate) nu figurează în repertoriu; cele litografiate sînt înregistrate selectiv. Au fost incluse şi lucrările mai vechi, omise din bibliografia anilor precedenţi. La articolele de revistă unde rubrica şi titlul nu oferă o orientare suficientă, am dat, între croşete, indicaţii sumare asupra conţinutului. La capitolul *Arheologie*, am înregistrat şantierele consacrate altor civilizaţii decît celei greco-romane numai în cazul în care a fost găsit material grecesc şi roman sau unde se pot detecta influenţe greceşti sau romane; un principiu analog ne-a călăuzit în redactarea capitolelor de *Istorie* şi a paragrafului *Lingvistica indo-europeană*: utilizarea materialului literar, lingvistic, epigrafic, onomastic etc. grecesc şi roman a fost determinantă pentru includerea unei lucrări în repertoriu. La capitolul *Texte, traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor antici; în cadrul celorlalte capitole, s-a ţinut seama de ordinea alfabetică a autorilor moderni (lucrările anonime sau colective au fost grupate la începutul capitolelor).

Deoarece strîngerea documentării din publicaţii puţin accesibile întîmpină mari dificultăţi, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în străinătate, în volume izolate sau în culegeri care nu au ca obiect principal Antichitatea, să ne semnaleze contribuţiile de acest fel.

Dăm mai jos abrevierile publicaţiilor despuiate:

AcMemFilol	= Academia Republicii Socialiste România. *Memoriile Secţiei de Ştiinţe Filologice, Literatură şi Arte. Seria IV.* Bucureşti, Edit. Academiei.
AH	= *Acta Hargitensia. Anuarul muzeelor din judeţul Harghita.* Miercurea Ciuc.
AIIAI	= *Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie „A.D. Xenopol”.* Iaşi, Edit. Academiei.
AIIC	= *Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie.* Cluj-Napoca, Edit. Academiei.
Aluta	= *Aluta.* Sf. Gheorghe, Muzeul Sf. Gheorghe.
AMN	= *Acta Musei Napocensis.* Cluj-Napoca, Muzeul de Istorie.
AMP	= *Acta Musei Porolissensis.* Zalău, Muzeul de Istorie şi Artă.
Apulum	= *Apulum. Acta Musei Apulensis.* Alba Iulia, Muzeul Judeţean.
ArhOlt	= *Arhivele Olteniei. Serie nouă.* Craiova, Edit. Academiei.
AUB	= *Analele Universităţii din Bucureşti. Seria ştiinţe sociale.*
AUCr	= *Analele Universităţii din Craiova.*
AUI	= *Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al.I. Cuza” din Iaşi. Secţiunea III (ştiinţe sociale).*
A7FIEC	= *Actes du VII^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques*, I–II. Budapesta, Akadémiai Kiadó, 1984.
Banatica	= *Banatica.* Reşiţa, Muzeul de Istorie al Judeţului Caraş-Severin.
BSNR	= *Buletinul Societăţii Numismatice Române.* Bucureşti, Litera.
Buridava	= *Buridava. Studii şi materiale.* Rîmnicu Vîlcea, Muzeul Judeţean Vîlcea.

StCl XXV, 1987, Bucureşti, p. 151–172

3. *Radu Vulpe (1899—1982)*. Pontica, 16, 1983, 347—349.

4. P. Abrudan, M. Stoia, *Documente inedite privind călătoria lui Theodor Mommsen în Transilvania pentru studierea inscripțiilor romane din Dacia*. Sargetia, 16 — 17, 1982 — 1983, 241—250.

CArh	= *Cercetări arheologice*. București, Muzeul de Istorie a R.S.R.
Carpica	= *Carpica*. Bacău, Muzeul de Istorie.
CIst	= *Cercetări istorice*. Iași, Muzeul de Istorie a Moldovei.
CL	= *Cercetări de lingvistică*. Cluj-Napoca, Edit. Academiei.
CNum	= *Cercetări numismatice*. București, Muzeul de Istorie a R.S.R.
Crisia	= *Crisia. Culegere de materiale și studii*. Oradea, Muzeul ,,Țara Crișurilor".
Cumidava	= *Cumidava*. Brașov, Muzeul Județean.
Dacia	= *Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne. Nouvelle série*. București, Edit. Academiei.
Danubius	= *Danubius. Istorie — Etnografie*. Galați, Muzeul de Istorie.
Hierasus	= *Hierasus. Anuar*. Botoșani, Muzeul Județean.
Istros	= *Istros*. Brăila, Muzeul Județean.
Litua	= *Litua*. Tîrgu-Jiu, Muzeul Județean.
LR	= *Limba română*. București, Edit. Academiei.
Marisia	= *Marisia. Studii și materiale: Arheologie, Istorie, Etnografie*. Tîrgu-Mureș, Muzeul Județean Mureș.
Med	= vezi nr. 518.
MemAnt	= *Memoria Antiquitatis*. Piatra-Neamț, Muzeul Arheologic.
MemGostar	= vezi nr. 520.
MN	= *Muzeul Național*. București, Muzeul de Istorie a R.S.R.
Oltenia	= *Oltenia. Studii și comunicări*. Craiova, Muzeul Olteniei.
Ortodoxia	= *Ortodoxia. Revista Patriarhiei Române*. București, Inst. Biblic.
Peuce	= *Peuce. Studii și comunicări de istorie și arheologie*. Tulcea, Muzeul Delta Dunării.
Pontica	= *Pontica*. Constanța, Muzeul de Istorie Națională și Arheologie.
Potaissa	= *Potaissa. Studii și comunicări*. Turda, Muzeul de Istorie.
RArhiv	= *Revista Arhivelor*. București, Direcția Generală a Arhivelor Statului.
RESEE	= *Revue des Études Sud-Est Européennes*. București, Edit. Academiei.
RF	= *Revista de filosofie*. București, Edit. Academiei.
RIst	= *Revista de istorie*. București, Edit. Academiei.
RITL	= *Revista de istorie și teorie literară*. București, Edit. Academiei.
RMM	= *Revista Muzeelor și Monumentelor. București*, Consiliul Culturii și Educației Socialiste.
RRL	= *Revue Roumaine de Linguistique*. București, Edit. Academiei.
RSS	= *Revue Roumaine des Sciences Sociales*. București, Edit. Academiei.
SAI	= *Studii și articole de istorie*. București, Societatea de Științe Istorice.
Sargetia	= *Acta Musei Devensis. Sargetia*. Deva, Muzeul Județean Hunedoara.
SCCîmpulung	= *Studii și comunicări*. Cîmpulung, Muzeul Cîmpulung—Muscel.
SCIV	= *Studii și cercetări de istorie veche și arheologie*. București, Edit. Academiei.
SCJ	= *Studii și cercetări juridice*. București, Edit. Academiei.
SCL	= *Studii și cercetări lingvistice*. București, Edit. Academiei.
SCN	= *Studii și cercetări numismatice*. București, Edit. Academiei.
SCSatu Mare	= *Studii și comunicări*. Satu Mare, Muzeul Județului Satu Mare.
SMMIM	= *Studii și materiale de muzeografie și istorie militară*. București, Muzeul Militar Central.
ST	= *Studii teologice*. București, Inst. Biblic.
StCl	= *Studii clasice*. București, Edit. Academiei.
Suceava	= *Suceava. Anuarul Muzeului Județean*.
SV	= *Studii vîlcene*. Rîmnicu-Vîlcea, Muzeul Județean.
TD	= *Thraco-Dacica*. București, Edit. Academiei.
Valachica	= *Valachica*. Tîrgoviște, Muzeul Județean Dîmbovița.

5. P. Alexandrescu, *Radu Vulpe (1899—1982)*. StCl, 21 (1983), 199—200.
6. R. Ardevan, *Al VIII-lea Congres internațional de epigrafie greacă și latină*. AMN, 20, 1983, 937—939.
7. A. Ardos, G. Mirel, E. Glodariu, *Muzeul județean de istorie din Cluj-Napoca la a 125-a aniversare*. AMN, 21, 1984, 673—689.
8. M. Bărbulescu, *Lecția lui Vasile Pârvan. La centenarul nașterii sale*. Potaissa, 3, 1982, 9—13.
9. Camelia Belcin-Pleșca, *South-East Europe in Vasile Pârvan's Work*. RESEE, 21, 1983, 3, 219—228.
10. Doina Benea, *Bogdan Soultov (1930—1982)*. AMN, 20, 1983, 941.
11. D. Berciu, *Cu prilejul centenarului nașterii lui Vasile Pârvan (1882—1982)*, Buridava, 4, 1982, 37—42.
12. D. Berciu, *Despre personalitatea lui Vasile Pârvan*. Carpica, 15, 1983, 21—26.
13. Ligia Bârzu, *Romanizarea și continuitatea daco-romană în opera lui Vasile Pârvan*, SAI, 47—48, 1983, 148—152.
14. A. Bodor, *Dumitru Tudor (1908—1982)*. AMN, 19, 1982, 789—791.
15. M. Bucovală, *Profesor Doctor Docent Dumitru Tudor (20 mai 1908 — 30 ianuarie 1982)*. Pontica, 15, 1982, 309.
16. V. Em. Catargiu, *Vasile Pârvan, filozof al istoriei*. Iași, Junimea, 1982, 206 p.|AUI (Istorie) 29, 1983, 88—89, F. Platon.
17. V. Catargiu, *Création et connaissance historiques chez Vasile Pârvan*. RRH, 22, 1983, 1, 7—12.
18. V. Căpitanu, *Radu Vulpe (1899—1982)*. Carpica, 15, 1983, 265—268.
19. V. Căpitanu, *Hadrian Daicoviciu (1932—1984)*. Carpica, 16, 1984, 235—237.
20. N. Cheluță Georgescu, *Al XIII-lea Congres internațional al limes-ului, Aalen — 1983*. Pontica, 16, 1983, 352—353.
21. C. Chera Mărgineanu, *Sesiunea științifică a Muzeului de Istorie Națională și Arheologie Constanța (23—25 noiembrie 1981)*. Pontica, 15, 1982, 299—307.
22. C. Chera Mărgineanu, *Sesiunea științifică a Muzeului de Istorie Națională și Arheologie Constanța (22—24 noiembrie 1982)*. Pontica, 16, 1983, 339—345.
23. A.I. Ciurea, *Un secol de la nașterea lui Vasile Pârvan (1882—25 oct. 1982)*. ST, 34, 1982, 9—10, 725—728.
24. E. Cizek, *Despre filozofia istoriei în opera lui Vasile Pârvan*. RF, 30, 1983, 1, 18—23.
25. Fl. Constantiniu, *Hommage à Valentin Al. Georgescu* [și *Bibliographie sélective 1929—1983*)]. RESEE, 21, 1983, 4, 361—367.
26. H. Daicoviciu, *Moștenirea lui Vasile Pârvan*, AMN, 19, 1982, 777—778.
27. H. Daicoviciu, *Un manuscris inedit al lui Constantin Daicoviciu*, AMN, 20, 1983, 706—708.
28. I. Dănăilă, Eleonora Popa, *Bibliografia românească de lingvistică (BRL, 25, 1982)*. LR, 32, 1983, 4, 269—439; (*BRL, 26, 1983*), LR, 33, 1984, 4, 247—370.
29. Ann Dodd-Oprițescu, *Grigore Avakian (1899—1982)*. SCIV, 35, 1984, 3, 275—277.
30. S. Dumitrașcu, *Radu Vulpe (1899—1982)*. Crisia, 12, 1982, 503—508.
31. S. Dumitrașcu, *Vasile Lucăcel (1926—1983)*. Crisia, 13, 1983, 649—651.
32. S. Dumitrașcu, *Vasile Pârvan și Transilvania*. MN, 7, 1983, 251—259.
33. Vl. Dumitrescu, *Radu Vulpe (1899—1982)*. Dacia, 27, 1983, 199—203.
34. N. Edroiu, S. Retegan, *Cronica activității științifice a Institutului de Istorie și Arheologie și a Catedrei de Istorie a Universității din Cluj-Napoca pe anul 1981*, AIIC, 25, 1982, 383—394; *anii 1982, 1983 și 1984*: 26, 1983—1984, 595—610.
35. I.F. Georgescu-Viște, *Un umanist: doctorul Constantin Săndulescu*. Med, 1983, 30—38.
36. Elena Gheorghe, *Centenarul V. Pârvan*, RArhiv, 59(44), 1982, 4, 396—401.
37. I. Glodariu, *La centenarul nașterii lui Vasile Pârvan*. AIIC, 25, 1982, 21—24.
38. O. Iliescu, *Acad. Em. Condurachi — 70 ani*. BSNR, 75—76, 1981—1982, 9—11.
39. O. Iliescu, *Acad. Em. Condurachi — opera numismatică*. BSNR, 75—76, 1981—1982, 13—17.
40. A. Laszló, S. Sanie, *Profesorul Nicolae Gostar, istoric al lumii dacice și romane*. [+listă de lucrări] Mem. Gostar, 1—25.
41. L. Mărghitan, *Octavian Floca (1904—1983)*. SCIV, 35, 1984, 1, 97—98.
42. St. Mîndruț, *C. Daicoviciu, bursier la Roma*. AMN, 20, 1983, 701—704.
43. Al. Oniț, D. Chezan, *In memoriam Vasile Lucăcel*, AMP, 7, 1983, 762—764.
44. V. Pârvan, *Scrieri*. [Vezi Bibl. 1981—1982 nr. 45]| RESEE, 21, 1983, 285—286 C. Belcin-Pleșca.
44a. M. Petrescu-Dîmbovița, *Radu Vulpe (1899—1892)*. SCIV, 34, 1983, 2, 175—179.

45. D.M. Pippidi, *Parerga, Écrits de Philologie, d'Épigraphie et d'Histoire Ancienne*. București—Paris, Edit. Academiei—Les Belles Lettres, 1984, 296 p.
46. D.M. Pippidi, *Note de lectură* [Gimnaziul histrian și rolul său în istoria cetății; Argamum în inscripții; În jurul unor magistrați financiari la Istros: ταμίαι; Din nou despre eponimiile divine; Despre statutul ostaticilor în Antichitate; În legătură cu raporturile grecilor cu geții în Dobrogea elenistică]. StCl, 21 (1983), 103—114.
47. D.M. Pippidi, *L'Année Philologique la al L-lea volum*. StCl, 21(1983), 115—117.
48. Gh. Poenaru Bordea, *Academicianul Emil Condurachi la 70 de ani*. SCN, 8, 1984, 13—15.
49. David Popescu, *În amintirea doctorului Constantin Săndulescu*. Med, 1983, 29—30.
50. C. Preda, *Radu Vulpe (1899—1982)*. TD, 4, 1983, 1—2, 158—162.
51. C. Preda, *Maria Chițescu (1934—1982)*, SCN, 8, 1984, 153—155.
52. C. Preda, C.C. Petolescu, *Iorgu Stoian (1903—1983)*. SCIV, 35, 1984, 1, 94—96.
53. D. Protase, *Concepția lui Vasile Pârvan despre romanitate și continuitate în ținuturile carpato-danubiene*. SUC (Historia), 28, 1983, 3—7.
54. A. Rădulescu, *Hadrian Daicoviciu (1932—1984)*. Pontica, 17, 1984, 265—266.
55. M. Sala, Ioana Vintilă-Rădulescu, *Limbile lumii* [Bibl. 1981—1982, nr. 58] |CL, 28, 1983, 1, 79—80, B. Kelemen; RESEE, 22, 1984, 1, 104—105, Lucreția Mareș.
56. M. Sala, Ioana Vintilă-Rădulescu, *Les langues du monde. Petite encyclopédie*. Traduit du roumain par Rodica Vintilă. București—Paris, Edit. Științifică și Enciclopedică — Les Belles Lettres, 1984, 476 p.
57. M. Săndulescu, *Bibliografia publicațiilor științifice ale doctorului Constantin Săndulescu*. Med, 1983, 39—44.
58. D. Slușanschi, *Instrumentele de lucru în cercetarea izvoarelor vechi și medii ale istoriei patriei — un imperativ categoric*. RArhiv, 60—65, 1983, 2, 150—154.
59. Al. Suceveanu, *Aurelian Petre*. [Necrolog.] RESEE, 21, 1983, 3, 281—282.
60. Alexandra Ștefan, I. Fischer, *Bibliografia clasică românească (1980)*. StCl, 21 (1983), 119—136.
61. Constantin Știrbu, *Maria Chițescu (1934—1982)*. BSNR, 75—76, 1981—1982, 504—506.
62. Adela Mira Tănase, E. Tănase, *Les études romanes parues en Roumanie*: I. *Entre 1968 et 1977*; II. *Entre 1977 et 1982*. Timișoara, Tipografia Universității, 1983—1984, 131, 120 p.
63. Răzvan Theodorescu, *Grațiile unui erudit*: Istoria archeologiei. AcMemFilol, 6, 1984, 67—72.
64. D. Tudor (coord.), *Enciclopedia civilizației romane*. [Bibl. 1981—1982, nr. 63] |SCJ, 29, 1984, 4, 367—368, Betinio Diamant.
65. R. Vulpe, *Amintiri despre Vasile Pârvan*. Carpica, 15, 1983, 27—30.
66. Lucia Wald, *A XVI-a Conferință Internațională de Studii Clasice „Eirene", Praga, 31 august — 4 sept. 1982*. StCl, 22(1984), 129—130.
67. V. Wollmann, *Johann Mihael Ackner (1782—1862), Leben und Werk*, Cluj-Napoca, Dacia, 1982, 284 p.+14 pl.
68. Al. Zub, *Pe urmele lui Vasile Pârvan*. București, Edit. Sport-Turism, 1983, 384 p. | AUI (Istorie), 30, 1984, 99—100, Gh. Platon; Carpica, 16, 1984, 225—228, I. Mitrea.

II. LINGVISTICĂ

A. Limba greacă

69. Liana Lupaș, *La nymphe Abarbareé*. StCl, 21 (1983), 93—94.

B. Limba latină

70. V. Arvinte, *Român, românesc, România. Studiu filologic*. București, Edit. Academiei, 1983, 239 p. |LR, 33, 1984, 456, Flora Șuteu.
71. Andrei Avram, *Oclusivele (pre)palatale și africatele în latina orientală și în româna comună*. SCL, 35, 1984, 5, 418—439.
72. N.V. Baran, *Les caractéristiques essentielles du vocabulaire chromatique latin*. ANRW, II, 29, 1 (1983), 321—411 (non uidimus).
73. Florica Bechet, *Numele verbale în -wo- și statutul lor în latina lui Tacit*. AUCr, 10, 1982, 85—90.
74. Tr. Diaconescu, *Onomastica figurată în comedia lui Plautus*. MemGostar, 255—261.
75. I. Fischer, *Traits spécifiques du latin „danubien"*. StCl, 21(1983), 67—91.
76. I. Fischer, *Le latin dialectal entre les témoignages épigraphiques et la reconstruction romane*. A7FIEC, 2, 311—313.
77. I. Fischer, *„Criza" prefixării în latina tîrzie*. AcMemFilol, 6, 1984, 131—135.

78. Roxana Iordache, *Remarques sur le „ut concessif” du latin et les origines de la relative concessive*. Linguistica (Ljubljana), 22, 1982, 65—89.
79. Iorgu Iordan, *Istoria limbii române (pe înțelesul tuturor)*. București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1983, 125 p.
80. G. Ivănescu, *Lucrări lingvistice recente cu privire la originea românilor și a limbii române*. AcMemFilol, 5, 1983—1984, 149—170.
81. H. Mihăescu, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*. ANRW, 2, 29, 2 (1983), 1107—1147 (non uidimus).
82. H. Mihăescu, *Romanitatea din sud-estul Europei*. AcMemFilol, 6, 1984, 125—129.
83. Sebastiana Popescu-Fischer, *Necesitatea reluării, pentru DELR* [Dicționarul etimologic al limbii române], *a studierii elementului vechi grecesc în limba română*. SCL, 34, 1983, 4, 314—316.
84. I.I. Rămureanu, *Termeni latini creștini din Simbolul lui Ulfila și din Scrisoarea lui Auxentius din Durostorum intrați în fondul principal al limbii române*. ST, 36, 1984, 9—10, 681—696.
85. A. Rosetti, *Sur le traitement du groupe latin* ct *en albanais*. RRL, 28, 1983, 5, 395—396.
86. A. Rosetti, *Albano-Romanica. Alb.* mbret, *dr.* împărat, părat: *lat.* imperator. RRL, 27, 1982, 6, 495.
86a. I.I. Russu, *Etnogeneza românilor*. [Bibl. 1981—1982, nr. 99.] | RESEE, 21, 1983, 3, 291—292, H. Mihăescu.

C. Lingvistică indo-europeană

87. Th. Simenschy, Gh. Ivănescu, *Gramatica comparată a limbilor indo-europene*. [Bibl. 1981—1982, nr. 110] | CL, 28, 1983, 1, 78—79, G. Benedek.
88. Ar. Vraciu, *Limba daco-geților*. [Bibl. 1981—1982, nr. 113] | AIIC, 25, 1982, 301 — 309, I.I. Russu.

III. CRITICĂ ȘI EXPLICAȚII DE TEXT

89. St. Brezeanu, *Les „Daces” de Suidas. Une réinterprétation*. RESEE, 22, 1984, 2, 113—122.
90. Liana Lupaș, *Commentaire aux* Sept contre Thèbes : *addenda et corrigenda*. StCl, 22(1984), 121—124.
91. I. Mircea, *Explicare la textul chenotic din Filipeni II, 5—8*. ST, 34, 1982, 3—4, 159—116.
92. I. Mircea, *Împărăția lui Hristos de mii de ani. Studiu exegetic al textului din Apoc. XX, 1—15*. Ortodoxia, 36, 1984, 1, 22—59.

IV. POETICĂ, RETORICĂ, STILISTICĂ

93. Gabriela Creția, *Un schéma narratif archaïque dans l'*Énéide. StCl, 22 (1984), 41—43.
94. I.V. Dură, *Imagini, asemănări și denumiri ale bisericii la unii părinți și scriitori bisericești*. ST, 35, 1983, 9—10, 682—686.
95. Doina Filimon, *Structura dramatică a comediei plautine*. StCl, 21 (1983), 27—47.
96. Stella Petecel, Eneide *VII, 8—36. Osservazioni sul carattere „polifonico” della tecnica poetica virgiliana*. StCl, 22 (1984), 45—49.
97. Al.I. Stan, *Ortodoxia și frumusețea stilului teologic al sfinților trei ierarhi*. ST, 34, 1982, 3—4, 185—200.
98. Niculina Toderașcu, *Les symboles végétaux bacchiques dans les Bucoliques et les Géorgiques*. Listy filol. (Praga), 106, 1983, 1, 43—46.

V. ISTORIE LITERARĂ

99. Florica Bechet, *Lucrèce — la poésie du mouvement*. RRL, 28, 1983, 5, 421—428.
100. Florica Bechet, Cena Trimalchionis — *spectacol implicit și explicit*. StCl, 22 (1984), 51—55.
101. E. Cizek (coord.), *Istoria literaturii latine (14—117 e.n.)*. [Bibl. 1981—1982, nr. 133.] | StCl, 22 (1984), 149—150, Svetlana Sterescu.
102. E. Cizek, *Ovide et le goût littéraire de l'époque impériale*. Bull. Budé (Paris), 1983, 3, 277—283.
103. E. Cizek, *Quelques remarques sur l'historiographie romaine du Bas-Empire*, A7FIEC, 2, 193—195.

104. E. Fruchter, G. Mihăescu, *La spiritualité gétique reflétée dans l'œuvre d'Ovide.* Valachica, 12—13, 1980—1981, 55—62.
105. Roxana Iordache, *La confusion „Gètes" — „Goths" dans la* [sic!] *„Getica" de Jordanes.* Helmantica (Salamanca), 34, 1983, 317—337.
106. I. Micu, *Quelques observations sur l'homme qui dépasse la condition humaine dans la tragédie „Hercule sur l'Œta" de Sénèque.* Dioniso, 1982, 213—220.
107. Zoe Petre, *Homère archaïsant — Homère archaïque.* StCl, 21 (1983), 7—14.
108. Al.I. Stan, *Lucrarea sfîntului Ciprian de Cartagina „Despre unitatea bisericii" și importanța ei misionară actuală.* ST, 34, 1982, 5—6, 327—346.
109. M. Voicescu, *Nașterea Domnului și creația imnografică a sfîntului Roman Melodul.* ST, 35, 1983, 1—2, 18—27.

VI. ISTORIA FILOZOFIEI ȘI A ȘTIINȚELOR. ISTORIA CULTURII

110. N. Balca, *Istoria filozofiei antice.* București, Institutul Biblic, 1982, 379 p.
111. I. Banu, *Les Hippocratiques de l'âge classique et l'anthropophilosophie.* Formes de pensée dans la Coll. Hipp. (Geneva, 1983), 77—84 ; versiune românească în Med, 1983, 67—71.
112. I. Banu, *Socrate : argument în favoarea unei colecții de texte.* RF, 30, 1983, 6, 531—543.
113. I. Banu, *Éthos et fécondité féminine (de Suppiluliuma et Ipuser aux premiers penseurs grecs).* A7FIEC, 1, 207—211.
114. I. Banu, *Însemnări despre Gorgias.* StCl, 22 (1984), 5—17.
115. M. Bărbulescu, *Interferențe spirituale în Dacia romană.* Cluj-Napoca, Dacia, 1984, 238 p. | AMN, 21, 1984, 827—830, C. Pop.
116. G. Brătescu, *Le problème de la mesure dans la* Collection Hippocratique. Formes de pensée dans la Coll. Hipp. (Geneva, 1983), 137—144.
117. G. Brătescu, *Considerații asupra numărului elementelor vitale din sistemele medico-biologice grecești și orientale.* StCl, 21(1983), 15—21.
118. A. Cornea, *Mentalități culturale și forme artistice în epoca romano-bizantină (300—800).* București, Meridiane, 1984, 304 p.
119. I.H. Crișan, *Indicațiile terapeutice ale plantelor vindecătoare dacice* [Diosc. și Ps.-Apul.]. Med, 1983, 73—81.
120. S.P. Dan, *Visul lui Scipio. Istoria Romei ca poveste filozofică.* Cluj-Napoca, Dacia, 1983, 264 p.
121. A. Dumitriu, *Alétheia.* București, Eminescu, 1984, 215 p.| RITL, 32, 1984, 2, 143—145, Zoe Dumitrescu Bușulenga.
122. G. Liiceanu, *Încercare în politropia omului și a culturii.* București, Cartea Românească, 1981, 287 p.| RITL, 31, 1982, 1, 122—124, N. Mecu.
123. G. Liiceanu, *Le symbolisme de la limite et la problématique de l'homme.* RSS (Philosophie et logique), 26, 1982, 1, 21—26.
124. H. Mihăescu, *Continuitatea culturii romane în Împărăția bizantină.* AcMemFilol, 5, 1983—1984, 135—143.
125. Ș. Nicolau, *Lecția lui Pythagora.* RF, 31, 1984, 6, 519—523.
126. V. Răducă, *Pronia și libertatea persoanei în gîndirea lui Origen.* ST, 34, 1982, 5—6, 370—383.
127. V. Răducă, *Voința și libertatea în gîndirea sf. Grigore de Nisa.* ST, 35, 1983, 1—2,51—64.
128. V. Tomescu, *Muzica daco-romană,* II. București, Edit. Muzicală, 1982, 746 p.| RIst, 36, 1983, 10, 1048—1049, G. Trohani.
129. Gh. Vlăduțescu, *Modernitatea ontologiei aristotelice.* Cluj-Napoca, Dacia, 1983, 222 p.| RF, 31, 1984, 3, 263—267, I. Bănșoiu.
130. Gh. Vlăduțescu, *Filozofia în Grecia veche.* București, Albatros, 1984, 519 p.
131. G. Vlăduțescu, *La philosophie première d'Aristote en tant qu'ontologie formelle.* RSS (Philosophie et logique), 26, 1982, 2, 133—143.
132. Gh. Vlăduțescu, *Despre sistemul aristotelic al categoriilor.* RF, 30, 1983, 6, 543—550.
133. Lucia Wald (ed.), *Filozofia limbajului — din Antichitate pînă în secolul al XVIII-lea (în texte și studii).* București, Facultatea de Limbi și Literaturi Străine, 1983, 248 p.

VII. ISTORIA RELIGIILOR, MITOLOGIE

134. L. Burlec, *Zalmoxis și Gebeleisis.* MemGostar, 133—140.
135. N. Gostar, *Zalmoxis — Zamolxis, zeul suprem al dacilor. Discuții și controverse.* CIst, 12—13, 1981—199—82, 28298.

136. V. Ioniță, *Rolul bisericii în societate după Sfinții Trei Ierarhi*, ST, 35, 1983, 1—2, 8—18.
137. V. Kernbach, *Formarea creștinismului popular în Dacia*. RF, 31, 1984, 4, 351—357.
138. V. Moga, *Sur la religion gréco-romaine telle qu'elle se reflète dans la sculpture d'Apulum*. AMN, 20, 1983, 383—390.
139. L. Cl. Moisiu, *Principii de organizare și disciplină bisericească în canoanele sinodului III ecumenic* [431]. ST, 36, 1984, 9—10, 656—666.
140. A. Piatkowski, *La signification du culte dionysiaque dans les régimes de l'ancienne tyrannie*. A7FIEC, 1, 73—75.
141. M. Rusu, *Paleocreștinismul nord-dunărean și etnogeneza românilor* [Sec. III—VIII]. AIIC, 26, 1983—1984, 35—84.
142. Al. M. Sabău, *Importanța actuală a „Catehezelor" sfîntului Ciril, arhiepiscopului Ierusalimului*. ST, 36, 1984, 1—2, 110—127.
143. S. Sanie, *Cultele orientale în Dacia romană*. 1 [Bibl. 1981—1982, nr. 213].|AMN, 19, 1982, 747—748, M. Bărbulescu.
144. Gh. Săndulescu, *Concepția eshatologică a fer. Augustin în „De ciuitate Dei"*. ST, 36, 1984, 9—10, 673—681.
145. Al.I. Stan, *Sfîntul Vasile cel Mare în teologia sistematică ortodoxă română în ultimii treizeci de ani*. ST, 34, 1982, 3—4, 167—174.
146. S. Todoran, *Mîntuirea obiectivă după Epistolele Sfîntului Apostol Pavel*. ST, 34, 1982, 3—4, 219—230.
147. Em. Vasilescu, *Istoria religiilor*. București, Institutul Biblic, 1982, 490 p.+68 pl.|ST, 34, 1982, 9—10, 757—760, Al.I. Stan; Ortodoxia, 35, 1983, 2, 298—301, C. Voicescu.

VIII. ISTORIE ECONOMICĂ ȘI SOCIALĂ

148. Al. Avram, *Bemerkungen zu den Mariandynern von Herakleia am Pontos*. StCl, 22 (1984), 19—28.
149. Al. Avram, *Observații cu privire la autonomiile rurale din Dobrogea romană (sec. I—III e.n.)*. SCIV, 35, 1984, 2, 158—169.
150. I. Barnea, *Continuitatea elementului daco-roman după părăsirea aureliană, pe baza descoperirilor paleocreștine din Transilvania, în lumina ultimelor cercetări*. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 259—266.
151. Doina Benea, *Die Glaswerkstätten von Tibiscum und der Perlenexport ins Barbaricum im 2. bis 4. Jhr.* Apulum, 21, 1983, 115—120.
152. Gh. Bichir, *Geto-dacii din Muntenia în epoca romană*. București, Edit. Academiei, 1984, XII+120 p. +56 pl.
153. Gh. Bichir, *Continuitatea și romanizarea populației geto-dace în lumina cercetărilor de la Stolniceni — Rm.-Vîlcea*. SV, 6, 1983, 9—14.
154. Ioana Bogdan Cătăniciu, *Die Klientel-Bevölkerung in Muntenien (1.—3. Jh. u.Z.)*. AMN, 20, 1983, 67—84.
155. O. Bounegru, *Considerații asupra negustorilor din Dobrogea secolelor I—III e.n.* StCl, 21 (1983), 59—65.
156. Livia Buzoianu, *Importul amforelor thasiene la Tomis în perioada elenistică*. Pontica, 15, 1982, 137—151.
157. Livia Buzoianu, *Despre începuturile importului de amfore ștampilate în cetățile grecești Tomis și Callatis*. Pontica, 17, 1984, 51—59.
158. C. Cihodaru, *Date toponimice relative la procesul de romanizare a populației dintre Carpați, Dunăre și Nistru*. AIIAI, 20, 1983, 371—382.
159. N. Ciudin, *Începutul răscoalei antiseleucide a iudeilor*. MemGostar, 244—251.
160. H. Daicoviciu, *La romanisation de la province de Dacie*. AMN, 21, 1984, 81—93.
161. I. Glodariu, *Intensité de l'influence romaine en Dacie pré-romaine*, TD, 5, 1984, 1—2, 150—155.
162. N. Gostar, *Vechimea elementului roman la răsărit de Carpați*. Istros, 2—3, 1981—1983, 225—234.
163. N. Gostar, V. Lica, *Societatea geto-dacică de la Burebista la Decebal*. Iași, Junimea, 1984, 199 p.
164. N. Gudea, *Cîteva observații și note critice cu specială privire la partea istorică a monografiei* Etnogeneza românilor *de I.I. Russu*. AMN, 20, 1983, 903—916.
165. D. Jacotă, *Mărturii străine despre realități istorico-geografice din Vîlcea în sec. II—XVI*. Buridava, 4, 1982, 67—72.
166. I. Mitrea, *Etnogeneza românilor în opera lui Vasile Pârvan*. Suceava, 10, 1983, 847—851.

167. Șt. Olteanu, *Cu privire la structura socială a comunităților sătești dintre Carpați și Dunăre în secolul al IV-lea e.n.* RIst, 37, 1984, 4, 326—345.
168. C.C. Petolescu, *Viața romană în județul Gorj.* Litua, 2, 1982, 81—85.
169. C.C. Petolescu, *Organisation de la province de Dacie Inférieure.* RESEE, 21, 1983 3, 241—246.
170. D.M. Pippidi, *Les Sarmates et les régions pontiques dans un récent ouvrage.* [Non uidimus.] Festschrift Bengtson, Wiesbaden, 1983, 148—156.
171. Florentina Preda, *Orașele romane din Dacia.* SAI, 49—50, 1984, 220—229.
172. D. Protase, *Les Illyriens en Dacie à la lumière de l'épigraphie.* Godišnjak (Sarajevo), 15, 1978, 127—135.
173. A. Rădulescu, *Dacia și Moesia (Scythia) — părți constitutive ale etnosului românesc.* Pontica, 17, 1984, 101—107.
174. B. Roman, A. Sîntimbrean, V. Wollmann, *Aurarii din Munții Apuseni.* București, Edit. Sport-Turism, 1982, 107 p.+84 pl.
175. S. Sanie, *Civilizația romană la est de Carpați și romanitatea pe teritoriul Moldovei.* [Bibl. 1981—1982, nr. 241]. |AMN, 19, 1982, 752—754, N. Gudea; CIst, 14—15, 1983—1984, 295—297, N. Ciudin; SCIV, 34, 1983, 1, 84—87, Al. Barnea.
176. S. Sanie, *Africanii în Dacia romană (I).* CIst, 12—13, 1981—1982, 299—305.
177. V. Sîrbu, *Importuri grecești în Cîmpia Brăilei (sec. V—I î.e.n.).* Pontica, 15, 1982, 99—124.
178. V. Sîrbu, *Nouvelles considérations générales concernant l'importation des amphores grecques sur le territoire de la Roumanie (les VI^e—I^{er} siècles av.n.è.).* Pontica, 16, 1983, 43—67.
179. N. Stoicescu, *Continuitatea românilor.* [Bibl. 1980, nr. 155] | RESEE, 22, 1984, 2, 201—204, Val. Georgescu.
180. Mioara Turcu, *Îndeletniciri ale geto-dacilor din centrul Cîmpiei Române.* Pontica, 15, 1982, 81—87.
181. M. Vasilescu, *Pelasgicae res. II. Pelasgii în Thracia și Asia Mică?.* CIst, 12—13, 1981—1982, 261—288.
182. M. Voicescu, *Situația creștinilor din Palestina, în secolele III—IV, după Eusebiu de Cezareea.* ST, 34, 1982, 5—6, 408—423.

IX. ISTORIE POLITICĂ ȘI MILITARĂ

183. Al. Andronic, *Aspecte ale relațiilor daco-sarmatice.* MemGostar, 190—193.
184. R. Ardevan, *Duumvirat et quattuorvirat dans la Dacie romaine,* AMN, 21, 1984, 95—110.
185. I. Barnea, Oct. Iliescu, *Constantin cel Mare* [Bibl. 1981—1982, nr. 247].| AUI(Istorie), 29, 1983, 104, Fl. Platon.
186. Doina Benea, *Din istoria militară a Moesiei Superior și a Daciei. Legiunea a VII-a Claudia și legiunea a IIII-a Flavia.* Cluj-Napoca, Dacia, 1983, 260 p.
187. Ioana Bogdan Cătăniciu, *Cu privire la Muntenia în sistemul defensiv al Imperiului Roman.* AMN, 21, 1984, 125—143.
188. O. Bounegru, *Precizări privind* musculi Scythici. MemGostar, 178—181.
189. Gh. Ceaușescu, *Vitellius' kaiserliche Titel.* StCl, 22 (1984), 69—79.
190. C. Chiriac, Notitia Dignitatum *și unele probleme privind flota militară pe limesul scitic.* SCIV, 35, 1984, 4, 301—310.
191. E. Cizek, *Néron* [Bibl. 1981—1982, nr. 252]. | AMN, 20, 1983, 891—893, H. Daicoviciu; AUB (Limbi și literaturi străine), 32, 1983, 65—67, Zoe Petre.
192. E. Cizek, *La Roma di Nerone.* Trad. Mario Bonini. Milano, Garzanti, 1984, 419 p.
193. E. Cizek, *Epoca lui Traian* [Bibl. 1980, nr. 169]. | StCl, 21, (1983), 178, D. Slușanschi.
194. E. Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques.* Trad. du roum. p. C. Franțescu. București—Paris, Edit. Științifică și Enciclopedică — Les Belles Lettres, 1984, 567 p.
195. E. Cizek, *Cotitura lui Traian din 112 e.n.* RIst, 36 ,1983, 4, 372—383.
196. H. Daicoviciu, *Portrete dacice (Dromichaites, Burebista, Deceneu, Decebal).* București, Edit. Militară, 1984, 191 p.
197. Emilia Doruțiu Boilă, *Legații Moesiei Inferioare între 175—180 și 198—212.* StCl, 22 (1984), 109—119.
198. I. Glodariu, *Sistemul defensiv al statului dac și întinderea provinciei Dacia.* AMN, 19, 1982, 23—38.
199. N. Gudea, *Legio VII Gemina Felix la Porolissum. O rectificare cu caracter cronologic.* AMP, 8, 1984, 227—229.
200. N. Gudea, *Contribuții la istoria militară a Daciei romane. 3. Cohors II Britannica de la Romita,* AMP, 7, 1983, 153—157.

201. N. Gudea, *Contribuţii la istoria militară a Daciei romane. 4. Cohors VI Thracum.* AMP, 8, 1984, 219—226.
202. N. Gudea, *Strategie sau limes? Note critice asupra lucrării lui E.N. Luttwak,* The grand strategy of the Roman Empire from the first century A.D. to the third[a], *Baltimore, Maryland,* 1978. AIIC, 25, 1982, 311—321.
203. N. Gudea, I. Moţu, *Observaţii în legătură cu istoria Banatului în epoca romană.* Banatica, 7, 1983, 151—202.
204. A. Iordănescu, *Regatul parţilor.* SAI, 47—48, 1983, 5—28.
205. V. Lica, *Pînă cînd a trăit Decceneu?.* StCl, 22(1984), 57—67; versiune prescurtată MemGostar, 120—132.
206. I.M. Marinescu, *Străini vestiţi în luptele din Roma veche (portrete istorice).* Iaşi, Junimea, 1983, 67 p.
207. Fl. Medeleţ, *În legătură cu expediţia întreprinsă de Alexandru Macedon la Dunăre în 335 î.e.n.* AMN, 1982, 13—22.
208. I. Micu, *Publius Vergilius Maro despre traci, geţi şi daci.* Pontica, 15, 1982, 269—272.
209. C.C. Petolescu, *Numerus Maurorum Hispanensis.* Gerion (Madrid), 1, 1983, 327—330.
210. C.C. Petolescu, *Varia Daco-Romana (VII—VIII).* TD, 5, 1984, 187—193.
211. Al. Suceveanu, *Burebista et la Dobroudja.* TD, 4, 1983, 45—58.
212. Alexandra Ştefan, *Relations étrangères des cités du Pont Gauche à l'époque hellénistique.* A7FIEC, 1, 329—338.
213. Cr.M. Vlădescu, *Armata romană în Dacia Inferior.* Bucureşti, Edit. Militară, 1983, 304 p. | AMN, 21, 1984, 831—836, L. Petculescu.
214. Chr. Vlădescu, *Centrele militare romane din sectorul de nord al Limesului Alutan.* Buridava, 4, 1982, 55—66.
215. M. Zahariade, *Ammianus Marcellinus (27, 5, 2), Zosimos (4, 11) şi campania lui Valens din anul 367 împotriva goţilor.* SCIV, 34, 1983, 1, 57—70.
216. M. Zahariade, *Legio II Herculia.* RESEE, 21, 1983, 3, 247—259.

X. ARHEOLOGIE GRECO-ROMANĂ, ARTĂ ANTICĂ, GEOGRAFIE ISTORICĂ

217. P. Alexandrescu, *Repere cronologice ale veacului al III-lea î.e.n.* SCIV, 34, 1983, 3, 296—297.
218. P. Alexandrescu, S. Morintz, *À propos de la couche précoloniale de Mésambria.* Pontica, 15, 1982, 47—55.
219. D. Alicu, *Elemente de echipament militar descoperite la Vlpia Traiana Sarmizegetusa (I).* AMN, 20, 1983, 391—396.
220. D. Alicu, *Două cuptoare de ars ţigle şi cărămizi de la Vlpia Traiana Sarmizegetusa.* AMN, 21, 1984, 467—475.
221. D. Alicu, Em. Nemeş, *Obiecte de os descoperite la Vlpia Traiana Sarmizegetusa.* AMN, 19, 1982, 345—365.
222. D. Alicu, Alina Soroceanu, *Ceramica cu glazură plombiferă de la Vlpia Traiana Sarmizegetusa.* Potaissa, 3, 1982, 52—65.
223. R. Ardevan, *Mercurius de la Gherla.* AMN, 20, 1983, 397—404.
224. Tib. Bader, *Săpăturile arheologice din judeţul Satu Mare (partea I).* SCSatu Mare, 5—6, 1981—1982, 143—165.
225. Al. Barnea, *Dinogetia III. Precizări cronologice.* Peuce, 9, 1984, 339—346.
226. I. Barnea, Al. Barnea, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum.* Peuce, 9, 1984, 97—105.
227. V.H. Baumann, *Raport cu privire la rezultatele cercetărilor arheologice de la Teliţa — „Izvorul Maicilor" (jud. Tulcea), 1979.* Peuce, 9, 1984, 41—50.
228. V. H. Baumann, *Raport asupra cercetărilor arheologice efectuate în ferma romană de la Teliţa, punctul la „Pod" (jud. Tulcea), în anul 1980.* Peuce, 9, 1984, 51—65.
229. V.H. Baumann, *La Vénus de Iazurile.* Peuce, 9, 1984, 329—331.
230. Cl. Băluţă, *Pătrunderea şi difuzarea sigilatelor de Rheinzabern şi Westerndorf în Dacia Superior.* Sargetia, 16—17, 1982—1983, 209—226.
231. M. Bărbulescu, Ana Cătinaş, Ana Hopârtean, Claudia Luca, *Cercetările arheologice în castrul de la Potaissa (1977—1982).* Potaissa, 3, 1982, 13—20.
232. Adr. Bejan, *Contribuţii arheologice la cunoaşterea aşezărilor rurale daco-romane din Banat în lumina descoperirilor de la Hodeni (jud. Timiş).* Banatica, 6, 1981, 153—171.
233. Doina Benea, *Capsule romane pentru protejarea sigiliilor descoperite la Tibiscum.* AMN, 19, 1982, 337—343.

234. Doina Benea, *Atelierele ceramice de la Tibiscum (Contribuţii la istoria atelierelor de ceramică din sud-vestul Daciei)*. Potaissa, 3, 1982, 22—41.
235. Doina Benea, *Cercetări arheologice în aşezarea civilă de la Tibiscum — Edificiul VII*. Banatica, 7, 1983, 203—223.
236. Gh. Bichir, *Cercetările arheologice de la Stolniceni — Rîmnicul Vîlcea (I)*. Buridava, 4, 1982, 43—54.
237. Ioana Bogdan-Cătăniciu, *Consideraţii privind zona arheologică Troesmis*. RMM (MIA), 1984, 2, 45—49.
238. P. Bona, R. Petrovszky, Maria Petrovszky, *Tibiscum — cercetări arheologice (I) (1976—1979)*. AMN, 19, 1982, 311—330.
239. P. Bona, R. Petrovszky, Maria Petrovszky, *Tibiscum — cercetări arheologice (II) (1976—1979)*, AMN, 20, 1983, 405—432.
240. P. Bona, C. Pop, *Un vas antropomorf descoperit la Jupa (Tibiscum)*. Banatica, 7, 1983, 231—234.
241. O Bounegru, *Reprezentări de ambarcaţiuni pe monumente din Sciţia Mică în secolele I—III e.n.* Istros, 1, 1980, 183—190.
242. O. Bounegru, *Obiecte romane de import descoperite în mormintele sarmatice din zona Brăilei*. Istros, 2—3, 1981—1983, 235—240.
243. O. Bounegru, *Tipuri de nave la Dunărea de Jos în secolele IV—VII e.n.* Pontica, 16, 1983, 273—280.
244. O. Bounegru, *Opaiţe romane cu reprezentări de nave*. SCIV, 35, 1984, 4, 366—372.
245. O. Bounegru, C. Chiriac, *Un antefix roman descoperit la Troesmis*. Istros, 1, 1980, 253—256.
246. O. Bozu, *Construcţia romană din punctul „Gura Văii", comuna Brebu (jud. Caraş-Severin)*. Banatica, 6, 1981, 125—136.
247. O. Bozu, *Cîteva piese romane de la Durostorum în depozitul Muzeului Judeţean de Istorie Caraş-Severin din Reşiţa*. Banatica, 6, 1981, 141—145.
248. O. Bozu, *Consideraţii cu privire la un opaiţ paleocreştin descoperit la Gornea, judeţul Caraş-Severin*. Banatica, 7, 1983, 225—230.
249. N. Branga, *Un monument al cavalerului danubian la Miercurea Sibiului*. TD, 4, 1983, 1—2, 150—153.
250. M. Brudiu, *Un castellum roman descoperit la Galaţi şi semnificaţia lui*. Danubius, 10, 1980, 59—72.
251. M. Bucovală, *Vase şi obiecte de bronz romane timpurii din Tomis*. Pontica, 15, 1982, 235—248.
252. M. Bucovală, Gh. Papuc, *Date noi privind cercetările arheologice de la Ovidiu*. Pontica, 17, 1984, 153—156.
253. Gh. Calotoiu, *Repertoriul arheologic roman al Gorjului*. Litua, 2, 1982, 45—80.
254. C. Chera-Mărgineanu, V. Lungu, *Contribuţii la cunoaşterea unor necropole creştine ale Tomisului (II)*. Pontica, 17, 1983, 217—230.
255. C. Chera-Mărgineanu, V. Lungu, *Noi descoperiri din necropole tomitane*. Pontica, 17, 1984, 109—130.
256. E.C. Chivulescu, *Restaurarea unei piese de armură romană — cnemida de bronz*. RMM (Muzee), 1983, 9, 60—67.
257. R. Ciobanu, *Cîteva consideraţii privind stilistica artei provinciale romane*. Apulum, 22, 1984, 89—91.
258. Elvira Ciocca, *Reprezentări umane pe un fragment ceramic aparţinînd culturii Sîntana de Mureş — Cerneahov* [Relaţii cu arta romană]. MemGostar, 200—205.
259. S. Cociş, *Un olan de ventilaţie de la Vlpia Traiana Sarmizegetusa*. AMN, 21, 1984, 505—515.
260. S. Cociş, *Fibule romane în Dacia preromană*. AMP, 8, 1984, 149—157.
261. S. Cociş, Em. Nemeş, *Fibule romane de la Vlpia Traiana Sarmizegetusa*. AMN, 20, 1983, 433—449.
262. Zaharia Covacef, *Consideraţii asupra unui monument funerar figurat, descoperit în necropola tomitană de sec. II e.n.* Pontica, 17, 1984, 77—83.
263. I.H. Crişan, *Ziridava* [Bibl. 1978—1979, nr. 281].| RESEE, 22, 1984, 1, 99, C. Belcin Pleşca.
264. I.H. Crişan, *Despre valoarea documentară a columnei lui Traian*. MemGostar, 152—157.
265. H. Daicoviciu, D. Alicu, *Edificii de cult de la Vlpia Traiana Sarmizegetusa* (II). AMN, 19, 1982, 59—74.
266. Al. Diaconescu, *Propuneri pentru reconstituirea unor elemente de fortificaţie ale castrului de la Gilău*. AMN, 21, 1984, 145—167.

267. P. Diaconu, *Documente vechi creştine în Dobrogea* [Sec. III—XI]. Pontica, 17, 1984, 157—167.
268. I.T. Dragomir, *Morminte romane într-un tumul funerar cu ringuri de piatră descoperite la Tirighina — Barboşi, în sudul roman al Moldovei.* Danubius, 10, 1980, 73—114.
269. I.T. Dragomir, *Grupul statuar de divinităţi romane danubiene de la Tirighina.* RMM (Muzee), 1983, 3, 64—67.
270. I.T. Dragomir, *Vultur de bronz, o nouă emblemă militară romană descoperită în sudul roman al Moldovei.* MN, 7, 1983, 63—68.
271. I.T. Dragomir, *Vestigii milenare inedite în patrimoniul Muzeului Judeţean de Istorie Galaţi — Colecţia Dr. Alexandru Nestor Măcellariu.* Peuce, 9, 1984, 157—185.
272. S. Dumitraşcu, *O locuinţă-atelier de lucrat piepteni (sec. VI e.n.) descoperită la Biharea.* [Influenţe romane.] Crisia, 12, 1982, 107—121.
273. S. Dumitraşcu, *O trusă de instrumente medicale (chirurgicale) romane descoperită la Alba Iulia.* Apulum, 21, 1983, 111—114.
274. S. Dumitraşcu, *Podoabe şi piese de îmbrăcăminte din mileniul I e.n.* Crisia, 13, 1983, 33—142.
275. G. Ferenczi, I. Ferenczi, *Săpături arheologice în burgul roman de la Ocland (jud. Harghita).* AMN, 19, 1982, 279—285.
276. I. Ferenczi, *Consideraţii de ordin arheologic-istoric privind importanţa Depresiunilor Ciucului în epoca romană şi postromană.* AH, 1, 1980, 23—37.
277. Şt. Ferenczi, *Observaţii tipologice şi comparative cu privire la castrele de marş romane situate în zona cetăţilor dacice din Munţii Şirianului.* Sargetia, 16—17, 1982—1983, 179—200.
278. I. Ferenczi, M. Petică, *Cercetări de topografie arheologică în judeţul Mureş (partea I).* AMN, 19, 1982, 557—584.
279. I. Glodariu, *Aşezări dacice şi daco-romane la Slimnic* [Bibl. 1981—1982, nr. 351].|Apulum, 20, 1982, 535—536, V. Moga.
280. M. Gramatopol, *Artă şi arheologie dacică şi romană.* Bucureşti, Edit. Sport—Turism, 1982, 228+9 p.+56 pl.
281. M. Gramatopol, *Dacia antiqua. Perspective de istoria artei şi teoria culturii.* Bucureşti, Albatros, 1982, 308+3 p.+32 pl.
282. M. Gramatopol, *Arta imperială a epocii lui Traian.* Bucureşti, Meridiane, 1984, 256+ 10 p. +55 pl.
283. N. Gudea, *Cercetări arheologice efectuate între 1979—1982 pe limesul celor trei Dacii şi al provinciilor cu graniţe în vecinătate cu Moesia Superior şi Moesia Inferior.* AIIC, 26, 1983—1984, 499—518.
284. N. Gudea, *Despre un vas de sticlă din castrul roman de la Bologa.* AMN, 21, 1984, 531—535.
285. N. Gudea, *Cîteva note în legătură cu limesul Daciei romane. Observaţii la articolul ,,Limes", fascicolele privind Dacia.* [G. Forni, în *Diz. epigr.*] AMP, 8, 1984, 231—236.
286. N. Gudea, E. Chirilă, Al.V. Matei, I. Bajusz, *Raport preliminar în legătură cu săpăturile arheologice executate la Moigrad (Porolissum) în anii 1980—1982.* AMP, 7, 1983, 119—140.
287. S. Haimovici, *Studiul materialului paleofaunistic din aşezarea romană de la Barboşi din secolele II—III e.n.* Hierasus, 6, 1983, 211—219.
288. N. Harţuche, O. Bounegru, *Sticlăria romană de la Şendreni (judeţul Galaţi).* Istros, 2—3, 1981—1983, 197—218.
289. N. Harţuche, O. Bounegru, *Două plăci ale Cavalerului Trac din colecţiile Muzeului Brăilei.* Istros, 2—3, 1981—1983, 219—223.
290. N. Harţuche, O. Bounegru, *Opaiţe greceşti şi romane din colecţiile Muzeului Brăila.* Pontica, 15, 1982, 221—223.
290a. P. Haşoti, E. Mihail, *Cercetări perieghetice între localităţile Izvorul Mare şi Cochirleni.* Pontica, 16, 1983, 285—294.
291. Ioana Hica-Cîmpeanu, *Din colecţiile Muzeului de Istorie al Transilvaniei. Donaţia Torma Károly* [Unelte şi arme romane din zona Ilişua — Cristeştii Ciceului]. AMN, 19, 1982, 593—605.
292. Ioana Hica-Cîmpeanu, *Din colecţiile Muzeului de Istorie al Transilvaniei. Donaţia Torma Károly. O mască de lut din zona Ilişua — Cristeştii Ciceului.* AMN, 20, 1983, 755—762.
293. Ana Hopârtean, Claudia Luca, *Un monument funerar roman descoperit la Turda (Potaissa).* Potaissa, 3, 1982, 111—113.
294. I. Ioniţă, O.L. Şovan, *Săpăturile arheologice de la Ipoteşti (jud. Botoşani)* [Amforă romană într-o aşezare din sec. II—III]. Hierasus, 4, 1981, 45—49.
295. I. Ioniţă, O.L. Şovan, *Necropola dacică de la Stînca (comuna Ştefăneşti, judeţul Botoşani)* [Amfore romane]. Hierasus, 5, 1983, 89—121.

296. M. Irimia, *Monumente plane și tumulare din zona litorală a Dobrogei (sec. IV—II î.e.n.) și problema apartenenței lor etnice*. TD, 5, 1984, 1—2, 64—83.
297. M. Irimia, N. Cheluță-Georgescu, *Amfore antice apărute într-un mormînt tumular de la Topalu (jud. Constanța)*. Pontica, 15, 1982, 125—136.
298. D. Isac, *Terra sigillata de la Gilău*. Potaissa, 3, 1982, 65—80.
299. D. Isac, Al. Diaconescu, C. Opreanu, Principia *castrului de la Gilău*. AMN, 20, 1983, 85—101.
300. Amalia Landes-Gyemánt, N. Gudea, *Propuneri pentru o reconstituire grafică a castrului roman de pe Pomăt (Porolissum). I. Clădirea comandamentului*. AMP, 7, 1983, 159—183.
301. Amalia Landes-Gyemánt, N. Gudea, *Castrul roman de la Buciumi. Propuneri pentru o reconstituire grafică (I—IV)*. AMP, 8, 1984, 165—209.
302. Gh. Lazarovici, A. Bulbuc, *Descoperiri arheologice în hotarul comunei Iclod* [Fragmente ceramice romane]. Apulum, 21, 1983, 161—166.
303. I.T. Lipovan, *Opaițe romane din Ampelum (I)*. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 227—232.
304. I.T. Lipovan, *Descoperiri arheologice la Șibot* [ștampilă a leg. XIII Gemina]. AMN, 21, 1984, 459—564.
305. I.T. Lipovan, *Officina ceramistului C. Iulius Proclus la Ampelum*. AIIC, 26, 1983—1984, 301—318.
306. V. Lungu, O. Bounegru, Al. Avram, *Cercetările arheologice din așezarea romană rurală de la Histria β*. Pontica, 17, 1984, 85—100.
307. V. Lungu, C. Chera-Mărgineanu, *Contribuții la cunoașterea unei necropole creștine a Tomisului (I)*. Pontica, 15, 1982, 175—199.
308. I. Mac, D. Ursuț, *Indicele de accesibilitate și penetrabilitate în cazul unor castre romane din Valea Someșului și Valea Arieșului*. AMN, 21, 1984, 707—715.
309. Liliana Marinescu-Nicolajsen, *À propos d'une statuette d'Hercule découverte à Sarmizegetusa*. AMN, 21, 1984, 169—173.
310. Lucia Marinescu, *Funerary Monuments in Dacia Superior and Dacia Porolissensis*. Oxford, BAR International Series, 1982, 244 p.+42 pl.|Apulum, 21, 1983, 442—444, V. Moga; SCIV, 34, 1983, 2, 181—182, M. Bărbulescu.
311. Lucia Marinescu, Anișoara Sion, I. Andrițoiu, *Cercetările arheologice din thermele romane de la Micia (Vețel), jud. Hunedoara*. CArh, 7, 1984, 121—127.
312. Al. V. Matei, *Venus de la Porolissum*. AMP, 7, 1983, 149—152.
313. Mihaela Mănucu-Adameșteanu, *Necropola daco-romană de la Enisala, comuna Sarichioi, jud. Tulcea*. Peuce, 9, 1984, 31—39.
314. L. Mărghitan, *Mărturii de continuitate dacă, daco-romană și timpurie românească pe valea Mureșului mijlociu și inferior*. MemGostar, 103—119.
315. Monica Mărgineanu-Cârstoiu, *Un chapiteau ionique classique grec à Histria. Quelques observations sur la composition et les unités de mesure*. Dacia, 28, 1984, 157—180.
316. V. Moga, *A existat un amfiteatru la Apulum? (În legătură cu o tegula apulensă)*. Apulum, 21, 1983, 81—88.
317. V. Moga, *Vase de bronz descoperite la Apulum*. Apulum, 22, 1984, 71—75.
318. A. Muraru, Al. Avram, *Considerații preliminare asupra pietrei de construcție folosite la Histria*. Pontica, 16, 1983, 189—126.
319. C. Mușețeanu, *Cîteva fragmente sculpturale din sud-vestul Dobrogei*. Pontica, 15, 1982, 257—261.
320. C. Mușețeanu, *Bronzuri romane din colecția Mihai Sutzu*. MN, 7, 1983, 83—90.
321. C. Mușețeanu, *Fragmente sculpturale de la Troesmis*. Peuce, 9, 1984, 235—236.
322. C. Mușețeanu, D. Elefterescu, *Lampes romaines de Durostorum*. Dacia, 27, 1983, 109—128.
323. Em. Nemeș, *Podoabe din aur în colecția Muzeului de Arheologie din Sarmizegetusa*. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 237—240.
324. I. Nicolaus, *Proporții în arhitectura sacră din Dacia romană*. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 251—258.
325. A. Opaiț, *Beobachtungen zur Entwicklung der zwei Amphoratypen*. Peuce, 9, 1984, 311—327.
326. Cristina Opaiț, *Două amulete de sticlă din nordul Dobrogei*. Peuce, 1984, 9, 336—338.
327. C. Opreanu, *Desenul unui gladiator pe o cărămidă de la Vlpia Traiana Sarmizegetusa*. AMN, 21, 1984, 517—529.
328. A. Panaitescu, *Cercetări arheologice pe Via Forensis a cetății Tropaeum Traiani*. Pontica, 16, 1983, 231—238.
329. Gh. Papuc, *Despre apeductele Tomisului*. Pontica, 15, 1982, 161—173.
330. L. Petculescu, *Obrăzare de coifuri romane din Dacia*, AMN, 19, 1982, 291—300.
331. L. Petculescu, *Despre cronologia fortificațiilor romane de la Barboși*. Pontica, 15, 1982, 249—253.
332. L. Petculescu, *Prinzătoare de teacă romane din Dacia*. AMN, 20, 1983, 451—466.

333. L. Petculescu, *Centiroane de tip „utere felix" din Dacia*. MN, 7, 1983, 69—74.
334. L. Petculescu, *Raport asupra cercetărilor arheologice din castrul Micia*. CArh, 6, 1983, 45—50.
335. L. Petculescu, *Săpăturile arheologice din castrul Micia*. CArh, 7, 1984, 117—119.
336. C.C. Petolescu, *Notes sur quelques monuments dolichéniens de Dacie*. StCl, 22 (1984), 125—127.
337. C.C. Petolescu, P. Gherghe, Gh. Calotoiu, *Așezarea romană de la Săcelu*. Litua, 1, 1978, 33—35.
338. C. Pop, *Citeva piese sculpturale recent descoperite la Vlpia Traiana Sarmizegetusa*. Apulum, 20, 1982, 135—138.
339. C. Pop, *Vertumnus — protectorul plantelor. O statuetă romană din Potaissa*. Potaissa, 3, 1982, 116—118.
340. C. Pop, *Bronzuri figurate romane în Muzeul de Istorie al Transilvaniei*. AMN, 20, 1983, 467—484.
341. C. Pop, *Precizări privind unele reprezentări cu acrobați în toreutica romană*. AMN, 21, 1984, 537—540.
342. C. Pop, P. Bena, R. Petrovszky, *Bronzuri figurate în Dacia romană : un tip iconografic inedit*. AMN, 19, 1982, 307—310.
343. C. Pop, I. Uzum, *Un bronz roman de la Gornea „Zamonița"*. Banatica, 6, 1981, 137—140.
344. Emilian Popescu, C.C. Petolescu, T. Cioflan, *Distrugerea castrului roman de la Cîmpulung (Jidava)*. SCCîmpulung, 3, 1984, 15—17.
345. Gh. Popilian, *Necropola daco-romană de la Locusteni* [Bibl. 1980, nr. 280]. | Carpica, 15, 1983, 269—273, I. Ioniță.
346. Gh. Popilian, *Date noi cu privire la centrul ceramic de la Romula*. ArhOlt, 3, 1984, 46—54.
347. G. Popilian, T. Niță, *Necropola daco-romană de la Leu*. Oltenia, 4, 1982, 87—96.
348. G. Potra, *Băile Herculane, cea mai veche stațiune balneoclimaterică din țara noastră*. Med, 1983, 195—208.
349. C. Preda, *Callatis* [Bibl. 1980, nr. 285]. |AIIAI, 18, 1981, 766—768, Elvira Ciocea ; Carpica, 15, 1983, 275—278, Sanda Ioniță.
350. M. Rusu, *Tezaurul de la Pietroasele și contextul istoric contemporan*. CArh, 7, 1984, 207—229.
351. I.I. Russu, *Un medalion funerar roman din Micia (Hunedoara) în Muzeul de Istorie Ploiești*. SCIV, 34, 1983, 2, 163—166.
352. S. Sanie, *Unele considerații asupra cetățuii dacice de la Barboși*. MemGostar, 141—151.
353. M. Sîrlea, *Podoabe de aur descoperite la Romula păstrate în colecția Muzeului de Istorie al R.S. România*. MN, 7, 1983, 91—100.
354. G. Simion, *Un cuptor roman de ars bombarde descoperit la Telița*. Peuce, 9, 1984, 67—73.
355. G. Simion, *Descoperiri noi în necropola de la Noviodunum. Raport preliminar*. Peuce, 9, 1984, 75—98.
356. G. Simion, *Un Éros trouvé à Valea Teilor, département de Tulcea*. Peuce, 9, 1984, 333—336.
357. M. Sâmpetru, *Tropaeum Traiani. II. Monumentele romane*. București, Edit. Academiei, 1984, 197 p.
358. M. Sâmpetru, *Ansamblul roman comemorativ de la Adamclisi (Tropaeum Traiani)*. SCIV, 34, 1983, 4, 320—325.
359. V. Sîrbu, *Piese romane și bizantine descoperite în zona Durostorum — Păcuiul lui Soare aflate în colecțiile Muzeului Brăila*. Istros, 2—3, 1981—1983, 191—196.
360. V. Sîrbu, *Cîmpia Brăilei în secolele V—III î.e.n. Descoperiri arheologice și interpretări istorice* [Amfore grecești importate]. SCIV, 34, 1983, 1, 11—41.
361. E. Stoicovici, *Inele de sticlă de la Porolissum*. AMP, 7, 1983, 195—196.
362. E. Stoicovici, N. Gudea, *Mortare romane de la Porolissum. Castrul de pe Pomăt*. AMP, 7, 1983, 185—194.
363. Z. Székely, *Obiecte de bronz din epoca romană*. Aluta, 16, 1984, 29—31.
364. O.L. Șovan, *Noi descoperiri de amfore romane în nordul Moldovei*. Hierasus, 5, 1983, 123—126.
365. O.L. Șovan, P. Șadurschi, *Noi descoperiri de amfore romane în jud. Botoșani*. Hierasus, 4, 1981, 51—62.
366. Al.S. Ștefan, *Cetatea romană tîrzie de la Murighiol. Studiu aerofotografic*. Peuce, 9, 1984, 297—310.
367. Hr. Tatu, *Fortificații la Porțile de Fier ale Transilvaniei*. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 165—169.

368. C. M. Tătulea, *Contribuţii la cunoaşterea tipologiei, evoluţiei şi răspîndirii brăzdarelor romane în Dacia (depozitul de fiare de plug de la Ghidici — Dolj)*. Oltenia, 4, 1982, 47—86.
369. Fl. Topoleanu, *Noi descoperiri arheologice la Isaccea (I)* [Epoca elenistică, romană, romano-bizantină: ceramică, monede etc.]. Peuce, 9, 1984, 187—205.
370. G. Trohani, *Un leu funerar roman descoperit la Grojdibodu, jud. Dolj*. CArh, 6, 1983, 205—208.
371. Mioara Turcu, *Vestigii romane din colecţiile Muzeului de Istorie a Municipiului Bucureşti*. RMM (Muzee), 1983, 7, 45—47.
372. Lucia Ţeposu-Marinescu, *O statuetă de bronz din castrul roman de la Micia*. Potaissa, 3, 1982, 113—116.
373. Lucia Ţeposu-Marinescu, *Contribuţii la iconografia Eroului cavaler în arta daco-romană*. MN, 7, 1983, 75—81.
374. D. Ursuţ, *Ramificaţia drumului roman imperial spre castrul de la Potaissa. Cercetări topometrice*. Potaissa, 3, 1982, 20—22.
375. D. Ursuţ, Delia Isac, P. Petrică, *Drumul roman de la Băiţa-Buneşti*. Apulum, 22, 1984, 63—66.
376. D. Ursuţ, A. Mitulescu, P. Petrică, *Drumul roman Sarmizegetusa — Ostrov. Aspecte geo-topometrice*. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 201—207.
377. D. Ursuţ, M. Petică, *Cercetări topo-arheologice privind drumul roman de la Aiud —„Căprioara"*. Apulum, 21, 1983, 157—160.
378. D. Ursuţ, P. Petrică, *Scurtă analiză topometrică a sectorului de drum roman cuprins între km 8+750 şi intrarea în municipiul Turda*. AMN, 19, 1982, 591—592.
379. M. Vasilescu, *Dodona. O problemă de geografie homerică*. MemGostar, 228—236.
380. Cr. M. Vlădescu, *Drumurile romane din Dacia inferioară*. Bucureşti, Edit. Militară, 1983, 314 p.
381. Chr. Vlădescu, *Castrul de la Racoviţa şi rolul său defensiv în garnizoana Praetorium*. SV, 6, 1983, 15—21.
382. Chr.M. Vlădescu, C. Pop, *Piese sculpturale romane în Muzeul Militar Central*. AMN, 19, 1982, 301—306.
383. Iudita Winkler, *Drumul roman Napoca-Potaissa (II)*. AMN, 19, 1982, 587—589.
384. Iudita Winkler, M. Blăjan, G. Servaţius, G. Togan, L. Giura, *Cercetări arheologice în aşezarea romană de la Mediaş — „Gura Cîmpului" (jud. Sibiu)*. Apulum, 21, 1983, 121—156.

XI. EPIGRAFIE GREACĂ ŞI LATINĂ. PROSOPOGRAFIE

385. D. Alicu, *Precizări privind cronologia unor lămpi ştampilate de la Sarmizegetusa*. Apulum, 22, 1984, 77—87.
386. R. Ardevan, *Nocturni Napocenses* [CIL III 12539: *nocturni* 'pompieri']. AMN, 19, 1982, 287—290.
387. R. Ardevan, *Aelius Ties*. Apulum, 22, 1984, 67—70.
388. I. Barnea, *Sigilii bizantine de la Durostorum — Dorostolon*. Pontica, 15, 1982, 201—212.
389. V.H. Baumann, *Piese sculpturale şi epigrafice în colecţia Muzeului de Istorie şi Arheologie din Tulcea*. Peuce, 9, 1984, 207—233.
390. Cl. L. Băluţă, *Fragmente de inscripţii descoperite la Apulum*. Apulum, 21, 1983, 89—110.
391. Cl.L. Băluţă, *Baza unui mulaj pentru butelii de sticlă descoperit la Apulum* [Sec. II—III, inscris]. SCIV, 34, 1983, 2, 167—170.
392. Cl.L. Băluţă, I.I. Russu, *Inscripţii din Apulum*. Apulum, 20, 1982, 117—133.
393. Maria Bărbulescu-Munteanu, A. Rădulescu, *Colonia Vlpia Zermizegetusa pe o inscripţie din Dobrogea*. Pontica, 15, 1982, 153—159.
394. Maria Bărbulescu-Munteanu, A. Rădulescu, *O inscripţie tomitană „redescoperită"* (SEG, *I, 2, 332*). Pontica, 17, 1984, 61—66.
395. O. Bounegru, *Un decret inedit de la Callatis*. Istros, 2—3, 1981—1983, 161—164.
396. Livia Buzoianu, N. Cheluţă-Georgescu, *Ştampile de amfore inedite de la Callatis*. Pontica, 16, 1983, 149—188.
397. Ana Cătinaş, *Ceramica ştampilată de la Potaissa* (*I*). Potaissa, 3, 1982; 41—51, (*II*). AMN, 21, 1984, 481—503.
398. H. Daicoviciu, *O stelă funerară de la Alburnus Maior*. Potaissa, 3, 1982, 106—111.
399. H. Daicoviciu, *Din nou despre blocurile cu litere greceşti de la Sarmizegetusa regia*. TD, 4, 1983, 100—104.
400. H. Daicoviciu, *În legătură cu apariţia formulei „In honorem domus diuinae"*. MemGostar, 158—163.

401. Emilia Doruţiu Boilă, *Note epigrafice* [Trei inscripţii inedite din Tomis]. StCl, 21 (1983), 97—100.
402. N. Gudea, *Din nou despre cîteva fragmente de diplome militare şi plăcuţe de bronz cu inscripţie din Dacia Porolissensis*. AMP, 8, 1984, 211—218.
403. Gh. Lazin, *Ceramica ştampilată din secolele III—IV e.n. descoperită în nord-vestul României*. SCSatu Mare, 5—6, 1981—1982, 123—135.
404. H. Mihăescu, *Inscripţiile latine, izvor de cunoaştere a istoriei bizantine*. AcMemFilol, 4, 1982—1983, 25—33.
405. C. Muşeţeanu, *Capsule de sigilii romane din Dacia şi Moesia Inferioară*. SCIV, 35, 1984, 4, 361—365.
406. Adela Paki, *Două fragmente ceramice stampilate de la Vlpia Traiana Sarmizegetusa*. AMN, 21, 1984, 477—479.
407. L. Petculescu, *Noi descoperiri epigrafice în castrul Micia*. Potaissa, 3, 1982, 84—89.
408. C.C. Petolescu, *Inscripţii externe privitoare la istoria Daciei romane*. Crisia, 12, 1982, 87 — 105.
409. C.C. Petolescu, *Notă asupra unui fragment de diplomă militară romană*. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 233—236.
410. C.C. Petolescu, *Municipium Hadrianum Drobeta într-o inscripţie recent publicată*. Apulum, 21, 1983, 67—70.
411. C.C. Petolescu, *Un fragment de diplôme militaire de Tibiscum*. Dacia, 27, 1983, 193—194.
412. C.C. Petolescu, *Varia Daco-Romana (I—VI)*. TD, 4, 1983, 141—149.
413. C.C. Petolescu, *Sex. Iulius Possessor*. SCIV, 34, 1983, 1, 42—56.
413a. C.C. Petolescu, *Mortaria ştampilate din Moesia Inferior*. MemGostar, 172—177.
414. C.C. Petolescu, *Note epigrafice (seria a VII-a)*. SCIV, 35, 1984, 2, 189—197.
415. C.C. Petolescu, *Inscripţiile de mortaria din Moesia Inferior (I)*. Pontica, 17, 1984, 67—75.
416. C.C. Petolescu, *Cronica epigrafică a României (II, 1981—1982)*. SCIV, 34, 1983, 4, 363—385; *(III, 1983)*. Ib., 35, 1984, 4, 375—382.
417. D.M. Pippidi, *Inscripţiile din Scythia Minor, I : Histria şi împrejurimile*. Culese, traduse, însoţite de comentarii şi indici. Bucureşti, Edit. Academiei, 1983, 544 p.+427 fotogr. +1 pliant. |Pontica, 16, 1983, 377—380, C.C. Petolescu; RIst, 37, 1984, 3, 287—290, id.;. SCIV, 35, 1984, 1, 99—101, Emilia Doruţiu Boilă; RESEE, 21, 1983, 4, 371—372, H. Mihăescu.
418. D.M. Pippidi, *Decret histrian inedit din epoca elenistică*. StCl, 21 (1983), 23—26.
419. I. Piso, *La place de la Dacie dans les carrières sénatoriales*. Epigr. e ordine senatorio, Roma, 1982, 1, 369—395.
420. I. Piso, *Notes épigraphiques*. Epigr. e ord. senat., Roma, 1982, 1, 489—493.
421. I. Piso, *Carrières sénatoriales (III)*. AMN, 19, 1982, 39—57.
422. I. Piso, *Epigraphica (XIV)* [Inscr. de la Apulum şi Tibiscum]. AMN, 20, 1983, 103—111.
423. I. Piso, *Inschriften von Prokuratoren aus Sarmizegetusa (I)*. Zeitschr.f.Papyr.u.Epigr.(Bonn), 50, 1983, 233—251.
424. I. Piso, Doina Benea, *Diploma militară de la Drobeta*. AMN, 21, 1984, 111—124; versiune germană: ZPE (Bonn), 56, 1984, 263—295.
425. I.I. Pop, *Atestări recente ale cohortei II Flauia Bessorum la Cincşor* [Jud. Braşov: ţigle stampilate]. Cumidava, 13, 1983, 2, 43—48.
426. Al. Popa, *O listă de soldaţi din secolul al II-lea descoperită la Alba Iulia*. Apulum, 20, 1982, 111—116.
427. Al. Popa, *Cîteva consideraţii referitoare la divinităţile egiptene şi microasiatice în epigrafia Daciei romane*. Apulum, 21, 1983, 71—80.
428. I.I. Russu, *Restituiri epigrafice*. AIIC, 26, 1983—1984, 523—530.
429. I.I. Russu, *Un cetăţean roman din Africa de nord-vest onorat în Dacia*. AMP, 8, 1984, 159—163.
430. I.I. Russu, O. Floca, V. Wollmann, *Inscripţiile Daciei Romane. Volumul III : Dacia Superior, 3 : Zona centrală (teritoriul dintre Vlpia Traiana, Micia, Apulum, Alburnus Maior, Valea Crişului)*. Adunate, însoţite de comentarii şi indice, traduse de I.I.R., în colaborare cu O.F. şi V.W. Bucureşti, Edit. Academiei, 1984, 469 p.
431. S. Sanie, *Classica et orientalia (III)*. SCIV, 34, 1983, 2, 151—162.
432. S. Sanie, Cultores *şi atestarea lor în inscripţiile Daciei romane*. AIIAI, 20, 1983, 77—80.
433. V. Sîrbu, *Ştampilele de pe amforele greceşti din colecţiile Muzeului Brăilei*. Istros, 1, 1980, 137—155.
434. Al. Ştefan, *Callatis şi artera rutieră litorală în secolul al II-lea e.n.* StCl, 22 (1984), 95—107.

435. Al. Ştefan, *Corelarea studierii inscripţiilor şi a monedelor greceşti la calculator.* SCN, 8, 1984, 109—112.
436. Silvia Teodor, *Descoperiri din epoca Latène în zona Neamţului* [Amforă rodiană stampilată]. TD, 5, 1984, 123—137.
437. Iudita Winkler, *Date noi despre CIL III, 1627, cea dintîi atestare epigrafică a Potaissei.* Potaissa, 3, 1982, 80—84.
438. V. Wollmann, I.T. Lipovan, *Monumente epigrafice şi sculpturale din regiunea minieră Alburnus Maior — Ampelum (II).* Potaissa, 3, 1982, 89—106.

XII. NUMISMATICĂ GRECO-ROMANĂ, PONDEROLOGIE, GLIPTICĂ

439. Dana Bălănescu, *Un nou tezaur cu monede romane imperiale din secolul IV descoperit la Moldova Veche (jud. Caraş-Severin).* AMN, 19, 1982, 375—385.
440. Dana Bălănescu, *Descoperiri monetare din sudul Banatului (I).* SCN, 8, 1984, 129—136; *(II).* Banatica, 6, 1981, 147—151; *(III).* Ib., 7, 1983, 235—238.
441. Dana Bălănescu, N. Gudea, *Tezaurul monetar de la Răşcădia (III).* AMN, 20, 1983, 485—488.
442. D. Berciu, M. Iosifaru, S. Purice, Gh. Andreescu, *Descoperiri şi însemnări de la Buridava dacică, I* [Monede romane, dyrrhachiene, imitaţii]. TD, 4, 1983, 109—214.
443. D. Berindei, *Contribuţii privitoare la colecţia de monede „traiane" a lui Cezar Bolliac.* CNum, 5, 1983, 25—31.
444. Gh. Bichir, *Cercetări arheologice la Udeni, jud. Teleorman* [Monedă Constatius II]. MN, 7, 1983, 31—69.
445. M. Blăjan, *Circulaţia monetară în judeţul Alba, argument al continuităţii populaţiei romane în Dacia postromană (270 — secolul VII e.n.).* Apulum, 22, 1984, 93—112.
446. C. Chiriac, *Cîteva consideraţii asupra tezaurului de monede bizantine de la Gropeni (jud. Brăila).* Istros, 1, 1980, 257—262.
447. C. Chiriac, *Monede greceşti, romane şi bizantine descoperite în Dobrogea (sec. II î.e.n. — VII e.n.).* Pontica, 16, 1983, 325—331.
448. E. Chirilă, N. Gudea, V. Lazăr, A. Zrinyi, *Tezaure şi descoperiri monetare din Muzeul Judeţean Mureş.* Tîrgu Mureş, Muzeul Judeţean Mureş, 1980, 174 p. + 30 pl.|Banatica, 6, 1981, 499—500, Dana Bălănescu; BSNR, 75—76, 1981—1982, 488—490, B. Mitrea.
449. E. Chirilă, Al. V. Matei, *Tezaurul monetar de la Cuceu. Contribuţii la studiul circulaţiei monetare în nordul Daciei preromane în sec. I î.e.n.* AMP, 7, 1983, 101—118.
450. E. Chirilă, Al. V. Matei, *Piese noi din tezaurul de la Cuceu* [Jud. Sălaj]. AMP, 8, 1984, 147—148.
451. Maria Chiţescu, *Numismatic Aspects of the History of the Dacian State* [Bibl. 1981—1982, nr. 485].|SCN, 8, 1984, 141—143, Gh. Poenaru Bordea.
452. Maria Chiţescu, Mariana Marcu, Gh. Poenaru Bordea, *Monede antice de aur şi argint din colecţia Muzeului Judeţean Braşov.* [Bibl. 1978—1979, nr. 495.]|Banatica, 6, 1981, 498—499, Dana Bălănescu; SCN, 8, 1984, 145—146, B. Mitrea.
453. Maria Chiţescu, Gh. Poenaru Bordea, *Contribuţii la istoria Diernei în lumina descoperirilor monetare din săpăturile arheologice din 1967.* BSNR, 75—76, 1981—1982, 169—208.
454. N. Conovici, *Noi descoperiri monetare în perimetrul davei getice de la Piscul Crăsani* [Monede greceşti, imitaţii; as 41 e.n.]. CNum, 5, 1983, 39—49.
455. P. Diaconu, *Despre momentul îngropării tezaurului de la Suluc, jud. Tulcea* [Sec. V sau sfîrşitul sec. IV]. CNum, 5, 1983, 33—38.
456. R. Donciu, *Portretul în epoca neroniană oglindit în emisiunile monetare.* BSNR, 75—76, 1981—1982, 109—114.
457. I. Donoiu, *Efigii feminine pe monedele romane.* Bucureşti, Edit. Sport-Turism, 1983, 126 p. + 160 fig.|Banatica, 7, 1983, 541—542, Dana Bălănescu.
458. N. Harţuche, *Preliminarii la repertoriul arheologic al judeţului Brăila* [Monede greceşti, romane, romano-bizantine]. Istros, 1, 1980, 281—354.
459. O. Iliescu, Gh. Poenaru Bordea, P. I. Dicu, *Un denar emis pentru Annia Faustina.* SCN, 8, 1984, 117—118.
460. Gh. Lazin, *Descoperiri dacice în sec. III î.e.n. — I e.n. în judeţul Satu Mare. Catalog* [Monede romane]. SCSatu Mare, 5—6, 1981—1982, 69—81.
461. C. Matei, *Monedă histriană cu capul lui Apollo de la Năvodari.* BSNR, 75—76, 1981—1982, 461.
462. Gh. Mănucu-Adameşteanu, E. Oberländer-Târnoveanu, *Noi dovezi de locuire pe teritoriul actual al satului Enisala în mileniul I e.n* [Monede romane]. Peuce, 9, 1984, 349—354.

463. O. Mărculescu, *Cinci monede macedonene descoperite în Dobrogea*, BSNR, 75—76, 1981—1982, 23—27.
464. V. Mihăilescu-Bîrliba, *La monnaie romaine chez les Daces orientaux* [Bibl. 1980, nr. 355]. |AIIAI, 18, 1981, 765—766, Silvia Teodor; SCN, 8, 1984, 143—145, C. Preda.
465. V. Mihăilescu-Bîrliba, *O problemă de statistică numismatică: reforma lui Septimius Severus și tezaurele monetare de dincolo de frontierele imperiului*. CIst, 12—13, 1981—1982, 159—167.
466. V. Mihăilescu-Bîrliba, *Tezaurul de monede romane imperiale de la Ilești, jud. Bacău*, BSNR, 75—76, 1981—1982, 131—147.
467. V. Mihăilescu-Bîrliba, *Cîteva monede antice inedite din Moldova*. MemGostar, 182—184.
468. B. Mitrea, *Un tezaur monetar uitat* [Denari imperiali]. MemAnt, 9—11, 1977—1979, 507—516.
469. B. Mitrea, *Monede false grecești descoperite în Dacia. Tezaurul de la Troianul* [Jud. Teleorman]. BSNR, 75—76, 1981—1982, 31—59.
470. B. Mitrea, *Roata, simbol solar pe monedele histriene*. Pontica, 15, 1982, 89—97.
471. B. Mitrea, *Un tezaur monetar de la Aurelian descoperit în Oltenia*. Oltenia, 4, 1982, 97—106.
472. B. Mitrea, *Date noi despre tezaurul de la Crucea de Sus—Panciu* [47 drahme dyrrhachiene, între 168 și 118 î.e.n.]. CNum, 4, 1982, 97—107.
473. B. Mitrea, *Un tezaur de monede bizantine descoperit la Constanța*. Pontica, 16, 1983, 239—262.
474. B. Mitrea, *Drahmele cetăților Dyrrhachium și Apollonia la geto-daci. Aspectul cronologic*. TD, 4, 1983, 23—31.
475. B. Mitrea, *Izvoarele numismatice în opera lui Vasile Pârvan*. Carpica, 15, 1983, 39—45.
476. B. Mitrea, *Découvertes monétaires en Roumanie: 1981, 1982 et 1983 (XXV, XXVI et XXVII)*. Dacia, 28, 1984, 183—190.
477. B. Mitrea, *Etape cronologice în relațiile Histriei cu geto-dacii pe baza monedelor*. TD, 5, 1984, 111—122.
478. B. Mitrea, C. Buzdugan, *Un tezaur de monede istriene descoperit în Moldova*. SCN, 8, 1984, 25—36.
479. B. Mitrea, V. Drob, *Un tezaur de denari romani republicani descoperit în județul Dîmbovița*. BSNR, 75—76, 1981—1982, 101—108.
480. B. Mitrea, T. Nussbaum, *Tezaurul de monede romane de la Timișoara*. BSNR, 75—76, 1981—1982, 149—160.
481. E. Oberländer-Târnoveanu, Gh. Mănucu-Adameșteanu, *Monede antice și bizantine descoperite la Enisala, jud. Tulcea*. CNum, 4, 1982, 113—120.
482. R. Ocheșeanu, *Depozitul monetar de la Sarica-Niculițel* [Epoca constantiniană]. BSNR, 75—76, 1981—1982, 209—235.
483. R. Ocheșeanu, *Ponduri romano-bizantine în colecțiile din România*. SCN, 8, 1984, 89—93.
484. R. Ocheșeanu, *Cîteva descoperiri monetare din secolul IV e.n. în Scythia Minor*. Pontica, 17, 1984, 131—151.
485. R. Ocheșeanu, P. I. Dicu, *Monede antice și bizantine din Dobrogea*. BSNR, 75—76, 1981—1982, 441—455.
486. T. Papasima, *O nouă drahmă histriană în stînga Dunării*. Pontica, 16, 1983, 283—284.
487. Viorica Pavel-Popa, *Aspecte ale circulației monedei romane republicane pe teritoriul județului Alba*. Apulum, 20, 1982, 99—103.
488. Viorica Pavel-Popa, *Cîteva considerații asupra tezaurului de la Sălașul de Sus (jud. Hunedoara)* [Denari republicani]. Sargetia, 16—17, 1982—1983, 145—150.
489. Carmen-Maria Petolescu, *O monedă imperială inedită din colecția Orghidan* [Denar Faustina II, 170—173]. CNum, 4, 1982, 109—112.
490. Carmen-Maria Petolescu, L. Mărghitan, *Tezaurul de monede romane imperiale de la Micia*. SCN, 8, 1984, 119—127.
491. Gh. Poenaru Bordea, Maria Cojocărescu, *Contribuții la circulația monetară din centrul Transilvaniei în secolul I î.e.n.: tezaurul monetar descoperit la Icland (com. Ernei, jud. Mureș)*. SCN, 8, 1984, 53—75.
492. G. Popilian, *Două tezaure de monede romane descoperite în Oltenia*. BSNR, 75—76, 1981—1982, 121—125.
493. C. Răileanu, O. Gog, *Contribuții la problema continuității în vestul Banatului. Studiu preliminar topoarheologic și numismatic la Teremia Mare* [Monede romane]. Banatica, 7, 1983, 491—507.
494. Șeiva Sanie, *Un lot de monede din tezaurul de denari imperiali romani descoperit la Drăgești (com. Tătărești, jud. Bacău)*. MemGostar, 185—189.

495. Șeiva Sanie, *Considerații asupra descoperirilor de monede romane republicane pe teritoriul județului Iași*. CIst, 14–15, 1983–1984, 145–152.
496. Al. Sășianu, *Moneda antică în vestul și nord-vestul României* [Bibl. 1981–1982, nr. 530]. |BSNR, 75–76, 1981–1982, 484–486, B. Mitrea; SCSatu Mare, 5–6, 1981–1982, 677–680, Gh. Lazin, Marilena Lazin.
497. Al. Sășianu, *Descoperiri monetare antice și bizantine în Bihor*. Crisia, 13, 1983, 445–448.
498. A. Smaranda, *Cîteva monede antice descoperite în Dobrogea și Oltenia*. BSNR, 75–76, 1981–1982, 457–459.
499. Viorica Suciu, *Monede romane republicane din vechile colecții ale Muzeului mixt Sebeș și Muzeului de Istorie Blaj*. Apulum, 20, 1982, 105–109.
500. Zs. K. Székely, *Noi descoperiri din epoca romană la Baraolt* [Jud. Covasna: monede romane]. SCSatu Mare, 5–6, 1981–1982, 119–121.
501. Lucia Țeposu-Marinescu, *O gemă de la Micia cu reprezentarea lui Ganimede*. MemGostar, 164–171.
502. Antoaneta Vertan, *Un stater din Chalcedon descoperit în Dobrogea*. BSNR, 75–76, 1981–1982, 24–30.
503. Antoaneta Vertan, G. Custurea, *Descoperiri monetare în Dobrogea (IV)*. Pontica, 15, 1982, 275–292; *(V)*. Ib., 16, 1983, 301–323; *(VI)*. Ib. 17, 1984, 245–256.
504. N. Vlassa, *O gemă magică din Transilvania cu o temă iconografică rară*. AMN, 19, 1982, 367–374.
506. Iudita Winkler, *Considerații asupra pătrunderii emisiunilor illyriene în nord-vestul Daciei*. SCSatu Mare, 5–6, 1981–1982, 93–118.
506. Iudita Winkler, *Primul tezaur de monede romane de bronz descoperit în provincia Dacia*. BSNR, 75–76, 1981–1982, 127–130.

XIII. TEXTE, TRADUCERI

A. Literatura greacă

507. *Filozofia greacă pînă la Platon. II. Partea 1. Partea a 2-a.* (Red. coord. I. Banu, în col. cu Adelina Piatkowski; introd. I. Banu; note introd., trad., note: I. Banu, Al. Miran, Stella Petecel, Adelina Piatkowski, Felicia Ștef, N. I. Barbu, M. Jakotă, C. Georgescu, A. Cornea, Gh. Brătescu, C. Săndulescu, M. Nasta, Ioana Popescu-Dinischiotu, Manuela Tecușan, L. Franga, I. Acsan, Cristian Popescu). *Indici* (Cristian Popescu). București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1984, 664 + 837 + 79 p. + tabel sinoptic.
508. Grigorie de Nyssa, *Scrieri*, Trad. D. Stăniloaie, I. Buga; introd. și note D. Stăniloaie; indice I. Buga. București, Inst. Biblic, 1982, 493 p.|Ortodoxia, 36, 1984, 1, 135–138, Șt. C. Alexe.
509. Herodot, *Istorii* [Trad. din sec. 17, de la Coșula]. Edit. îngrijită de L. Onu și Lucia Șapcaliu; prefață, studiu filologic, note, glosar de L. Onu; indice de Lucia Șapcaliu. București, Minerva, 1984, LXVIII + 868 p.
510. Origen, *Scrieri alese, I–IV*. Trad. T. Bodogae, N. Neaga, Zorica Lațcu, C. Galeriu; stud. introd. și note T. Bodogae. București, Inst. Biblic, 1981–1984, 472 + 528 + 408 + 586 p.|Ortodoxia, 35, 1982, 2, 308–309, S. Chilea (I); ST, 35, 1982, 7–8, 605–608, N. Dură (II); ib., 36, 1984, 9–10, 745–747, I. Ivan (IV).
511. V. Mihoc, *Epistola Sfîntului Apostol Pavel către galateni*. Introducere, traducere și comentariu. ST, 35, 1983, 3–4, 161–298; 5–6; 329–462.

B. Literatura latină

512. *Apologeți de limbă latină*. Trad. N. Chițescu, E. Constantinescu, P. Papadopol, David Popescu; introd., note N. Chițescu. București, Inst. Biblic, 1981, 588 p.|ST, 34, 1982, 5–6, 452–454, C. Vasilescu; Ortodoxia, 35, 1983, 1, 158–160, S. Chilea.
513. Ammianus Marcellinus, *Istorie romană* [Bibl. 1981–1982, nr. 547].|StCl, 22 (1984), 139–141, M. Ciucă; SCJ, 29, 1984, 2, 183–184, B. Diamant, Iulia Mihăilă.
514. Cicero, *Despre supremul bine și supremul rău* (trad., stud. introd., notițe introductive și note de Gh. Ceaușescu) [*Fin.*, *Rep.*, *Leg.*]. București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1983, 480 p. + pl.|ST, 35, 1983, 9–10, 763–766, I. Ionescu.
515. Fedru, *Fabule alese* cu note și comentarii: G. I. Tohăneanu, Al. Belu. Timișoara, Tip. Universității, 1984, 91 p.

516. Seneca, *Scrieri filozofice alese* [Bibl. 1981—1982, nr. 552].|RF, 30, 1983, 3, 274—275, I. Pană.
517. Vergilius, *Eneida* [Bibl. 1980, nr. 391].|StCl, 21 (1983), 142, M. Nichita.

XIV. CULEGERI

518. G. Brătescu (ed.), *Momente din trecutul medicinii. Studii, note și documente.* București, Edit. Medicală, 1983, 988 p.
519. C. Călinescu, Tr. Diaconescu, C. Botez (red.), *In memoriam Constantini I. Balmuș.* Iași, Univ. „Al. I. Cuza" — Soc. de Studii Clasice, 1984, IX + 139 p.
520. S. Sanie, A. László (coord.), *Corolla memoriae Nicolai Gostar dedicata.* Iași, Fac. de Istorie și Filozofie, 1983, XII + 261 p. + 1 portret + pl. (Studia antiqua et archaeologica, I)|AUI (Istorie), 30, 1984, 86—87, M. Dinu.

XV. MANUALE DIDACTICE **, METODICĂ, DICȚIONARE

521. N. V. Baran, *Actualitatea și importanța limbii latine pentru studiul istoriei.* MemGostar, 252—254.
522. Viorica Bălăianu, E. Cizek, Margareta Nasta, *Limba latină* [Bibl. 1980, nr. 395].; Maria. Capoianu, Gabriela Creția, *Limba latină* [Bibl. 1981—1982, nr. 559].|StCl, 22 (1984), 159—160, Virginia Paraschiv.
523. G. Guțu, *Dicționar latin-român.* București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1983, 1324 p.

XVI. RECEPTAREA ANTICHITĂȚII, UMANISM

524. R. Ardevan, *Mozaicurile Sarmizegetusei și cărturarii români la 1825.* Marisia, 11—12, 1981—1982, 99—104.
525. Gh. Duzinchievici, *Propuneri pentru un glosar de cuvinte și expresii din izvoarele latine relative la istoria României.* RArhiv, 60—65, 1983, 2, 145—150.
526. C. M. Ionescu, *Miturile textului: Ouroboros și Arahne.* AUB (Limba și literatura română), 32, 1983, 37—48.
527. L. Onu, *Din nou despre* Herodot-ul de la *Coșula.* RITL, 32, 1984, 2, 112—117.
528. Romulus Popescu, Alina Ioniță, I. Ioniță, *Un portret al lui Hipocrate la Horezu.* Med, 1983, 193—194.
529. T. Pungă, *„Cartea românească de învățătură", 1646. Unele particularități ale receptării dreptului romano-bizantin reflectate în structura și conținutul instituțiilor sale juridice.* SCJ, 29, 1984, 1, 69—78.
530. I. Ștefan, *Un cuvînt al antichității grecești în limba română* [*teorie*]. LR, 33, 1984, 3, 181—184.
531. N. Vornicescu, *Scrieri patristice în biserica ortodoxă română pînă în secolul XVII. Izvoare, traduceri, circulație.* Craiova, 1983, 447 p.|ST, 36, 1984, 5—6, 444—447, D. Fecioru.

INDICELE BIBLIOGRAFIEI***

I. *Autori antici*

** Manualele pentru învățămîntul liceal retipărindu-se, fără menționarea ediției și fără schimbări majore, la începutul fiecărui an școlar (sau la intervale scurte), nu vor fi înregistrate decît cele noi, cele total restructurate sau cele omise din repertoriile precedente.
*** Cifrele trimit la numerele de ordine.

II. *Cuvinte*

a. grecești

b. latine

III. *Autori moderni*

ION I. RUSSU
(1911–1985)

Către mijlocul lunii septembrie 1985 a plecat dintre noi, discret și retras ca de obicei, vegheat doar de cărțile ce-i ținuseră tovărășie o viață, profesorul I. I. Russu. În ziua aceea lucrase mai puțin decît de obicei și, după un mic ocol prin oraș, s-a retras să se stingă în „bîrlog", cum își numea modesta locuință de lucru, unde tomuri și tomuri așezate și clădite peste tot, inclusiv pe podele, abia dacă-i lăsau loc de trecere.

Cel care avea să devină ilustrul savant, cunoscut și recunoscut ca atare de toți cei ce i-au citit opera, s-a născut în 4 decembrie 1911 la Săliște (jud. Cluj), în familia modestului învățător Ieremie Russu. În satul Iclod a urmat cursurile școlii primare (1917–1920), apoi la Dej și Turda pe cele liceale (1920–1928). După ele s-a înscris la Cluj la Facultatea de Litere, secția de istorie și filologie clasică, unde și-a luat licența în 1932. Un an mai tîrziu, după efectuarea stagiului militar, se îndrepta spre Roma, ca bursier al Școlii Române, pentru a-și împlini și desăvîrși pregătirea timp de doi ani. Bibliotecile de acolo, audierea numeroaselor conferințe, contactul cu specialiști de renume în istoria antică, excursiile de studii la monumente celebre, dar și la altele mai modeste din Italia Grecia, Iugoslavia și Bulgaria aveau să-i întărească pasiunea pentru filologia clasică și istoria greco-romană. Din acei ani a început culegerea vastului material documentar ce i-a servit drept suport operei științifice și pe care a continuat să-l completeze pînă în ultimile clipe ale vieții sale.

Încă în ultimii ani de studii la Universitatea din Cluj lucrase ca practicant la Institutul de Studii Clasice. Întors în țară, avea să fie mai întîi preparator (1936–1938), apoi asistent (1938), șef de lucrări (1946) și conferențiar (1948–1951) la Facultatea de Istorie a Universității clujene. Tot în 1951 a trecut la Institutul de Istorie și Arheologie din Cluj, fiind, rînd pe rînd, cercetător, cercetător principal, șef de sector și șef de secție, calitate în care s-a pensionat în 1972. Dar de-atunci și pînă în ultima zi a vieții a continuat să lucreze la aceeași masă, încît cei din jurul lui l-au considerat, cum de fapt era, într-o continuare firească a activității. Concomitent a mai fost profesor suplinitor (1937–1938) la liceul nr. 1 din Cluj și profesor (1961–1964) la universitatea din același oraș.

Doctoratul în istorie și filologie clasică l-a susținut în 1942 la Sibiu cu teza *Granița etnică între traci și illiri.*

La catedră era impresionant prin bogăția și varietatea informației, pe care o stăpînea integral (adesea „o paranteză" — cum îi făcea plăcere s-o numească — era de fapt sinteza, expusă concis și convingător, a unor lecturi îndelungate), prin logica expunerii, argumentarea strînsă, concluziile obiective însoțite de inimitabila-i ironie fină. La Institut era magistrul la care se putea apela oricînd și pentru orice informații de natură științifică, cel ce cunoaștea raft de raft conținutul bibliotecii, cel ce discuta pe îndelete cu discipolii ori de cîte ori era solicitat.

StCl XXV, 1987, București, p. 173–174

Vasta-i operă științifică a început din 1936, de cînd a pornit la colectarea întregului material documentar — istoric-literar, epigrafic, papirologic și numismatic—referitor la populațiile traco-dacice, ilire și mesapice, avînd în vedere mai întîi resturile de limbă (glosele) și numele proprii ale triburilor. Pe baza lui a elaborat articole și studii privind limba, sistemul onomatologic, structura socială, cultura tracilor și a geto-dacilor, ca și romanizarea lor. După monografia asupra macedonenilor [1] a urmărit clarificarea relațiilor teritoriale și etnolingvistice ale tracilor și ilirilor, a unei serii de aspecte ale limbii, etnologiei și istoriei tracilor și geto-dacilor, urmate de monografia asupra religiei geto-dacilor[2], apoi de aceea asupra limbii traco-dacilor [3]. L-au preocupat în continuare populațiile ilirice [4], raporturile lingvistice româno-albaneze [5], traco-geții în Imperiul Roman și în Bizanț [6], paralel cu interesul constant sporit pentru publicarea inscripțiilor Daciei romane, concretizat în lucrări magistrale [7]. Toate acestea, împreună cu cele peste 300 de articole publicate indică însă preocuparea majoră a savantului, anume formarea poporului și a limbii române, despre care a scris ultima lucrare de anvergură ce a văzut lumina tiparului în timpul vieții sale [8]. Alte cărți, cu tematică nu mai puțin interesantă, rămase în manuscris, urmează să apară. Toate se caracterizează printr-o documentație practic exhaustivă, cunoașterea perfectă a materialului și a tuturor implicațiilor sale, argumentarea concisă și sobră, pertinența interpretărilor și nuanțarea concluziilor istorice.

Prof. I. I. Russu este cunoscut ca unul dintre marii epigrafiști români. La epigrafie l-au condus în mod irevocabil preocupările lingvistice și marea pasiune pentru Dacia romană. Este cunoscut prin zeci de studii de epigrafie, în care, fie publicînd inscripții nou descoperite, fie revizuind lecturi mai vechi, a scos la iveală mereu alte aspecte ale vieții din provincia romană. Adevărul pe care prof. I. I. Russu l-a spus și l-a scris cu orice prilej este că numărul și calitatea inscripțiilor din Dacia constituie cea mai clară dovadă a romanizării. Poate cel mai mare merit al prof. I. I. Russu în domeniul epigrafiei a fost inițierea și continuarea, pînă ce moartea l-a răpit dintre noi, a seriei de *Inscriptiones Daciae Romanae*. Nu le rămîne urmașilor decît să-i continue opera.

Amploarea rar întîlnită a cunoștințelor de comparatistică indo-europeană, vasta cultură, hermeneutica ireproșabilă, punerea integrală în valoare a izvoarelor epigrafice și literare au făcut din savantul I. I. Russu un specialist fără egal al acestor domenii în istoriografia noastră, de neînlocuit și profund regretat. Fortuna, despre care a publicat atîtea inscripții ieșite din pămîntul Daciei, a fost față de el mult prea parcimonioasă.

Ioan Glodariu

[1] *Macedonica. Osservazioni sulla lingua e l'etnologia degli antichi Macedoni*, în EphDR, VIII, 1938, p. 105—232.

[2] *Religia geto-dacilor. Zei, credințe, practici religioase*, în AISC, V, 1949, p. 61—139.

[3] *Limba traco-dacilor*, București, 1959 și edițiile următoare, revizuite și adăugite.

[4] *Illirii. Istoria, limba și onomastica, romanizarea*, București, 1969.

[5] *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez*. București, 1970.

[6] *Elemente traco-getice în Imperiul roman și în Byzantium (sec. III—VII)*, București, 1976; *Daco-geții în Imperiul roman (în afara provinciei Dacia)*, București, 1980.

[7] *Inscripțiile Daciei romane*, București, I, 1975; III/1—3, 1977, 1980, 1984.

[8] *Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic și componenta latino-romanică*, București, 1981.

Le IX^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques (FIEC) aura **lieu à Pise du Jeudi 24 Août au Mercredi 30 Août 1989.**

Le Congrès comprendra trois Sections principales (I. Monde grec; II. Monde romain; III. Problèmes généraux concernant la civilisation ancienne) et huit tables rondes sur des thèmes particuliers.

Au cours du IX^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Etudes Classiques (Pise, 24—30 août 1989), un Colloque sera organisé sur les problèmes actuels, scientifiques et techniques, de l'édition des textes classiques. Les hellénistes et latinistes désireux de présenter une communication sur ce sujet si important pour l'avenir de nos études sont priés de faire leurs propositions à Jean IRIGOIN, Collège de France, 11, place Marcelin-Berthelot. F. 75231 Paris Cedex 05 France. Seront retenues les quatre propositions jugées les plus intéressantes.

Redactor: VERONICA GANĂ
Tehnoredactor: ELENA MATEESCU

Bun de tipar: 25.03. 1988. Format 16/70 × 100.
Coli de tipar: 11.
C.Z. pentru biblioteci mari: 908.5(37/38) (05).
C.Z. pentru biblioteci mici: 908.5(37/38).


c. 411 I. P. Informaţia
Str. Brezoianu 23—25
Bucureşti



Lei 17,50